JUN 13 1928

35e Année. N° 10. 15 Mai 1928

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages
ules Cambon . . .	*Les Ententes et la Société des Nations*	241
ean Giraudoux . .	*Siegfried* (Actes I et II)	256
. François-Poncet.	*Les Élections législatives*	286
ugenio d'Ors . . .	*Énigme et Destinée de don Francisco de Goya* . .	303
acques Mortane. .	*Une Tentative d'évasion pendant la Guerre*	320
anaït Istrati . . .	*Les Chardons du Baragan.* — II	348
ené Johannet. . .	*A la Recherche de l'Europe*	372
ierre Bost	*Faillite* (fin)	405
. Albert-Petit . .	La Vie littéraire : *Les Livres d'histoire*	441
aul Souday. . . .	Le Théâtre : *François de Curel*	451
lbert Flament . .	La Quinzaine : *Tableaux de la Riviera*	459

Chronique bibliographique : J.-M. Bourget; J. Poirier.

Copyright 1928 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1928

La **Revue de Paris** *publiera prochainement :*

Le Nouvel Anacharsis

par ABEL HERMANT

de l'Académie française

Adieu, New-York !

par PAUL MORAND

Le sort de Poynton

par HENRY JAMES

La Question de Tanger

par GUY DE MONTJOU

Henri Heine et Karl Marx

par SALLUSTE

Les Phénomènes psychiques au Thibet

par Madame A. DAVID-NEEL

LES

ENTENTES INTERNATIONALES

ET

LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

A la fin de mars 1871, à Versailles, quand le gouvernement organisait l'armée qui devait lui rouvrir les portes de Paris, et abattre l'insurrection communiste, je descendais un matin l'avenue de Paris avec Eugène Pelletan et Jules Ferry, qui se rendaient à la Préfecture où M. Thiers était installé. Ils avaient été tous deux membres du gouvernement de la Défense nationale, mais bien différents l'un de l'autre, ils représentaient parfaitement deux générations de Républicains. Eugène Pelletan était un romantique au langage imagé, un Lamartinien qui se plaisait à généraliser en tout, et qui, comme son maître, siégeait volontiers au plafond. Jules Ferry, positiviste convaincu et d'esprit précis, avait un sens impérieux des nécessités du gouvernement, le besoin de l'ordre et le goût de la responsabilité. Cependant, leur patriotisme à tous deux réagissait de même contre l'insurrection. Nous rencontrâmes la femme d'un grand industriel, madame C..., que nous connaissions tous les trois. Cette personne infiniment respectable avait, sous l'Empire, fait de son salon, un centre républicain : elle était restée ce qu'elle avait été au temps de sa jeunesse, en 1848, éprise d'un idéal un peu vague, et aveuglément confiante dans la bonté de la nature humaine. A ce moment, quelques batteries d'artillerie défilèrent bruyamment sur la chaussée. Madame C..., les montrant à Pelletan, lui dit tout d'un coup : « A quoi

bon tout cela? Est-ce que M. Thiers veut avoir recours à la force? » Ce propos exaspéra Eugène Pelletan. Il invoqua le respect des lois, l'impiété de l'insurrection quand les Prussiens étaient encore à Saint-Denis, le salut de la République, et, s'emportant un peu, il ajouta que l'heure n'était plus aux illusions. Cependant madame C... insistait; alors Jules Ferry lui dit en souriant : « Je vois, madame, que vous êtes de ceux qui croient que, s'il n'y avait plus de gendarmes, il n'y aurait plus de criminels ». Cette boutade mit fin à la conversation.

Ce mot me revint à l'esprit à la Conférence de la Paix en 1919. J'y étais assis à côté de Léon Bourgeois, à la séance où il proposa de donner à la Société des Nations les instruments de force nécessaires pour faire respecter ses décisions. Le Président Wilson fit rejeter cette proposition. Léon Bourgeois ressentit vivement son échec, et, se tournant vers moi, il me fit part de son impression avec amertume. M. Wilson venait à ses yeux, de porter un coup funeste à l'institution que tous deux voulaient fonder. Tous deux s'en disputaient la paternité, et dans leur empressement jaloux à patronner la future société, ils montraient par leur dissentiment même que les amis les plus passionnés de la Paix n'en sont pas moins toujours prêts pour la dispute.

En réalité, ils ne croyaient ni l'un ni l'autre que la Société des Nations supprimerait les désaccords entre les peuples, — elle n'y pourrait jamais parvenir — mais ils espéraient que, grâce à elle, ces désaccords ne dégénéreraient jamais en conflits sanglants. Sans doute, on en connaissait le moyen depuis longtemps. L'arbitrage n'est pas une invention d'aujourd'hui, mais faire une obligation du recours à l'arbitrage, voilà qui est nouveau. On avait rêvé d'une Société des Nations, au XVIIe et au XVIIIe siècle. Qu'elle soit aujourd'hui réalisée, notre temps peut s'en faire honneur, et certes, il y aurait lieu de s'étonner si, à ses débuts, elle se rendait un compte toujours exact des limites de son action, et si elle ne marchait pas en tâtonnant.

Dans un précédent article[1], j'ai essayé de montrer que la Société des Nations n'est pas faite pour absorber la person-

1. *Revue de Paris* du 15 décembre 1927.

nalité des peuples qui en font partie; qu'il n'y aurait pas d'erreur plus nuisible à son développement que de prétendre substituer son action à leur initiative, et qu'interpréter ainsi le pacte d'où elle est sortie, ce serait le dénaturer et en fausser le sens. Je voudrais aujourd'hui pousser plus loin, et examiner si, comme le prétendent certaines personnes, la Société des Nations rend superflus les accords particuliers entre ses membres, et si l'équilibre européen, regardé jadis comme la garantie de l'indépendance des peuples, est une conception périmée.

***

A mon sentiment, beaucoup de difficultés auxquelles se heurte la Société des Nations proviennent de l'optimisme complaisant de quelques-uns de ses amis qui se satisfont trop aisément de conceptions purement sentimentales. Il y a là un vieux reste de l'idéologie du XVIIIe siècle, et comme un legs de Jean-Jacques. Malheureusement, les nations sont comme les individus, et l'attrait de ce que Rousseau appelait la vertu ne suffit pas à les empêcher de recourir à la violence, quand il ne les entraîne pas à l'employer, pour faire triompher les principes dont ils habillent leurs intérêts. Le Président Wilson avait, tout autant que Léon Bourgeois, l'horreur de la guerre, mais, comme l'amie du genre humain qu'Eugène Pelletan et Jules Ferry avaient rencontrée à Versailles, il lui répugnait de penser que l'emploi de la force pourrait parfois être nécessaire pour maintenir la paix. — Et puis, il avait à tenir compte du Sénat américain. Cette assemblée qui contrôle (au sens anglais du mot) la politique étrangère de la grande République, ne consentirait jamais, il le savait, à prendre l'engagement de s'unir aux États européens dans des conflits dont l'objet n'intéresserait pas les États-Unis, car elle reste fidèle au Conseil suprême de Washington, qui, dans son message d'adieu à ses compatriotes, leur recommandait d'éviter avec soin de s'empêtrer dans les affaires des gouvernements étrangers.

Au reste, aux États-Unis comme partout, on incline volontiers à croire que les peuples, laissés à eux-mêmes, ne son-

geraient jamais à se battre, et que les gouvernements sont en général seuls responsables des guerres. Je ne connais pas d'idée plus fausse. Les gouvernements de nos jours ne sont le plus souvent que les instruments dociles des passions de l'homme de la rue, ou des préjugés de l'homme des salons, et il en est de la guerre comme du rire, qui, comme on sait, est le propre de l'homme. — Au cours de ma carrière, j'ai été le témoin de bien des crises politiques. Le plus souvent, j'ai vu les gouvernements, conscients de leur responsabilité, chercher à s'entendre pour éteindre les commencements d'incendie qui menaçaient d'embraser le monde. Je noterai même que ce qu'il y a eu d'exceptionnel et de particulièrement scandaleux dans la crise de 1914, ç'a été de voir deux puissances, l'Allemagne et l'Autriche, se refuser aux tentatives, non pas même de conciliation, mais de conversations auxquelles toutes les autres les invitaient, et, par là, conduire forcément l'Europe à une guerre que la diplomatie, si elle eût été écoutée, eût sans nul doute évitée. Lorsque, dans ces jours tragiques, le bruit se répandit dans Berlin que le gouvernement britannique prenait parti pour la Belgique dont la neutralité était violée, la foule alla briser à coups de pierres les vitres de l'ambassade d'Angleterre. L'Empereur envoya un de ses officiers exprimer ses regrets à l'ambassadeur, Sir Edouard Goschen, mais il eut soin de lui faire dire qu'en Angleterre on pourrait juger par cet incident que sa propre attitude et celle de son gouvernement étaient conformes au sentiment du peuple allemand — et, après tout, c'était la vérité.

Désormais, il est vrai, la politique internationale, grâce à la Société des Nations, se fera au grand jour et on voit là une garantie de paix. J'y consens, mais croit-on cependant que la masse du public pénétrera les motifs des décisions de la Société des Nations avec plus de justesse qu'elle ne faisait jadis des résolutions d'un Choiseul ou d'un Talleyrand? La politique internationale traite d'une nature d'affaires où l'étranger a, tout autant que nous, le droit d'avoir un avis et de nous le faire sentir. Le public sera toujours mal placé pour en juger. L'opinion commune, pas plus qu'elle ne comprenait les patients efforts de la diplomatie pour ajuster les

intérêts opposés qu'elle cherchait à concilier, ne se rendra compte de ce qui se passera dans les coulisses de la Société des Nations. Aujourd'hui elle se confie à la publicité de délibérations de l'assemblée de Genève, et demain, elle sera surprise de voir celle-ci subir les conditions des assemblées, où, le plus souvent, ce ne sont pas les débats publics qui préparent les votes et déterminent les majorités.

***

D'ailleurs, la politique internationale, toute encombrée qu'elle soit des rêves des esprits chimériques, n'est pas une affaire d'imagination. Elle obéit à des lois constantes qui dominent l'histoire et qui résultent de la situation géographique de chaque État. Les gouvernements, à moins de trahir les intérêts dont ils ont la charge, ne peuvent pas s'y soustraire. C'est là une sorte de lien commun; il suffit de faire le tour de l'Europe pour s'en convaincre, mais peut-être est-il à propos de le souligner.

La France, depuis qu'elle est devenue une nation, n'a eu qu'un souci; assurer ses frontières du Nord et de l'Est, car du côté des Pyrénées et des Alpes la nature y avait pourvu. Les luttes de Louis XI contre la maison de Bourgogne se sont continuées, après lui, contre l'Empire et l'Espagne, héritiers de Charles le Téméraire. Les Bourbons ont eu la même politique que les Valois, et le Comité du Salut public l'a poursuivie sans en dévier d'une ligne. La Monarchie de 1830 elle-même ne s'en est pas départie quand elle est intervenue à Anvers pour faire de la Belgique le boulevard de notre frontière. Et plus tard, la guerre de 1870, bien qu'elle eût pour prétexte une intrigue du général Prim, et celle de 1914, qu'allumait une étincelle jaillie dans les Balkans, nous ont, dès le premier jour, mis en présence du même danger qui a pesé sur nous au cours de toute notre histoire. Discuter sur la nécessité qui s'imposait alors à nous, c'est sans doute faire preuve de beaucoup de subtilité d'esprit, mais ce n'est pas avoir le sens de la réalité.

Les Anglais, eux aussi, ont une tradition dont ils ne sont jamais écartés. Ils ont toujours défendu, avec la même

énergie, l'indépendance des Pays-Bas, qui, seule, peut leur assurer le libre accès du continent. Au XVIe siècle ils ont appuyé les *gueux* contre l'Espagne. L'avènement au trône d'Angleterre, de Guillaume d'Orange le plus persévérant adversaire de Louis XIV, a manifesté avec éclat l'étroite solidarité qui unissait la Grande-Bretagne et la Hollande. Les grenadiers du maréchal de Richelieu, de Pichegru et de Brune ont combattu les mêmes adversaires, unis contre eux, et en 1914, c'est l'ultimatum du gouvernement de Berlin à la Belgique qui, seul, a fait l'unanimité de l'opinion anglaise contre l'Allemagne. Tous les partis, en Angleterre, pensent de même, et, sur ce point, M. Lloyd Georges est aussi résolu que pouvait l'être la Reine Elisabeth, Cromwell ou W. Pitt.

Que si, de l'autre côté de l'Europe, nous jetons les yeux sur cette presqu'île des Balkans, qui, au cours du dernier siècle, a donné tant de tablature aux Cabinets européens, qu'y voyons-nous? On pourrait croire que l'Empire d'Autriche s'étant effondré, la Russie serait délivrée du souci qui dominait sa politique et qui faisait d'elle la rivale jalouse et soupçonneuse du gouvernement de Vienne. Détrompez-vous : les eaux du Danube et celles de Don se rencontreront et se heurteront toujours dans la mer Noire. A la monarchie austro-hongroise, d'autres ont succédé. Ces mêmes jeunes états, qui jadis cherchaient à Pétersbourg un appui contre l'Autriche, aujourd'hui qu'ils ne la craignent plus, redoutent leur ancien protecteur. Il en est tout de même aujourd'hui avec la Russie des Soviets qu'il en était auparavant avec celle des Romanow. Cependant, à Bucarest on a besoin d'accéder à la Méditerranée. La liberté des détroits est une condition essentielle de l'indépendance politique et économique de tous les balkaniques. Soyez assuré que si l'une des trois puissances chrétiennes riveraines de la mer Noire, prenant en main la clef du Bosphore, menaçait cette liberté, les deux autres, si séparées qu'elles fussent sur d'autres points, se trouveraient automatiquement associées pour la défendre.

Enfin, si nous traversons la presqu'île des Balkans, nous nous arrêterons à l'Adriatique. Il y a peu d'années l'Autriche-

Hongrie, dont la flotte avait été victorieuse à Lissre en 1866, dominait cette mer et régnait à Trieste. Elle était jalouse de son autorité : elle s'ingéniait à ne laisser aux peuples de la vieille Serbie que des débouchés incommodes, et contrecarrait le projet d'un chemin de fer qui, traversant la presqu'île, devait relier l'Adriatique au Danube et à la mer Noire, projet auquel l'Italie prêtait en ce temps-là son appui. L'Autriche-Hongrie n'est plus : l'Italie installée à Trieste, a hérité de sa suprématie navale : peut-être, ainsi que me le disait alors M. Vernitch, le distingué et regretté ministre de Serbie à Paris, a-t-elle en même temps hérité d'une partie de sa politique envers les Slaves des Balkans.

Il est donc vrai que les rapports des nations entre elles sont fonction de leur situation géographique. Il n'y a pas de convention qui puisse modifier cette loi, car elle résulte de la force des choses, mais il n'est rien à quoi certains esprits systématiques se soumettent moins volontiers qu'à la force des choses. C'est ainsi qu'il est courant parmi certains professeurs de la politique internationale de suspecter à tout propos, les desseins des grandes puissances, tandis que les puissances secondaires, tout imprudentes qu'elles puissent être quelquefois, on les regarde, et elles se considérent elles-mêmes volontiers, comme représentant plus particulièrement à Genève, l'esprit de la Société des Nations.

J'ai toujours eu un sentiment aigu de l'importance des puissances secondaires dans ce qu'on appelait autrefois le concert européen. Quand j'étais à Berlin, j'ai souvent entendu des hommes d'état allemands soutenir qu'il n'y avait plus de place dans le monde que pour les grand États. Ils transportaient dans la pratique de la politique, les théories historiques et philosophiques de Treischke. Les conditions mêmes de la vie moderne, le développement de la Démocratie, les besoins de l'Industrie qui tendent à rassembler en grandes masses les populations ouvrières, et à écarter les dangers de la concurrence, par la constitution de ce qu'on appelle en Amérique, les trusts : — le développement des moyens de communication qui rapprochent matériellement les peuples; la nécessité de diminuer les frais généraux du gouvernement; — enfin, l'effroyable défense de force et de richesses qu'en-

traîne désormais pour toute nation, avec le souci de sa sécurité, la manifestation extérieure de sa puissance, et notamment la mise en valeur des territoires qui étaient autrefois fermés aux peuples civilisés, et que ceux-ci ont entrepris, depuis un demi-siècle, d'exploiter et même de coloniser, tout cela exige aux yeux de ces hommes d'État un tel effort que seules les grandes puissances peuvent l'accomplir. Tout en faisant la part de ce qu'il pouvait y avoir de plausible dans certaines de ces considérations, j'ose dire qu'elles me renforçaient dans mon goût pour les puissances faibles. Les grandes démocraties peuvent menacer la liberté de l'individu, autant, sinon plus, que les autocraties d'autrefois, et comme il y eut au XVIIe siècle, une Hollande pour donner asile à Descartes, je souhaite que les esprits libres trouvent toujours un coin dans le monde pour abriter leur indépendance.

Cependant, et quel que soit l'intérêt qui s'attache aux Puissances secondaires, je crains que nous ne soyons parfois les dupes de leur faiblesse, qu'elles transformeraient aisément, suivant une forte expression de M. Briand, en instrument de tyrannie. Nous avons tous appris quand nous étions enfants, la fable du loup et de l'agneau, et naturellement notre cœur était avec l'agneau, mais La Fontaine lui-même, qui a fait si bien parler le chêne et le roseau, s'il eût donné une voix à l'herbe des prairies, l'eût entendu gémir sous la dent impatiente de l'agneau. Nous prêtons aux faibles une innocence, qui n'est pas toujours dans leur cœur, et à voir ce qui se passe dans l'Est de l'Europe, on peut pressentir de quels troubles le monde serait menacé, si l'humeur inquiète de certains petits États pouvait se donner carrière et n'était pas contenue par la force morale de l'opinion que représente la Société des Nations et peut-être, plus encore, par la crainte de la force matérielle que les grandes Puissances pourraient mettre au service des idées de Paix. Assurément, tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes, et je ne voudrais pas paraître un Pangloss, mais je crois bon que, pour le maintien de l'ordre Européen, il y ait des grandes et des petites Puissances. Ce n'est pas travailler pour la Paix, que de trop dénigrer les unes et de trop exalter les autres.

***

Je disais plus haut que les intérêts permanents des Nations sont fonction de leur situation géographique : par suite, il y a, dans leurs rapports entre elles, une évidente continuité, et lorsqu'un même péril les menace, il est naturel qu'elles s'unissent pour la conjurer. Il faut vraiment n'avoir pas le sens du réel et du nécessaire pour les chicaner là-dessus. Certains qui s'imaginent que l'Assemblée de Genève suffit à tout, se voilent la face quand on parle d'ententes internationales. Ils soutiendraient volontiers que l'entente cordiale entre la France et l'Angleterre avant 1914 révélait un dessein d'agression concerté entre elles. L'événement a prouvé le contraire. Les hésitations du Cabinet de Londres et le retard de l'Angleterre à tirer l'épée ont montré combien il entrait peu d'esprit offensif dans cette entente, et qui donc oserait soutenir qu'il est inutile d'avoir de la prévoyance, et, si pacifique que l'on soit, de se préoccuper de son propre sort?

Les ententes internationales, et, pour parler nettement, les alliances constituaient la base de ce qu'on appelait autrefois l'équilibre européen. C'est encore là une expression de la langue diplomatique qui est ajourd'hui complètement démodée. L'expression importe peu : la chose importe beaucoup. L'Europe a eu cette bonne fortune que la force des grands États s'y contrebalançât. Cet équilibre forçait ses hommes d'État à une certaine modération, et constituait la plus sûre garantie de l'indépendance des États secondaires. On le voit bien là où cet équilibre n'existe pas. A la dernière conférence américaine qui s'est réunie à la Havane, des dissentiments graves se sont élevés entre plusieurs Républiques de l'Amérique du Sud et les États-Unis, parce que l'énorme puissance de ceux-ci n'a pas de contre-poids dans le nouveau monde. C'est peut-être même ce qui explique que les plus chauds partisans de la Société des Nations se trouvent dans l'Amérique latine. Les Républiques espagnoles, qui sont très imbues d'esprit juridique, se plaisent aux controverses de Genève et croient y trouver les garanties que ne leur offre pas l'inégale répartition des forces entre les deux Amériques. L'ordre dans la nature repose sur l'équilibre de tous les éléments,

et là où un cataclysme vient à le troubler, tout retombe dans le chaos. Pourquoi veut-on que ces grands corps qui sont les nations, ne soient pas soumis à une loi si générale?

Il est vrai que pour échapper à la confusion, les puissances signataires du Pacte, se sont engagées à maintenir le statut territorial qui a été établi après la dernière guerre. Il y a là une sérieuse garantie d'une paix durable, mais les traités sont soumis aux lois de toutes les choses humainse et ainsi que l'a remarqué Albert Sorel l'autorité des traités change avec les circonstances qui les ont fait naître. Ce n'est pas à dire qu'il faille, au gré de certaines impatiences, consentir aisément à les réviser. Le temps, et le temps seul, fait la caducité des traités. On l'a bien vu pour les traités de 1815, qui assurèrent à l'Europe une longue période de paix. Ils n'empêchèrent pas la Grèce, la Belgique, l'Italie, l'Allemagne de briser successivement les cadres où on avait cru les enfermer, mais bien que Napoléon III eût proclamé que les traités de Vienne n'existaient plus, il a fallu un siècle et la guerre de 1914, pour les ruiner tout à fait et constituer une Europe nouvelle. Il n'est pas de traités, fussent-ils rédigés par les plus justes, les plus impartiaux et les plus généreux des hommes, qui, par quelque côté, ne blessent un droit et ne déçoivent une espérance; et de vouloir, au lendemain du jour où ils ont été signés, les réviser, pour réparer une erreur que ses auteurs ont pu commettre, c'est en commettre une plus grande, et sous prétexte de corriger la paix, déchaîner les passions génératrices des guerres.

Cette observation n'en démontre pas moins, malheureusement, que les peuples ont tendance à ne respecter les traités que dans la mesure où ils croient qu'ils sont conformes à leurs intérêts présents, et les auteurs du Pacte de la Société des Nations l'ont bien senti, lorsqu'ils y ont inséré un certain article 21, assez médiocrement rédigé du reste, qui autorise les membres de la Société des Nations à conclure entre eux des ententes particulières. « Les engagements internationaux, dit textuellement cet article, tels que les traités d'arbitrage et les ententes régionales, comme la doctrine de Monroe, qui assurent le maintien de la paix, ne sont pas considérées comme incompatibles avec aucune

des dispositions du Pacte. » On voit bien que les auteurs du pacte se sont rendu compte qu'on ne peut raisonnablement empêcher des gens ayant des intérêts communs de s'unir pour les défendre, et qu'il valait mieux admettre la possibilité de pareils accords, que d'en contester la régularité.

D'ailleurs, le Président Wilson, qui, à la Conférence de la Paix, semblait parfois vouloir jouer le rôle du Saint-Esprit le jour de la Pentecôte, ne pouvait pas abandonner la doctrine de Monroe, qui est le fondement sur lequel repose la politique proprement américaine des États-Unis. Il fallait absolument qu'il en fît mention. A cette époque, il pouvait espérer encore que le Sénat de Washington consentirait à voir entrer le gouvernement fédéral dans la Société des Nations, mais il savait bien que cette puissante assemblée ne le ferait qu'à la condition que la doctrine de Monroe fut maintenue dans son intégrité. Il était donc nécessaire que la Société des nations proclamât que cette doctrine est compatible avec l'Institution de Genève et, en conséquence, qu'elle reconnût aux membres de cette société, le droit, en raison de leur situation spéciale, d'avoir entre eux des ententes particulières.

Je ne m'étonne pas de l'importance prise en toute cette affaire par la doctrine de Monroe. C'est une remarque qu'on a souvent faite qu'il a suffi du petit canal maritime qu'est la Manche pour donner à la Nation anglaise cette physionomie propre qui la distingue si profondément des nations du Continent. Si l'on compare l'Atlantique à la Manche, on peut mesurer combien davantage les sentiments et les inquiétudes de l'Europe sont étrangers à la masse des citoyens américains que deux océans séparent du reste du monde. La doctrine de Monroe est l'expression concrète de cet état d'esprit qui étonne parfois en Europe, où l'on a tendance à juger le peuple des États-Unis d'après les élégants oisifs que l'on rencontre à Londres et à Paris.

Si l'on analyse le texte de l'article 21 du pacte on voit que les ententes régionales et la doctrine de Monroe[1] n'y soit cités qu'à titre d'exemple (*tels* que les traités d'arbi-

1. Remarquons que la doctrine de Monroe n'a jamais fait l'objet d'un accord international, mais simplement d'une déclaration présidentielle du 2 décembre 1823.

trage les ententes régionales, *comme* la doctrine de Monroe). Or un exemple, par définition, n'est pas limitatif. Si l'on avait voulu qu'il en fût autrement, on aurait écrit tout uniment « les ententes régionales comme la doctrine de Monroe... ». Il résulte de cette remarque que les ententes internationales, en général, quel que soit le nom qu'elles portent, si elles n'ont pas un objet contraire au maintien de la paix, sont compatibles avec les dispositions du Pacte. Par là, on voit combien il est excessif de prétendre, comme le font certains enthousiastes, que la politique des alliances particulières est devenue inutile et qu'elle est même contraire à l'observation du pacte de la Société des Nations.

Du reste, je crains qu'il n'y ait en tout ceci qu'une querelle de mots. Je voudrais bien qu'on me fixât sur le sens exact de cette expression : Entente régionale, et sur la limite que l'on donne géographiquement à une région. Entend-on par là, l'ensemble des territoires où deux Puissances voisines exercent leur action et où elles ont des intérêts communs? On conviendra que si on se place à ce point de vue, l'article 21 prête à des interprétations bien diverses, et qu'il n'a plus la même portée si, par exemple, il s'agit de l'Angleterre ou du Danemark. D'ailleurs, l'article 21 cite particulièrement la doctrine de Monroe comme illustrant ce qu'il entend par entente régionale. Or la doctrine de Monroe embrasse les deux Amériques. A ce compte, un continent tout entier peut se trouver englobé dans une entente régionale. Voilà qui va loin. Un accord naval entre l'Angleterre, la France et l'Italie qui aurait pour objet d'assurer la liberté de la navigation, entre Gibraltar et Port-Saïd, entre Alger et Marseille, entre Tripoli et la Speziare, serait un accord régional. On voit qu'il intéresserait tous les pays que baignent la Méditerranée, et l'Afrique et l'Asie aussi bien que l'Europe. Dès lors, il est difficile d'imaginer quels accords internationaux, de quelque nom qu'on les désigne, s'ils n'ont en vue que l'État de paix, pourraient être condamnés comme contraires à l'article 21 du pacte.

Que cette interprétation ne soit pas acceptée, que les membres de la Société des Nations n'aient pas la liberté d'avoir des amitiés particulières, qu'ils ne puissent plus prendre en considération leurs intérêts communs pour

s'entendre et s'unir entre eux, qu'en un mot, on veuille qu'ils aient abdiqué une partie de leur indépendance en faveur de la Société des Nations, toute désarmée que soit celle-ci, c'est, à mon sens, ébranler l'Institution de Genève; c'est la rendre forcément impopulaire, car c'est lui faire porter la responsabilité directe de tous les déboires qu'éprouveront dans l'avenir les peuples qui s'en seront remis à elle seule du soin de protéger leur impuissance. Si certains amis de la Société des Nations mesuraient le sort que fait au noble idéal qu'ils poursuivent l'abus des considérations sentimentales; s'ils consentaient à reconnaître que les traditions politiques des peuples ne sont pas l'œuvre artificielle des hommes qui les ont gouvernés, qu'elles ont au contraire quelque chose d'impératif et de nécessaire, qu'elles représentent la somme des intérêts dont au cours des siècles, chaque nation a expérimenté qu'ils sont essentiels à sa propre existence; — si pour mettre fin aux conflits qui s'élèvent entre les peuples, ils ne se contentaient pas trop souvent de recommandations solennelles qu'ils n'appuient d'aucune sanction; s'ils se rendaient compte que toute décision, qu'elle émane d'un tribunal ou d'une assemblée politique, est une parole vaine si elle n'implique pas l'emploi des moyens nécessaires à son exécution; si, en un mot, ils faisaient leur part aux passions des hommes, sans doute la Société des Nations trouverait, dans ce contact avec la réalité, une autorité qui ne lui serait plus disputée, et qui assurerait, autant du moins qu'on peut l'espérer, la Paix du monde.

Mais, par une rencontre singulière, c'est du côté où l'on prétend être le plus ami de la paix que cette autorité a paru récemment menacée. Une proposition émanée d'un gouvernement qui s'est refusé à entrer dans l'Assemblée de Genève, demande à certaines Puissances qui en font partie et qui ont souscrit aux obligations que ce fait entraîne pour elles, de promettre de respecter éternellement la paix, et de passer sous silence les obligations que leur impose leur adhésion au Pacte de Genève et leurs ententes régionales. Pour moi, je ne sais rien de plus dangereux en politique, que les engagements généraux, imprécis, vagues, dont rien ne fixe ni le terme, ni les limites. Sans couleur d'humanitarisme, cette proposition n'aurait sans doute pas d'autre résultat que de fournir

un échappatoire à ceux qui voudraient se soustraire aux obligations précises d'entr'aide, de concours, d'action concertée qui forment l'objet et le principe même de la Société des Nations. Aussi ne saurait-on trop applaudir aux efforts de notre diplomatie, qui, au risque de voir méconnaître sa pensée, cherche à maintenir dans l'accord que le Cabinet de Washington a en vue, les réserves que comporte pour les puissances leur qualité de membre de la Société des Nations. Il y a longtemps qu'on a dit que le mieux est l'ennemi du bien et en desserrant sous la forme d'une déclaration théorique, les liens du pacte de Genève, tout en se défendant de vouloir les dénouer, on risquerait de créer une équivoque et d'exposer les peuples de l'Europe aux hasards de conflits, contre lesquels ils ne seraient garantis ni par le pacte de Genève, ni par leurs alliances particulières. C'est une manière de voir qui ne peut être celle des nations qui ont derrière elle l'expérience de l'histoire et que la nature n'a pas mises à l'abri des invasions. Les vrais amis de la Paix doivent espérer qu'un accord se fera, qui conciliera les intentions du Cabinet de Washington avec l'expérience généreuse qui se poursuit à Genève.

Dans un essai publié en 1869 sur la Monarchie Constitutionnelle en France, M. Renan disait que l'histoire n'est ni une géométrie inflexible, ni une simple succession d'incidents fortuits. Évidemment, si elle n'est pas dominée par une sorte de fatalité, elle n'est pas davantage un simple jeu de la passion et de la fortune. Si donc les choses humaines obéissent à des lois, il faut y faire aussi la part de l'accident. Quand cet accident s'appelle Napoléon ou Bismarck, il semble qu'il suffit à changer le cours de l'histoire. Mais peut-être, est-ce une question de savoir si un Napoléon et un Bismarck n'ont été que des accidents; si en réalité ils ne résumaient pas, à leur heure, les espérances et les passions de leur pays, et si leur œuvre n'a pas été l'aboutissement logique d'un long passé?

« Cependant, disait encore M. Renan, l'avenir jugera notre temps, comme nous jugeons le passé et verra des conséquences rigoureuses où nous sommes tentés de ne voir que des rencontres individuelles et l'effet du hasard. » M. Renan avait sans doute raison, mais il faut laisser aux historiens philosophes qui viendront après nous, le soin d'expliquer la loi des événements qui se passent sous nos yeux, et, dans ce chaos,

de discerner un ordre et une suite. Pour nous, contentons-nous de cultiver notre jardin.

Pour en revenir à la Société des Nations, il y a quelque contradiction dans ce qu'on attend d'elle. On veut qu'elle impose la paix à ceux qui menacent de la troubler, et que, pour y parvenir, elle veille au maintien du *statu quo* européen, — mais, en même temps, on la considère comme un agent de progrès, répondant aux aspirations des peuples et secondant le développement de la démocratie dans le monde. — C'est là que gît la difficulté de sa tâche. — On doit convenir que le conflit des idées et la concurrence des intérêts ont seuls fait progresser l'inquiète humanité. La civilisation n'est pas née dans les solitudes des continents où erraient jadis des troupeaux humains. Elle a commencé sur les bords des mers tumultueuses, où tous les peuples se rencontraient, se heurtaient, et trafiquaient et pirataient, quand ils ne se faisaient pas la guerre. Elle est la fille de l'effort et de l'action. Aux premiers temps de l'histoire, les héros qui purgeaient la terre des monstres qui la désolaient sont apparus comme des demi-dieux. Ils permettaient aux hommes de la cultiver en paix. Assurément l'humanité d'aujourd'hui n'est plus celle des temps primitifs, mais l'homme n'est pas aussi changé qu'on pense; il obéit toujours aux mêmes instincts et la Société des Nations échouerait si elle prétendait faire obstacle à ces mouvements qui sont la manifestation même de la croissance des peuples. Le difficile sera toujours de distinguer si ces fermentations, qui de temps à autre, troublent la surface du monde, sont un inutile et infécond désordre, ou tout au contraire, les premiers symptômes d'une vie naissante. Qui sera le juge de tout cela?

La Société des Nations ne pourra donc pas obéir à des idées absolues ni à des principes dogmatiques. Comme elle poursuit une œuvre politique, elle se conduira suivant des règles de politique. Elle tiendra compte de l'impérieuse réalité; elle saura que le premier besoin des nations est d'assurer leur sécurité, et c'est ainsi qu'elle sera conduite, par la force même des choses, à concilier la conception nouvelle qui a présidé à son propre établissement avec la nécessité des accords particuliers que les nations peuvent être amenées à former entre elles.

JULES CAMBON,
de l'Académie française.

SIEGFRIED

ACTE PREMIER

SCÈNE I

Bureau d'attente confortable. Vue sur Gotha couverte de neige.

ÉVA, MUCK, L'HUISSIER, UN DOMESTIQUE.

MUCK, *annonçant.* — Le général Ludendorff!

ÉVA. — Pas maintenant... Ce soir, à neuf heures.

MUCK. — Son Excellence le Président Rathenau!

ÉVA. — Ce soir, à neuf heures... Tu sais parfaitement que cet après-midi est sacré pour M. Siegfried.

MUCK, *au domestique.* — Je n'ai pas de succès... Annonce les tiens!

LE DOMESTIQUE. — Monsieur Meyer!...

ÉVA. — Parfait. M. le Conseiller Siegfried va le recevoir dans un moment.

LE DOMESTIQUE. — Monsieur Kratz! Madame Schmidt!

ÉVA. — Très bien. Ils sont à l'heure, M. Siegfried va les voir tous

MUCK. — C'est le tort qu'il aura...

ÉVA. — Qui te demande ton avis?

MUCK. — M. Siegfried se cause des émotions bien inutiles... (*Éva ne répond pas, et écrit.*)

MUCK, *au domestique.* — J'ai regardé sous le nez tous ces prétendus parents qui viennent des quatre coins de l'Allemagne reconnaître en lui un fils disparu à la guerre. Aucun ne lui ressemble.

LE DOMESTIQUE. — Ah?

MUCK. — Tu me diras que les ressemblances, c'est comme les maladies, qu'elles sautent une génération?

LE DOMESTIQUE. — Oui, je te le dirai.

MUCK. — J'ai regardé les photographies qu'ils m'ont tendues à la porte, les photographies de leur enfant, — leurs tickets d'entrée. Celui-là porte des lunettes. Celui-là a un soupçon de bec de lièvre. Aucun ne ressemble à M. Siegfried.

LE DOMESTIQUE. — Tu ne sais peut-être pas voir les ressemblances?

MUCK. — Au contraire. Dans les musées, dans les théâtres, sur les tableaux, sur les statues, sur tous ces gens en costumes anciens ou tout nus, sur Alexandre le Grand, sur Lohengrin, il est bien rare que je ne retrouve pas quelque chose de M. Siegfried en veston... Sur ceux-là, rien... Tu connais Lohengrin?

LE DOMESTIQUE (*vague*). — Mal. Je l'ai aperçu.

ÉVA, *interrompant leur dialogue.* — Tout est prêt pour l'entrevue?

MUCK. — Le lustre est réparé... J'ai mis des lampes neuves...

ÉVA. — M. Siegfried est habillé?

MUCK. — Il s'habille. (*Au domestique.*) Il hésite. Il ne sait s'il va couper ses moustaches, comme la dernière fois. Je l'ai laissé devant sa glace. Il se demande sans doute comment il sera le plus ressemblant. S'habiller avec les traits de son enfance est plus long que de prendre un veston.

ÉVA. — Fais entrer le baron de Zelten.

MUCK, *surpris.* — Je n'ai pas annoncé le baron de Zelten!

ÉVA. — C'est ce que je te reproche. Pourquoi l'as-tu laissé entrer, malgré ma défense? Pourquoi lui permets-tu de se mêler à nos visiteurs et de les questionner.

MUCK. — J'ai cru bien faire, c'est le cousin de Mademoiselle.

ÉVA. — Les bruits les plus fâcheux courent sur le compte de Zelten. Il est le grand homme des cafés, des coulisses, des piscines. On raconte qu'il a acheté la police et qu'hier soir même tous les agents étaient convoqués chez lui.

MUCK. — Erreur. Il leur avait donné des billets de théâtre. Ils étaient tous à *Salomé* pour voir quels uniformes ont les gardes d'Hérode.

ÉVA. — Va... Je l'attends. (*Elle congédie l'autre domestique.*)

SCÈNE II

ÉVA, BARON VON ZELTEN.

ÉVA. — Que cherches-tu ici, Zelten?

BARON VON ZELTEN. — Je vois que tu fais toujours bonne garde autour de ton nourrisson. Il est rentré du Parlement?

ÉVA. — Es-tu pour nous ou contre nous, Zelten?

BARON VON ZELTEN. — Il est rentré, il t'a mise au courant de son succès, je le vois à ton visage! Tu rayonnes, cousine. Que l'adoption par nos députés d'une constitution aussi étique donne cet éclat aux joues d'une jolie Allemande, cela me rend moins sévère pour elle.

ÉVA. — Une Allemande peut se réjouir de voir l'Allemagne sauvée. Après avoir accolé pendant trois ans l'adjectif « perdue» au mot Allemagne, il est doux de le changer par son contraire.

BARON VON ZELTEN. — Les épithètes contraires sont les plus facilement interchangeables, cousine, surtout quand elles s'appliquent au mot Allemagne. Tu as à me parler?

ÉVA. — Pourquoi as-tu voté tout à l'heure contre le projet Siegfried?

BARON VON ZELTEN. — Le projet Siegfried! Ne dirait-on pas que j'ai voté contre les Walkyries et toute la légende allemande? Parce qu'il t'a plu, voilà sept ans, dans ton hôpital, de baptiser du nom de Siegfried un soldat ramassé sans vêtements, sans connaissance, et qui n'a pu, depuis, au cours de sa carrière politique et de ses triomphes, retrouver ni sa mémoire ni son vrai nom, tout ce qu'il peut dire ou faire jouit du prestige attaché au nom de son parrain!... Qui te dit que ton Siegfried ne s'appelait pas Meyer avant sa blessure, et que simplement je n'ai pas voté contre le projet Meyer?

ÉVA. — C'est tout cela que tu venais dire dans sa propre maison?

ZELTEN, *détournant la conversation.* — La dernière fois que je t'ai vue, Éva, il y a six ans, tu enseignais à ce bébé adulte, à l'institut de rééducation, les mots les plus simples : chien, chat, café au lait. Aujourd'hui c'est de lui que tu apprends à prononcer les mots ravissants de Constitution, libéralisme, vote plural, peut-être volupté. Non?

ÉVA. — Le mot Allemagne, oui.

ZELTEN. — L'Allemagne de ton Siegfried! Je la vois d'ici. Un modèle de l'ordre social, la suppression de ces trente royaumes, de ces duchés, de ces villes libres, qui donnaient une résonance trente fois différente au sol de la culture et de la liberté, un pays distribué en départements égaux dont les seules aventures seront les budgets, les assurances, les pensions, bref une nation comme lui théorique, sans mémoire et sans passé. Ce fils du néant a une hérédité de comptable, de juriste, d'horloger. Imposer la constitution de ton élève à l'Allemagne, c'est faire avaler un réveille-matin au dragon de Siegfried, du vrai, pour lui apprendre à savoir l'heure.

ÉVA. — Avec Siegfried, l'Allemagne sera forte.

ZELTEN. — L'Allemagne n'a pas à être forte. Elle a à être l'Allemagne. Ou plutôt elle a à être forte dans l'irréel, géante dans l'invisible. L'Allemagne n'est pas une entreprise sociale et humaine, c'est une conjuration poétique et démoniaque. Toutes les fois que l'Allemand a voulu faire d'elle un édifice pratique, son œuvre s'est effondrée en quelques lustres. Toutes les fois où il a cru au don de son pays de changer chaque grande pensée et chaque grand geste en symbole ou en légende, il a construit pour l'éternité.

ÉVA. — Cette éternité est finie...

ZELTEN. — Finie, Éva! Au lieu de promener Siegfried dans les cités modèles, amène-le seulement là-bas, sur les premiers contreforts de nos Alpes. Va surprendre l'aube avec lui. Tu y verras si l'Allemagne du Saint Empire ne survit pas dans l'air gelé, à cette heure où les ruisseaux, tout en glace, sont sillonnés d'une rigole à leur thalweg, où l'on ne rencontre encore que les humains et les animaux qui n'ont pas changé depuis Gustave Adolphe, les belettes, les chevaux pie, les courriers à voiture jaune dont le cor fait surgir entre deux volets qui s'entr'ouvrent la joue droite et le sein droit d'une chambrière. Tu y verras le paysage même de notre Allemagne d'autrefois, de conjuration

et de travail, de pillage et de sainteté, si chargé à la fois de poésie et de vérité, que tu t'attendras à apercevoir soudain, flottant dans l'air, comme dans les gravures du moyen âge, un gros petit enfant céleste tout nu, ou des mains seules priant... C'est là, l'Allemagne.

ÉVA. — Je suis pressée. Que veux-tu?

ZELTEN. — Je veux voir Siegfried?

ÉVA. — Pourquoi?

ZELTEN. — C'est mon affaire.

ÉVA. — Il n'est pas visible pour toi.

ZELTEN. — Il repose?

ÉVA. — Ne fais pas l'ignorant. Tu sais à quoi il se prépare.

ZELTEN. — Je le devine. Il se rase. Il met un col bas, il rafraîchit sa chevelure; pour cette heure qui va lui donner, pense-t-il, une famille, il fait une toilette de condamné à mort. Les entrevues précédentes ne l'ont pas découragé? Il espère encore?

ÉVA. — Il espère, ne t'en déplaise.

ZELTEN. — Et toi, tu espères?

ÉVA. — Évidemment.

ZELTEN. — Tu n'es pas sincère.

ÉVA. — Zelten!

ZELTEN. — Ne seras-tu pas désolée le jour où l'un de ces visiteurs viendra retirer ton élève de ce domaine idéal pour en faire un simple Bavarois, un vulgaire Prussien? Un père, à cet Allemand créé sans matière première? Toutes les vierges de l'Allemagne l'ont déjà reconnu comme leur enfant légitime... Qui me dit d'ailleurs qu'il ne joue pas lui-même un jeu?

ÉVA. — Tu es fou?

ZELTEN. — C'est à son mystère que Siegfried doit sa popularité. Celui que l'Allemagne regarde comme son sauveur, celui qui prétend la personnifier, lui est né soudain voilà six ans dans une gare de triage, sans mémoire, sans papiers et sans bagages. Les peuples sont comme les enfants, ils croient que les grands hommes arrivent au monde par un train. Au fond, l'Allemagne est flattée que son héros ne soit pas dû aux épanchements peu sacrés d'un couple bourgeois. Un juriste qui naît comme meurt un poète, quelle aventure! Son amnésie a donné à ton Siegfried tous les passés, toutes les noblesses, et aussi, ce qui est plus nécessaire encore à un homme d'État, toutes les rotures. Qu'il retrouve famille ou mémoire, et il redeviendra enfin notre égal... J'espère, moi, et j'ai de bonnes raisons de croire que ce moment n'est pas loin.

ÉVA. — Que veux-tu dire?

ZELTEN. — Ce court-circuit, qui a enlevé Siegfried à sa vie véritable, c'est peut-être un ouvrier bien inattendu qui va le réparer...

ÉVA. — Que sais-tu sur Siegfried? Prends garde, Zelten...

MUCK (*entrant*). — Mademoiselle, c'est l'heure pour la visite.

(*Éva monte sans dissimuler son inquiétude.*)

ÉVA. — Je monte. Reconduis monsieur de Zelten.

SCÈNE III

ZELTEN, MUCK.

MUCK. — C'est toujours pour demain, monsieur le Baron?

ZELTEN. — Oui, Muck.

MUCK. — A quelle heure?

ZELTEN. — A la fin de l'après-midi. Signal : deux coups de canon. Écoute, Muck. On va sonner. Tu verras deux étrangers, deux Français. Tu sais reconnaître des Français en voyage...

MUCK. — Naturellement, à leur jaquette.

ZELTEN. — Tu t'arrangeras pour qu'ils entrent. C'est d'eux que dépend la journée de demain... Cela t'ennuie de bien recevoir des Français?

MUCK. — Pourquoi? Aux tranchées, entre les assauts, nous bavardions quelquefois, avec les Français. Il est dur de se taire quand on se tait depuis des mois. Nos officiers ne parlaient guère. Nos familles étaient loin... Nous n'avions qu'eux... Parfait, je les cacherai.

ZELTEN. — Garde-t'en bien. Qu'ils attendent dans cette salle. L'un de ces Français est une Française. Préviens-moi aussitôt. Dès que je les aurai vus, annonce à Siegfried qu'une institutrice canadienne demande une audience. (*Sonnerie.*) On sonne?

MUCK. — Il faut que j'appelle les parents. Monsieur Siegfried va descendre.

ZELTEN. — A tout à l'heure.

SCÈNE IV

MUCK, LES PARENTS.

Muck ouvre la porte et fait entrer les parents. Foule bigarrée et morne.

MUCK. — Monsieur l'architecte municipal Schmidt!

M. SCHMIDT. — Présent.

MUCK. — Vous pouvez poser votre chapeau, Monsieur l'architecte municipal.

M. SCHMIDT. — J'aimerais mieux le garder... C'est un chapeau d'avant la guerre... Je me suis habillé un peu comme autrefois...

MUCK. — A votre aise... Madame la rentière Hoepfl!

MADAME HOEPFL. — Me voici.

MUCK. — Vous avez votre lettre de convocation?

MADAME HOEPFL. — Je vous l'ai montrée avec la photographie...

MUCK. — C'est exact. Celui qui a le bec de lièvre? (*Se reprenant.*) Le soupçon de bec de lièvre?... Monsieur le relieur Keller.

M. KELLER. — Présent... J'ai la vue faible, monsieur l'huissier. J'ai pris la liberté d'amener monsieur Kratz, notre voisin et apothicaire, qui aimait beaucoup Frantz.

M. KRATZ, *se présentant humblement.* — Spécialiste Kratz.

M. KELLER. — Monsieur Kratz le gâtait. On faisait pour Frantz

plus de bonbons que de remèdes dans cette pharmacie. L'un d'eux est devenu une spécialité connue.

M. KRATZ, *s'inclinant.* — Le sucre de pomme Kratz. J'ai apporté ce paquet pour monsieur Siegfried... En tout état de cause... Je ne le remporterai pas.

MUCK. — Madame et monsieur Patchkoffer... (*Un paysan et une paysanne s'approchent.*) Je vous ai écrit, madame Patchkoffer! Il me semblait que votre voyage n'avait pas beaucoup de raison. Vous disiez dans votre lettre que votre fils est petit et brun. Monsieur Siegfried est grand et blond.

M. PATCHKOFFER. — Nous avons déjà vu des bruns à Berlin, à la clinique de rééducation.

M. KELLER. — Mais la taille? Madame?

MADAME PATCHKOFFER. — Nous avons vu tous les petits aussi, n'est-ce pas Patchkoffer?

MUCK. — Bien, Bien.

MADAME PATCHKOFFER. — S'il n'avait pas changé, il serait déjà retrouvé...

MUCK. — Monsieur Meyer.

M. MEYER. — C'est moi... Comment cela se passe-t-il, monsieur l'huissier?

MUCK. — Comment cela se passe? Rassurez-vous. Rapidement. Vous allez entrer dans cette baie. M. Siegfried descendra par cet escalier. On allumera au-dessus de lui un lustre. Les myopes pourront l'approcher, les incrédules le toucher, et, au bout de cinq minutes, permettez-moi de vous le dire, vous repartirez lamentablement... Voilà du moins comment cela s'est passé jusqu'à ce jour, mais je vous souhaite meilleure chance.

MEYER. — Merci... Vous dire que j'aie l'espoir de retrouver mon pauvre Ernest, si complaisant, mais toujours le dernier en classe, dans le premier homme d'État de notre pays, mon Ernest si bon, mais qui trouvait le moyen de se faire prendre en grippe par tous ses professeurs, dans celui qui est devenu en quelques mois le favori de l'Allemagne, ce serait vraiment mentir... Frise-t-il, Monsieur?

(*Sonnerie à la porte d'entrée.*)

MUCK. — Entrez, Mesdames et Messieurs.

(*Les parents entrent dans la salle de gauche. Muck va ouvrir et introduit Geneviève et Robineau.*)

SCÈNE V

GENEVIÈVE, ROBINEAU.

GENEVIÈVE. — Où sommes-nous enfin, Robineau?

ROBINEAU. — Au kilomètre douze cent cinquante de Paris, Geneviève, devine.

GENEVIÈVE. — Quel froid! Tout ce que je devine, c'est que ce n'est pas à Nice! Où sommes-nous?

ROBINEAU. — Tu vois la ville entière de cette fenêtre... Regarde... Je vais tout t'expliquer. Que vois-tu?

GENEVIÈVE. — Ce n'est pas Nice... Je vois à ma droite un burg avec des échauguettes, des bannières et des ponts levis.

ROBINEAU, *tourné vers le public, parlant comme à lui-même, mais haut.* — C'est le National Museum!

GENEVIÈVE. — Je vois devant moi un temple grec, au milieu des cèdres, tout couvert de neige.

ROBINEAU. — C'est l'Orpheum!...

GENEVIÈVE. — A ma gauche enfin un building de dix étages, percé de verrières en forme de licorne.

ROBINEAU, *de plus en plus lyrique.* — C'est le Panoptikum!...

GENEVIÈVE. — Et enfin, en contrebas, un palais florentin à fresques et arcades.

ROBINEAU. — Le palais de Maximilien!

GENEVIÈVE. — Le Maximilianeum, sans doute?

ROBINEAU. — Tu l'as dit!

GENEVIÈVE, *se retournant.* — Où sommes-nous, Robineau?

ROBINEAU. — Mais à Gotha, Geneviève, nous sommes à Gotha! La ville même où j'ai rencontré Zelten voilà quinze ans, un jour de carnaval. Il était déguisé en Zoulou, moi en Alcibiade. Aucun préjugé de nationalité à la base de notre sympathie.

GENEVIÈVE. — Que cherchais-tu à Gotha?

ROBINEAU. — Que venaient faire les Français en Allemagne avant la guerre? De la philologie. Je faisais partie de ce raid de douze sorbonnards que la France lâcha victorieusement, aussitôt après Agadir, sur les dialectes saxons. Je suis un des douze Français cités dans toutes les histoires allemandes du moyen âge. Tu peux chercher dans leurs histoires des temps modernes. Tu n'y trouveras pas le nom de douze de nos généraux.

GENEVIÈVE. — Et ici, chez qui sommes-nous?

ROBINEAU. — Je l'ignore. On vient, d'ailleurs!

(*Ce sont les parents qui repassent. Tristement. Échange lamentable de salutations.*)

GENEVIÈVE. — J'ai peur, Robineau.

ROBINEAU. — Peur. De quoi?

GENEVIÈVE. — D'être ici... D'avoir quitté hier soir, si brusquement, ma rue du Bac et d'être ici.

ROBINEAU. — Qu'as-tu à craindre. Zelten m'a fait remettre des passeports de Canadiens. Si tu sens sur toi des regards soupçonneux, sors une expression de Québec, appelle un orchestre une bande, un wagon-restaurant un char réfectoire. Je t'ai fait une liste de ces idiotismes. Tu as froid, tu trembles?

GENEVIÈVE. — Une Canadienne ne tremble pas de froid. C'est de peur, Robineau.

ROBINEAU. — Ce n'est pas vrai, tu es le courage même.

GENEVIÈVE. — Justement, c'est une peur de personne courageuse

que j'éprouve. Je me suis reproché toute la nuit, dans ce rapide, de t'avoir obéi.

ROBINEAU. — Zelten m'adjure depuis plusieurs jours, par vingt télégrammes, de te rechercher, de t'amener de gré ou de force, aujourd'hui, dans cette maison. Il assure, à trois francs le mot, qu'il s'agit de ce qui t'intéresse le plus au monde. Il affirme que le sort même des relations de la France et de l'Allemagne peut dépendre de ton voyage. C'est quelque chose, les relations de la France et l'Allemagne, pour qui étudie, comme moi, le ch aspiré dans les régions rhénanes. Qu'est-ce qui t'intéresse le plus au monde?

GENEVIÈVE. — Au monde? Rien. Depuis la mort de Jacques, depuis sa disparition du monde? Rien. C'est d'ailleurs pour cela que je t'ai écouté.

ROBINEAU. — Pourquoi as-tu peur, alors?

GENEVIÈVE. — Parce que c'est la première fois de ma vie, je crois, que je reçois une nouvelle.

ROBINEAU. — Les malheurs ne t'ont pourtant pas manqué?

GENEVIÈVE. — Mes malheurs jusqu'ici me sont du moins arrivés dans le silence. Je n'ai pas de parents, c'est seulement par le silence de toute mon enfance, à force de silence, par des télégrammes ininterrompus de silence que j'ai appris mon état d'orpheline... J'ai, aimé Jacques Forestier. Dès le début de la guerre, il disparaît. Jamais depuis sept ans, je n'ai reçu un mot de lui, une indication de sa mort. Voilà la première fois que le sort daigne s'occuper de moi et m'avertir. J'ai peur... D'ailleurs tu n'as pas l'air très à ton aise non plus, Robineau.

ROBINEAU. — Je ne le suis pas.

GENEVIÈVE. — Qu'y a-t-il?

ROBINEAU. — Il y a que pour la première fois depuis la guerre, Geneviève, je vais retrouver un ami allemand, toucher de mes mains un ami allemand. Depuis sept ans, je n'ai plus vu l'amitié sous ce visage. Je me demande ce qu'elle va être?

GENEVIÈVE. — Tu l'aimais, ton Allemand?

ROBINEAU. — Zelten n'est pas ce que tu appelles mon Allemand, à moins que ce ne soit au contraire le seul Allemand qui subsiste. Il a tous ces défauts sonores et voyants dont on ornait chez nous les Allemands avant 1870, les cheveux blonds, l'intimité avec les chimères, les distances avec les réalités, l'emphase sincère, et dont il va bien falloir doter un autre peuple, s'ils s'entêtent à brûler nos villes et à se raser le crâne. Tu l'as vu d'ailleurs, Zelten, à Montparnasse? Pour une sculptrice comme toi, c'était un beau modèle.

GENEVIÈVE. — Beau modèle? Il avait une côte en moins, à en juger par sa démarche.

ROBINEAU. — Il se l'était cassée en plongeant dans le Rhin à l'endroit où s'était suicidé Schumann.

GENEVIÈVE. — Il avait une cheville plus grosse que l'autre.

ROBINEAU. — Il avait pris une entorse en sautant du rocher d'où

s'était jeté Louis de Bavière. Il voulait, m'expliquait-il, goûter la dernière minute de chacun des grands hommes de l'Allemagne. Si tu lui trouves le nez brisé ou l'omoplate en large, c'est sûrement la faute de Wagner ou de Frédéric Barberousse.

GENEVIÈVE. — A moins que ce ne soit celle d'une balle française.

ROBINEAU. — N'insiste pas, Geneviève. N'alourdis pas de plomb ces ombres qui vont flotter tout à l'heure autour de nous.

GENEVIÈVE. — Ces ombres? Quelles ombres?

ROBINEAU. — Nous avons le choix, de Vercingétorix à Blücher.

GENEVIÈVE. — Alors, Robineau, j'aime mieux vous laisser seuls pour cette première rencontre. Je suis lasse, et j'ai vu un divan dans l'antichambre. Appelle-moi si ma présence est nécessaire.

ROBINEAU. — Va-t'en! C'est lui!

SCÈNE VI

ZELTEN, ROBINEAU.

Ils restent à distance un moment, se contemplent.

ZELTEN. — Voilà!

ROBINEAU. — Voilà!

ZELTEN. — C'est toi, Robineau, Hippolyte-Amable?

ROBINEAU. — Otto-Wilhelmus von Zelten-Buchenbach, c'est moi.

ZELTEN. — C'est toi, brachicéphale brun, surchargé de lorgnons, de gilets de laine, terrible dans les assauts?

ROBINEAU. — Oui, crème de culture, beurre de carnage, fils d'Arminius, c'est moi.

ZELTEN. — J'ai l'impression que nous nous parlons de très loin au téléphone, Robineau, qu'un rien suffirait pour couper la communication... Tiens bien l'appareil!... Je te vois pourtant. Tu n'as pas changé.

ROBINEAU. — Ni toi. Qu'as-tu fait pourtant depuis ces douze ans, Zelten? Toi qui aimais le printemps, la musique, la joie, la paix, qu'as-tu fait?

ZELTEN. — La guerre! La guerre contre trente-cinq nations. Le combat contre une seule... Et toi, le porte-lunettes, le démocrate paisible des Bibliothèques royales et impériales, toi, mon ami le plus cher, depuis douze ans, qu'as-tu fait?

ROBINEAU. — La guerre, contre toi....

ZELTEN. — Heureusement nous sommes maladroits, Robineau, nous nous sommes manqués. Tu me visais?

ROBINEAU. — Plusieurs fois, dans les attaques, en pensant à toi j'ai levé mon fusil et tiré vers le ciel.

ZELTEN. — Tu l'as raté aussi. Il continue ses errements, du moins au-dessus de l'Allemagne. Mais je pensais bien en effet que tu ne t'acharnais pas contre ton ancien ami. Toutes les fois qu'une balle me ratait, je me disais : c'est encore ce brave Robineau qui tire. Toutes les balles qui atteignaient, comme tes paroles d'ailleurs, des objets qui

n'avaient rien à faire avec elles, des bouteilles, des poires sur des arbres, je ne pouvais m'empêcher de penser que c'étaient les tiennes. Mon adjudant a été touché une fois à la fesse, tout le monde riait. J'ai pensé à toi... — (*Il se rapproche. — Affectant la conversation familière.*) Bonjour Robineau!

ROBINEAU. — Bonjour, Zelten.

ZELTEN. — Tu vas bien?

ROBINEAU. — Pas mal, et toi?

(*Un silence.*)

ZELTEN. — Que fais-tu maintenant?

ROBINEAU. — Je termine ma thèse sur les dentales.

ZELTEN. — Toujours philologue? La voix de la guerre ne t'a pas détourné de nos petits langages?

ROBINEAU. — Mais toi, pourquoi m'as-tu appelé? Que veux-tu? Que fais-tu?

ZELTEN. — Ce que je fais? Je continue. En Allemagne, l'on continue. Je fais la guerre...

ROBINEAU. — La guerre?

ZELTEN. — Pas la même, la guerre civile. Je combats contre les vrais ennemis de l'Allemagne. Les pays sont comme les fruits, les vers sont toujours à l'intérieur.

ROBINEAU. — Tu fais de la propagande, des conférences?

ZELTEN. — Non, je fais la révolution. Nous sommes le 12 janvier 1921. Je fais la révolution du 13 ou du 14 janvier 1921. C'est même pour cette opération que je t'ai appelé à l'aide; tu arrives *in extremis*, mais tu m'es indispensable.

ROBINEAU. — J'en doute. Ma présence a toujours fait rater les événements historiques. L'histoire se méfie de moi comme si, au lieu d'être agrégé de grammaire, j'étais agrégé d'histoire.

ZELTEN. — Reste seulement trois jours à Gotha. D'ailleurs ce n'est pas toi seulement que je réclame, c'est Geneviève, c'est surtout Geneviève. Elle est là?

ROBINEAU. — Oui. Elle repose. Je l'ai surprise au milieu de la nuit. Elle dort.

ZELTEN. — Elle n'a pas maugréé d'être ainsi réveillée?

ROBINEAU. — C'est quelqu'un qui ne maugrée jamais. Mais la grippe espagnole sévit à Paris, et elle est sculptrice. On l'avait réveillée deux nuits de suite pour prendre le moulage de mains ou de têtes célèbres.

ZELTEN. — C'est pour une opération de ce genre que je l'ai dérangée.

ROBINEAU. — Comment, il s'agit d'un mort?

ZELTEN. — De quelqu'un qui est à la fois mort et vivant... Tu as entendu parler de notre Siegfried?

ROBINEAU. — Du conseiller Siegfried? Certes, comme tout le monde en Europe. Votre nouveau grand homme? Celui qui veut doter l'Allemagne de sa constitution modèle, de son âme précise, comme disent ses partisans.

ZELTEN. — Et Forestier, tu connais Forestier?

ROBINEAU. — L'écrivain français? L'ami disparu de Geneviève? Je parlais de lui tout à l'heure avec elle. Je ne connais que son œuvre. Œuvre admirable! C'est lui qui prétendait redonner à notre langue, à nos mœurs, leur mystère et leur sensibilité. Qu'il avait raison! Chaque fois que je lis le Roman de la Rose, j'en suis convaincu davantage... Introduire la poésie en France, la raison en Allemagne, c'est à peu près la même tâche.

ZELTEN. — Et accomplie par le même homme.

ROBINEAU. — Tu dis?

ZELTEN. — Siegfried a été trouvé nu, sans mémoire, sans langage, dans un amas de blessés. Je soupçonne que Siegfried et Forestier sont le même homme.

ROBINEAU. — Mon cher Zelten, les grands hommes morts changent de planète, non de nation.

ZELTEN. — Tu ne sais pas voir, mais tu sais lire. A la place de saint Thomas, tu aurais été convaincu non par les mains de Jésus, mais par son autographe. Après avoir lu les œuvres de Forestier, lis donc celles de Siegfried. Ce sont les copies des premières. L'inspiration, le style, jusqu'aux expressions, en sont les mêmes.

ROBINEAU. — Le plagiat est la base de toutes les littératures, excepté de la première, qui d'ailleurs est inconnue.

ZELTEN. — Ah! ces philologues français, quels philologues allemands! J'espérais t'amadouer plus vite par des arguments de ta science. En fait ce n'est pas la méthode des grands savants qui m'a conduit à la vérité.

ROBINEAU. — Je m'en doute. C'est la méthode, plus courante et non moins féconde, des dénonciations anonymes.

ZELTEN. — Exactement! Un visiteur anonyme m'a prévenu que Siegfried avait été son voisin à la clinique et qu'il n'était pas allemand. Son nom, il l'avait même lu sur une plaque d'identité trouvée par lui dans la civière : Jacques Forestier. Tu vois d'ici ma joie.

ROBINEAU. — Je la vois! Changer un homme d'État que l'on hait en un écrivain que l'on aime, c'est une chance.

ZELTEN. — Se débarrasser sur une autre patrie d'un grand homme qui encombre la vôtre, c'est une chance plus grande encore. J'ai fait mon enquête. J'ai besoin qu'elle aboutisse aujourd'hui et nous allons en avoir le cœur net dans une minute.

ROBINEAU. — Le cœur net, Zelten? Quel cœur? Le cœur de Geneviève, peut-être? Que fais-tu?

(*Zelten a sonné Muck qui entre.*)

ZELTEN. — Muck. Préviens le conseiller Siegfried que l'institutrice canadienne demande à lui parler.

(*Muck s'incline et monte.*)

ZELTEN. — Voilà! Nous n'avons plus qu'à attendre. Siegfried adore les universitaires étrangers, surtout ceux du Nouveau Monde. Il les interroge avec passion sur les conseils académiques, sur le règlement

des prisons, sur l'éducation mixte. Attiré par ces appâts irrésistibles, il va descendre dans une minute pour voir Geneviève.

ROBINEAU. — Descendre? Pourquoi descendre?

ZELTEN. — Nous sommes dans sa maison. Il est là, au premier... Appelle Geneviève.

ROBINEAU. — Jamais de la vie. Il faut les préparer... On tue les somnambules quand on leur crie leur nom, même dans une langue étrangère.

(*Geneviève paraît.*)

ZELTEN. — Ne l'appelle pas, la voilà. Le personnel du destin obéit sans sonnettes.

SCÈNE VII

GENEVIÈVE. — Alors, monsieur de Zelten, qu'y a-t-il?

ROBINEAU. — Rien, Geneviève. Nous te dirons cela demain.

GENEVIÈVE. — Qu'y a-t-il, monsieur de Zelten?

ZELTEN. — Pouvons-nous vous parler de ce qui peut vous causer le plus de peine, le plus de tristesse?

GENEVIÈVE, *tournée vers Robineau.* — Ah?

ROBINEAU. — Oui!

GENEVIÈVE. — De Jacques?

ZELTEN. — Oui, de Forestier... Pouvons-nous vous parler de lui? N'en souffrirez-vous pas?

GENEVIÈVE. — Parlons de Forestier. On a retrouvé son corps? On veut que je le reconnaisse? Qu'ai-je dit, monsieur de Zelten? Pourquoi ces regards?

ZELTEN. — Je suis toujours sous le charme chaque fois que je vois une créature humaine arriver dans un événement grave avec la voix et les gestes qu'il faut.

GENEVIÈVE. — Oui, je sais, on me l'a dit. J'ai tout ce qu'il faut pour recevoir dignement la nouvelle de la mort de mon fils, ou de ma mère, ou de la faillite frauduleuse de mon père... Le malheur, le vrai malheur, est que je n'ai jamais eu ni parents, ni enfants. La tragédie n'arrive pas à m'embaucher. Je serais une Phèdre sans beau fils, sans mari et sans scrupules, une Phèdre enjouée. Il ne reste plus grand'chose pour la fatalité.

ZELTEN. — Et Forestier?

GENEVIÈVE. — Justement, Forestier... Nous nous sommes aimés deux ans, de 1912 à 1914. On aurait pu croire que j'allais avoir à porter le souci de ses campagnes, le chagrin de sa mort, hériter de sa gloire... Mais vous pensez bien que j'ai été éloignée d'un destin aussi précis : nous nous sommes brouillés un mois avant la guerre. Par une légère, légère brouille, le destin m'a épargné d'être brouillée avec la vie, d'être en deuil. A la base de chaque deuil, il y a une chance que je n'ai jamais eue.

ZELTEN. — Pourquoi ne vous êtes-vous pas réconciliés au début de la guerre?

GENEVIÈVE. — Je comptais, il comptait sur les cinq jours de permission... Comptons maintenant sur les religions à vie future. D'ailleurs j'ai toujours évité les fonctions officielles... Je suis enfant naturelle... J'aurais détesté être veuve.

ZELTREN. — Il n'est pas mort. Il n'est que disparu!

GENEVIÈVE. — Disparu et reparu. Tous ces os des grands hommes engouffrés par la terre et qu'elle redistribue en marbre aux quatre coins de leur patrie, ont déjà reparu. Il a sa tête en granit sur une place de Limoges, sa main droite en albâtre tenant un laurier à Orléans.

ZELTEN. — Il est disparu, il peut reparaître.

GENEVIÈVE. — Croyez bien que je me le dis quelquefois.

ZELTEN. — Vous avez des pressentiments?

GENEVIÈVE. — Au contraire. Rien. Jamais il ne vient dans mes rêves. Jamais il ne m'obsède dans mes insomnies. Aucune de ces nouvelles que donnent les morts ne m'est parvenue de lui...

(*On entend une porte s'ouvrir sur le palier d'en haut.*)

ZELTEN. — Et s'il revenait, s'il descendait soudain de là-haut, par cet escalier?

GENEVIÈVE, *souriant.* — Je suis brouillée avec lui.

(*On entend la voix de Siegfried.*)

ZELTEN. — Écoutez.

GENEVIÈVE. — Quoi? Que voulez-vous dire? Mais, c'est la voix de Jacques!... (*En haut la voix se tait.*) C'était la voix de qui?

ZELTEN. — Du maître de la maison. Du conseiller Siegfried.

GENEVIÈVE, *allant vers l'escalier et criant.* — Jacques!...

GENEVIÈVE, *revenant.* — Expliquez-moi...

ROBINEAU. — Zelten croit avoir découvert que Siegfried, qu'on a trouvé jadis sans mémoire dans une gare de blessés, n'est autre que Forestier.

(*Siegfried ouvre la porte.*)

GENEVIÈVE. — Qui descend là?

ZELTEN. — Lui. Siegfried.

GENEVIÈVE, *n'osant pas regarder, se parlant à elle-même.* — Ce n'est pas son pas!... Ou bien il porte un lourd fardeau!... Si. C'est son pas quand il me portait... Que porte-t-il donc de plus lourd que moi encore! C'est sa voix! C'est son ombre! (*Siegfried paraît.*) C'est lui!

(*Zelten disparaît joyeux.*)

ROBINEAU. — Silence! Tu peux le tuer.

(*Elle recule au fond de la pièce.*)

GENEVIÈVE. — Comme te voilà habillé, Jacques!

SCÈNE VIII

SIEGFRIED, GENEVIÈVE, ROBINEAU.

Siegfried laissant Éva sortir par la grande porte se dirige droit vers Geneviève qui s'est écartée. Il la salue à l'allemande, tapant légèrement les talons.

SIEGFRIED, *se présentant.* — Secrétaire d'État Siegfried.

GENEVIÈVE *incline la tête.*

SIEGFRIED. — Je vous croyais une vieille, très vieille dame. Je n'ose plus dire mon projet.

GENEVIÈVE *le regarde toujours.*

SIEGFRIED. — Je ne me trompe pas?... Vous êtes cette dame canadienne française, qu'on vient de m'annoncer?

GENEVIÈVE *hoche affirmativement la tête.*

SIEGFRIED. — Vous me comprenez bien? Je sais que mon français n'est pas courant, n'est pas libre... C'est à cause de lui que j'ose d'ailleurs vous parler. J'aimerais prendre des leçons... Tous les soirs vers six heures, je me donne une heure de repos... Me rendriez-vous le service de venir à ce moment? Dès demain?

ROBINEAU. — Accepte.

GENEVIÈVE *incline la tête.*

SIEGFRIED. — J'espère que ce n'est pas avec une dame muette que je vais prendre mes leçons?

ROBINEAU. — Rassurez-vous, monsieur. Mais Madame hésite...

SIEGFRIED. — Madame est votre femme? Je m'excuse alors...

ROBINEAU. — Oh! non, madame est une amie, mais elle n'a jamais donné de leçons. Elle se demande si elle en est capable. Le canadien français présente avec le français de notables différences. Un tramway, nous l'appelons un char, à Québec. Un pardessus, un linge.

SIEGFRIED. — La neige, comment s'y appelle-t-elle?

ROBINEAU. — La neige? Nous disons la neige... Pourquoi la neige?

SIEGFRIED. — Et l'hiver?

ROBINEAU. — L'hiver... Comme l'été... Je veux dire : les saisons ont le même nom qu'en France.

SIEGFRIED. — Alors cela me suffira. Je n'ai pas besoin de vocabulaire plus précis... Tant pis, si je prends l'accent de Québec. La vie devient une spécialité tellement exagérée que j'ai besoin pour m'en reposer de conversations larges, et sur de larges sujets. Avec ses grands fleuves, ses grandes saisons, c'est juste le français canadien qu'il me faut... Et le silence, Mademoiselle, comment dites-vous cela au Canada?

GENEVIÈVE, *lentement.* — Et en allemand?

SIEGFRIED. — Stille! Silentium!

GENEVIÈVE. — Cela se dit silence.

SIEGFRIED. — Comment les mots qui vous viennent d'un pays nouveau et ouvert sont eux-mêmes ouverts, purs!

ROBINEAU. — Pardon. Ce sont là malgré tout des mots français.

SIEGFRIED. — Français, certes, mais, dans votre bouche, ils ont fait un détour par l'inconnu. Jamais le mot neige n'a touché en France autant de neige qu'au Canada. Vous avez pris à la France un mot qui lui servait à peine quelques jours par an et vous en avez fait la doublure de tout votre langage.

GENEVIÈVE. — A demain. (*Très vite*) : Comme te voilà habillé, Jacques!

SIEGFRIED. — Vous me parlez?... Je comprends d'ailleurs très mal, quand vous parlez aussi vite.

GENEVIÈVE. — A quelle vitesse faudra-t-il vous parler demain?

SIEGFRIED. — Essayons... Récitez-moi quelque tirade classique. Je vous dirai quand je cesserai de comprendre. Réglons notre vitesse.

GENEVIÈVE, *d'abord lentement, puis très vite.* — Quand le printemps venait, quand les premiers tilleuls du boulevard Saint-Germain ouvraient leurs feuilles, nous descendions tous les deux, vers cinq heures, au Café de Cluny. Tu commandais un Chambéry-Fraisette. A six heures tu regagnais l'*Action Française* où tu écrivais un compte rendu royaliste de la Chambre, et j'allais te prendre à huit à la *Lanterne* où tu terminais le compte rendu socialiste du Sénat. Puis nous dînions. Puis nous nous couchions. Puis nous nous réveillions. Voilà deux ans de notre vie, Jacques.

SIEGFRIED. — Un peu vite. Je comprend les mots. Pas le sens... La tirade est longue. C'est une tragédie, une comédie?

GENEVIÈVE. — Tous les genres se mêlent dans le théâtre moderne.

SIEGFRIED. — A demain, mademoiselle, je suis sûr que nous trouverons notre langage, entre ce silence unique et cette parole accélérée. Je me fais une joie de cette séance... (*Il salue en joignant les talons.*)

GENEVIÈVE, *contenue.* — Jacques!

ÉVA, *apparaissant au palier.* — Siegfried!

SIEGFRIED, *désignant des yeux Éva.* — On m'appelle.

ACTE DEUXIÈME

Salle de travail chez Siegfried. Ameublement très sécession allemande. Au moment où le rideau se lève, un général en uniforme noir et blanc est debout au fond de la pièce. Il salue Éva, qui lui fait signe de passer dans le couloir. Geneviève et Robineau entrent ensuite.

SCÈNE I

GENEVIÈVE, ROBINEAU.

ROBINEAU. — C'est pour la leçon, mademoiselle.

ÉVA. — Je préviens Monsieur le Conseiller. (*Elle sort.*)

(*Silence. Geneviève montre d'un geste la pièce à Robineau.*)

GENEVIÈVE. — Je ne me représentais vraiment pas ainsi le temple de l'oubli.

ROBINEAU. — C'était mieux, chez Forestier?

GENEVIÈVE. — Exactement le contraire.

ROBINEAU. — Qu'appelles-tu le contraire? Forestier n'avait pas de fauteuil, de bureau?

GENEVIÈVE. — Le contraire. Les fauteuils étaient juste le contraire de ces fauteuils, la table de cette table... la lumière était le contraire de cette lumière...

ROBINEAU. — Ces meubles, ma petite, sont de Kohlenschwanzbader.

GENEVIÈVE. — Je l'aurais parié...

ROBINEAU. — Ces bustes de Weselgrosschmiedvater.

GENEVIÈVE. — Je n'en suis point surprise. Et l'électricité, de qui est-elle?

ROBINEAU. — Qu'est-ce qui te surprend alors?

GENEVIÈVE. — Jusqu'à mon entrée dans cette maison, voilà une minute, je ne parvenais pas à imaginer que Forestier fût vivant. Je suis venue avec le sentiment d'avoir à descendre dans quelque asile obscur, dans la pénombre, dans le bureau intermédiaire entre celui que Forestier avait à Paris et celui qu'il aura aux Enfers... J'arrivais pour déplacer une momie... Je descendais dans un caveau royal... Voilà ce que je trouve.

ROBINEAU. — Tu y trouves le confortable.

GENEVIÈVE. — L'idée du confortable ne m'était pas venue quand je pensais à l'ombre de Forestier. J'ai eu tort en effet, depuis hier, de continuer à croire qu'il vivait sans chaises, sans pendule, sans encrier... Mon Dieu, on le fait écrire à l'encre rouge, il hait cela! Et le cigare, il fume le cigare maintenant. Il déteste le cigare. Je suis sûre qu'ils l'ont obligé aux deux choses dont il a le plus horreur : se promener dans les rues tête nue et porter des bretelles... Courage, Robineau! Nous allons avoir à troubler les habitudes de ce tombeau... Enlève ce nécessaire de fumeur, tout d'abord, mets-le où tu voudras.

ROBINEAU. — Tu déraisonnes, ces accessoires sont charmants.

GENEVIÈVE. — Et pratiques.

ROBINEAU. — Mais oui, pratiques. Regarde : tu prends l'allumette dans cet écureuil, tu la frottes sur le dos de Wotan, et tu allumes la cigarette prise à ce ventre de cygne. Les cendres, tu les jettes dans cette Walkyrie, et le mégot, dans l'ours... Cette ronde d'animaux légendaires ou de héros que les Allemands aiment à mettre en branle pour chacune de leurs fonctions les plus banales, c'est de la vie après tout. C'est comme cette frise de centauresses en cuivre poursuivies par des gnomes. Ils sont vivants.

GENEVIÈVE. — Oui, il va falloir les tuer.

ROBINEAU. — Assieds-toi, en tout cas.

GENEVIÈVE. — Non, rien de moi ne pactisera avec ces meubles. D'ailleurs la place est retenue. Il y a une inscription sur ce coussin.

ROBINEAU. — C'est la mode en Allemagne de broder des proverbes. C'est le coussin qui parle!

Un rêve dans la nuit,
Un coussin dans le jour.

GENEVIÈVE. — Qu'est-ce qui lui demande quelque chose? Et cette broderie sur le tapis du guéridon. Proverbe encore?

ROBINEAU *lit.* — Le Mensonge est le jockey du malheur.

GENEVIÈVE. — Tu crois qu'un honnête buffet, d'honnêtes tapis neufs iraient t'offrir d'eux-mêmes ces vieux résidus de la routine humaine? C'est une hypocrisie, ce ramage des tabourets, ce gazouillis des étagères; ou alors, qu'ils parlent vraiment, ces meubles, comme dans Hoffmann! Que le buffet chante des tyroliennes, que le coussin exprime son avis sur le derrière des gens!

ROBINEAU. — Assieds-toi d'abord, Geneviève.

GENEVIÈVE. — C'est justement quand elle ne parle pas, qu'il me semble la comprendre, ton Allemagne. Cette ville à clochers et à pignons que tu m'as montrée cette nuit, sur laquelle les seules inscriptions étaient les taches de la lune, ce torrent gelé jusqu'au sol, muet par obligation, j'en comprends l'âge, la force, le langage. Que fais-tu là, Robineau?

(*Robineau place certains objets dans les rayons de la bibliothèque.*)

ROBINEAU. — Des bombes à retardement. Deux livres que j'ai trouvés chez un libraire. Il n'y avait pas grand choix. Là, je place un manuel pour la sélection des alevins et des truites. Là, le Mérite des Femmes, de Legouvé. Je ne dis pas que l'être de Siegfried en sera aussitôt modifié, mais il les verra, les lira... Et toi, que comptes-tu faire?

GENEVIÈVE. — Je ne sais. Je comptais te demander conseil. C'est grave.

ROBINEAU. — C'est très grave... Tu pourrais commencer par les imparfaits du subjonctif?

GENEVIÈVE. — Je ne parle pas de la leçon de français. Je parle de la révélation que j'ai à lui faire.

ROBINEAU. — C'est bien ce que j'entendais. Crois-moi, Geneviève, j'ai donné dix ans des leçons, et aux étrangers les plus variés. Or, quels qu'ils fussent, Scandinaves, Brésiliens, et même si nos relations jusque-là n'avaient été que celles d'élèves à maître, il suffisait que je leur expliquasse nos ifaimparts du subjonctif pour que naquît entre nous une sorte de sympathie, de tendre gaieté. Une ou deux tendresses parfaites, Geneviève, sont nées de ces imparfaits.

GENEVIÈVE. — Ne plaisante pas, Robineau. Encourage-moi, raisonne-moi. Rends-toi compte du rôle que je joue. Je cache un poignard sous mon corsage. En somme, que viens-je faire ici? Je viens tuer Siegfried. Je viens poignarder le roi ennemi sous sa tente. J'ai droit à cette confidente qu'on donne dans les drames à Judith et à Charlotte Corday. J'ai besoin d'un ami qui me dise ce qu'on leur disait : que le devoir est le devoir, que la vie est courte, toutes ces vérités qui auraient été brodées, dans ce pays, sur les coussins de Socrate ou de Danton... Dis-les moi.

ROBINEAU. — C'est un assassinat sans blessure et sans cadavre.

GENEVIÈVE. — Justement! Je vais faire une blessure invisible, répandre un sang incolore. J'ai peur.

ROBINEAU. — Ne brusque pas les choses. Le français s'apprend en vingt leçons.

GENEVIÈVE. — C'est plus terrible encore. Au lieu d'assassiner Siegfried, tu me conseilles d'empoisonner cet être sans défense... Que fais-tu là?

ROBINEAU. — Je remplace ses cigarettes par du caporal.

GENEVIÈVE. — Oui, tu m'as expliqué ton système, Robineau. Remplacer le peigne de Siegfried par un peigne de Paris, chaque meuble de cette salle par chacun de ses meubles, chaque mets de sa cuisine par un mets français, les champs de houblon par les vignobles, chaque Allemand par un Français, et le dernier jour enfin Siegfried par Forestier?

ROBINEAU. — C'est ma méthode.

GENEVIÈVE. — Je me sens incapable de la suivre. Au contraire. Je n'ai pas eu le courage de passer ceux de mes bijoux qu'il connaissait ou qu'il avait choisis. Je n'ai pas pris le parfum qu'il aimait. La mode heureusement nous donne en ce moment des robes qui n'appartiennent à aucune époque trop précise. Jamais nos couturiers n'ont habillé comme cet hiver pour l'éternité. Mes cheveux sont coupés depuis qu'il m'a vue. Je n'ai jamais été réduite comme aujourd'hui à un corps aussi peu personnel, à une âme aussi diffuse. Je sens trop que je n'ai de chance d'atteindre Forestier que par ce qu'il y a en moi de moins individuel, de plus subtil. Je mobilise tout ce que j'ai d'idées générales, de sentiments sans âge. J'ai bien peur, cher Robineau, que nous parlions beaucoup moins des subjonctifs que de la vie, de la mort.

ROBINEAU. — Mais tu lui diras qui il est?

GENEVIÈVE. — Qui est-il maintenant? C'est à savoir. Oh! Robineau, regarde! (*Elle montre un portrait encadré.*)

ROBINEAU. — Ce portrait?

GENEVIÈVE. — Ce portrait de femme?

ROBINEAU. — Calme-toi. C'est un tableau...

GENEVIÈVE. — Cher portrait! C'est la femme de Vermeer de Delft. Ah! Robineau, regarde-la, remercie-la. Je reprends confiance à la voir!

ROBINEAU. — Elle te ressemble.

GENEVIÈVE. — Il avait déjà une photographie semblable dans son bureau de Paris. C'est sans doute le seul objet commun à sa vie d'autrefois et à sa vie d'aujourd'hui, mais du moins il existe. Rien n'est perdu, Robineau, puisque cette petite Hollandaise a trouvé le moyen de le rejoindre à travers tout ce vide et toute cette opacité.

ROBINEAU. — Je te laisse. Tu as ta confidente.

GENEVIÈVE. — Le cadre évidemment n'est pas le même. Celui de Forestier était une simple baguette. Celui de Siegfried me semble être de corne, d'ivoire et d'aluminium, avec des angles en auréor!

De quel cadre de haute classe va-t-il falloir m'entourer moi-même pour parvenir jusqu'à sa rétine... Tu pars? Une minute encore, au travail. Prends ces coussins, qu'aucun meuble, fût-ce le buffet, ne parle pendant ma leçon! Emporte ces fleurs. C'est aujourd'hui la moisson des fleurs artificielles. Que les nains rattrapent les centauresses dans le tiroir. Là où des Français passent, les ébats entre gnomes et dieux sont interdits. (*Elle éteint un lustre.*)

ROBINEAU. — Pourquoi tant d'ombre? On ne se reconnaît pas dans l'ombre.

GENEVIÈVE. — Ah! que nous nous reconnaîtrions vite, si nous n'étions tous deux qu'aveugles! (*Elle pousse Robineau au dehors. Seule, elle allume une petite lampe près du portrait de Vermeer. Elle met devant lui les roses de son corsage.*)

GENEVIÈVE. — Et maintenant, ombre de Forestier, reviens!

(*Siegfried entre lentement par la gauche.*)

SCÈNE II

SIEGFRIED, GENEVIÈVE.

SIEGFRIED. — Bonjour, madame.

GENEVIÈVE. — Non, mademoiselle.

SIEGFRIED. — Puis-je vous demander votre nom?

GENEVIÈVE. — Prat... Mon nom de famille est Prat.

SIEGFRIED. — Votre prénom?

GENEVIÈVE. — Geneviève.

SIEGFRIED. — Geneviève... Je le prononce bien?

GENEVIÈVE. — Un peu lentement. Mais pour une première fois...

SIEGFRIED. — Je résume... Vous voulez bien que je résume de temps en temps notre conversation? C'est facile cette fois. Le dialogue a été modèle. Je résume en le moins de mots possible : J'ai devant moi mademoiselle Geneviève Prat?

GENEVIÈVE. — Elle-même. (*Elle s'assied. Il s'assied sur le coin du fauteuil.*)

SIEGFRIED. — Que faisiez-vous au Canada?

GENEVIÈVE. — Au Canada? Nous avions... ce qu'on a là-bas... une ferme...

SIEGFRIED. — Où cela?

GENEVIÈVE. — A la campagne ... (*Il rit...*) Près d'une ville...

SIEGFRIED. — Quelle ville?

GENEVIÈVE. — Quelle ville? Vous savez, on se soucie peu des noms propres au Canada. Le pays est grand, mais tout le monde est voisin. On appelait notre lac, le lac, la ville, la ville. Le fleuve (sûrement vous allez me questionner sur l'immense fleuve qui traverse le Canada), personne là-bas ne se rappelle son nom : C'est le fleuve.

SIEGFRIED. — La tâche des postes ne doit pas être facile...

GENEVIÈVE. — On s'écrit peu. On se porte soi-même les lettres, en traîneau.

SIEGFRIED. — Que faisiez-vous à la ferme?

GENEVIÈVE. — Ce qu'on fait au Canada. On s'occupe surtout de neige chez nous.

SIEGFRIED, *riant.* — Je comprends. C'était une ferme de neige, et ce sont là vos vêtements de fermière?

GENEVIÈVE. — Nous sommes riches. Nous faisions parfois de très bonnes années, par les grands froids.

SIEGFRIED. — Pourquoi plaisantez-vous ainsi?

GENEVIÈVE, *riant.* — Pourquoi me forcez-vous à me débattre dans un élément qui n'est pas le mien? Non, évidemment, je ne suis pas Canadienne. Qu'est-ce que cela fait pour notre leçon! Remplaçons seulement le positif par le négatif. Je ne suis pas Canadienne. Je n'ai pas tué de grizzly..., etc. Le profit pour mon élève sera le même.

SIEGFRIED. — Qui êtes-vous?

GENEVIÈVE. — Compliquons l'exercice. Devinez : je ne tue pas de grizzly, mais j'adore couper mes robes moi-même. Je ne fais pas de ski, mais ma cuisine est parfaite.

SIEGFRIED. — Vous êtes Française? Pourquoi le cachez-vous?

GENEVIÈVE. — Voilà bien des questions!

SIEGFRIED. — Vous avez raison... C'est que je ne suis guère autre chose qu'une machine à question. Tout ce qui passe d'étranger à ma portée, il n'est rien de moi qui ne s'y agrippe. Je ne suis guère, âme et corps, qu'une main de naufragé... On vous a dit mon histoire.

GENEVIÈVE. — Quelle histoire?

SIEGFRIED. — Ils sont rares, les sujets sur lesquels je puisse parler sans poser de questions : les contributions directes allemandes depuis 1848, et le statut personnel dans l'Empire Germanique depuis l'an 1 000, voilà à peu près les deux seuls domaines où je puisse répondre au lieu d'interroger, et je n'ai pas l'impression qu'il faille vous y inviter.

GENEVIÈVE. — Nous verrons, un dimanche de pluie... Alors, questionnez.

SIEGFRIED. — Je n'aurais pas dû vous demander qui vous êtes! Je vous ai ainsi tout demandé. Un prénom suivi de son nom, il me semble que c'est la réponse à tout. Si jamais je retrouve les miens, je ne répondrai jamais autre chose à ceux qui me questionneront. Oui, je suis un tel... Oui, c'est l'hiver, mais je suis un tel... Qu'il doit être bon de dire : Il neige, mais je suis Geneviève Prat...

GENEVIÈVE. — Je serais cruelle de vous contredire. Mais je suis si peu de votre avis. Tous les êtres, je les trouve condamnés à un anonymat si terrible. Leur nom, prénom, surnom, aussi bien que leurs grades et titres, ce sont des étiquettes si factices, si passagères, et qui les révèlent si peu, même à eux-mêmes. Je vais vous sembler bien peu gaie, mais cette angoisse que l'on éprouve devant le soldat inconnu, je l'éprouve, et accrue encore, devant chaque humain, quel qu'il soit.

SIEGFRIED. — Moi seul peut-être vous parais avoir un nom en ce bas monde.

GENEVIÈVE. — N'exagérons rien.

SIEGFRIED. — Pardonnez-moi ces plaintes. Dans tout autre moment, j'aurais aimé vous cacher pendant quelques jours les ténèbres où je vis. La plus grande caresse qui puisse me venir des hommes, c'est l'ignorance qu'ils auraient de mon sort. Je vous aurais dit que je descendais vraiment de Siegfried, que ma marraine venait de prendre une entorse, que la tante de ma tante était de passage. Vous l'auriez cru, et nous aurions obtenu ce calme si nécessaire pour l'étude des verbes irréguliers.

GENEVIÈVE. — Nous oublions en effet la leçon. Questionnez-moi, monsieur le Conseiller d'État, puisque vous aimez questionner. Faites-moi ces questions qu'on pose à la fois aux institutrices familières et aux passants inconnus : Qu'est-ce que l'art? ou : Qu'est-ce que la mort? Ce sont des exercices de vocabulaire pratique excellents.

SIEGFRIED. — Et la vie, qu'est-ce que c'est?

GENEVIÈVE. — C'est la question pour princesses russes, celle-là. Mais je peux y répondre : Une aventure douteuse pour les vivants, rien que d'agréable pour les morts.

SIEGFRIED. — Et pour ceux qui sont à la fois morts et vivants?

GENEVIÈVE. — Je me refuse à continuer ma leçon dans ce manuel de la désolation... Ouvrons le livre plutôt au chapitre du coiffeur ou des cris d'animaux. Cela ne vous dit donc rien de savoir comment se dénomme en France le cri de la chouette?

SIEGFRIED. — Si cela doit vous égayer particulièrement vous aussi, je veux bien. Tout en vous certes est sourire, douceur, gaieté même. Mais au-dessous de tous ces exercices funèbres dont je vous donne la parade, vous tendez poliment je ne sais quel filet de tristesse. Je m'y laisse rebondir.

GENEVIÈVE. — J'ai eu un fiancé tué à la guerre. Ma vie a cessé là où la vôtre commençait.

SIEGFRIED. — Je vous plains... Mais je changerais encore.

GENEVIÈVE. — Changeons.

SIEGFRIED. — Ne parlez pas ainsi... Si vous saviez combien mes yeux et mon cœur sont ravis de sentir au-dessus de vous, en couches profondes et distinctes, ce fardeau d'années d'enfance, d'adolescence, de jeunesse que vous m'avez apporté en entrant dans cette maison. Cette corbeille de mots maternels, ce faix des premières symphonies, des premiers opéras, des premières entrevues avec la lune, les fleurs, l'océan, la forêt, dont je vous vois couronnée, comme vous auriez tort de la changer contre celle que l'avenir vous prépare, et d'avoir à penser comme moi devant la nuit et les étoiles : nuit, étoiles, je ne vous ai jamais vues pour la première fois... (*souriant*) Vous devez les tutoyer d'ailleurs?

GENEVIÈVE. — Mais cette impression vierge, ne pouvez-vous

l'éprouver pour bien des sentiments, pour l'ambition, le pouvoir, l'amour?

SIEGFRIED. — Non. Je ne puis m'empêcher de sentir tout mon cœur plein de places gardées. Je ne me méprise pas assez pour croire que j'aie pu arriver à mon âge sans avoir vécu de désirs, d'admirations, d'affections. Je n'ai point encore osé libérer ces stalles réservées. J'attends encore.

GENEVIÈVE. — Vous n'attendrez plus beaucoup.

SIEGFRIED. — Je me le dis quelquefois. Le destin est plus acharné à résoudre les énigmes humaines que les hommes eux-mêmes. Il fait trouver dans des pommes des diamants célèbres égarés, reparaître après cent ans l'épave des bateaux dont l'univers a accepté la perte. C'est par inadvertance que Dieu permet des accrocs dans son livre de comptes. Il est terriblement soigneux. Il verra un beau vacarme quand il s'apercevra qu'il y a deux dossiers pour le même Siegfried. Oui, je compte encore sur la bavardise incoercible des éléments... Vous, humaine, vous vous taisez?

GENEVIÈVE. — Je prépare une phrase.

SIEGFRIED. — Vous avez raison. Revenons à votre leçon... Revenons à nous. (*Il s'approche d'elle, la regarde.*)

GENEVIÈVE. — Vous revenez de loin, mais très près.

SIEGFRIED. — Pardon si je m'approche de vous qui m'êtes inconnue comme je le fais chaque jour vers mon image dans la glace... Quelle douceur j'éprouve à me mettre en face d'un mystère tellement plus tendre et plus captivant que le mien! Quel repos d'avoir à me demander quelle est cette jeune femme, qui elle a aimé, à quoi elle ressemble!

GENEVIÈVE. — A qui... Relatif féminin...

SIEGFRIED. — Comme on devient vite devin quand il s'agit des autres! Je vous vois enfant, jouant à la corde. Je vous vois jeune fille, lisant auprès de votre lampe. Je vous vois au bord d'un étang, avec un reflet tranquille, d'une rivière, avec un reflet agité. Chère Geneviève, tout n'a pas été gai dans votre vie. Je vous vois jeune femme priant sur la tombe de votre fiancé...

GENEVIÈVE. — Non... Il a disparu...

SIEGFRIED. — Oh! pardon... C'était un officier.

GENEVIÈVE. — Il l'était devenu pendant la guerre. C'est en officier qu'il disparut, vêtu de cet uniforme bleu clair que les ennemis ne devaient point voir et qui nous l'a rendu à nous aussi invisible... Il était écrivain... Il était de ceux qui prévoyaient la guerre, qui auraient voulu y préparer la France.

SIEGFRIED. — Il haïssait l'Allemagne?

GENEVIÈVE. — Il eût aimé l'Allemagne pacifique. Il était sûr de sa défaite. Il se préparait à lui rendre un jour son estime.

SIEGFRIED. — Que disait-il d'elle? N'ayez pas peur. Je n'ai pas connu cette Allemagne-là. Je suis un enfant allemand de six ans.

GENEVIÈVE. — Je ne fais pas de politique.

SIEGFRIED. — Ne seriez-vous pas simple?

GENEVIÈVE. — Il disait, si je me souviens bien, que l'Allemagne est un grand pays industrieux, ardent, un pays de grande résonance poétique, où la chanteuse qui chante faux atteint souvent plus le cœur que la chanteuse qui chante juste sous d'autres climats, mais un pays brutal, sanguinaire, dur aux faibles...

SIEGFRIED. — Vous disait-il la jeunesse de cet empire bimillénaire, la vigueur de cet art surcultivé, la vie consciencieuse de cette masse qu'on dit partout hypocrite, les trouvailles dans l'âme et dans l'art de ce peuple sans goût?

GENEVIÈVE. — Il disait (oh! parfois du bien, il adorait les trois notes du chant des filles du Rhin, il aimait votre amour de l'Allemagne), il disait qu'il avait manqué à l'Allemagne, dans ce siècle dont elle était la favorite, d'être simple, de concevoir simplement sa vie. au lieu de suivre les instincts et les conseils de son sol, de son passé, du fait d'une science pédante et de princes mégalomanes, il disait qu'elle s'était forgée d'elle-même un modèle géant et surhumain, et au lieu de donner, comme elle l'avait fait maintes fois, une nouvelle forme à la dignité humaine, qu'elle n'avait donné cette fois de nouvelle forme qu'à l'orgueil et au malheur. Voilà ce que disait Jacques, et il accusait aussi l'Allemagne d'accuser tout le monde.

SIEGFRIED. — Vous disait-il que nous autres Allemands l'accusons de bien d'autres choses encore, et que c'est presque toujours d'Allemagne qu'est partie la vérité sur elle? Cette guerre épouvantable, vous en a-t-il dévoilé les vraies causes? Vous l'a-t-il expliquée, sous son aspect implacable, comme elle doit l'être, comme une explosion dans un cœur surchauffé et passionné? Vous a-t-il dit cette démence amoureuse, ces noces de l'Allemagne avec le globe, cet amour presque physique de l'univers, qui poussait les Allemands à aimer sa faune et sa flore plus que tout autre peuple, à avoir les plus belles ménageries, les plus hardis explorateurs, les plus gros télescopes, à l'aimer jusque dans ses minéraux et ses essences? Cette force qui éparpillait les Allemands sur chaque continent, d'où s'échappaient aussitôt le fumet des rôtis d'oie, mais aussi la voix des symphonies, vous l'a-t-il expliquée suffisamment comme une migration d'abeilles, de fourmis, comme un exode nuptial, votre ami Jacques?

GENEVIÈVE. — Jacques! Vous savez son nom?

SIEGFRIED. — Vous venez de le dire... Parlez-moi de Jacques... J'aimerais savoir son nom entier. J'ai encore eu si peu de camarades étrangers. Laissez-moi en prendre un dans le passé, dans mon ancien domaine. Son nom?

GENEVIÈVE. — Forestier.

SIEGFRIED. — Fo ou Fa?

GENEVIÈVE. — Fo. Comme les forêts.

SIEGFRIED. — Comment était-il?

GENEVIÈVE, *souriant.* — Grand, châtain, souriant. Ces trois mots vagues font de lui un portrait si précis que vous le reconnaîtriez entre mille.

SIEGFRIED. — Vous avez son portrait.

GENEVIÈVE, *après avoir hésité.* — Oui, je l'ai.

SIEGFRIED. — A votre hôtel?

GENEVIÈVE. — Non, là...

(*On a entendu sonner. Éva ouvre la porte brusquement.*)

ÉVA. — Le maréchal vous demande, Siegfried. Urgent.

(*Siegfried s'excuse d'un sourire et sort.*)

SCÈNE III

GENEVIÈVE. FONTGELOY *sort de la fausse bibliothèque et vient vers elle.*

GÉNÉRAL DE FONTGELOY. — Et moi, Geneviève Prat, vous me reconnaissez?

GENEVIÈVE, *le regarde silencieusement.*

FONTGELOY. — Vous ne me trouvez pas un air de famille?

GENEVIÈVE, *le regarde.*

FONTGELOY. — Grand, brun, Français, sans accent? (*Il la saisit un peu brutalement par les mains.*) Alors qui suis-je?

GENEVIÈVE. — Un adjudant prussien.

FONTGELOY. — Erreur! Erreur! Un gentilhomme français.

GENEVIÈVE, *le regarde.*

FONTGELOY. — Je suis un autre Forestier, ou un autre Siegfried, à votre choix. Mais un Siegfried qui a pu garder son nom et sa mémoire. Mémoire sûre. Depuis deux siècle et demi, elle est intacte. (*Il fait claquer ses talons.*) Jacques de Fontgeloy, dont l'ancêtre fut le premier protestant chassé de France par Louis XIV, et général de la brigade des hussards de la mort.

GENEVIÈVE. — Des hussards de la mort? Cela existe encore?

FONTGELOY. — Voilà leur général, et leur patronne n'est jamais loin.

GENEVIÈVE. — Les deux me sont également indifférents.

FONTGELOY. — Croyez, mademoiselle, que vous n'avez rien à craindre, ni de l'un, ni de l'autre. Je viens seulement vous prier de partir, sans attendre le retour de Siegfried. Pas de discussion. Vous venez trop tard pour le prendre à l'Allemagne. Autant vouloir en arracher les Fontgeloy.

GENEVIÈVE. — La France est flattée de voir disputer avec cette intransigeance ce qui peut tomber d'elle.

FONTGELOY. — Tomber? Les Fontgeloy ne sont pas tombés. Ils ont été chassés, congédiés de leur service de Français. Mon aïeul reçut l'ordre un beau matin de quitter avant huit jours ses terres, ses honneurs, sa famille. Il n'attendit pas ce délai de laquais. Il partit aussitôt, mais la frontière une fois franchie, il tua le soir même deux gardes du roi en maraude, ses compatriotes du matin.

GENEVIÈVE. — Ce n'est pas une crise d'amnésie qui a maintenu en Allemagne ses petits-neveux.

FONTGELOY. — Vous l'avez dit. C'est la mémoire. C'est le souvenir du despotisme, de l'inquisition, le dégoût de votre bureaucratie esclave, et de tous ces tyrans dont vous savez servilement les noms dans l'ordre.

GENEVIÈVE. — Oui, je les sais, Loubet, Fallières.

FONTGELOY. — J'abrège. Mon aïeul, planté à la frontière, reçut chaque exilé français, le dirigea selon ses qualités vers la ville prussienne qui manquait de notaire, ou de bourgmestre, ou d'arpenteur, et fortifia la Prusse à ses points faibles. Il restait une place vide. Celui à qui elle revient est trouvé. Il ne partira plus. Je suis chargé par le conseil de mon association de vous le dire. Il restera, ou il mourra...

GENEVIÈVE. — A nouveau?

FONTGELOY. — Ni l'Allemagne, ni la France n'en sont plus, depuis dix ans, à un homme près. Et maintenant, mademoiselle, suivez-moi, si vous voulez éviter quelque malheur à Siegfried. J'ai ordre de vous expulser, ainsi que votre ami le philologue que mes hommes gardent déjà et qui se plaint, pour les amadouer, en haut saxon du XIIIe siècle.

GENEVIÈVE. — Ils sont nombreux, comme vous, en Allemagne?

FONTGELOY. — Les Allemands aiment les statistiques. Le 1er août 1914, rien que dans l'armée prussienne, descendants d'exilés ou d'émigrés français, nous étions quatorze généraux, trente-deux colonels, et trois cents officiers. Je parle des gentilshommes. Il y a aussi dans l'intendance un certain nombre de Dupont.

GENEVIÈVE. — Je ne soupçonnais pas aux guerres franco-allemandes cet intérêt de guerres civiles.

FONTGELOY. — Guerre civile! Depuis Louis XIV, nous ne sommes plus allés en France que pour les invasions. Nous y retournerons. Je ne désespère pas de cantonner un jour dans le manoir de Fontgeloy qui subsiste aux environs de Tours.

GENEVIÈVE. — Il subsiste... Sur la route de Chenonceaux...

FONTGELOY. — Épargnez-moi sa description.

GENEVIÈVE. — Tout y est rose, aristoloche, et jasmin. Vous y manquez.

FONTGELOY. — Aristoloche? Quel est ce mot?

GENEVIÈVE. — Un mot secret auquel se reconnaissent les Français du XXe siècle.

FONTGELOY. — Pourquoi me regardez-vous ainsi?

GENEVIÈVE. — J'essaye de vous voir tout nu.

FONTGELOY. — Effronterie française!

GENEVIÈVE. — Je vous en prie. Laissez une minute vos histoires d'exilés et d'émigrés. Cela n'intéresse plus que vous. Je suis sculpteur, monsieur de Fontgeloy. C'est le corps humain qui est mon modèle et ma bible, et sous votre casaque, en effet, je reconnais ce corps que nous autres statuaires donnons à Racine et à Marivaux... Ma race, ma race de politesse a bien été taillée sur ce mannequin de haine, d'audace, et, si vous me permettez de parler brutalement pour la

première fois de ma vie, de brutalité... Votre front, vos dents de loup sont bien français. Votre rudesse même est bien française... Allons, il ne faut pas s'obstiner à croire que la patrie a toujours été douceur et velours... Mais je n'en ai que plus d'amour et de reconnaissance aux deux siècles que vous n'avez pas connus. Ils ont vêtu la France... *Un coup de téléphone. Un coup de canon.*

FONTGELOY, *réfléchissant tout haut.* — Le canon d'abord. (*Fontgeloy va d'abord à la fenêtre. Rien. Puis il va au téléphone.*) La censure? Quelle censure? L'avancement au choix? Quel avancement au choix? La guerre? Quelle guerre?

(*Nouveau coup de canon. Pendant que Fontgeloy entrent, le général von Waldorf, le général Ledinger. Grands manteaux.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, GÉNÉRAL WALDORF (Infanterie) et LEDINGER (Artillerie).

WALDORF. — Pas la guerre, la révolution, Fontgeloy.

FONTGELOY. — Les communistes?

WALDORF. — Non : Zelten.

FONTGELOY. — Vous plaisantez!

WALDORF. — Zelten vient de prendre d'assaut la Résidence et le pouvoir.

LEDINGER. — Le pouvoir? Façon de parler. Je me demande où trouver un pouvoir en ce moment dans notre pays.

WALDORF. — Épargnez-nous les mots d'esprit, Ledinger! Il a en tout cas le pouvoir de nous mettre en prison, et nous sommes sur la liste. J'ai en bas une auto sûre. Dès que Siegfried aura téléphoné à Berlin, nous partons pour Cobourg où cantonne ma brigade et nous attaquons cette nuit même.

FONTGELOY. — Mais quelles troupes peut bien avoir Zelten?

LEDINGER. — Les troupes qu'on a dans les révolutions dites libérales. Les gendarmeries, les sergents de ville, les pompiers, tous ceux qui sont chargés de l'ordre, avec un fort encadrement cette fois de cocaïnomanes et de cubistes.

WALDORF. — Je vous en prie, Ledinger. Tous ceux qui, comme vous, ont été nourris dans certain état-major, ont vraiment une tendance insupportable à tourner en farce les événements graves!

LEDINGER. — Mais pardon, Waldorf, il n'est pas en ce moment question d'état-major!

WALDORF. — Il est toujours question d'état-major.

LEDINGER. — Je n'arrive pas à vous suivre.

WALDORF. — Cela vous arrive trop souvent dans l'artillerie, même avec des fantassins comme moi. Ce que je veux vous dire, Ledinger, c'est que nous n'en serions pas là, si notre armée avait eu, au moment décisif, un autre chef d'état-major que celui qui vous a laissé ses mots d'esprit en héritage.

LEDINGER. — Il était incapable, peut-être?

WALDORF. — Non. Il a gagné sur le terrain des batailles que tout autre aurait perdues même sur la carte. Et inversement, d'ailleurs.

LEDINGER. — Il était lâche?

WALDORF. — La bravoure personnifiée. Je l'ai vu refuser de se faire battre par l'Empereur lui-même aux manœuvre de Silésie.

LEDINGER. — Quel vice avait-il donc, pour encourir votre disgrâce?

WALDORF. — Son vice : il avait une mauvaise définition de la guerre. La guerre n'est pas seulement une affaire de stratégie, de munitions. d'audace. C'est, avant tout, une affaire de définition. Sa formule chimique, qui, d'avance, la voue au succès ou la condamne.

LEDINGER. — C'est bien mon avis, Waldorf, et la définition de mon maître a fait ses preuves. C'est elle qui a sauvé Frédéric des Russes, et Louise de Napoléon. Je la prononce au garde à vous : La Guerre. c'est la Nation... (*Il se met au garde à vous. Son salut découvre son uniforme.*)

WALDORF. — Voilà la formule qui a perdu la guerre!... Et qu'entendez-vous par nation? Sans doute, pêle-mêle, les grenadiers de Potsdam et les caricaturistes des journaux socialistes, les hussards de la mort et les entrepreneurs de cinéma, nos princes et nos juifs?

LEDINGER. — J'entends ce qui, dans une nation, pense, travaille et sent.

WALDORF. — Pourquoi ne poussez-vous pas votre formule à son point extrême et ne dites-vous pas : La Guerre, c'est la Société des Nations?... Elle serait à peine plus ridicule. Votre définition? C'est la compromission du Grand État-Major avec les classes subalternes du pays; ce qu'elle proclame, c'est un droit démocratique à la guerre; c'est le suffrage universel de la guerre pour chaque Allemand. Grâce à cette flatterie, vous avez réussi à appeler la nation entière à la direction d'une entreprise qui devait rester dans nos mains, à l'en rendre solidaire; vous avez fait une guerre par actions, par soixante millions d'actions, mais vous avez perdu son contrôle. C'est le danger des assemblées générales. Quels succès pourtant ne vous avait pas préparés la formule de mon maître et de mon école! Elle était un conseil pratique, une leçon de zèle, d'assiduité... Vous la connaissez, vous l'avez lue en épigraphe de tous nos manuels secrets; il suffit de la prononcer pour que chacun de nous, en tout temps, soldat, civil, ressente son honneur et sa perpétuelle unité : La Guerre, c'est la Paix... (*Même geste de garde à vous que Ledinger*).

FONTEGLOY, *intervenant rageusement.* — Vous vous trompez, Waldorf. Certes j'apprécie tout ce que votre maître a fait de grand, bien qu'il ait cru devoir accorder les sous-pieds de hussards au Train des équipages. J'apprécie aussi ce que votre définition contient de sain et de reposant; l'idée de différencier l'état de paix et l'état de guerre, croyez-moi, n'a jamais effleuré aucun état-major. Mais je ne connais qu'un mot qui soit égal à ce mot : la guerre, et qui puisse lui servir de contrepoids dans une définition. Un seul qui soit digne et capable de présenter ce géant, de lui assurer sa publi-

cité, de dévoiler ses vertus implacables; et c'est celui, Waldorf, que contient notre définition, cette formule qui n'a déçu ni nos grands électeurs, ni Bismarck, et qui est pour le combattant, en même temps qu'un précepte moral, un conseil pratique de toutes les heures et de toutes les circonstances : La Guerre est la Guerre!

(*Garde à vous.*)

WALDORF. — Erreur! Erreur! C'est une répétition. C'est comme si vous disiez que le général de Fontgeloy est le général de Fontgeloy.

FONTGELOY. — Exactement! Et dans cette définition que vous voulez bien donner de moi, il n'y a pas de répétition, vous le savez vous-même, puisque dans votre bouche cela veut dire : Cet homme intelligent — puisqu'il est général — est un homme stupide — puisqu'il n'est pas du vrai état-major. Quand je dis : la guerre est la guerre, et quand je dis : ma mère est ma mère, je vous assure qu'il n'y a pas répétition. Et quand je dis : Siegfried est Siegfried, vous ne pouvez contester non plus que le premier terme soit un réservoir de souffrances, de doute, de trouble, et le second un puits de gloire.

UN DOMESTIQUE, *entrant.* — Le Conseiller Siegfried attend vos Excellences, en bas, dans l'antichambre.

FONTGELOY, *durement à Geneviève.* — Le silence est le silence, Mademoiselle.

GENEVIÈVE. — Et la mort la mort, sans doute?

FONTGELOY. — Exactement.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VI

GENEVIÈVE, SIEGFRIED.

SIEGFRIED, *ouvre la porte, costume de voyage. Il entre doucement.*

GENEVIÈVE. — Vous avez oublié quelque chose?

SIEGFRIED. — N'est-ce pas que j'ai l'air d'avoir oublié à dessein quelque chose, comme ceux qui laissent leur parapluie pour pouvoir revenir?

GENEVIÈVE. — Il neige. Je ne connais pas d'objet contre la neige.

SIEGFRIED. — Votre prédiction était vraie. La révolution éclate. Mon avenir a rompu d'un coup ses digues, et je m'éloigne pour la première fois enfin du passé... Ne m'en veuillez pas d'avoir oublié à dessein ici, pour vous revoir, mon courage, ma confiance, ma volonté.

GENEVIÈVE. — Oublier trois parapluies. Vous faites bien les choses!

SIEGFRIED *s'est mis en face d'elle et la contemple.* — Je vous revois!

GENEVIÈVE. — Ai-je tant changé depuis un quart d'heure?

SIEGFRIED. — Je vous revois! Tout ce que je n'avais pas vu tout à l'heure sur vous, ce que je n'avais vu sur personne, ces lèvres tristes qui en souriant tendent à en mourir la tristesse, ce front un peu penché qui lutte contre la lumière ainsi qu'un bélier contre un bélier, je le revois!... Parlez-moi...

(*Le canon gronde.*)

GENEVIÈVE. — De plus grandes voix vous appellent.

SIEGFRIED. — Cela ne m'a pas l'air d'un appel. Un homme agité trouve si naturel d'entendre le canon comme écho à son cœur. (*Il la regarde*). Non! Jamais la lumière n'a trouvé ici bas un adversaire aussi égal... Toute la lumière du monde pèse justement le même poids que vous. Vous me semblez, tout de vous semble, une leçon divine d'équilibre... Parlez, votre parole pèse juste le poids exact du silence... Parlez...

GENEVIÈVE, *se détournant un peu vers la fenêtre et lui tendant la main.* — Il neige. Partez vite.

SIEGFRIED. — Douces mains, que touchez-vous pour être si douces!

GENEVIÈVE. — De la terre, de la boue : je suis sculptrice.

SIEGFRIED, *revenant au mot précédent de Geneviève.* — Il neige. Le destin croit s'excuser, depuis quelque temps, en enveloppant de neige les révolutions. Moscou, Pest, Munich, toujours neige. C'est dans la neige que Pilate se lave maintenant les mains. Chaque Saxon marche aujourd'hui aussi silencieusement que la mort. Il faut que la couche soit bien épaisse pour que je n'entende point d'ici les éperons de mes trois généraux.

(*La porte s'entr'ouvre doucement derrière Siegfried. Fontgeloy apparaît, puis disparaît.*)

GENEVIÈVE. — Ils vous attendent... Adieu.

SIEGFRIED, *se rapprochant.* — ... Pourquoi ne puis-je vous répondre?

GENEVIÈVE. — Ai-je posé une question?

SIEGFRIED. — Tout de vous questionne, à part votre bouche et vos paroles. Dans cette timide et insaisissable ponctuation que sont les pauvres humains autour d'incompréhensibles phrases. Éva déjà me plaisait. Elle est un point d'exclamation, elle donne un sens généreux ou emphatique aux meubles, aux paysages près desquels on la voit. Vous, votre calme, votre simplicité sont question. Votre robe est question. Je voudrais vous voir dormir... Quelle question pressante doit être votre sommeil!... On ne pourrait répondre dignement à cette instance de votre être que par un aveu, un secret, et je n'en ai pas.

GENEVIÈVE. — Adieu.

SIEGFRIED. — Peut-être cependant en ai-je un. Le plus léger secret certes qu'ait porté créature au monde.

GENEVIÈVE. — Ne me le dites pas.

SIEGFRIED. — Même cette défense est une question chez nous... Voici donc mon secret, puisque vous l'exigez. Ce n'est rien... Mais c'est de moi la seule parcelle que mes amis, et Éva, et le président du Reich, et chacun des soixante millions d'Allemands, puissent encore ignorer... Ce n'est rien... C'est un mot...

GENEVIÈVE. — Adieu.

SIEGFRIED. — Oui, je reste... C'est le seul mot, parmi tous ceux de mon langage d'aujourd'hui, qui me semble venir de mon passé. Quand je l'entends, et vous allez voir s'il est insignifiant et même

ridicule, alors que tous les autres, les plus beaux, les plus sensibles, n'atteignent que l'être battant neuf que je suis aujourd'hui, ce mot atteint en moi un cœur et des sens inconnus. Mon ancien cœur sans doute. L'aveugle qu'on met face au soleil doit éprouver cette angoisse, ce soulagement...

GENEVIÈVE. — Un nom propre?

SIEGFRIED. — Ce n'est même pas un nom commun. C'est un simple adjectif. Le démon de mon ancienne vie n'a pu lancer qu'un adjectif jusqu'à ma vie nouvelle. C'est le type de l'épithète banale, commune, presque vulgaire, mais il est ma famille, mon passé, il est ce qu'il y avait en moi d'insoluble. C'est le mot qui m'accompagnera dans ma mort. Mon seul bagage...

GENEVIÈVE. — Partez, on vient.

SIEGFRIED. — Des gens, de petites gens le disent parfois le soir sans s'en douter dans la rue. Pour moi ils jonglent avec les flammes. La plupart des écrivains l'évitent, mais Gœthe par bonheur — on voit bien que c'est lui le chef — l'emploie à tout propos. Les critiques le lui reprochent, regrettent ces trous banals dans son œuvre. Moi, quand ce mot revient, il me semble voir la chair de Mignon à travers ses hardes, la chair d'Hélène sous sa pourpre. C'est le mot... Mon Dieu qu'il est banal, vous allez rire..., c'est le mot un peu léger pour moi, c'est le mot : « ravissant », *fermant à demi les yeux il répète* : « ravissant ».

GENEVIÈVE. — Je ris.

SIEGFRIED. — Ah ! que j'aimerais entendre ce mot de votre bouche, Geneviève!

GENEVIÈVE. — Partez.

(*Fontgeloy apparaît dans le fond.*)

SIEGFRIED. — Je vous en supplie. Ne me refusez pas cette caresse, cette caresse à travers le néant... Dites-moi ce mot... Je vais peut-être à la mort... Je veux profiter de cette dernière heure.

GENEVIÈVE, *presque défaillante sous le regard de Fontgeloy.* — Heure ravissante.

SIEGFRIED. — En effet, il a un féminin ce mot... (*Il se penche sur Geneviève qui le repousse.*) Merci! Adieu!

RIDEAU

JEAN GIRAUDOUX

(*A suivre.*)

LES ÉLECTIONS LÉGISLATIVES

Au cours de la récente campagne électorale, le socialiste unifié qui m'était opposé voulait, à toute force, lorsque nous nous affrontions, m'entraîner dans une controverse sur le referendum. « Que pensez-vous du referendum? — me demandait-il obstinément. — Parlez-nous du referendum! En êtes-vous partisan? — Les élections, lui disais-je, ne sont pas autre chose qu'un referendum, et celles-ci, particulièrement, en ont tous les caractères. Le peuple français approuve-t-il la politique d'union nationale, qui est pratiquée sous ses yeux depuis la fin de juillet 1926? Désire-t-il qu'elle se poursuive? Préfère-t-il revenir à la politique du Cartel des gauches, dont il a fait l'expérience entre 1924 et 1926? Voilà la question qu'il est appelé à trancher. En votant pour tels ou tels hommes il y répondra, en réalité, par *oui*, ou par *non*! »

C'est bien ainsi que le Président du Conseil avait, d'ailleurs, posé le problème. Le 3 et le 4 février, à la Chambre des députés, le 25 mars, à Bordeaux, le 1er avril, à Carcassonne, il avait mis en parallèle la situation trouvée par lui au moment de la constitution de son cabinet et la situation laissée par son ministère, à l'issue de la législature. A Bordeaux, tourné plus spécialement vers les libéraux et les modérés, il avait dit à ceux-ci : « On vous charge de reproches que vous ne méritez pas. Vous m'avez toujours été fidèles. Je ne songe pas à vous renier. » Et à Carcassonne, s'adressant surtout aux radicaux, il leur avait dit : « Vous me connaissez; je suis un républicain;

je suis un laïque. La plupart d'entre vous m'ont prêté leur concours. Qu'ils demeurent avec moi! La tâche n'est point terminée; j'ai besoin d'eux! »

M. Raymond Poincaré préconisait, en somme, le maintien, sous son égide, de l'alliance entre les radicaux et les modérés; il invitait le pays à lui donner les moyens de continuer à gouverner dans ces conditions, avec une majorité large et stable, les socialistes et ceux des radicaux qui persisteraient à les suivre étant rejetés dans l'opposition; il indiquait même qu'en dehors de cette formule, il ne voyait que crises, rechutes et catastrophes inévitables.

Maints écrivains et polémistes de gauche se sont plaints que les élections législatives aient été engagées dans l'équivoque. Si l'équivoque devait naître, ici et là, de la manière dont certains candidats menèrent leur campagne, elle n'était pas, en tout cas, au point de départ. N'en déplaise à l'un des plus brillants collaborateurs de la *Volonté*, qui, le matin du 29 avril, constatait, en gémissant, l'absence, de part et d'autre, de toute « plate-forme » et de tout « mot d'ordre », rarement consultation s'était présentée en termes aussi clairs. On peut critiquer, certes, la valeur respective des « plates-formes » choisies. Mais il est abusif de prétendre qu'il n'y en avait pas. Il y en avait, et de fort nettes. « *Achever*! » avait dit M. André Tardieu. « *Persévérer dans l'union nationale pour le salut du franc*! », avait dit M. Raymond Poincaré. Et, pour sa part, usant d'un mot un peu défraîchi mais qui, en France, fait encore son effet, M. Léon Blum, dès le 29 décembre 1927, avait déclaré dans le discours où il définissait la tactique à suivre : « Nous nous en tenons à la formule : *battre la réaction*! »

« *Persévérer, achever* », c'était là un conseil à tournure positive. « *Battre la réaction* » pouvait sembler une devise plutôt négative. Et pourtant, un des moyens de lutte employés contre l'Union nationale a consisté à soutenir qu'elle n'avait pas de programme.

A la vérité, le Président du Conseil, s'il avait évité de se lier par des précisions de détail, avait, dans les trois discours que nous avons rappelés, tracé plus que les lignes d'une méthode, plus qu'une simple direction de marche. Il avait

dressé un plan, dont les articles se résumaient ainsi : poursuivre l'œuvre de la Caisse d'amortissement, sans admettre que les ressources de celle-ci pussent être ou diminuées ou détournées de leur objet — déposer un troisième budget en temps utile et en équilibre — à l'occasion de l'établissement de la loi des finances, réviser la fiscalité, en atténuer les excès, en corriger les injustices — ouvrir une conversation sur les dettes interalliées et sur l'avenir du plan Dawes, y joindre, éventuellement, la question de l'occupation du Rhin — selon les résultats obtenus dans le domaine politique, économique et financier, abolir le cours forcé et revenir à la convertibilité en or du billet de banque — donner une vigoureuse impulsion à l'activité économique du pays, à son agriculture, à son industrie, à son commerce, avec un effort particulier aux colonies — redresser, à l'intérieur, quelques-uns des rouages faussés de l'État, fixer le statut des fonctionnaires, combattre le communisme — dans la prospérité croissante, développer les réformes sociales, préparer, notamment, l'application des assurances — à l'extérieur, servir la paix et la Société des Nations, sans négliger la prudence indispensable et les soins réclamés par l'organisation de la défense nationale.

Ces thèmes, marqués par M. Poincaré dans chacun de ses trois discours, ont été les supports de la campagne des partisans de l'Union nationale.

En face d'eux, les programmes adverses étaient-ils plus nourris, plus précis? Les radicaux de la nuance de M. Daladier et leur journal *la Voix* ont fait beaucoup de tapage autour du « programme de la salle Wagram », fruit des travaux du dernier congrès radical-socialiste. A les entendre, ce programme eût été le seul substantiel, le seul « réaliste », le seul « républicain », le seul qui répondît à toutes les nécessités de l'heure. Malheureusement, la lecture du texte ne laissait pas subsister grand chose de ces belles affirmations. Le programme de la salle Wagram avait été rédigé en termes généraux, avec le souci manifeste de ne s'engager à fond ni du côté socialiste, ni du côté modéré, de ne gêner ni les radicaux qui votaient pour le ministère Poincaré, ni ceux qui votaient contre, et de réserver l'avenir. En tous cas, le programme de la salle Wagram n'avait rien d'incompatible avec le plan du Prési-

dent du Conseil, lui-même très voisin des *déclarations* faites par les groupements de l'Alliance démocratique et de la Fédération républicaine en leurs congrès de fin d'année.

L'adhésion aux revendications de la Confédération générale du Travail, ne lui conférait même pas un signe distinctif. Car la Confédération générale du Travail, dans l'exposé de celles de ses revendications qui pouvaient prêter à litige, comme le contrôle ouvrier ou les contrats collectifs, avait eu la sagesse d'éviter les définitions trop strictes et de traduire sa pensée en formules susceptibles d'examen. Au reste, les mesures demandées par elle revêtaient un caractère bien différent selon qu'on les interprétait dans un esprit de collaboration loyale avec le régime existant ou qu'on les supposait inspirées par un esprit de lutte de classes et conçues comme un moyen de préparer la ruine de la société actuelle. Les chefs radicaux s'étaient hâtés de les approuver, sans y regarder de très près, semble-t-il; les chefs socialistes aussi, les uns et les autres avec la préoccupation de se concilier, d'abord, par un acquiescement de principe, les bonnes grâces du syndicalisme.

Les socialistes avaient établi, cependant, et imprimé, en vue des élections, un programme aux arêtes vives. Ils y répétaient que la fin suprême de leur action demeurait essentiellement révolutionnaire, et avait pour but, « plus fermement que jamais », la substitution du régime collectiviste de la production, de l'échange et de la consommation au régime actuel, fondé sur la propriété privée capitaliste, « qui correspond à une période révolue de l'histoire ». Ils y réclamaient la consolidation brusquée et obligatoire de la dette flottante, l'institution d'un prélèvement sur le capital, baptisé contribution globale et exceptionnelle sur la fortune, la création de cinq monopoles nouveaux, — pétrole, assurances, mines, sucre, engrais, — l'organisation du contrôle des banques par des commissions de paysans, d'ouvriers, de commerçants et d'industriels, la stabilisation immédiate de la monnaie. Ils y réclamaient encore l'évacuation, sans délai et sans conditions, de la rive gauche du Rhin, l'abandon, sans plébiscite, de la Sarre, le renoncement au système des pactes particuliers conclus sous l'égide de la Société des Nations.

Sur tous ces points, et sur une série d'autres, les socialistes étaient ainsi en opposition absolue avec les thèses de l'Union nationale. Comment pouvaient-ils s'accorder avec le programme de la salle Wagram? On ne nous a jamais expliqué ce mystère. Fait notable : aucune base d'entente, aucun programme minimum n'avaient été arrêtés d'avance par les partisans de l'alliance du radicalisme avec le socialisme, pour le cas où le résultat des élections eût rendu cette alliance possible et l'eût mise en demeure de gouverner. Socialistes et radicaux ne semblaient pas, d'ailleurs, envisager l'hypothèse d'un retour au Cartel. Ils n'en parlaient pas. Ils allaient à la bataille du premier tour, chacun pour soi.

Dans cette bataille, il faut bien convenir que les programmes d'action pour demain n'ont pas tenu la place principale. L'observateur équitable reconnaîtra sans doute que, dans la mesure où il était question de programmes, l'Union nationale avait l'avantage et présentait les idées les plus étudiées, les mieux adaptées aux mœurs et aux circonstances. Mais, encore une fois, l'avenir jouait, dans les controverses, un moindre rôle que le passé. L'histoire de la XIIIe législature alimentait les luttes oratoires. Socialistes et radicaux s'y retrouvaient pour dénoncer « les puissances d'argent », le « mur d'argent », l'organisation de la panique, l'évasion des capitaux. Les « Unionistes » ripostaient en évoquant l'inflation, les plafonds crevés, la détresse du Trésor, en comparant la situation d'aujourd'hui avec celle d'il y a vingt mois et en répétant l'interrogation qui a dominé tout ce débat : « Voulez-vous revoir les mauvais jours de juillet 1926, ou poursuivre une guérison bien commencée? »

Dans l'échange des griefs et des coups, le Président du Conseil occupait une position singulière et vraiment exceptionnelle; il restait indemne et comme au-dessus d'une mêlée qui retentissait, cependant, de son nom; il était ménagé par la plupart des belligérants; loué bruyamment par ceux qui avaient soutenu son ministère, il l'était souvent aussi par ceux qui l'avaient combattu; et maint radical, qui lui avait refusé son vote, lui rendait hommage, se couvrait de son autorité et protestait de son dévouement à sa personne et à sa politique; d'où l'impression d'obscurité et d'équivoque qui se répandit,

à certains moments, et fit craindre que la consultation électorale ne fût faussée.

C'est dans ces conditions qu'eut lieu le premier tour de scrutin, après une campagne en plusieurs endroits âpre et violente, assez calme, dans l'ensemble, si calme qu'on put croire l'électeur indifférent. Pourtant, l'affluence aux urnes, la proportion des votants, le 22 avril, témoignèrent que le pays était loin de se désintéresser de son droit de suffrage et de son système représentatif.

***

Sur un point, les résultats du premier tour répondirent à l'attente générale : 186 députés seulement furent élus; il y avait 426 ballottages, chiffre le plus élevé qu'ait enregistré jusque-là l'histoire de la troisième République.

L'indication donnée par le scrutin n'en était pas moins nette.

Pas un communiste d'élu. Beaucoup de socialistes et de radicaux qui avaient eu, à l'époque du Cartel, un rôle dirigeant, battus ou ballottés. La plupart des chefs de l'Union nationale élus, au contraire, à de grosses majorités. 15 sièges aux socialistes unifiés et 21 aux radicaux de la rue de Valois contre 58 aux radicaux-nationaux et aux républicains de gauche, et 78 à la Fédération républicaine (U. R. D.).

Des 186 sièges pourvus, 136 revenaient aux partisans de l'Union nationale et aux défenseurs éprouvés de la politique du Président du Conseil.

Derrière eux, leurs amis, dans un grand nombre de circonscriptions, arrivaient en tête des ballottages avec des chiffres de voix imposants, frôlant de près la majorité absolue. Nul doute : malgré le compartimentage du scrutin d'arrondissement, un courant d'opinion s'était formé; il allait à l'Union nationale et à l'homme qui la représentait. Si le système majoritaire avait été appliqué loyalement et dans toute sa rigueur, c'est-à-dire s'il n'avait comporté qu'un tour de scrutin, l'Union nationale aurait inscrit à son actif une victoire écrasante.

Dans tous les pays de suffrage universel, mais particulière-

ment en France où les étiquettes sont incertaines, les nuances multiples et les classifications difficiles, il est d'usage d'épiloguer sur les résultats d'un scrutin.

Les partis défavorisés s'efforcent de masquer leur échec ou d'en diminuer la portée; tactique compréhensible, si l'on songe que, la bataille ayant deux épisodes, il s'agit d'abord de maintenir jusqu'au dernier choc le moral des troupes. Ainsi, *la Volonté* croyait pouvoir déduire des résultats du premier tour que la XIVe législature serait *au moins* aussi avancée que celle du 11 mai. M. Georges Ponsot, dans l'*Ere Nouvelle* du 25 avril, affirmait sereinement : « Les Gauches sont maîtresses de l'heure ».

Tout autre fut, cependant, l'attitude du *Populaire*, organe du parti socialiste, et du *Quotidien*, organe des radicaux les plus avancés.

M. P. Bertrand n'hésitait pas, en effet, à écrire, le 24 avril : « La caractéristique de ce premier tour de scrutin est dans la victoire remportée sur les forces de gauche par les forces de droite. »

M. Léon Blum disait, de son côté, dans son journal : « Le coup de barre à droite est évident. C'est la réaction qui gagne sous les noms variés qu'elle affecte. »

Et dans une conversation avec le correspondant parisien du *Peuple* de Bruxelles, dont il a démenti les termes, mais dont le fond était certainement exact, il déclarait : « Au point de vue de la Chambre de demain, mon impression est franchement mauvaise. Les radicaux sortent écrasés de la lutte. La victoire est allée à droite. »

Scrupule d'esprits courageux, habitués à regarder les réalités en face? Sans doute; mais aussi calcul de stratèges, préoccupés de limiter la défaite et de rattraper le plus possible du terrain perdu. Pour barrer le courant dont le premier tour avait attesté la puissance, sinon pour le remonter, un moyen s'offrait, moyen en quelque sorte classique dans l'histoire des cinquante dernières années. Il consistait à exagérer le succès de l'adversaire, à crier que la république était en péril, à adjurer « les hommes de gauche » de faire front contre la menace des partis de droite. En 1885, l'opération avait réussi. Réussirait-elle en 1928?

« On peut encore, assurait M. Pierre Bertrand, renverser les positions .»

Un effort considérable fut, dès lors, mis en œuvre, afin de réaliser au second tour un nouveau Cartel des Gauches. Le mot d'ordre, préparé par M. Léon Blum, fut tiré de l'armoire où il était tenu en réserve, et, pour « battre la réaction », radicaux et socialistes organisèrent, dans un grand nombre de circonscriptions, leurs désistements mutuels.

Appuyée par toute l'artillerie des journaux de gauche, par quelques préfets et même par certains ministres en fonction, qui, au moins dans la limite de leurs départements, poussèrent à une formation, dont le triomphe aurait entraîné, cependant, la disparition de leur propre ministère, la manœuvre avait de sérieuses chances de succès; elle remuait le vieux fond passionnel de traditions et de souvenirs qui reste à la base de la vie politique française.

Diverses circonstances gênaient, il est vrai, son développement.

D'abord, l'impression causée dans le pays par les résultats du premier tour avait été trop profonde pour qu'on l'oubliât rapidement. Elle entraînait les hésitants dans le sens de la troupe qui s'était révélée la plus compacte et qui avait eu l'avantage. Ensuite, l'intervalle qui séparait les deux tours de scrutin avait été ramené à huit jours, et c'est peu qu'une semaine, pour panser les blessures reçues dans la première rencontre, pour négocier des abandons souvent douloureux et pour exercer les pressions nécessaires.

La foi, en outre, et l'enthousiasme semblaient manquer. Non seulement on n'exposait pas, et pour cause, le programme de ce néo-Cartel, mais on évitait autant que possible de prononcer son nom, comme si l'on craignait l'effet qu'il produirait. On se défendait même — tout en le préparant de son mieux — de vouloir le ressusciter; et il y avait là un paradoxe qui ne pouvait échapper à l'intelligence de l'électeur.

Enfin, l'attitude du parti communiste enlevait à la tactique du front unique contre la réaction une bonne part de son efficacité.

Les communistes avaient sommé les socialistes d'accepter leurs conditions; ceux-ci les ayant refusées, ils avaient décidé

de maintenir leurs candidats au second tour; le 25 avril, leur bureau politique et son secrétaire-général, Pierre Semard, annonçaient dans l'*Humanité* : « Contre les candidats socialistes qui ont repoussé nos propositions et qui préfèrent les voix de la bourgeoisie, notre parti maintient ses candidats dans les ballottages ». En vain, Renaud-Jean, en vain Marcel Cachin avaient-ils essayé de fléchir leurs dirigeants moscovites et de les faire revenir sur une décision dont ils mesuraient les risques. Moscou était demeuré intraitable.

On s'est étonné d'une telle conduite. On s'est perdu en conjectures sur les motifs qui l'ont inspirée. Elle n'est pas facile à comprendre pour ceux qui ont dans les moelles — et les communistes français sont de ce nombre — la tradition parlementaire et politique des régimes bourgeois. Mais, du point de vue révolutionnaire, elle semble aisément explicable. Il s'agissait, en effet, avant tout, pour les chefs de la IIIe Internationale, de faire, à l'occasion des élections, le maximum de propagande et d'agitation. Il s'agissait, en même temps, d'affaiblir autant que possible le rival socialiste et de jeter le trouble dans ses rangs. Peut-être les gens de Moscou avaient-ils également constaté que l'usage du parlementarisme, loin d'exciter le zèle et d'augmenter la valeur révolutionnaires de leurs adeptes français, leur offrait, au contraire, un exutoire trop facile et les satisfaisait à peu de frais? Peut-être avaient-ils, enfin, besoin, pour leur propre politique intérieure, de donner créance au bruit que la révolution russe était traquée par les bourgeois de l'Occident?

Du côté de l'Union nationale, où l'on pouvait redouter la persistance des rivalités personnelles, il est juste de noter qu'un bel effort, dans la plupart des cas, fut accompli. Les consignes, les appels lancés par les Associations et les Ligues furent généralement entendus et la discipline, presque partout, fut appliquée.

***

A la veille du second tour de scrutin, on répandait, comme venant du Ministère de l'Intérieur, les pronostics suivants sur la composition de la future Chambre :

Conservateurs	10
Union nationale	314
Radicaux-socialistes	133
Républicains-socialistes	35
Socialistes	104
Communistes	16

Le matin du 30 avril, les premières statistiques de source officielle enregistraient les résultats que voici :

Conservateurs	18
Union nationale	314
Radicaux-socialistes	111
Républicains-socialistes	47
Socialistes	101
Communistes	16

Les Services de l'Intérieur avaient donc été bons prophètes.

Sans doute, ces chiffres ne prétendent pas à une exactitude rigoureuse. On les a contestés. On aura le droit de les contester jusqu'au moment où les groupes de la Chambre auront été définitivement constitués, où leurs tendances se seront précisées et où les députés nouveaux se seront répartis entre eux. Mais les variations dont ils sont susceptibles sont de peu d'amplitude et les leçons qui se dégagent de leur étude sont parfaitement claires, dès maintenant.

Les élections législatives avaient eu le caractère d'un véritable referendum. Elles avaient demandé aux électeurs s'ils désiraient la continuation de la politique d'Union nationale, pratiquée depuis la fin de juillet 1926 par le cabinet Poincaré.

Les électeurs ont répondu *Oui*, à une majorité considérable.

Tous les éléments constitutifs de l'Union nationale, tous ceux qui, dans l'ancienne Chambre, avaient soutenu fidèlement sa politique — radicaux-nationaux, républicains de gauche, gauche démocratique, démocrates, union républicaine démocratique — ont gagné des sièges et reviennent plus forts dans la Chambre nouvelle.

Au contraire, les partis qui avaient combattu, ou soutenu seulement par intermittence l'Union nationale — socialistes et radicaux-socialistes — piétinent ou reculent.

Aucune exégèse, aucun commentaire, ne prévaudront contre ces constatations de fait.

Le premier tour de scrutin avait donné une indication nettement nationale et poincariste, avec un accent marqué vers la droite. Le deuxième tour a confirmé l'indication nationale et poincariste, en déplaçant l'accent de la droite vers le centre.

La manœuvre du néo-Cartel, tentée entre le premier tour et le second, n'a pas justifié les espérances de ses auteurs.

Elle n'a pas, comme l'attendait M. Pierre Bertrand, « renversé les positions ». Elle a simplement atténué la défaite des opposants.

La Chambre du 29 avril ne sera pas, comme l'annonçait la *Volonté*, « au moins aussi avancée que celle du 11 mai ». Elle sera sensiblement moins avancée.

Est-ce à dire qu'elle sera une Chambre de droite?

Il y aurait beaucoup de réserves à exprimer sur l'emploi qui est fait, dans notre vocabulaire politique, du mot de « droite », comme du mot de « réaction », et sur l'obstination avec laquelle, de façon peu loyale, on feint de considérer que ces termes ont le même sens qu'il y a quarante ou cinquante ans, alors que ceux auxquels on les applique aujourd'hui sont des républicains sincères et éprouvés, acceptant les principes qui servent de base au régime et plus ouverts que maints hommes « de gauche » à la vie moderne et au progrès.

Il y aurait aussi beaucoup d'erreurs et d'injustices à corriger en ce qui concerne le rôle joué par la Fédération républicaine et par le groupe qui la représente à la Chambre, dans la formation de l'Union nationale, dans le rétablissement de la confiance et du crédit public, dans la conduite si remarquable et si patriotique qu'ont eue la plupart des groupements catholiques, au cours des élections.

Mais, passons! Ce que le langage courant de la politique appelle aujourd'hui *la droite*, ce n'est pas tant la petite poignée de députés catalogués comme « conservateurs »; c'est le groupe Marin. Une Chambre de droite serait celle où l'axe de la majorité reposerait sur le groupe Marin, où l'influence prépondérante appartiendrait au groupe Marin.

Sera-ce le cas?

Le groupe Marin, qui est un des principaux bénéficiaires des scrutins du 22 et du 29 avril, comptera vraisemblablement de 100 à 125 adhérents. Mais, à sa gauche, les démocrates, l'an-

cien groupe de la gauche républicaine démocratique, l'ancien groupe des républicains de gauche, l'ancien groupe de la gauche radicale, sous quelque nom et de quelque façon qu'ils se reforment, compteront près de 190 sièges. C'est eux qui constitueront la troupe la plus nombreuse de la Chambre, puisque, le parti radical à leur gauche, aura environ 120 membres et le parti socialiste 101.

A considérer les choses dans leur ensemble, et d'un peu haut, la Chambre future paraît divisée en quatre masses : la masse de l'U. R. D. (Groupe Marin), la masse des républicains de gauche et des radicaux nationaux, la masse radicale et la masse socialiste.

Que peut le groupe Marin, sans le concours des députés qui l'avoisinent sur sa gauche? — Rien.

Mais si, d'autre part, on additionne, par une opération arithmétique difficile à concevoir dans la réalité, l'ensemble des radicaux-socialistes, des républicains-socialistes et des socialistes, on obtient un total d'environ 260, insuffisant pour constituer une majorité.

Une majorité de gauche, capable de gouverner, n'est possible que si les groupes du Centre lui prêtent la moitié de leurs membres. Ils peuvent le faire d'une manière accidentelle et épisodique. Ils ne pourraient le faire d'une manière durable que s'ils oubliaient qu'ils sont des élus d'union nationale; ils ne commettront pas volontiers cette imprudence.

Le Centre est donc le véritable arbitre de la situation. La Chambre nouvelle n'est ni de droite, ni de gauche; elle est *du Centre*; et le moment est venu de reprendre un terme, lancé naguère par le comte de Fels : le *Centrisme* va régner; il doit régner.

Et c'est bien, au fond, ce qui correspond aux désirs du pays, à son sentiment inné de la mesure, à son instinct de l'équilibre, à son aversion contre les excès, à son goût des solutions moyennes.

C'est bien ce qui correspond aussi à la nature des problèmes à résoudre. Car il ne faudrait pas, tout de même, oublier que la politique n'existe qu'en fonction des problèmes qui lui sont soumis. Ici, la tâche commande impérieusement l'ouvrier. Tant pis pour ceux qui n'en auraient pas conscience! Ces

problèmes, le Président du Conseil les a indiqués dans ses discours; et nous avons tenu à les rappeler. Ils sont, d'abord, financiers et monétaires : l'amortissement de la dette, l'établissement du budget, la révision, urgente et combien délicate! du système fiscal, le règlement des dettes interalliées, l'application du plan Dawes et l'emploi des prestations en nature, l'abolition du cours forcé et le retour à la convertibilité du papier en or.

La solution de pareilles questions n'est pas compatible avec une collaboration des socialistes, dont le programme, nous l'avons montré, marche à l'inverse.

Elle n'est pas compatible non plus — et la même affirmation vaut pour les chapitres qui concernent le développement de l'activité économique, l'exploitation accélérée du domaine colonial, la mise en œuvre des réformes administratives et sociales — avec une majorité étroite et fragile; elle exige une majorité large et solide, capable de résister aux manœuvres et aux sautes de vent.

La force des choses, la raison, sont donc d'accord avec la volonté évidente du suffrage universel, pour amener à collaborer, demain, le groupe Marin, les partis du Centre et une fraction des républicains-socialistes et des radicaux, c'est-à-dire la majorité d'hier, accrue et élargie, associant près de 400 députés sous la direction de celui qui a, en quelque sorte, *créé* cette majorité à la fin de juillet 1926, et sur lequel, depuis lors, la France garde les yeux fixés.

Quand on aura tourné et retourné les chiffres, on s'apercevra qu'il n'y a pas d'autre combinaison saine, pas d'autre combinaison viable.

La personnalité du Président du Conseil sort fortifiée de l'épreuve. M. Raymond Poincaré peut se dire un homme heureux. Il a obtenu, en 1928, ce qui lui avait échappé en 1924. Ses prévisions et ses désirs se réalisent.

Cela ne signifie pas, d'ailleurs, qu'il n'a plus qu'à se laisser aller et qu'il ne se heurtera pas à de graves obstacles, en dehors des difficultés inhérentes aux questions mêmes qu'il faut résoudre.

Il aura, d'abord, en face de lui, une Chambre qui éprouvera quelque mal à déterminer ses tendances et à trouver sa voie.

L'attitude du parti socialiste, celle du groupe radical-socialiste ne se fixeront probablement pas du premier coup et d'une manière définitive.

Le socialisme n'a pas gagné; il a donc perdu, puisqu'il y avait, dans la nouvelle Chambre, 28 sièges de plus à pourvoir. Avant les élections, son journal, le *Populaire*, lui promettait un accroissement d'une vingtaine de voix. La promesse n'a pas été tenue. Il s'en faut de beaucoup, cependant, que le socialisme puisse être considéré comme un parti en déroute ou en déclin. Il s'est affaibli dans les centres urbains. Il a subi dans la Haute-Vienne, qui était jadis son fief, un échec frappant. Mais on ne saurait se dissimuler les progrès qu'il a faits dans des régions rurales jusqu'ici rebelles à son influence.

Il a perdu, pour un temps, en la personne de M. Léon Blum, son leader le plus remarquable. Mais il garde des chefs comme Vincent Auriol, comme Pierre Renaudel, qui ne sont pas à dédaigner. Il a le goût et l'expérience de l'opposition; il conserve un poids redoutable, il continuera d'exercer, sur ses voisins radicaux, une grande force d'attraction.

Certains calculateurs pensent que le socialisme pourrait se scinder. Ils notent que la plupart de ses représentants à la Chambre sont favorables à la thèse de la participation au gouvernement et ils échafaudent là-dessus de hardis projets d'avenir. Que le socialisme traverse, de nouveau, une phase de trouble et de querelles intestines, c'est possible. Mais que la thèse de la participation l'emporte, ou qu'une scission en résulte, voilà qui n'est pas du tout certain. Il y a autant de chances pour que le socialisme cherche à se retremper dans l'hostilité qu'il témoignera à l'Union nationale, considérée comme l'adversaire victorieux.

Du côté radical-socialiste, les divisions ne seront pas moindres, et, si un parti doit se couper en deux, il semble que ce pourrait être surtout celui-là. On ne voit pas comment les radicaux élus avec les voix socialistes prolongeraient aisément le paradoxe de rester sous le même toit et la même règle que les radicaux élus contre le Cartel avec les voix des modérés.

Pourtant, de grands efforts sont et seront encore faits, d'abord pour grossir le chiffre des sièges attribués au radica-

lisme — et, à cet égard, la crise que subit le parti républicain-socialiste ramènera, peut-être, des adhérents à la rue de Valois —, ensuite, pour maintenir, coûte que coûte, la cohésion au moins apparente, du groupe. On obtiendrait cette apparence de cohésion en s'abstenant, au début, de toute opposition de principe, en restant dans l'expectative et en pratiquant envers le gouvernement un soutien bienveillant. On escompterait les fautes de la droite. On attendrait que les socialistes se prononcent pour la participation, et avec la complicité des radicaux nationaux du groupe Loucheur, un beau jour, on exécuterait une volte-face, un magnifique tour de prestidigitation qui changerait en Chambre de gauche et de Cartel cette Chambre élue dans une intention différente, par un phénomène inverse, et analogue, à celui qui s'est passé en juillet 1926... Tactique ingénieuse, mais hasardeuse et qui n'est rien moins qu'assurée du succès.

Si elle échoue, radicaux avancés et socialistes se rapprocheront plus intimement et feront franchement de l'opposition, une opposition sans doute moins accommodante qu'à la fin de la treizième législature et moins indulgente à la continuation de l' « expérience ».

Une autre difficulté résidera dans l'attitude et l'organisation de ce *Centre*, qui est le trait caractéristique de la nouvelle Chambre.

Le Centre formait, dans la précédente législature, cinq groupes distincts que nous avons déjà énumérés : les démocrates, la gauche républicaine démocratique, les républicains de gauche, la gauche indépendante et la gauche radicale. C'est beaucoup trop, pour accomplir un travail utile. D'autre part, un seul groupement serait difficile à constituer, plus difficile encore à manier. Deux groupes, sous les appellations que l'on voudra et avec le plus large emploi que l'on voudra du qualificatif de « gauche », mais correspondant, en réalité, à un *centre gauche* et à un *centre droit*, seraient, évidemment, la meilleure formule. Et c'est à la réaliser que doivent travailler les hommes d'esprit rassis et raisonnable. Encore faut-il compter avec les rivalités de personnes, les ambitions individuelles, les souvenirs, les rancunes, les vanités, les incompatibilités d'humeur, qu'on ne rencontre, hélas! que trop fréquem-

ment dans les rangs libéraux! Espérons que le sentiment des responsabilités, le souci du pays, le patriotisme interviendront et aideront à imposer les disciplines nécessaires. Le Centre, répétons-le, sera la clef de voûte de cette législature. C'est lui qui devra être l'animateur de la majorité. C'est à lui qu'il appartiendra — en étroit accord avec le gouvernement — de reprendre le programme dont le schéma a été tracé par le Président du Conseil, et de s'attacher à le faire aboutir, dans un esprit de décision rapide et réaliste. Si le Centre plie, s'éparpille, se divise, s'il n'est qu'un *marais*, au lieu de se ramasser et de s'organiser, le désordre et l'anarchie parlementaires renaîtront bientôt au sein de la nouvelle Chambre, et le pays sera sévère pour ceux qui, ayant eu l'occasion, n'auront pas été capables de la mettre à profit.

Mais la difficulté que le ministère rencontrera peut-être avant toutes les autres sera celle qui touche à sa propre composition.

Le Président du Conseil voudrait conserver intacte son équipe, en remplaçant le seul de ses ministres qui ait été malheureux aux élections, M. André Fallières. En présence du spectacle de confusion et de désordre que lui offre la nouvelle Chambre, on conçoit qu'il répugne à défaire une combinaison éprouvée, et confirmée, en somme, par le suffrage universel. Pourra-t-il suivre longtemps son dessein? Cela dépendra de circonstances d'ordre divers, de l'état de santé de M. Aristide Briand, de l'attitude qu'adoptera le parti radical-socialiste, de la mesure dans laquelle ses membres s'agrégeront à la majorité, du désintéressement dont feront preuve les fractions de cette majorité qui ont été accrues par les élections et qui pourraient souhaiter de recevoir, dans le gouvernement, plus de portefeuilles, ou des portefeuilles d'un plus grand poids.

Plus essentiel, plus important que cette attribution des maroquins, nous paraît être, quant à nous, le souci de donner au pays l'impression qu'on ne s'attarde pas à ces compétitions, qu'un chapitre nouveau commence, qu'il est abordé par des hommes déterminés, libres de préjugés et de routines, sachant travailler, capables de rallier autour d'eux les forces de la jeunesse, d'aller, avec elles, de l'avant, de faire du neuf et de répondre ainsi à l'attente d'une nation, à laquelle on a affirmé

qu'il n'était pas besoin d'être révolutionnaire pour améliorer ce qui est.

Ne nous y trompons pas. Les élections législatives ont donné la victoire aux partis d'ordre. Mais près de 3 millions de voix se sont prononcées pour les partis de révolution. Le communisme — écrasé sous la pression du sentiment national — perd la moitié de son effectif parlementaire. Et il y a lieu de s'en réjouir. Mais n'oublions pas qu'il a gagné 200 000 voix.

Moins fort à la Chambre des Députés, il essaiera de se rattraper par sa propagande ouverte et secrète. Ceux de ses chefs que les électeurs ont rendus à leurs loisirs emploieront sans doute leur activité à travers le pays. Le problème communiste n'est pas tranché et le communisme n'a pas dit son dernier mot.

Il faut songer aussi qu'à la suite des élections d'avril — et dix ans après la victoire — des autonomistes alsaciens entrent à la Chambre française. C'est une date dans notre histoire. C'est un fait douloureux, moins grave peut-être par lui-même que par le trouble qu'il révèle et le symptôme qu'il constitue.

L'Union nationale a encore bien des écueils à éviter, bien des erreurs et des abus à redresser, bien des tâches complexes à entreprendre. Elle y parviendra si elle sait rester unie, si elle garde vivante la notion des grands intérêts pour la défense desquels elle s'est formée, et si elle ne s'endort pas sur ses lauriers.

ANDRÉ FRANÇOIS-PONCET

ÉNIGME ET DESTINÉE

DE

DON FRANCISCO DE GOYA[1]

Énigme de Goya. — Toutes les questions semblent claires jusqu'au jour où on leur accorde un peu d'attention. Comme disent les néo-kantistes, chaque « donnée » devient à son tour un « problème ». Avant la célébration du centenaire de la mort du peintre Goya, — célébration solennelle en Espagne et qui a trouvé aussi à l'étranger des échos très profonds, — tout le monde savait approximativement à quoi s'en tenir sur la figure et l'art de cet artiste. Aujourd'hui nous nous sommes aperçus que nous savons peu de chose de l'un et de l'autre. Joubert disait : « Il suffit de contempler longuement un objet pour qu'il devienne intéressant. » Il suffit aussi de l'étudier avec un peu d'application pour qu'il devienne difficile et même mystérieux. Une douzaine de livres, une centaine de brochures, un millier de conférences ou de discours sont venus enrichir, à Madrid et à Saragosse, le monceau de notre exégèse sur Goya. Inévitablement une partie de cet effort s'est traduit en pures répétitions. Mais personne n ignore que les répétitions sont l'écueil capital de ces sortes de commentaires. Ils tournent inlassablement autour de quelques formules, de quelques idées. Et certainement, dans notre cas, il s'en faut de beaucoup que nous ayons épuisé notre champ d'exploration. On n'a pas encore — sans parler

1. M. Eugenio d'Ors, le célèbre écrivain espagnol, a bien voulu, à l'occasion du centenaire de Goya, écrire pour la *Revue de Paris* l'article qu'on va lire.

des points obscurs de la biographie de Goya — réalisé une analyse des procédés de composition de ce peintre justement fameux pour ce qu'il y a de personnel et presque de révolutionnaire dans la structure et dans la construction de ses œuvres. Et il reste encore à savoir aussi comment se composait le répertoire chromatique de Goya, en d'autres termes la composition de sa palette. Personne d'entre nous n'a voulu tenir compte du fait que la majeure partie des dessins de l'artiste se trouvent numérotés de sa main, pour chercher à établir une chronologie qui devrait être, je crois, profondément révélatrice. Par contre, nous avons entendu dire sur tous les tons, que Goya était le peintre des « Manolas » et des « Chisperos »; qu'il aimait les courses de taureaux; qu'il était sourd, et que, dans sa vie privée il ne pouvait être pris précisément pour un modèle de vertu conjugale.

Mais, au delà de ces problèmes particuliers auxquels nous venons de faire allusion, il reste, flottant, ce que nous pourrions appeler le problème général de Goya, cette *énigme* où se trouve renfermé le secret de sa *destinée*. Il y a un quart de siècle, une formule commode avait universellement cours en ce qui concerne l'une et l'autre. Pour la critique artistique d'alors, qui a servi de base à ce qui est devenu la vulgarisation touristique d'aujourd'hui, Goya était synthétiquement : « un peintre espagnol » par antonomase, « *le* peintre espagnol » par essence; et sa destinée était simplement de renouveler le courant traditionnel de la peinture espagnole, que le goût néo-classique et pompeusement décoratif du XVIIIe siècle était venu interrompre. Dirigée, et en partie aveuglée par les médiocres méthodes de Taine, cette critique restait inapte à la compréhension *concrète* des œuvres d'art. C'était le temps où l'on croyait expliquer la sculpture grecque ou la peinture des Pays-Bas, en disant que les péninsules et les îles de la Méditerranée étaient très accidentées, et qu'au bord de l'Escaut en hiver, on aime mieux rester au coin du feu que s'exposer aux intempéries.

Tectonique et morphologie de la Culture. — Mais ne nous aventurons pas dans des régions aussi stériles.

Lorsqu'on fut las de l'anecdote, et qu'on commença de se détacher de cette préoccupation du fait occasionnel qui,

apparue au temps de Greuze, finit par remplir toute l'histoire artistique du XIXe siècle, et par convertir Salons et Musées en archives de faits divers, le goût apprit à voir dans les statues et les peintures des qualités plus délicates, d'un ordre à la fois plus matériel et plus métaphysique. La critique, dans un effort parallèle, tourna également le dos à ce qui pour elle était devenu aussi de l'anecdote, et, se détachant de l'histoire et de la sociologie, commença de tenir compte d'un côté des valeurs plastiques pures, de l'autre, de la place des œuvres d'art (du point de vue des styles et des écoles), dans les cadres généraux et permanents de la culture. D'une part on tint compte de *la Tectonique* qui étudie l'élément strictement formel, et considère, dans un tableau par exemple un problème rigoureux de distribution de masses et de lignes dans un espace quadrangulaire; d'autre part on considéra *la morphologie de la culture*. C'est une discipline récente, une science neuve, rigoureuse, qui, si elle réussit à sortir de l'étroit courant où certains milieux académiques du centre de l'Europe la maintiennent (en la limitant au seul examen des civilisations primitives et des peuples barbares), peut trouver des formules très générales susceptibles d'éclairer les domaines de l'esprit les plus éloignés les uns des autres. Voici donc les deux sources qui ont rénové la critique contemporaine; voici les forces qui l'ont sortie enfin de la « critique de genre », laquelle se montrait si dédaigneuse de la peinture depuis que celle-ci avait cessé d'être une « peinture de genre ».

On commence à peine à comprendre aujourd'hui l'importance de la tectonique. Le rôle de cette étude peut paraître au début aussi humble que le mot même qui sert à la désigner : la tectonique (d'où procèdent architectonique, et architecture) représente, dans la construction, l'apport du maçon, du menuisier. Un problème de maçonnerie, de menuiserie, a pu représenter, au moment de son exécution, une sorte d'œuvre d'art : ce problème peut provoquer, à un stade de réflexion ultérieure, une critique du secret de cette œuvre. Peindre un tableau, élever un édifice, c'est poser le problème de la répartition des formes dans un espace, c'est-à-dire un problème de composition. Cette composition peut être régie par l'intelligence ou troublée par

la passion, mais elle comporte toujours — dans le désordre même — une possibilité d'explication tectonique. Le langage de la raison peut donner raison même aux productions esthétiques du baroque le plus absurde. Ainsi l'on peut donner de la musique, l'art qui est le plus éloigné du domaine de l'espace, une interprétation graphique dans l'espace, puisque la *musique s'écrit*, avec un alphabet, un système de signes graphiques adéquats — et plus nous songeons à ce phénomène, plus il nous émerveille.

La morphologie de la culture peut rendre des services aussi importants, surtout si, comme nous le préconisions, on l'applique, non pas à l'étude des produits rudimentaires des civilisations, mais aux autres œuvres évoluées, parfaites. Je veux citer ici, pour démontrer la clarté que peuvent répandre sur les créations spirituelles certains schémas synthétiques dérivés de l'observation et de l'analyse de la forme, la relation de style bien insoupçonnée jusqu'alors, que j'ai pu établir moi-même entre ces deux inventions si diverses en apparence : celle de l'architecte Palladio, appelée « l'ordre géant », et celle du naturaliste Linné, lorsqu'il établit sa classification des règnes de la nature. On sait que dans l' « ordre géant » institué par le génial architecte de Vicence, à l'intérieur des grandes structures ornementales des colonnes, qui embrassent la hauteur de plusieurs étages, s'inscrivent d'autres figures plus petites, portes, balcons ou fenêtres qui correspondent à la hauteur réelle de chacun d'eux; comme ces petites portes chatières, qui dans les maisons de village s'ouvrent parfois dans le battant des grandes portes; et cette invention, par la nouveauté qu'elle représentait à son époque, dut valoir au grand Palladio plus d'une épigramme. Si nous y pensons bien, ce schéma palladien est, exactement, celui-là même qu'a appliqué Linné à sa classification des règnes de la nature. Les espèces correspondent ici aux entablements; les genres aux colonnes. Le symbole graphique est le même. Directement, je dis directement et non par comparaison ou métaphore — on peut affirmer que la zoologie ou la botanique de Linné sont établies selon un « ordre géant » et que sa construction de la nature est une construction qui marque le passage entre le goût néo-classique et le goût

baroque... On comprend facilement ce que l'emploi de ces systèmes synthétiques peut apporter de fécondité à la critique d'art.

Le cercle et l'ellipse. — Mise à la disposition de la critique, cette méthode a pu jeter une nouvelle lumière sur l'énigme de Goya. Comme nous venons de le dire, s'il reste beaucoup à faire dans la voie de l'analyse tectonique de l'œuvre goyesque, on a pourtant accompli quelques recherches dans cet ordre d'idées. Un certain nombre de schémas matérialisant les formes de la sensibilité adoptées en Europe à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe (période de transition) ont été dégagés. Ainsi nous commençons aujourd'hui à savoir quels éléments constituent l'essence du rococo et l'essence du romantisme, conçus comme phénomènes généraux de la civilisation. Cette double démocratie a suggéré la formule capable de résoudre l'énigme : Goya est un artiste baroque.

Celui-là même qui, il y a vingt-cinq ans, était éternellement considéré comme « un artiste espagnol », est plutôt considéré aujourd'hui comme un « artiste baroque ». Lorsqu'il s'agit de fournir une explication théorique de l'art baroque, je songe — dans la mesure où cela peut éclairer la question — au sens de la réforme apportée par Képler dans l'explication cosmographique du monde. Nous savons tous quel était le schéma des anciens relatif aux mouvements des astres : ils les représentaient par des cercles; les phénomènes de périodicité connus étaient décrits et expliqués d'après ce schéma. Les progrès de l'observation révélèrent cependant aux astronomes des phénomènes nouveaux qui ne pouvaient concorder avec la théorie antique. Il fallut alors que la raison méconnût les phénomènes nouveaux : ils paraissaient « irrationnels » parce qu'on ne pouvait les faire rentrer dans la loi commune. Képler, lui, sauva la situation en apportant la solution qui convenait. Abandonnant la théorie du *cercle*, il établit une théorie différente, rationnelle cependant, mais plus compliquée, plus subtile, et, pour tout dire, moins rigide et sévère, plus ductile et flexible que celle du cercle. Le génie du savant avait compris qu'à la faveur de cette théorie nouvelle, les phénomènes jusqu'alors fuyants et rebelles à toute théorie devenaient réguliers et

explicables. Et alors le mouvement des mondes peut être représenté non plus par des cercles mais par des ellipses.

Mais à présent, qu'est-ce qui distingue, géométriquement parlant, l'ellipse du cercle? On sait que celui-ci n'a qu'un seul centre. Le cercle peut donc se définir comme le lieu géométrique de tous les points également distants d'un point unique dans l'espace. La courbe elliptique au contraire a deux centres, deux foyers et se définit comme le lieu géométrique de tous les points, qui, dans l'espace, se trouvent à la même distance de deux points donnés. Donc, la relation dans l'espace, qui, dans un cas, est établie par un point unique, est ici exprimée par la sujétion à l'égard de deux points distincts apportant chacun à la composition de l'ensemble un jeu particulier de correspondances. Eh bien, le contraste entre ces deux figures, le cercle et l'ellipse, amplifié, se reproduit dans la relation qu'on peut établir entre une composition artistique de type classique et une composition artistique de type baroque; et ceci n'a rien de surprenant, puisque, en somme, Képler représente dans l'histoire de la culture et de la sensibilité européennes, le même mouvement que le Tintoret, le chevalier Bernin, Corneille, et cet « architecte maudit » qu'est l'Espagnol Churriguera. Toutes les structures baroques représentent également une multipolarité : dans chacune d'elles aussion retrouve deux ou plusieurs centres de détermination. Les produits baroques, loin d'obéir à une loi unique, comme le cercle, obéissent à une loi composée comme l'ellipse. De là le dynamisme, qui caractérise tout le baroque; de là cette agitation, ce *grand vent* qui semble mouvoir lignes et volumes, attitudes et plis, non seulement dans la peinture et dans la sculpture baroques, mais dans l'architecture même et jusque dans tout ce qui, dans la littérature, la science, la philosophie, les mœurs, dépend du baroque. Tout ce qui « baroquise », gesticule. Tout ce qui baroquise veut vivre et veut acheter l'intensité du moment au prix de l'éternité.

Le peintre qui ressemble le moins à un architecte. — L'étude tectonique des schémas de Goya a toujours révélé l'existence de rythmes irréductibles à un centre unique : par là se manifeste la multiplicité des intentions. Elle se manifeste à un point extrême que n'avait encore atteint aucun artiste :

il semble qu'avec Goya l'on soit près de la plus dissolvante des anarchies. Et même, parmi les artistes postérieurs, qui ont subi fortement l'influence de Goya, influence qui se manifeste de plus en plus forte au fur et à mesure que s'écoule le XIXe siècle, nous rencontrons rarement des audaces aussi vives, une absence de préjugés aussi marquée que chez le maître lui-même. Il faudra arriver à Degas pour retrouver de nouveau certaines compositions où la partie figurative et significative du tableau se trouve reportée dans un angle, le reste de la toile n'étant que le théâtre où s'exercent de simples coups de pinceaux lyriques, évocateurs de l'ambiance. Chez Degas, ce seront des touches d'impression pure. On a dit que Degas apprit le secret de cette composition chez les Japonais. Rien ne prouve qu'il ne l'a pas apprise aussi chez Goya. Dès lors, nous verrons tout de suite que telle « danseuse » du peintre parisien a, dans ce sens, un prototype illustre dans telle « Manola » laissée sur les murs de la « Quinta del Sordo » par le pinceau révolutionnaire de l'artiste de Fuendetodos.

Gagnons maintenant le Musée du Prado. Plaçons-nous devant les *Fusillés de la Moncloa.* Un peloton de soldats occupe la droite de la toile; à gauche, nous voyons un groupe de gens qu'on fusille ou qu'on va fusiller. Eh bien, un seul des tueurs apparaît dans l'attitude d'un homme qui met sa victime en joue. Le reste du peloton, avec un mouvement de masse dirigé concrètement vers le fond du tableau semble viser, non pas précisément ceux qui vont être exécutés, mais d'autres hommes, qui, rassemblés sur la petite colline, attendent l'exécution suivante; or, de toute évidence, ils sont destinés non pas à la décharge qui va partir mais à des décharges ultérieures. Ce détail qui, du point de vue anecdotique, apparaît illogique, est indiqué ici non pour faire ressortir cet illogisme, mais pour faire sentir ce qu'il a de profondément révélateur dans ce style, dans cette disposition de la sensibilité. Ce n'est plus seulement par l'antagonisme des mouvements, mais par celui des intentions que le système « multipolaire » triomphe. Le spectateur en est confusément touché : il en reçoit une sorte de secousse, témoignage de la puissance de l'œuvre. Et l'on commence de

comprendre que le rationalisme, qui a déjà tourné le dos à Zénon d'Élée, a fait là des concessions au mouvement, à la courbe, à la fluidité. Nous nous trouvons là à mi-chemin de l'intelligence et de l'ivresse.

Dans une autre salle du même musée du Prado, cherchons les cartons de tapisseries nommés *L'hiver* ou *La Neige*. Bien que la multiplicité des intentions y soit frappante, l'œuvre appartient au genre décoratif, c'est-à-dire dépend d'un domaine où la peinture doit se mettre, somme toute, au service de l'architecture. Cependant, ici aussi, un grand vent, le *grand vent* particulier à la stylisation baroque passe avec violence. Et voici comment se manifeste la multiplicité des intentions, traduite par la contradiction des directions. L'ouragan, sur un des cartons, incline avec fureur arbres, arbustes et draperies. Mais le principal groupe humain semble avancer dans la direction opposée, forçant ainsi la résistance cosmique, luttant avec elle. Et deux directions intermédiaires s'insèrent dans la composition : celle qui prend le personnage encapuchonné qui paraît se diriger dans un sens perpendiculaire à celui qui est adopté par les autres personnages, et la direction indiquée par l'attitude d'un chien arrêté qui semble regarder l'homme dont nous venons de parler. Ainsi donc les quatre points cardinaux semblent provoquer un quadruple mouvement dans les limites d'un seul espace. *L'hiver* ou *La Neige* est une composition, dont la structure semble idéalement déterminée non plus par la théorie des lois de gravité, mais par celle de la rose des vents.

Le mépris de Goya pour l'ordre architectural, sa préférence pour l'asymétrie le portent à réaliser des compositions qui lui sont particulières où le plus matériel, le plus volumineux, le plus grave, le plus important, se trouve en marge, la plus grande partie de la toile, le centre, se trouvant abandonnée au contraire à des éléments incertains. Il est bon d'étudier de ce point de vue la fameuse « Manola » citée plus haut qui figure parmi les décorations de la « Quinta del Sordo ». La femme, à gauche du tableau, n'occupe pas la moitié de la partie supérieure, et, dans la partie inférieure à peine le quart. Ajoutons que cette partie inférieure forme une masse noirâtre, où l'élément significatif de la composition

est réduit à la douzième partie de la surface, et se loge dans l'angle gauche supérieur. Le reste apparaît librement teinté, à grands coups de brosse qui révèlent à peine la présence de quelques rochers et celle d'une balustrade indécise. Dans d'autres compositions plus concentriques, le vague de certaines structures qui ont cependant un rôle de soutien produit une impression complète de fluidité : là les objets les plus concrets et les plus déterminés semblent flotter. Ainsi les fameuses « Majas » couchées, qui paraissent étendues dans l'air; comparez-les non aux Vénus de Titien, mais à celle « du miroir », peinte par Velasquez, et vous en serez frappé.

Ainsi, dans une œuvre comme l'œuvre goyesque où l'inquiétude est normale, les figures étendues elles-mêmes ne peuvent bénéficier du don divin du repos. Il ne faut pas parler des autres, et beaucoup moins encore de celles où l'artiste, par l'effet d'une prédilection qui domina toute sa vie, trouve les attitudes et les gestes de la course, du saut, du jeu, de la surprise, de la lutte, de la menace, de l'effort, de l'attaque, en un mot dans les nombreuses œuvres où le dynamisme humain se montre sous ses aspects les plus fugaces, les plus difficiles à saisir. Dans le répertoire de ces figurations, Goya est inégalable. Il n'y a peut-être pas au monde un peintre qui ait fourni une plus vaste documentation sur les mouvements. Veut-on, après la formule indiquée et proposée comme solution à l'énigme goyesque, une autre formule d'une portée plus concrète, une définition plus individuelle? La voici : Goya est le peintre qui ressemble le moins à un architecte.

Homo Duplex. — Ces courtes analyses n'ont que la valeur d'exemples. Pareillement nous ne pouvons qu'indiquer le genre de révisions qu'a entreprises la critique nouvelle, en faisant entrer le cas de Goya dans les schémas très généraux de la morphologie de la culture. Il y aurait beaucoup à dire, de ce point de vue, sur la théorie courante qui veut que Goya soit avant tout un « peintre espagnol ».

La tyrannie exercée sur toute la critique du XIXe siècle par les thèses scientifiques de l'évolutionnisme s'est exercée pareillement dans tous les domaines de l'histoire. Les conceptions de Goethe, de Lamarck, de Darwin, se sont reflétées, à un point qui nous étonne, dans l'art d'écrire la biographie

d'un homme ou de considérer son œuvre. Quand le narrateur de la vie d'un artiste commençait par expliquer ses origines ancestrales et les conditions géographiques du lieu où il était né, il ne se doutait pas toujours que ce qu'il faisait, en somme, n'était qu'appliquer à un problème concret de psychologie et de critique, des méthodes dérivées des principes transformistes, concernant l'hérédité biologique et l'influence du milieu. Mais il arrive aujourd'hui que ces principes ont changé à leur tour. La nouvelle biologie n'est plus placée sous la constellation qui régissait ses destinées durant cette époque. De nouvelles étoiles brillent aujourd'hui, obéissant au mouvement de ce que les anciens appelaient la roue du ciel. Sans doute, toutes les thèses de l'évolutionnisme n'ont pas été abandonnées, mais toutes ont été rectifiées. Les principes capitaux sur l'hérédité, pour ne pas aller plus loin, ont dû subir le contre-coup de certaines découvertes, dont la conséquence a été d'établir que ce que l'on jugeait un phénomène simple était au moins un phénomène double. Que l'on considère le caractère dominant et le caractère invisible définis par Mendel, ou que, se reportant à la théorie de Weismann, on considère, dans chaque individualité biologique, un « plasma somatique » susceptible de gagner ou de perdre des caractères neufs, et un « plasma germinatif » dont le rôle est de représenter invariablement une constante à travers la pluralité successive des générations, on retrouve le schéma des deux centres, placé sous le signe de l'ellipse. Dans la morphologie de la culture comme dans la tectonique, il y a des domaines où il nous est possible de dessiner des schémas déterminés par un même centre, réductibles à une seule loi. Comme il y a une architecture et une peinture baroques, il y a aussi une biologie, une psychologie *baroques*.

Pour elles, cet « homo duplex » que l'intuition des anciens trouva si fréquemment et qui donne un sens dynamique, dramatique, à chaque existence individuelle, loin de pouvoir être considéré comme une exception, devient une règle, surtout dans certaines périodes de l'histoire, périodes de transition entre deux siècles si propices aux inquiétudes des âmes. Si, répudiant les définitions simplistes, nous nous plaçons sur ce terrain théorique, lorsque nous aurons dit que Napoléon

est un héros et un génie, nous n'aurons pas scrupule à ajouter — ce qui n'atténue en rien sa valeur éminente et son héroïsme — que nous le considérons aussi comme un simulateur. De même Jean-Jacques Rousseau; si la sagesse était un caractère dominant, la folie pouvait en même temps constituer chez lui un caractère rescisoire. Et encore Gœthe, en qui l'on peut également trouver réunis, un plasma germinatif représenté par le romantisme, et un plasma somatique où la tendance classique équivaudrait à un « caractère acquis ». Quant à Goya finalement, et pour arriver à l'objet même de ces réflexions, ne sied-il pas de dire, à la lumière des principes du nouvel évolutionnisme, qu'il est en même temps qu'un artiste très espagnol, excessivement espagnol, un esprit cosmopolite et plus particulièrement français, comme devaient l'être sa gloire et son influence? C'est seulement en partant de cette idée de dualité — qui fait, ici aussi, de la trajectoire d'une existence humaine une courbe obéissant à deux centres — de la psychologie baroque, que l'on peut expliquer la loi qui semble avoir présidé au singulier destin de Goya, à cette vie qui commence dans la boue jaune du sol ibérique de Fuendetodos, pour se terminer entre la douce et sensuelle verdure des pampres généreux de la Gironde.

Et de même que la vie, l'œuvre s'explique ainsi. Nous nous sommes demandé fréquemment si l'esprit de Goya, tel, par exemple, que l'inquiétante éloquence des « Caprices » nous le révèle, était gouverné par les idées rationalistes propres à un esprit éclairé, ou bien, au contraire, par un obscurantisme ténébreux se complaisant à l'excès dans la société des créatures de mystère. Mais cette question, du point de vue dualiste, ne se pose même pas. Goya était à la fois l'ami de la lumière et l'ami des ténèbres. Il s'enfonçait dans le mystère en même temps qu'il se sentait consacré à la raison. Dans l'œuvre gravé ou dessiné du maître, on trouve deux images, qui, inégalement célèbres, ont pourtant la même valeur révélatrice. L'une, très connue, est la fameuse eau-forte où, autour de la tête d'un homme endormi, s'agite une effrayante nuée de fantômes, d'oiseaux abominables, prodiges du délire; et au bas, la main de Goya, de son écriture fluide et grasse, a écrit : « Le songe de la raison produit des

monstres ». Autant dire que les monstres se trouvent aussi dans la nature; et c'est pourquoi j'ai parfois appelé cette image : « La déclaration des droits du monstre et du fantôme ». Mais l'autre image dont j'ai parlé, et qui comparativement est moins connue que la première, lui donne une réplique infiniment importante, en ce qui concerne l'explication des idées et de l'âme de l'auteur. Dans cette seconde image, les fantômes, les mauvais oiseaux apparaissent moins nombreux et moins effrayants. Ce ne sont plus que des larves misérables et fuyantes. Et celle qui les fait fuir est une fille vigoureuse, couronnée de lauriers, tenant d'une main une balance, de l'autre un fouet, manié, dirait-on, par l'artiste lui-même. L'inscription en est : « Divine Raison, n'abandonne personne ». Et le mot : raison, est décoré dans cette légende de la plus majestueuse, de la plus vénérable des majuscules.

Cette solution dualiste de l'énigme goyesque, cette conciliation dans un *devenir* qui respecte en Goya le double caractère du mystique et du rationaliste, de l'Espagnol et du Français, est la seule où peuvent se fondre les énormes paradoxes de sa vie et de son œuvre. C'est pour la première fois, je pense, que cette théorie a été appliquée dans la biographie de Goya que j'ai écrite pour un éditeur parisien à l'occasion de ces fêtes jubilaires, qui ont été pour le peintre une sorte de résurrection.

Destinée de Goya. — Seule une interprétation du même ordre peut nous donner la clef de la destinée du peintre. Elle aussi, après sa mort, fut double : également espagnole et française. Goya trouva en Espagne, après sa mort, des imitateurs et des falsificateurs; en France, des disciples, et, on peut le dire, des continuateurs de son école.

Comme en Giambattista Vico, ainsi que l'a démontré Benedetto Croce, toute la philosophie du XIXe siècle est déjà contenue « in nuce », dans Goya, peintre baroque comme Vico fut philosophe baroque, on retrouve toute la peinture de ce même siècle. Cette peinture, personne ne l'ignore, a surtout été française. Depuis Delacroix, qui put connaître Goya, jusqu'à Rouault et Bernard Naudin, nos contemporains, cette influence s'exerça sans interruption d'une manière plus ou moins obscure. Chacun des noms de Dela-

croix, Courbet, Daumier, Manet, Degas, Renoir, Rops, Forain Rouault, Naudin, marque une étape de son développement et démontre la fécondité de chacun de ses éléments. Récemment, dans une séance solennelle où l'Institut français de Madrid rendait hommage à Goya, séance qui fut une des manifestations les plus heureuses du point de vue de la doctrine et de l'information parmi celles qui eurent lieu à l'occasion du centenaire, la voix autorisée de M. Paul Jamot, conservateur du Musée du Louvre, célébrait cette continuité d'action, démontrée dans ses résultats les plus visibles. Mais je juge plus importante encore une autre forme d'action, plus obscure et plus diffuse, exercée, non plus par les éléments superficiels et anecdotiques de l'apport goyesque, mais par ses éléments intimes. L'artiste espagnol, ne l'oublions pas, fut celui qui avec le plus de vigueur put intéresser le romantisme naissant au cosmique, en le substituant à l'anthropomorphisme de l'art classique.

Pour lui-même, cette extension avait été une conquête assez tardive. Rien de plus passionnant à cet égard que de comparer, dans l'œuvre gravé du maître, le monde moral contenu dans ses « Caprices » à celui qui pointe dans ses « Disparates », c'est-à-dire, de mettre en regard les deux séries séparées par le passage de l'âge mûr à la vieillesse. Ce qui, dans la première, est moralisme, satire, fait-divers même, devient, dans la seconde, cosmologie, délire, nuit, subconscience, évocation du chaos. Les personnages de la première, fragiles comme des pantins, deviennent, dans la seconde, des foules énormes et confuses semblables à des nébuleuses. Ces foules, figurées à la manière cosmique, constitueront, ainsi que les aspects naturels du paysage apportés à l'art européen par les artistes des Pays-Bas et par les maîtres anglais, dont l'œuvre est contemporaine de celle de Goya, les deux sources qui alimenteront tout le courant impressionniste. Ainsi l'on peut dire que, dans tout l'impressionnisme du XIXe siècle, Goya intervient au moins pour moitié. L'impressionniste qui lui ressemble le moins, Manet, dans sa manière de calquer « l'Exécution de l'Empereur Maximilien » sur les « Fusillés de la Moncloa » lui ressemble cependant : Manet fait manger par l'air et la lumière l'arête de pierre d'une construction

architecturale, comme fit Goya dans cette toile merveilleuse : « l'Hopital des Fous », qui est conservée aujourd'hui à Madrid dans le petit musée de l'Académie des Belles-Lettres de San Fernando.

Cependant, que l'on considère cette transcendance diffuse et universelle que le destin octroya à Goya, ou bien la valeur de modèles qu'ont revêtue certains de ses motifs ou de ses trouvailles techniques aux yeux d'éminents artistes, français pour la plupart, il y a beaucoup à distinguer, beaucoup à analyser, un grand nombre d'aspects à préciser. Dans ce domaine aussi, les fêtes du Centenaire ont permis de répéter inlassablement les mêmes thèmes.

De temps en temps, seulement, on a pu signaler, dans des livres, des articles ou des conférences, l'apparition d'un nouveau point de vue, ou la perception d'un nouveau problème. M. August Meyer, directeur des musées d'art ancien de Bavière, et le critique parisien, M. François Fosca, dans les conférences faites au cercle des Beaux-Arts de Madrid, sous l'inspiration de la ligue du Centenaire, ont apporté au chapitre de la destinée de Goya des faits et des aperçus nouveaux.

Nous devons à M. François Fosca cette observation qui me paraît digne d'être signalée. Quoiqu'on parle volontiers de l'apprentissage de Manet chez Goya, dit-il, la manière du premier, sèche et si découpée, s'apparente plutôt à celle de Velasquez et ne ressemble en rien à celle du maître aragonais. C'est, par contre, Renoir, que personne jusqu'ici n'a considéré comme un goyesque, qui, par sa manière enveloppée et tendre, se souvient le mieux du maître, dont il admirait, comme il le confessa lui-même, « l'art de faire briller les diamants et celui de chausser les femmes de petits escarpins de soie », et de qui il put apprendre le secret de réduire et de concentrer l'intérêt de tout un portrait dans le feu des yeux et dans l'humide fraîcheur d'une bouche. De semblables rectifications devraient avoir lieu plus souvent; jamais on n'apaisera notre soif d'exactitude. Puisque la critique d'art tend à devenir objective; puisqu'elle a déjà abandonné les commodités de l'à peu près, et a cessé d'être, pour son compte, impressionniste, il est bon que nous cherchions à atteindre, dans tout ce qui a rapport à l'impressionnisme — placé déjà dans

la perspective historique — des jugements définitifs et sûrs et les précisions minutieuses d'une érudition solide.

Le nouveau Goya. — Mais si nous, commentateurs, nous nous sommes tant répétés en parlant de Goya, lui ne s'est jamais répété dans son œuvre. A chaque exposition d'ensemble, ses œuvres nous apparaissent nouvelles. En 1900, une exposition générale de Goya avait été organisée à Madrid. En 1918, notre Société des Amis de l'art, présenta une autre exposition de portraits de femmes espagnoles, dans laquelle, naturellement, Goya triompha. Il en fut de même dans une autre exposition de portraits d'enfants, organisée par la même société, aujourd'hui chargée de présenter au public son œuvre gravé. Et l'on peut dire la même chose de certaines expositions de dessins, de lithographies, d'illustrations taurines, de documents sur le Madrid ancien. Goya s'est montré partout supérieur. D'autre part, il est à Madrid l'unique artiste qui se trouve à la fois au Musée d'art ancien, c'est-à-dire au Prado, et au Musée d'art moderne, où il ouvre une période, comme il en ferme une dans le premier. Il se trouve aussi représenté au musée de l'Académie ainsi qu'au Musée Romantique; au Musée Municipal, au Musée Naval, à l'Académie de l'Histoire, au Ministère de la Marine. Il se trouve dans la cathédrale de San Isidro, dans l'église de Saint-François-le-Grand, dans les Écoles de San Antón, dans l'Ermitage de Saint-Antoine de la Floride. Il est représenté, par des portraits, dans la plupart des maisons patriciennes de Madrid et dans une infinité de collections particulières. Les plus importants musées de province ont, en Espagne, *leur* ou *leurs* Goyas. Et dans les principales collections, quelle abondance de toiles de Goya! Le Musée du Prado possède à lui seul quarante tableaux, quarante « cartons » de tapisseries, quatorze plafonds de la « Quinta del Sordo » et ailleurs, dispersés, un total d'une centaine de toiles et de près de quinze cents dessins. Eh bien, lorsque l'on réunit, comme dans l'occasion présente, une partie de l'œuvre de Goya dispersée et moins connue, il nous semble voir une sorte de Goya nouveau. Et l'on peut parler, sans exagérer, de révélation...

L'exposition organisée actuellement au Prado et qui groupe des œuvres de collections particulières réunies momentané-

ment à celles que le musée possède, constitue l'événement le plus important de la célébration du Centenaire. Cinquante exposants ont répondu à l'invitation du Musée, offrant un ensemble de quatre-vingt-douze œuvres. Certaines d'entre elles n'avaient jamais été présentées au public. D'autres étaient absolument inconnues, pour n'avoir pas été, jusqu'à cette date, comprises dans les catalogues les plus complets. La sélection de toutes ces œuvres a été rigoureuse; la révision des attributions et de l'authenticité scrupuleusement faite. Cependant, il y a parfois, dans ce concours si copieux, des moments d'optimisme exagéré : « Ce n'est pas beaucoup, deux faiblesses, dans un ensemble de quatre-vingt-douze œuvres » me disait en souriant, l'autre jour, l'un des chefs les plus compétents du Musée. L'installation dans les nouvelles salles où l'on pourra admirer les cartons de tapisseries, a été réalisée avec un goût parfait. Un catalogue des peintures, établi par M. Lafuente, s'inspirant des études de M. Allendesalazar, et un catalogue des dessins, rédigé par M. Sanchez Canton, aident le visiteur, et doivent être mentionnés parmi les efforts efficaces qui ont été faits pour cette célébration. Tout semble donc se prêter à une révision nouvelle de l'œuvre du grand peintre, puisqu'il est centralisé à Madrid. Et dès aujourd'hui, Goya sera appelé, plutôt qu'espagnol en raison de son origine, baroque, en raison de la place qu'il occupe dans le temps.

Le portrait prodigieux de la comtesse de Chinchón, femme de Godoy, insinue, depuis ces jours derniers, sur les murs du Musée du Prado, le secret de sa mélancolie et de sa timidité.

Le marquis de San Adrian, le plus anglais des portraits de Goya, triomphe dans le dandysme de ses pantalons chamois et de son chapeau haut de forme posé sur une table. Jovellanos, l'intellectuel Jovellanos, appuie sur sa main un front que fait fléchir l'amertume du travail, pendant que son regard se perd dans un rêve philanthropique de perfection sociale. Pour accourir à l'appel de tant de contemporains ressuscités, la duchesse d'Albe a quitté le palais de Lidia. Vargas Ponce, dans son uniforme de la marine, paraît prêt à redevenir le satiriste et le rimeur de « la Proclamation d'un célibataire à celles qui aspirent à sa main ».

Elles se trouvent également ici les délicieuses scènes des résidences champêtres et de la cour, qui décorent le palais de la Alameda de Osuna. D'autre part, certaines compositions plus ou moins mythologiques nous révèlent un Goya assez imprévu. Maintenant nous allons les voir chaque jour, ces figures, ces scènes enchanteresses, et il semble que, silencieuses, sur la cimaise, elles ont cessé de sourire lorsque nous leur sourions. Ces délicates délices paraissent nous inviter à remettre à plus tard le moment de l'étude passionnée, la dure tâche de l'analyse, où, les armes de la critique à la main, nous nous mettrons à décomposer le montage tectonique de leur structure, le secret constructif de leur beauté, comme si nous pratiquions l'autopsie d'un corps humain. — « Non, pas encore! Laissons cela pour demain! » semblent nous dire tant d'ombres fragiles, tant de femmes admirables, tant d'élégance, tant de fraîcheur populaire, tant de candeur enfantine. Mais ce n'est pas possible. Dans un mois, dans deux mois, ce précieux ensemble sera dispersé. Nous ne le verrons plus réuni de notre vie. Le ministre de l'Instruction publique d'Espagne, M. Callejo, a proposé, il est vrai, de faire paraître une collection de reproductions. Mais ceci, on le devine, ne pourra que faiblement soulager notre future nostalgie et alimenter les nécessités de notre étude.

Non. Maintenant ou jamais. Cervantes nommait la bataille de Lépante « la plus grande occasion qu'aient vue les siècles ». Je voudrais faire miennes ces paroles, et avertir les studieuses investigations du monde et les sensibilités amies de la beauté, qu'une des « plus grandes occasions d'admirer, qu'aient connues les siècles, » s'offre aujourd'hui à Madrid.

EUGENIO D'ORS,
de l'Académie royale d'Espagne.

(Traduit par MERCÉDÈS LEGRAND.)

UNE TENTATIVE D'ÉVASION PENDANT LA GUERRE

Deux frères : l'aîné, Valentin Bourdet, le cadet Georges. Deux déshérités de la vie : dès leur enfance, ils avaient perdu leurs parents. Séparés, ils avaient lutté courageusement, pour vivre, dans les ateliers d'une grande ville. Puis, sur les conseils de Valentin, Georges s'était engagé. Lorsque la guerre éclata, il était brigadier au 29e dragons. Il fit le début de la campagne en Belgique, fut blessé d'une balle à l'épaule à Aix-Noulette, au cours d'une charge très meurtrière. Première citation.

A sa sortie de l'hôpital, il est versé sur sa demande dans l'aviation. Son apprentissage est très rapide. En un mois, il passe son brevet. Il débute au front à l'escadrille V. B. 112 de bombardement. Comme volontaire, il participe à tous les raids fameux : Sarrebruck, Dillingen, Trèves, etc... Seconde citation. Il se fait remarquer par sa vaillance et son habileté.

En dix mois, il compte trente-trois grands raids. Son escadrille est alors envoyée à l'arrière pour se reconstituer en unité de monoplaces. Après quelques jours d'entraînement, Georges Bourdet, sur ses demandes réitérées, retourne au front où il attendra son escadrille. Nous sommes en avril 1916.

La chasse est à ses débuts. Les exploits des « as » de l'époque passionnent et attirent le jeune héros, qui passe sur avion de combat. Beaucoup de ses compagnons d'armes tombent autour de lui.

Son frère, Valentin, qui était venu le rejoindre, disparaît

au cours d'une patrouille qu'ils accomplissaient ensemble. Dès lors, Georges Bourdet sillonne l'espace sans cesse, à la recherche de l'ennemi. Le désir de venger son frère ajoute, en lui, au sentiment du devoir. Il remporte quinze ou seize victoires, dont quatre seulement sont homologuées. Il reçoit la médaille militaire, sept citations et la Military Cross anglaise.

Valentin, lui, mobilisé le 2 août 1914, au 21e régiment de chasseurs à cheval à Limoges, avait aussitôt permuté avec un maréchal des logis marié et père de famille, afin de partir au front dès les premiers jours. Il avait été affecté à l'escorte de la 89e division d'infanterie territoriale, et avait pris part à la bataille de l'Yser, volontaire comme agent de liaison. Il s'était signalé dans des patrouilles exécutées aux avant-postes, la nuit, tout près des tranchées ennemies. Avec le commandant de Brequeville, il avait accompli une dangereuse mission : tous deux, à cheval, avaient été galoper devant la tranchée de première ligne française. Cette fantasia téméraire avait pour objectif de démasquer les mitrailleuses ennemies. Miraculeusement, les deux intrépides étaient rentrés sains et saufs.

Puis Valentin Bourdet était passé dans l'aviation. A la fin de son apprentissage, on l'avait affecté à l'escadrille N. 112 où il avait retrouvé son frère.

Une citation avait récompensé bientôt son courage :

Bon pilote, très audacieux, n'hésitant pas à sortir quel que soit le temps pour accomplir des missions de chasse. Le 29 *août* 1916, *malgré un orage violent, a poursuivi un avion ennemi loin dans ses lignes et n'a réussi à rentrer que grâce à son sang-froid et à son adresse.*

Le 21 septembre 1916, il était parti en croisière avec son frère et le sergent Brugniot. Le brouillard empêcha les trois pilotes de se suivre au départ. Ils se retrouvèrent au-dessus de la couche de brume, montèrent pour sortir de la mer de nuages et atteignirent 3 200 mètres. A ce moment l'avion de Valentin Bourdet fit quelques tours de vrille, mais se rétablit au ras de la mer de nuages. Le moteur reprenant, le pilote ne jugea pas utile de rentrer et poursuivit sa ronde.

Le moteur continua de faiblir. A 1 000 mètres, l'avion eut une perte de vitesse. Bourdet le redressa à 400 mètres du sol. Après avoir lutté contre la panne et avoir même attaqué un drachen ennemi, il décida de rentrer à son terrain. Mais, à 100 mètres d'altitude, le moteur s'arrêta net et ce fut la chute, à la lisière d'un bois.

Avant d'avoir pu faire le moindre geste, Valentin Bourdet était fait prisonnier.

« Du sud de Montfaucon, me raconta le héros de cette aventure, je fus conduit à Stenay et interné dans une petite chambre ayant pour tout ameublement une paillasse et une couverture, remplies de vermine. Une sentinelle en armes fut placée à la porte. Chaque jour, on m'apportait 200 grammes de pain noir et deux soupes que je n'ai jamais pu analyser ; il paraît que c'était de la farine de marron sauvage. Si le fait est exact, j'affirme que la farine de marron sauvage est une bien exécrable invention.

» Au bout d'une semaine, un lieutenant d'infanterie vint partager mon sort. On nous donna de l'ersatz de café en supplément, mais la ration de soupe resta toujours aussi minime. Nous fûmes aussi conduits une heure par jour dans une petite cour de 10 mètres de côté pour faire la promenade.

» Telle fut ma vie pendant cinq semaines : reclus et affamé! C'était affreux. Dès quatre heures, nous arpentions déjà la chambre, le lieutenant répétant toutes les dix minutes : « Bon Dieu, qu'on trouve le temps long! » C'était la seule phrase que, durant des heures entières, on lui entendait prononcer. Ou bien : « Nous sommes plus maltraités que des prisonniers de droit commun. Nous en crèverons! » Parfois, lorsqu'une conversation s'engageait, nous nous demandions : « Combien de temps un homme peut-il vivre de cette façon? » Nous hésitions entre deux et trois mois.

» Nos forces physiques et intellectuelles s'affaiblissaient chaque jour.

» La Providence veillait. Elle nous apparut au plus fort de notre détresse. Nous faisions notre promenade habituelle, lorsque j'entendis une voix de femme du côté des latrines, en dehors de la caserne. J'avançai et, par le trou, je demandai :

» — Êtes-vous Française, madame?

» — Oui, cher malheureux, — dit-elle. — Que pourrais-je vous donner?

» — Avez-vous un peu de pain?

» — Je n'en ai pas, — dit-elle, — mais tâchez de revenir demain à la même heure, je travaillerai ici et vous apporterai la moitié de ma boule, que j'ai touchée pour ma semaine.

» Le lendemain, je me rendis en cet endroit peu poétique. Notre bienfaitrice me fit passer une demi-boule. Je la glissai soigneusement sous ma veste pour que nul ne pût l'apercevoir. Voilà à quoi nous étions réduits. Je suis écœuré en rappelant ce souvenir et pourtant la plus suave brioche n'aurait pas été accueillie avec plus de volupté.

» Le lieutenant demanda à abréger la promenade. Tandis qu'on nous ramenait à la chambre, il me suivait en murmurant :

» — Y en a-t-il? Y en a-t-il?

» — Oui, — disais-je, — avec des confitures!

» — Des confitures?

» — Oui, oui, aux pommes!

» — Ah! chic alors, qu'est-ce qu'on va se mettre!

» Et je vous assure que ce dialogue résumait toutes nos souffrances, qui semblaient prendre fin soudain par une incursion dans le paradis terrestre. Nous hâtions le pas, nous grimpions l'escalier pour nous régaler sans retard.

» Quand nous fûmes enfermés, je sortis le pain. La confiture était un peu aigre, mais après l'avoir râclée avec un morceau de bois nous la mangâmes quand même.

» Jamais, nous n'entendîmes plus parler de la charitable personne.

» Quelques jours après, vers minuit, notre porte s'entrebâilla, un paquet roula sur le plancher et la porte se referma aussitôt. Nous nous précipitâmes comme si nous avions découvert une mine d'or. Nous trouvâmes un peu de linge, du chocolat, des sardines et une lettre ainsi conçue :

« *Je suis Lorrain, sentinelle à votre porte jusqu'à demain matin. Ce sont quelques dames de Stenay qui, en se privant, parviennent à faire quelques économies de vivres et les font remettre, au prix de bien des risques quelquefois, aux prisonniers français. Elles vous envoient leurs meilleurs vœux de*

courage. Répondez, si vous voulez, quelques mots de remerciements, mais soyez prudents.

» *Si j'ai le casque à pointe, c'est qu'*ils *ruineraient et persécuteraient ma mère et mes petits frères. Les Prussiens et toute leur clique seront battus.* »

» Le brave garçon avait raison. Le lieutenant fit une lettre de remerciements que nous signâmes tous deux et qu'il remit à notre sentinelle. J'ai su plus tard que la commission avait été faite.

» Mais ces quelques secours étaient trop rares. Il ne pouvait en être autrement. Je tombai malade, restant toute la journée étendu sur notre paillasse rongée de vermine. Le lieutenant fit prendre ma température par un infirmier russe : depuis plus de huit jours, j'avais quarante degrés de fièvre. Vint un docteur qui me fit diriger sur le lazaret réservé aux typhiques.

» Comme, pour cette maladie, on doit observer la diète, je n'eus pas à me plaindre du régime alimentaire, consistant en un peu d'eau de blé. Au bout de six semaines, je fus convalescent.

» Je fus alors interné dans un camp en Allemagne, à Giessen. Le voyage dura trente-six heures, durant lesquelles nous reçûmes une soupe à Sedan et un soi-disant café. A Coblence, on nous conduisit dans un local où, sous prétexte de désinfection, on nous laissa complètement nus depuis huit heures jusqu'à quinze heures, alors que la température — on était en janvier — se trouvait être des plus rigoureuses. Ceux qui n'avaient pas encore de bronchites en gagnèrent une aussitôt. Ce fut mon cas.

» A Giessen, pendant près d'un mois, quoique me présentant chaque jour à la visite, je me vis mettre simplement un peu de teinture d'iode et dus me coucher sur le parquet humide d'une vaste baraque pleine à craquer. J'avais, il est vrai, deux couvertures, mais longtemps je fus privé de paillasse.

» Alors que j'étais, malgré ma santé précaire, en train de préparer une évasion avec les pilotes Réservat et Torlet, je fus compris sur la liste d'un convoi en partance pour le camp de Mannheim, et ne pus éviter ce changement.

» Il y avait six mois que j'étais captif, lorsque je reçus enfin les premières nouvelles de ma famille, en réponse à l'unique carte que j'avais été autorisé à écrire de Stenay. A partir de ce moment je pus envoyer une carte par semaine et deux lettres par mois.

» Toute ma correspondance fut consacrée à préparer ma fuite. Comment se munir de vivres, d'une boussole, d'une carte, indispensables lorsqu'on a 300 kilomètres et plus à parcourir avant de gagner la frontière?

» Un pilote fut incarcéré, à cette époque, dans notre camp. Il était aussi pauvre que moi et pas plus brillant du point de vue santé. Nous nous mîmes néanmoins à l'œuvre pour trouver ce qu'il nous fallait.

» Nous passions des journées entières à combiner, nous économisions deux biscuits sur les six qu'on nous distribuait quotidiennement et qui venaient du gouvernement français. Souvent, cette privation nous était vraiment dure, car nous n'avions presque rien à manger, hors une soupe aux feuilles de betteraves pourries qui soulevait le cœur.

» Comment nous procurer une carte et une boussole? Nous désespérions d'y parvenir lorsque nous nous mîmes en rapport avec un bon camarade travaillant en ville qui voulut bien s'en charger. Malheureusement, quand il nous apporta ces précieux instruments, mes forces n'étaient pas revenues et mon état de faiblesse m'interdisait d'entreprendre pareil voyage.

» Que faire? Une idée me traversa le cerveau, qui ramena toutes mes espérances : si mon frère pouvait venir me chercher en avion!

» Je lui écrivis aussitôt pour lui faire part de mes projets. Il va de soi que je n'exprimais pas mon désir « en clair ».

« *Je suis à Mannheim et je pense y demeurer quelque temps encore.* (Puis, me baptisant Victor avec l'espoir que mon frère me comprendrait, j'ajoutais) : *L'oncle Victor m'a écrit. Il me fait part de ses projets d'établissement vers le Midi, si possible, dit-il. Mais il n'est pas sûr. Certaine plaine cependant, près d'un important cours d'eau, lui conviendrait et semblerait réaliser toutes les conditions pour la réussite de l'entreprise. Dans le cas où rien ne viendrait entraver son idée jusque-là, il serait*

très heureux, j'en suis sûr, si grand-père Georges et Toto (c'était le nom de l'appareil de mon frère) *pouvaient aller le même jour que lui visiter le lieu, etc...* »

» Mon frère qui savait que, prisonnier, je ne devais souhaiter que de reprendre mon poste de combat, devina tout de suite ce que je voulais dire. Il me répondit :

« *Bonne conception de Victor. Malgré les* 170 *kilomètres de route aller et autant au retour qu'il aura à couvrir, grand-père se fera un plaisir de se rendre aux jour et heure convenus au lieu indiqué.* »

» A partir de ce moment, en employant toujours le nom de Victor et en parlant de ses projets d'installation, je tins mon frère au courant de tout ce que je décidais. Je lui communiquais même ce que je voyais chaque jour, par exemple au sujet des escadrilles de Mannheim. D'autre part, je demandais des nouvelles de la santé du *sommet* droit de *tante Maria*, ou m'informais de la *maladie d'estomac incurable de madame de Champ...* (*nom qui évoquait à la mémoire de Georges les Allemands, car il connaissait une ferme de ce nom où logeaient les prisonniers ennemis. La phrase donnait à comprendre qu'il s'agissait bien des Allemands d'Allemagne*).

» Ayant acquis l'assurance que mon frère pourrait venir, je tâchai de trouver un terrain dans une région propice. Je découvris dans les environs de Mannheim un terrain convenable, mais un peu éloigné, car je ne considérais la chose comme réalisable qu'à la pointe du jour. J'essayai donc d'être transféré plus au Sud vers la vallée du Rhin. Quelques combinaisons avec des camarades français travaillant au bureau me firent envoyer à l'est de Mulheim. Oui, mais, en pleine Forêt Noire, il n'y a pas de champ pour atterrir.

» Pendant le voyage, je repérai le long de la voie toutes les régions qui me parurent favorables. J'en trouvai une sur la carte; quand j'y passai, je constatai qu'elle était occupée par des aviateurs allemands. Aussi, une autre, que j'avais également espérée, obtint ma préférence : elle se trouvait au sud de Fribourg-en-Brisgau.

» Dès mon arrivée au nouveau camp j'obtins de vieux

prisonniers des renseignements importants. Une batterie et un champ d'aviation se trouvaient situés respectivement à 4 et 6 kilomètres du terrain que j'avais distingué; hors cela il n'y avait rien à redouter.

» J'envoyai à mon frère tous les renseignements nécessaires au prix de maintes difficultés. J'expédiai quelques cartes d'accusé de réception de colis du lieu le plus proche de mon champ, en attirant dans mes lettres son attention sur ce point. En outre, dans l'enveloppe, au savon, par sous-entendus, je donnais le moyen de traiter l'enveloppe pour lire ce que j'y avais inscrit.

» En trempant le papier dans l'eau, Georges put lire : « Lisière sud, corne est du bois, situé à 3 kilomètres au Nord de tel village ou à 1 kilomètre est de tel autre, etc... »

» Plusieurs fois déjà, j'avais fait allusion à l'emplacement exact du bois, par rapport à un village dont on trouvait quelque part sur mes lettres le nom très facile à découvrir, en continuant à m'intéresser aux plans d'installation de Victor. J'essayais tous les moyens!

» Quelles furent celles de mes missives que mon frère comprit le mieux, je n'en sais rien. Je lui avais fait comprendre qu'il ne devait jamais me répondre que par ces quelques mots : oui, c'est entendu, ça va, etc.

» Lorsque tout fut mis au point, j'écrivis à mon frère pour lui fixer une date en faisant allusion bien entendu à une question d'un ordre tout différent. Georges me répondit :

« *Grand-père ira chez l'oncle Victor huit jours avant la date fixée.* »

» Je préparai tout en conséquence, c'est-à-dire mes signaux, quelques biscuits et surtout le moyen de partir du camp, ce qui n'était pas le plus facile. Mais ce jour-là, je crois que seule une balle dans la peau aurait pu m'arrêter.

» Les sentinelles s'aperçurent de ma fuite, mais, dans la nuit, elles ne purent réussir à me rejoindre. Pendant qu'elles fouillaient les bois, je courais à perdre haleine. J'avais 30 kilomètres à couvrir. Ils ne me fatiguèrent pas. Soutenu par l'espérance, j'étais bien avant l'aube au champ désigné. Il était toujours beau et lisse comme un billard.

» Je parcours les environs. Tout est calme. Il est 4 heures du matin. Je place mes signaux au milieu du champ vert, très distinct par rapport à ceux d'alentour, tous labourés.

» J'ai l'espoir que l'épais brouillard, qui pourrait entraver la venue de mon frère, va se dissiper, comme il fait tous les matins. Hélas! à 5 heures, il est encore plus dense. Je ne vois pas à 20 mètres de moi. Je perds confiance. Les heures sont longues et tragiques. 8 heures, rien! N'a-t-il pas été arrêté par le brouillard? N'a-t-il pas eu l'autorisation de partir au dernier moment? N'a-t-il pas été attaqué en cours de route? Dieu seul peut savoir les idées qui me harcelaient l'esprit dans de pareilles circonstances.

» Étendu sur le ventre, je réfléchis anxieusement, lorsqu'un convoi de camions passe sur la route à moins de 300 mètres. Je ne le vois pas, mais il fait trépider la terre sous moi. Puis, alerte : des coups de fusil sont tirés dans le bois, tout près. Affolé, je cours enlever mes signaux et m'éloigne dans la direction opposée.

» Tout est raté! Maintenant, avec ce va-et-vient, l'atterrissage serait trop risqué. Je m'en veux d'avoir engagé mon frère dans cette aventure. Je dois me cacher. A 500 mètres, je rencontre un immense hangar que je n'avais pas remarqué à cause du brouillard : ce sont des Allemands et des prisonniers roumains qui l'occupent. Ils y soignent des chevaux. Je fais un détour pour chercher un refuge plus loin. Le brouillard me protège; par temps normal, à cette heure, en cette plaine, je serais déjà arrêté.

» Et je ne veux pas être repris, car je suis sûr que mon frère, empêché aujourd'hui, viendra demain et je tiens à être au rendez-vous.

» Pas d'abri. Je suis obligé de me contenter d'un pied d'épines très touffu où je m'installe, après avoir entrecroisé les branches. Je retire mes chaussures, puis mes chaussettes et ma veste que je tords tant elles sont mouillées, car j'ai dû traverser au cours de la nuit plusieurs fossés pleins d'eau sans me dévêtir. Je me prépare à attendre le lendemain tout en grelottant et en claquant des dents. Ma tête est remplie d'idées extravagantes et tristes.

» Il est plus de 10 heures. Je n'entends aucun bruit, lorsque

soudain, je perçois vaguement le son d'un moteur, mais un ronronnement de deux ou trois secondes seulement. Je dégage vivement les branches qui me cachent et m'élance au dehors. Le brouillard ne s'est pas levé. Plus rien. Je m'imagine avoir été le jouet d'une illusion, à moins que le bruit qui m'a fait tressaillir ne soit venu d'un aérodrome allemand voisin.

» Je reste immobile quelques instants, trois ou quatre minutes, et j'entends de nouveau la voix d'un moteur semblable à une reprise au sol, répétée deux fois. Plus de doute! C'est bien vers mon champ. C'est mon frère.

» Je plonge tête baissée, j'empoigne mes signaux (rouleaux de papier blanc, morceaux de linge, de drap, vieux journaux), abandonnant veste, chaussures, chaussettes et biscuits. Je cours aussi vite que je peux vers mon terrain.

» Horreur! J'avais déjà parcouru 500 mètres environ, car j'étais à 1 kilomètre au moins, lorsque je vois l'appareil décoller face à moi, passer au-dessus de ma tête à moins de 20 mètres, enveloppé déjà de brume. Je lève les bras, vainement. Mon frère ne peut pas m'apercevoir. Il ne va pas loin, vire et repasse cette fois à une trentaine de mètres de moi, incliné dans le sens contraire à celui où je me trouve. J'avais en hâte déroulé un peu de mon papier, mais trop peu. Et comble de malchance, c'est de l'autre côté que Georges regardait. J'en étends encore. Il me semble que l'avion revient dans ma direction. Je veux faire brûler mes journaux.

» Mais combien sont lents les mouvements de l'homme à terre à côté des évolutions de ce fringant oiseau de France. J'étais seulement en train de craquer l'allumette que Georges était déjà presque là. Un peu de fumée commençait à s'élever, si peu. Mon feu continua à se consumer plutôt qu'il ne flamba, mais Georges ne repassa plus au-dessus de moi.

» Je l'entendis plus loin, à 2 ou 3 kilomètres, faire des piqués, des montées en chandelle, des virages. Je revécus ses gestes aux reprises du moteur. Puis il s'éloigna.

» Imaginez ce que je pus éprouver pendant tout le temps que ce drame se joua! C'était l'énervement de tout mon être, mon cœur battait à grands coups, et lorsque je sentis partir ce frère qui avait tout bravé pour me sauver, mais en vain, j'eus l'âme arrachée.

» Ce n'était pas à mon sort que je pensais surtout, c'était à Georges. Son courage méritait mieux! Je continuais à entendre et j'entendrai toujours le son de ce moteur qui semblait me parler et m'appeler, baissant et grossissant sa voix, le sifflement de ces haubans qui voulaient m'attirer. Tout semblait soumis à ce travail gigantesque pour m'emmener. Et je restais là, pendant que lui regagnait sa Patrie.

» Je me mis à pleurer à chaudes larmes, tandis que je retournais vers ma cachette. De longues heures passèrent, et je continuais à sangloter. Couché sur la terre, la tête entre les mains, je laissai, toute la journée, libre cours à mon chagrin.

» La nuit vint. J'étais terrassé par la fièvre. J'étais transi de froid. Je sortis et me mis à marcher un peu. J'errai longtemps. Pourquoi étais-je encore là? Je ne sais.

» Je revins à mon buisson. Je pris mes signaux, et, à tout hasard, sans grande conviction, j'allai les placer[1].

» Dans mes lettres, j'avais dit à Georges : « Je te donne trois jours » voulant signifier : « Si tu ne viens pas le premier, viens le second, sinon le troisième. » Comment avait-il interprété ce renseignement essentiel sur lequel je ne pouvais pas insister? De plus, le Grand Quartier Général, qui avait déjà été très bienveillant en lui accordant l'autorisation, n'avait-il pas spécifié que la tentative ne serait point renouvelée?

» Je n'avais donc qu'une confiance très relative dans un nouveau retour. C'est plutôt parce que je n'avais pas quitté la région, étant tout à ma douleur, que je tentai cette chance.

» Jusqu'à 10 heures, j'attendis sans rien voir. Et lorsque la nuit tomba, persuadé que mon frère ne viendrait plus, je partis désespéré, marchant dans la direction de Bâle.

1. Voici comment s'était exprimé Valentin Bourdet dans une lettre, au sujet des signaux : « Lorsque grand-père ira chez Victor, il n'a rien à craindre pour sa santé. Ce dernier le recevra suivant la cérémonie d'usage, lui préparera un bon *thé* (*T d'atterrissage*), ne perdra pas l'habitude de son *rond* de cuir et aura sûrement un bon *feu*. » Dans une autre : « Que grand-père exige bien que toutes les conditions convenues soient appliquées lorsqu'il arrivera chez Victor, sans qu'il s'attarde sur ce marché ». Georges Bourdet prenait la précaution d'envoyer ces lettres non pas directement à son frère, mais à une cousine ou à une tante. Certaines s'égarèrent, ce qui rend plus remarquable encore la façon dont les frères se comprirent. D'autre part, Georges Bourdet écrivait dans un très mauvais français pour empêcher les Allemands de comprendre les allusions.

» Or, j'appris par la suite que mon frère était revenu le lendemain, avait de nouveau survolé — sans atterrir cette fois — tous les abords et le champ que je lui avais désigné à 5 et 10 mètres du sol. Je sus également que s'il n'avait pu partir le premier jour convenu à une heure plus matinale, c'était à cause du brouillard, après un essai, fait à 4 heures du matin, où il avait été obligé d'atterrir, vaincu par la brume[1].

» J'étais donc en route vers la frontière suisse dont une soixantaine de kilomètres me séparait. Je me traînais avec peine, atteint moralement et physiquement. Je franchis 30 kilomètres. J'avais perdu une chaussure en traversant une rivière. Soudain, je fus surpris, alors que j'étais obligé de passer sur un chemin, et je fus arrêté. On me ramena au camp d'où je m'étais évadé et je fus jeté en cellule.

» C'était un local obscur, ressemblant à une cave où l'eau ruisselait sur les murs. Je dus remettre mon unique chaussure au gardien. On m'interdit de changer mes chaussettes trempées d'eau et de retirer mes vêtements qui étaient dans le même état. Ayant demandé un manteau, car je n'avais pas de couverture, j'essuyai un nouveau refus. J'insistai poliment : une formidable gifle fut la réponse et la porte se ferma. Une planche et un pot à eau, tel était le mobilier. Pour marcher je devais me guider en appuyant la main contre le mur. Pendant les quatre premiers jours, un gardien entr'ouvrit la porte chaque matin pendant deux secondes pour me donner 50 grammes de pain, le cinquième jour une soupe à midi; je ne devais en avoir à nouveau que le dixième jour, ainsi de suite pendant quinze jours.

» A ma sortie, on découvrit que j'étais aviateur, ce que j'avais pu cacher jusqu'alors. On me remit en cellule

1. Lorsque, au début de cette aventure, Georges Bourdet en avait soumis l'idée à son chef de groupe et à ses camarades, chacun avait cru qu'il devenait fou. Mais lorsqu'on le vit monter dans son Spad monoplace avec une charge équivalant au poids et à la grosseur de son frère, on comprit qu'il ne s'agissait plus d'un rêve et que la tentative pouvait être faite, malgré les graves périls qu'elle présentait. C'est alors que le commandant du groupe accepta de prendre l'affaire en considération et fit adresser par Georges Bourdet une demande au maréchal Pétain. Celui-ci fit venir le héros au Grand Quartier Général, accorda l'autorisation, félicita et encouragea l'audacieux, lui permettant de faire tous ses préparatifs à sa guise.

pour trois jours avec 50 grammes de pain quotidien. Je réclamai, car les autres évadés touchaient généralement 200 grammes par jour. Il me fut répondu que mon traitement m'était infligé par ordre supérieur et ma réclamation n'eut pas de suite.

» Je fus ramené au camp de Mannheim. J'écrivis aussitôt à mon frère. Nos lettres se croisèrent. Il me demandait de lui indiquer une autre date. Mais je n'avais plus la possibilité de pouvoir utiliser le même terrain, car j'en étais maintenant à 200 kilomètres.

» Quelques jours après, entendant parler d'un prochain départ de sanitaires échangés, je préparai une longue lettre, très détaillée, sur les raisons qui avaient fait manquer ma fuite en avion, sur le champ que nous avions voulu utiliser, sur le trafic des routes à proximité, sur les pays environnants. J'avais en outre choisi deux autres régions assez éloignées l'une de l'autre, donnant pour chacune, dans un rayon de 15 kilomètres, tous les renseignements sur les champs d'aviation allemands, les batteries contre avions et d'autres précisions pouvant être utiles au commandement.

» J'avais convenu d'un code secret pour désigner le secteur que je devrais utiliser parmi ceux proposés, pour indiquer (en nous servant d'une carte en double, quadrillée et munérotée) l'emplacement du champ choisi, des batteries, du terrain d'aviation, et pour ajouter des observations sur les autres obstacles pouvant survenir avant la réalisation de notre seconde tentative.

» Cette lettre très longue, mais écrite sur papier de soie très fin, contenait d'autres renseignements sur le moral de l'ennemi.

» Parmi les sanitaires en partance, je rencontrai un homme brave et dévoué, M. Dubourdieu, qui accepta de se charger de ma missive. Comme il ne devait s'en aller que trois jours plus tard, je préférai lui faire apprendre par cœur tous les renseignements qui eussent pu le compromettre. Je fis une autre lettre qu'il dissimula dans l'ourlet de son mouchoir de poche.

» J'eus le tort de garder la première que je dissimulai dans une rainure faite de champ à une planche de la caisse

qui me servait de bahut. Je ne savais pas, en conservant ce document, quels terribles dangers il me ferait courir peu après.

» Dubourdieu parti, je m'arrangeai pour me faire envoyer vers Lhar. Entre temps, j'avais rencontré dans le camp le sergent pilote Teisserenc, de la C. 43, qui m'indiqua un code pratique pouvant me servir au cas où ma commission ne serait pas faite. Je l'employai aussitôt, écrivant à mon frère de demander aux parents de mon camarade de lui envoyer « la clef de la valise de Sylvain ».

» Ne recevant pas de nouvelles, je continuai à user du procédé qui m'avait été indiqué. Toujours pas de réponse. Je recommençai alors le système des allusions de ma première tentative. Le silence continuait. La raison en était atroce.

» Mon grand et noble frère, le 3 janvier 1918, combattant au-dessus de Saint-Maurice, dans la Meuse, seul contre six avions ennemis, était venu s'écraser sur le sol dans le bois dit du Lia, tandis que l'un des avions allemands s'effondrait dans les prés au-dessous du village de Thillot.

» Ainsi disparaissait le seul lien qui me rattachait à la vie : mon compagnon de chaque jour, celui qui avait tout risqué pour moi, était mort carbonisé. Et moi, je ne soupçonnais rien. Je continuais à lui écrire, à l'appeler au secours. Si j'avais su... je ne crois pas que j'aurais résisté aux traitements que j'allais subir. C'est seulement à mon retour de captivité, le souvenir de toutes les souffrances disparaissant devant la joie de retrouver Georges, que j'appris l'affreuse nouvelle. Il y avait plus de dix mois qu'il n'était plus!

» En mars 1918, j'étais dans la cour du camp, quand un camarade vint me dire :

» — Va vite à la baraque, plusieurs Allemands dont un capitaine fouillent dans tes affaires depuis longtemps et te demandent. »

» Je me rends à cet appel. Le capitaine Lœw me toise et me demande :

» — C'est vous l'aviateur Bourdet? Vous voulez vous évader?

» — Oui!

» — C'est vous qui avez écrit ces lettres?

» En même temps, il me montrait plusieurs de mes missives saisies par la censure. J'étais bien obligé d'avouer.

» — Votre frère est déjà venu pour vous chercher?

» — Oui.

» — Vous n'êtes pas un prisonnier!

» — Pardon, je suis un prisonnier de guerre.

» — Vous mentez.

» Je proteste. Il me coupe la parole :

» — Taisez-vous. Vous mentez.

» Et, se tournant vers les soldats :

» — Déshabillez-le!

» Tandis qu'on procédait à l'opération, l'officier ajouta :

» — Ah! ah! eh bien! puisqu'il vous plaît d'être un martyr pour votre pays, vous le serez.

» Mes doublures sont décousues, mes boutons enlevés. La fouille se fait de la façon la plus complète. On emporte toutes mes affaires et, quand je suis rhabillé :

» — Qu'on le mène à la prison, — ordonne le capitaine Lœw.

» Quelques instants après, deux de mes camarades, les caporaux Schmidt, de Nancy, et Babon, de Paris, passant à proximité de ma cellule, m'avertirent que j'allais être emmené à la gare de Rigsheim et conduit à Karlsruhe. Je ne pensais pas qu'on avait découvert les papiers compromettants. Mais cet incident mettait des entraves à mon évasion. Je dis donc à mes amis :

» — Préparez-moi quelques biscuits. Dès qu'on m'emmènera à la gare, par n'importe quel moyen, j'échapperai aux soldats et je reviendrai par ici.

» Je leur indiquai un endroit où ils pourraient me donner les vivres nécessaires.

» On vint me chercher. Beaucoup de civils étaient massés à la porte de la prison pour me voir sortir. Deux soldats, casque à pointe, baïonnette au canon, m'encadraient. On me fit grimper dans une charrette. Impossible de sauter : mes deux gardiens me serraient et je ne pouvais pas remuer.

» Nous nous dirigeons vers la salle d'attente de la gare. Au moment de franchir la porte, je fais un brusque demi-tour, et, mes sabots à la main, — car on avait pris la précau-

tion de me chausser ainsi, — j'exécute un magistral démarrage.

» Par bonheur, la rue était sillonnée de femmes et d'enfants. Mes gardiens n'osaient pas tirer. Mais ils me poursuivaient. Je fis plusieurs crochets et, gagnant le talus de la voie ferrée, je parvins à me cacher. Je tombai dans un fossé plein d'eau, et j'y restai. J'aurais d'ailleurs voulu aller plus loin que je n'aurais pas pu.

» J'entendis les Allemands — et ils étaient nombreux — qui couraient à ma recherche dans toutes les directions, mais je ne fus pas aperçu et la nuit survint.

» Avec précaution, je sortis pour aller au rendez-vous que j'avais fixé à mon camarade Babon. Il arriva bientôt et, me lançant trente biscuits, me confia :

» — Tiens, et débine-toi, c'est un vrai bouleversement partout. La police de Karlsruhe est arrivée en auto. La gendarmerie est là. On casse tout pour fouiller dans la baraque. Les soldats qui t'ont laissé fuir sont en tôle[1].

» — Tâche de me passer un manteau, mon vieux, je grelotte.

» — Pars, pars, il y a longtemps que tout ce que tu possédais est embarqué.

» Et ce brave cœur me jeta sa veste.

» J'appris par la suite que le caporal Babon fut conduit nu-pieds à travers champs, tenu par une ceinture et encadré de deux soldats, l'un armé d'une baïonnette et l'autre d'un revolver.

» Je partis. Cent cinquante kilomètres me séparaient de la frontière vers Schaffhouse. Mais sans carte, sans boussole, je me rendis compte après une nuit de marche dans cette direction, à travers la Forêt Noire, que je mourrais de faim avant d'être arrivé. Je décidai donc d'aller vers Bâle en suivant la crête ouest de la Forêt-Noire.

» Durant tout mon parcours, il tomba jour et nuit une pluie battante et le vent fut sans cesse violent. D'autre part, le froid de ce mois de mars était particulièrement désagréable. J'étais à peine couvert. Tel fut mon calvaire.

» Et la solitude à travers cette succession de pics de 800 à 1 400 mètres! Je grimpais souvent sur les genoux tellement ils étaient abrupts et je descendais en m'asseyant

1. Ils eurent deux mois de prison et l'un, devenu fou, dut être interné.

sur le sol. Je ne voyais rien sous ces bois, dans ces ronces, ces rocailles. J'étais incapable de distinguer quoi que ce fût à un mètre devant moi. Quand je voulais marcher, en descendant les montagnes, je roulais pendant plusieurs mètres, après avoir heurté une souche d'arbre. Ou bien, je mettais le pied dans le vide et roulais au fond d'une carrière. Il m'arriva de tomber de 3 mètres de haut à pic. Je saignais du nez, j'étais meurtri, mais la fatigue annihilait toute autre douleur.

» Le cinquième jour, j'avais fini ma provision de biscuits. Par la suite, je ne pus rien trouver à manger, sauf, un jour, quelques pissenlits. La nuit, je buvais dans tous les fossés que je trouvais, mais, dans la journée, ne bougeant pas de mon embuscade et n'ayant pas de récipient pour recueillir l'eau de pluie, je mourais de soif.

» Je marchai onze nuits avant d'atteindre la frontière, c'est dire les détours que j'avais dû faire. Je n'empruntais ni route, ni chemin, ni sentier. Pour me diriger, je me repérais sur Fribourg-en-Brisgau. Et je dus perdre deux nuits pour contourner cette ville. Sous bois et dans les montagnes, je m'étais une fois de plus égaré. Je fis au moins 40 kilomètres de trop en cette circonstance, car je dus revenir jusqu'aux premières maisons du côté sud pour m'orienter de nouveau.

» De Fribourg, je suivis le sommet des crêtes de la Forêt Noire qui longent la plaine du Rhin et je me repérai de nouveau à Mullheim, d'où je piquai vers Bâle. Pour cette partie du parcours, j'avais étudié la carte depuis longtemps.

» A part ces difficultés, j'eus quatre incidents nocturnes : la traversée de l'Elz, cours d'eau assez fort pour moi qui ne sais pas nager; je me jetai à l'eau tout habillé et faillis me noyer.

» Quant à la Weize, qui est moins large, je la franchis également à pied : le courant était très violent et j'avais de l'eau jusqu'au cou.

» Une fois, n'ayant pas aperçu un village, je passai une route, à côté d'une sentinelle allemande. Il pleuvait à torrents. J'avais, comme d'habitude, mes sabots à la main. L'Allemand fut tellement surpris que j'eus le temps de m'enfuir avant de savoir s'il m'adresserait la parole.

» Enfin, je fus suivi à travers champs, vers trois heures

du matin, pendant quelques centaines de mètres. L'on m'interpella. Je ne sais ce qui m'était dit, mais je pus maintenir la distance entre celui qui me poursuivait et moi, et je ne fus pas inquiété davantage.

» De jour, je ne fus presque jamais tranquille. Il y avait toujours des bûcherons autour de moi, à moins de 50 mètres de ma cachette. Il en passa même à 3 ou 4 mètres à plusieurs reprises. Mais ce ne furent que des alertes.

» Le choix de ma retraite dépendait de la région où je me trouvais. Je la recherchais avec soin pendant au moins une heure avant le jour, m'écartant de ma route jusqu'à 4 à 5 kilomètres, quitte à revenir la reprendre le soir, là où je l'avais quittée.

» Les derniers jours, on le conçoit, je ne tenais plus debout. Je ne pouvais jamais fermer l'œil dans la journée, étant complètement trempé par la pluie et, la nuit, je m'endormais malgré moi, en marchant, lorsque je n'avais pas à grimper ou à descendre à pic. Il m'arrivait de tomber de fatigue, de rester là pendant dix minutes, un quart d'heure, et de reprendre mon chemin pour tomber à nouveau quelques instants plus tard.

» Lorsque j'aperçus les lueurs de Bâle, j'avançai avec plus de prudence encore! N'ayant pas de carte, mon intention était de passer en n'importe quel point de la frontière situé au nord et au nord-est d'Islingen, c'est-à-dire vers la pointe avancée.

» Il ne me restait plus que 2 kilomètres à franchir, lorsque j'entendis une patrouille. Je me couchai. Les soldats passèrent très près de moi, fouillant le bois, mais ne me virent pas. A partir de ce moment, je me mis à ramper... Trois heures du matin : les lueurs de Bâle qui me servaient de point de direction disparurent. Plus de lune, la nuit noire.

» Je rampai encore sous les taillis, aplatissant les feuilles qui craquaient sous mes genoux, écartant les branches entrecroisées.

» A un moment, je me trouvai tout près de deux sentinelles qui parlaient à voix basse. « Enfin! » pensai-je : je n'ai plus que quelques mètres à faire, et je serai en Suisse.

» Je continuai de ramper longtemps encore. Mais on n'avance

guère par ce moyen et avec toutes les précautions à prendre.

» Le jour commençait à poindre. Si j'étais en Suisse! Je faisais des prières. Je dévorais par la pensée les petits pains que je me voyais déjà mendier chez un boulanger de Bâle. J'espérais et j'hésitais pourtant. Mais la faim me tenaillait.

» Je pris donc le parti de sortir du bois où je me trouvais et je tâchai de découvrir Bâle à l'horizon. Aucun indice! Un village là-bas. Tant pis, je me dirigeai de ce côté avec prudence. Je guettai quelque temps : deux bûcherons en sortirent, la hache sur l'épaule. A 100 mètres, un autre les suivait. Je le laissai arriver et lui posai cette question :

» — Parlez-vous français?

» — *Nein*!

» — *Sind sie Deutsch?*

» — *Ia.*

» — *Und dieses Dorf?*

» — *Auch!*

» Mais il reprit vite :

» — *Du bist ein Soldat, ein Gefangener!*

» Et il courut sur moi. Mais je me méfiais. J'étais à 3 mètres de lui, encore mes sabots à la main. Je démarrai et m'enfuis lestement à travers champs, tandis que les deux autres bûcherons se joignaient à lui pour me poursuivre. Des paysans du village arrivèrent à la rescousse et, quand je fus arrivé au sommet d'une colline après 1 500 mètres de course, je vis en me retournant une vraie meute, anxieuse de sonner l'hallali. J'avais pris de l'avance. Je perdis de vue mes adversaires, mais je courus longtemps encore devant moi et, le soir, pour faire le chemin du retour, je jugeai que j'avais fait au moins 15 kilomètres.

» Dès la tombée de la nuit, je fis une marche d'approche. J'arrivai à 500 mètres de la frontière sans rien entendre. Une étiquette sur un arbre m'indiqua la proximité de la terre de la liberté. Je commençai à ramper. J'arrivai devant un haut treillage de fils de fer. Une sentinelle ayant entendu remuer fit quelques pas de mon côté, cria : « *Halt!* » mais s'éloigna sans m'avoir vu. Je reculai et longeai le treillage qui formait un demi-cercle. Quand j'en distinguai la fin, je m'approchai.

» J'allais atteindre le sol suisse, lorsqu'un factionnaire poussant un hurlement sauvage se précipita sur moi, qui me trouvais à plat ventre, et m'appuya sa baïonnette entre les épaules.

» J'étais pris.

» D'autres surgirent aussitôt, me passèrent un cabriolet aux mains et m'informèrent, en apprenant mon nom, que je n'avais aucune chance de passer, car, depuis mon évasion, une surveillance active était exercée, les sentinelles et les patrouilles doublées.

» — Il y a mille marks, — ajoutaient-ils, — pour celui qui vous a arrêté.

» Je fus enfermé au poste d'Islingen et, le lendemain, à Lorrach. J'y passai une nuit, et une escorte nombreuse me conduisit à Karlsruhe où je fus enfermé à la prison civile.

» Un moment après, deux policiers ouvrirent la porte de ma cellule. Sans dire un mot, ils m'enchaînèrent les mains et les pieds : la chaîne de chaque poignet passait à travers les poches et, très tendue, allait attacher les chevilles.

» Ainsi ligoté, j'allai au cabinet du juge d'instruction civil.

» — Ah! c'est l'espion, son affaire est claire; s'il souffre, ce n'est pas pour longtemps, — telles étaient quelques-unes des réflexions que j'entendais autour de moi.

» Le juge me tint à peu près ce discours avant de commencer son interrogatoire. Je dis « à peu près », car il n'y avait pas d'interprète et mon interlocuteur parlait très mal le français.

» — Inutile de mentir. Nous savons tout. Vous êtes non pas un prisonnier de guerre, mais un espion.

» A chacune de mes protestations, il m'interrompait, criant : « Taisez-vous, vous ne faites que mentir. »

» Durant tout l'interrogatoire, à chacune de mes réponses, il en fut de même.

» — Il faut, — déclara-t-il, — que vous disiez que vous êtes envoyé par le gouvernement français pour transmettre les renseignements qu'on a découverts.

» — J'ai transmis ces renseignements pour mon évasion.

» — C'est faux! D'ailleurs, que vous vous défendiez ou non, votre affaire est claire, vous serez fusillé.

» La perspective n'était pas réjouissante! Durant cinq jours, trois heures le matin, trois heures l'après-midi, on m'envoya de l'un à l'autre, civil ou militaire, pour me faire interroger.

» Mes mains ligotées par les chaînes étaient noires. Je ne les sentais plus.

» On s'obstinait à me mettre en présence de gens ignorant presque complètement notre langue et déformant, à dessein ou non, le sens de toutes mes paroles.

» — Vous avez dit cela, — prétendait-on.

» — Jamais de la vie.

» — Vous mentez encore, vous mentez toujours. Je vous affirme que vous avez avoué.

» Les uns et les autres dictaient à un secrétaire des déclarations que je n'avais pas faites, en ajoutant que cinq minutes après je m'étais rétracté.

» — On vous fusillera, — telle était la conclusion de chaque entrevue.

» Excédé, je finis par répondre un jour :

» — Fusillez-moi, si cela vous fait plaisir. Ce ne sera jamais qu'un crime de plus que vous aurez sur la conscience.

» J'étais parfaitement résigné, d'autant plus que, depuis mon arrestation, soit depuis six jours, on ne me donnait que 50 grammes de pain et un quart de litre d'eau chaude et trouble, dénommée soupe, chaque matin, et autant le soir. Comme je n'avais pas mangé pendant les six jours qui avaient précédé mon arrestation, je vous laisse à penser dans quel était de lucidité je me trouvais devant mes juges[1].

» Un jour, on me mit en présence d'une sorte de détective, nommé Homburger. Il me toisa longtemps, m'offrit une cigarette. Il s'aperçut alors que j'avais les mains enchaînées aux pieds.

1. Le régime de cette cellule fut le même pour Valentin Bourdet pendant deux mois. Vers le quarante-cinquième jour, étant dans un état de faiblesse qui faisait croire qu'il allait mourir, il reçut quelques biscuits et deux cakes gâtés, plus 500 grammes de pois séchés au four, pris dans un de ses colis. Le malheureux les avala crus, tant il était tenaillé par la faim. Il fut très malade cinq jours, sans soins. Durant deux mois, il ne fut pas admis à sortir de sa cellule pour se promener, même cinq minutes. D'ailleurs, il était dans un état de délabrement qui l'aurait sans doute empêché de se tenir debout.

» — Racontez-moi, — dit-il sur un ton affable, — tout ce que vous avez fait.

» Il parlait le français très correctement. J'espérais enfin me faire comprendre. Je lui racontai toute ma vie depuis le début de ma captivité. Je ne niai pas l'intention de m'évader par la voie des airs et expliquai que c'était la raison pour laquelle j'avais donné des renseignements.

» J'en étais à la moitié de mon récit, étant mis en confiance, car il me laissait parler sans m'interrompre, lorsque, tout à coup, il rejeta le corps en arrière, comme un coq qui veut battre des ailes, étendit les bras, en criant :

» — Arrêtez! arrêtez! vous dis-je, tout ce que vous me racontez est pure invention. Vous mentez, vous mentez! Vous êtes un espion! Fixez-moi dans les yeux.

» Je le croyais devenu subitement fou. Il avait l'air, lui si calme, si placide jusqu'alors, d'avoir été traversé par une décharge électrique. Dirigeant ses doigts vers mes yeux, il m'obligea à le fixer pendant dix minutes, comme s'il voulait m'hypnotiser. Puis il répéta avec des intonations différentes :

» — Vous mentez! Vous mentez!

» — Je vous ai dit la vérité.

» — Jamais personne ne vous croira. Il faut, vous devez dire la vérité.

» — Je ne peux pas raconter autre chose.

» — Eh bien! on vous fusillera!

» Il m'interrogea ensuite comme l'avaient fait tous ceux qui l'avaient précédé.

» Lorsque, un mois après, on me fit signer le « protocole », tissu d'inexactitudes qui me fut traduit par un secrétaire ne donnant même pas le quart des mots en français, j'eus la présence d'esprit — vraiment providentielle, étant donné l'état mental où je me trouvais — d'ajouter au-dessous de ma signature :

» *Je n'ai pas compris la traduction.*

» Il y avait deux mois que j'étais en cellule dans la prison civile, lorsqu'on me transféra à la prison militaire, où j'appris que le pilote Teisserenc, qui m'avait indiqué le code secret pour écrire, était enfermé à cause de ce fait.

» Bien entendu, nous étions dans des locaux différents et une garde sérieuse veillait pour nous empêcher de correspondre. Je fus cependant autorisé à me promener de dix minutes à une demi-heure dans une courette, sur laquelle donnait ma cellule. Deux sentinelles me surveillaient.

» Pensant que Teisserenc devait se promener comme moi, je grimpai au barreau du soupirail de ma cellule et je le vis en effet un jour allant et venant, pâle comme un mort, les mains derrière le dos.

» Je hasardai un petit cri. Il comprit. Malgré les sentinelles qui le surveillaient et avaient les yeux constamment fixés sur ma cellule, je pus convenir avec lui d'une place où laisser tomber un petit morceau de papier, roulé dans un peu de mie de pain. Ce procédé réussit; nous pûmes échanger quelques mots. Mais que de précautions à prendre pour nous baisser au moment opportun sans être vus! Aussi nous décidâmes de ne recourir à ce moyen que dans les cas urgents[1].

» Des semaines et des mois s'écoulèrent dans ce lugubre endroit. Juillet arriva. Rien de nouveau.

» Un jour enfin, je reçus une feuille de l'Ambassade d'Espagne m'informant qu'elle m'avait choisi un avocat, Me Kreutzer, de Karlsruhe. Celui-ci vint me voir et me trouva dans un pitoyable état. J'étais déprimé et faible au suprême degré. Songez que je n'avais pas pu prononcer un mot depuis mon internement en cette prison, que je n'avais reçu aucune lettre et que je ne pouvais rien lire!

» Maître Kreutzer me demanda de lui dire ce que j'avais à répondre pour ma défense. Mes facultés étaient tellement amoindries que je n'arrivais plus à me rappeler ce que j'avais fait, ni ce qui avait été dit à l'instruction. Comment ne suis-je pas devenu fou? Je me le demande!

1. Lorsqu'on lui avait parlé de Teisserenc, — dont on avait trouvé le nom sur un carnet, — Bourdet avait déclaré qu'il était en France. Mais sans doute, d'après des lettres arrivant à son adresse, on avait dû deviner que c'est en captivité que Bourdet et Teisserenc s'étaient connus. On fit des recherches et on trouva le pilote. Arrêté, Teisserenc n'avait pas nié avoir donné le code secret, en ajoutant qu'il ne savait pas l'usage qu'en ferait son camarade. Bourdet, de son côté, n'avait rien avoué au sujet de Teisserenc. Celui-ci fut poursuivi néanmoins, mais au conseil de guerre, il ne fut même pas interrogé. Ce qui ne l'empêcha de subir plus de sept mois de cellule. Il ne fut relâché que quinze jours *après* l'armistice.

» Mon avocat me fit donner du papier et un crayon, afin de me permettre d'écrire ce que je pourrais lorsque la mémoire me reviendrait. Pendant tout un mois, du matin au soir, je dus travailler énergiquement pour reconstituer mes tribulations. Souvent, la nuit arrivait alors que je n'avais pas pu écrire plus de dix lignes dans ma journée. Petit à petit, je me rééduquai, les idées revinrent. Je remis alors mon mémoire à Me Kreutzer.

» Je dois dire que, dans les derniers jours, ma besogne avait été facilitée du fait qu'on m'avait lu l'acte d'accusation, en me prévenant que je comparaîtrais devant le conseil de guerre, le 15 août, avec mon co-accusé Teisserenc. On m'avait aussi donné la liste des témoins : trois soldats français, des gardiens allemands, des civils, des officiers, en tout une quinzaine.

» Le grand jour arriva. Je me rappelle que j'étais très calme depuis la veille.

» Huit heures du matin, on m'ouvre. Encadré par des sentinelles je gravis l'escalier conduisant à la salle du conseil de guerre. Sur le palier je retrouve Teisserenc.

» — Tout est en branle-bas, — lui dis-je. — Il s'agit sûrement d'un ou deux condamnés à mort.

» — T'en fais pas, vieux, — me répond-il.

» — Ça se tassera!

» On nous introduit. Nous prenons place au banc des accusés, devant un important piquet : casques à pointe et baïonnettes. Les juges sont installés, revolver au côté, guindés dans leur uniforme, plusieurs avec un monocle.

» Un huissier fait entrer les témoins, les place. Le président donne lecture de l'acte d'accusation. Traduction nous en est faite.

» Je peux résumer le tout dans ce motif.

« *Avoir envoyé pendant les années* 1916, 1917 *et* 1918 *au commandement ennemi des renseignements militaires très précis dans le but de nuire à l'Allemagne* ».

» L'auteur avait mis un certain raffinement dans son argumentation : d'après lui, on se trouvait en présence d'une bande d'espions dont les chefs avaient été arrêtés; la personne qui se nommait Vincent dans les lettres et écrivait à Bourdet

ne serait autre qu'une créature du directeur de l'aviation française, etc.

» Après la lecture de l'acte d'accusation, le président annonça que l'audience se déroulerait à huis clos et l'on fit sortir les témoins. L'interrogatoire commença devant un secrétaire de l'ambassade d'Espagne.

» Je répondis naturellement à toutes les questions posées et donnai toutes les explications possibles pour prouver que les renseignements que j'avais donnés n'avaient pour objectif que de rendre possible ma fuite en avion. Des interruptions, des questions insidieuses ne réussirent pas à me démonter.

» Le capitaine Lœw me traita encore de menteur, déclarant que, lorsqu'il m'avait interrogé, je n'avais pas donné les mêmes explications. Je ripostai :

» — Vous m'avez questionné toujours sans interprète assermenté, contrairement aux prescriptions. Vous ne comprenez pas très bien le français et le parlez de façon aussi incorrecte. Vous vous êtes contenté de me menacer de mort sans jamais m'écouter.

» Il fit alors consulter le protocole pour montrer aux juges que j'avais apposé ma signature au bas. Il croyait triompher.

» Sa victoire fut de courte durée, car je fis aussitôt remarquer que j'avais ajouté une observation qu'il n'avait pas vue : « *Je n'ai pas compris la traduction.* »

» Me Kreutzer, qui me défendit d'ailleurs avec une parfaite loyauté et un beau dévouement, se servit de cet argument qu'il ignorait l'instant d'avant, car j'avais oublié de le lui révéler. En quelques mots, il blâma sévèrement l'autorité allemande d'avoir voulu par des mensonges arriver à faire fusiller un prisonnier innocent.

» — La justice allemande, — ajouta-t-il, — se déconsidérera à jamais si elle se laisse entraîner dans une pareille voie.

» Le capitaine Lœw se remuait comme un diable pour reprendre l'avantage. Il s'ingéniait à fournir de nouvelles preuves de culpabilité, mais il ne put empêcher le tribunal de délibérer sur la demande de supplément d'enquête déposée par mon avocat.

» Lorsque les juges revinrent, ils annoncèrent que le verdict était ajourné pour supplément d'enquête. Le capitaine

Lœw demanda à citer de nouveaux témoins pour confirmer ses dires. Me Kreutzer réclama une descente de justice sur les lieux avant de juger et une consultation auprès d'officiers aviateurs allemands sur les possibilités de réalisation du projet que j'avais échafaudé avec mon frère.

» Remis de nouveau en cellule, je fus deux mois plus tard confronté avec le capitaine Schmidt qui m'avait interrogé, lors de l'instruction et avec le policier Homburger. Mon camarade Teisserenc assistait à la confrontation et avait prêté serment, ainsi qu'un interprète allemand, pour écouter tout ce que je dirais.

» Aucune accusation supplémentaire ne fut recueillie.

» Nous fûmes informés que le second conseil de guerre siégerait le 17 novembre, mais l'armistice fut signé le 11.

» Mes tribulations n'étaient pas terminées.

» Je fus informé par mon avocat que, d'après les conditions de l'armistice, j'allais être conduit dans un camp, puis rapatrié. Un officier de la Direction des prisonniers de guerre le lui avait affirmé. C'était l'affaire de deux ou trois jours.

» Une semaine après, j'étais encore en cellule, et, l'anarchie régnant un peu dans le personnel de la prison, on ne m'apportait même pas de soupe et l'on ne m'accordait plus ma promenade quotidienne.

» J'écrivis au général, commandant l'Inspection des prisonniers de guerre, lui exposant ma situation irrégulière. Un soldat se présenta presque aussitôt dans ma cellule :

» — Je suis, — dit-il, — le délégué des soldats membres du Conseil des Soldats, Ouvriers et Paysans. Pourquoi avez-vous écrit au général?

» Je voulus lui raconter mon cas.

» — Nous sommes les maîtres ici, — reprit-il, — et c'est à nous que vous appartenez!

» — Mais les conventions d'armistice?

» — Il n'y a pas de convention pour nous, pas plus que nous n'avons à tenir compte de l'ancien régime. Nous avons parfaitement le droit de vous garder, de vous juger et de vous condamner.

» Et il partit.

» J'appris qu'il avait tenu le même langage à Teisserenc,

qui avait fait remettre au C. O. S. une lettre pour l'ambassadeur d'Espagne. Voici comment : un C. O. S. vint nous ouvrir et nous emmena dans une chambre où se trouvaient plusieurs autres membres du Conseil des Soldats, Ouvriers et Paysans. Nous fûmes reçus par un : « Bonjour, camarades, » et, tout de suite, la main sur l'épaule :

» — Voyons, — dit un feldwebel, — vous êtes des amis, des ouvriers comme nous! Pourquoi êtes-vous là?

» Nous voulûmes expliquer.

» — Tout cela n'est rien! On va vous faire sortir comme on a fait sortir le grand-duc de son château et Guillaume de son palais. Vous pourrez dire là-bas en rentrant en France que nous sommes les maîtres et que tout se passe dans le calme et la justice.

» Notre situation était trop délicate pour répliquer. Cependant, si nous étions là encore depuis dix jours, n'était-ce pas à eux que nous le devions? Notre interlocuteur pérora quelques instants et nous fit reconduire à notre cellule avec l'assurance que nous sortirions le lendemain.

» Plusieurs jours passèrent sans que notre situation changeât. Je réclamai à nouveau. On me répondit :

» — Votre cas n'est pas très clair, le général dit qu'à la rigueur on pourrait mettre en liberté votre co-accusé, mais que nous avons le droit de vous juger; vous devez rester ici tous les deux.

» Ce qui était inexact, mon ami Teisserenc ayant été libéré deux jours plus tôt.

» Et moi? D'une part, le C. O. S. de Karlsruhe subissait l'influence d'un certain capitaine Bartling, qui voulait se venger des aviateurs alliés, parce que sa villa avait été écrasée par une de nos bombes; d'autre part le général Isbert, commandant le XIVe corps, déclarait : « Il faut conserver des otages, sa peau sauvera peut-être celle d'un des nôtres; qu'il reste en cellule. »

» Je mandai alors mon avocat qui, apprenant l'injustice dont j'étais victime, vint me voir :

» — Je suis allé chez le général commandant l'Inspection, — me dit-il. — Je l'ai convaincu que vous devriez être en liberté depuis vingt jours, mais il m'a répondu que seul

le général Isbert, qui avait porté l'accusation contre vous, avait qualité pour décider de votre sort. Or, ce général voulant vous garder comme otage, je l'ai avisé que j'allais porter plainte contre lui.

» Me Kreutzer réfléchit cependant et préféra informer l'ambassadeur d'Espagne à Berlin, qui fit aussitôt donner par le ministre de la Guerre l'ordre au général Isbert de ne pas conserver de prisonniers de guerre après l'armistice!

» Deux jours plus tard, cet ordre arrivait. C'était le 2 décembre.

» Je fus extrait enfin de ma cellule, où j'avais passé tant de mois de misère, et conduit dans une baraque dans la ville de Karlsruhe. Nous étions gardés par des sentinelles et j'appris que, dans deux ou trois jours, je serais transporté à la forteresse de Rastadt.

» C'en était trop. Malgré la garde vigilante qui nous surveillait j'eus vite décidé de m'évader encore une fois. Je profitai d'un moment d'inattention, le lendemain matin, et me faufilai à l'extérieur du bâtiment. Je pris en hâte la route conduisant au Rhin, abandonnant volontiers tous les objets qu'on m'avait confisqués lors de mon arrestation.

» Cette fois, mon évasion fut sans histoire. J'atteignis le Rhin et le traversai sans incident au pont de Maxau. Malgré mon état de faiblesse, quand j'aperçus la sentinelle française qui agitait son casque en l'air, je me mis à courir comme un perdu... qui se retrouve après tant de souffrances.

» Quel ne fut pas mon désespoir en apprenant que mon pauvre grand frère, dont j'étais sans nouvelles depuis dix mois et qui s'était si bravement dévoué pour moi, était tombé au champ d'honneur! »

L'adjudant Valentin Bourdet dont nous venons de reproduire le récit dut être hospitalisé pendant un mois, puis reçut un congé de convalescence de deux mois. Mais, après ce trimestre, il n'était encore que l'ombre de lui-même; au mois de juin 1919 — ce fut alors que je le vis pour la dernière fois — il n'avait encore reçu aucune récompense, ni citation, ni galon de sous-lieutenant, en dépit de l'héroïsme dont il avait témoigné pendant ses années de douloureuse captivité.

JACQUES MORTANE

LES CHARDONS DU BARAGAN[1]

Et voici le jour de mon éloignement dans le monde... Je l'attendais, prêt à tout. Il me fut particulièrement favorable.

Ce matin-là, — en partant avec d'autres hommes pour aller chercher deux charriots de fourrage à Giurgeni, — mon père me dit :

— Hier soir, après la bourrasque, j'ai vu les porcs « charrier » de la paille dans leur gueule. Cela veut dire que le « Crivats » se mettra à souffler aujourd'hui ou demain. Ne me fais pas des histoires avec ces chardons! Passons l'hiver ici... Au printemps on verra.

Je ne répondis rien, et il sut à quoi s'en tenir, car il m'embrassa. Pauvre père... Mais c'est ainsi : chacun avec sa destinée. Si la mienne a changé du tout au tout, si aujourd'hui je fais ce que bon me semble dans *ma* maison et sur *ma* terre, c'est, en grande partie, à cette étourderie d'enfant désobéissant que je le dois.

Le Roumain est une créature curieuse. Je n'ai jamais entendu parler d'un peuple qui sache, mieux que le nôtre, chanter ses joies et ses douleurs, et qui soit en même temps si humble, si docile, si tristement replié sur le trop peu que la vie lui octroie.

Il y avait à la ferme quatre gamins et trois fillettes, maigres, sales, pieds nus et loqueteux, comme moi. Pour la grande ruée des chardons, ils se contentaient de molles velléités :

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mai.

une randonnée de deux lieues, puis retour à la « mamaliga pas plus grosse qu'une noix ». C'étaient de petites épaves-nées. Aussi, je jugeai qu'il ne valait pas la peine de leur faire part de mes intentions.

Par contre, les gamins du village ne parlaient depuis une semaine que des chardons.

— Ah! cette année je vais faire la *latâ*[1]!

Les enfants de gens aisées, autant que ceux des pauvres « collés à la terre », — les uns parce que trop gâtés, les autres par excès de tourments, — se promettaient en chœur de faire la *latâ* :

— Je pousserai jusqu'à Calarashi! — criait l'un.

— Moi, jusqu'à Bucarest! — renchérissait un autre.

Certes, il ne s'agissait pas de couvrir 100 ou 200 kilomètres à pied, mais, Dieu tout puissant! quelles ne sont pas les audaces, les rêveries, les suppositions, les espérances qui ne pourraient trouver gîte dans le cerveau d'un gosse né sur les flancs du Baragan!

Pourquoi, par exemple, ne rencontrerait-il pas une grande dame enrubannée, jolie et tendre, qui passerait justement avec son phaéton à six chevaux? ou un de ces haïdoucs aux *flintas* meurtrières, qui tuent les tyrans et versent les ducas dans les mains calleuses de l'ilote? ou, encore, une folle fillette de seigneur, qui court elle aussi avec les chardons, qui le prend par la main, le conduit devant madame sa mère et dit : « Voici, maman, mon fiancé! »

Pourquoi pas? Ne fallait-il donc croire à rien de tout ce que grand'mère avait tant raconté à la *goura sobéi*[2]? A rien, non plus, de tout ce qu'avait dit, depuis, ce sorcier de père Nastasse, le vieux vacher du village? Lui, surtout :

Moche Nastasse din Livezi
Cel c'o suta de podvezi
Sa le vezi sa nu le crezi
(Père Nastasse de Lievezi
Qui accomplit cent besognes :
A le voir faire, on ne veut pas en croire ses yeux).

On disait cela de lui? Un petit bonhomme, pas plus grand que

1. Grosse bêtise.
2. Devant l'âtre.

sa matraque, boiteux, un peu bossu d'une épaule, les yeux larmoyants, camus, hirsute, perdant toujours son pantalon, il était l'âme du village; un coup de canif dans le ventre, et voilà la bête debout; une vache tombait-elle malade, il lui enfonçait la main dans le derrière, jusqu'au coude, et la voilà guérie; un veau « venait-il » mal, avec sa main encore il le faisait « venir », « le museau gentiment couché sur les deux pattes de devant »; un pourceau frappé de diarrhée par la crise de croissance, il le rendait *cazac* avec une poignée d'avoine « mélangée d'on ne savait pas quoi »; un chien menacé de rage, il le brûlait avec un fer rouge entre les yeux et c'était fini. Il savait masser mieux qu'un *baba*, prédire sans défaillance le temps qu'il ferait, et indiquer, dès leurs trois mois, les poulettes qui allaient devenir de bonnes pondeuses et les coqs qui seraient les plus « travailleurs ».

Mais il fallait voir père Nastasse lorsqu'il chatrait un poulain ou un taurillon à l'aide de quelques baguettes et d'un bout de ficelle. C'était à peine si la bête écarquillait un peu les yeux quand, il la « soulageait » en un tournemain, lui chantonnant :

Approche-toi, petit :
Tu vivras célibataire,
Les filles ne t'aimeront que mieux.

Quant aux enfants, nul, plus rapidement que père Nastasse, ne savait leur apprendre à compter, sans faute, « jusqu'à cent ». C'est alors que, levant son bâton, il leur disait impérieusement :

— On ne devient *un om* qu'en s'en allant de par le monde! Surtout lorsqu'on a un grain de malice dans la caboche, ce qui arrive à nous autres *cojans* aussi.

Et il citait des exemples :

— Regardez monsieur Vasilika, juge à Calarashi, monsieur Endrei, chapelier à Bucarest, monsieur Takén, grand manufacturier à Braïla. Ce sont tous des fils de *cojans* de chez nous! Qu'est-ce qu'ils seraient aujourd'hui s'ils n'étaient pas partis? Des *argats!* Des traîne-savates! — Et les voilà *des hommes!*

Les gamins, faisant cercle autour de lui, l'écoutaient, se

toisaient entre eux pour découvrir le futur « juge à Calarashi » et rêvaient comme seule l'enfance peut le faire.

J'allai les trouver, ce matin du jour où mon père s'en alla pour trois jours, à Giurgeni.

***

Je devais me munir d'un *codrou*[1] de mamaliga et de deux ou trois poireaux, victuailles pour cette journée de fuite à laquelle je me préparais, et, chez nous, chez la Doudouca, il n'y en avait pas. Mais Brèche-Dent, le fils du charron du village, m'avait promis de me les procurer. C'est lui que j'allai voir.

Je le rencontrai en route. Il était avec son père, tous deux allant jeter sur le Baragan la charogne d'une vache qu'on avait couchée sur une herse d'épines traînée par un cheval.

— Elle a été mordue par une belette, — me cria-t-il. — Viens voir : père va l'écorcher.

Ce fut vite fait, puis, la peau de la vache sur la herse, le charron se dépêcha de rentrer.

— Maintenant, — fit Brèche-Dent, — allons assaillir le boulanger! Il est dans le village, avec sa *cotiouga*[2]. Peut-être qu'il y aurait moyen de lui chiper un pain. Ce serait épatant, pour notre galopade après les chardons, hein? Une *boulca*[3]... Il y a longtemps que je n'en ai pas mangé. Toi non plus, sûrement.

Sûrement... Comme tous les paysans, j'en étais privé moi aussi. Mais, voler le boulanger, non, cela ne me disait rien!

— Je me contenterais d'un peu de mamaliga, — lui répondis-je.

Brèche-Dent m'allongea un horion :

— Que tu es bête!... Mamaliga et poireau, tu en auras, c'est entendu, mais le pain est meilleur.

Combien il devait être meilleur, surtout pour les pauvres petites bouches, je m'en suis convaincu en arrivant dans le

1. Bon morceau.
2. Espèce de tombereau fermé.
3. Pain, en argot.

village, où les enfants faisaient un vacarme du diable, en suivant la *cotiouga* du boulanger.

— Du pain!... du pain!... du pain!...

On n'entendait que ces mots-là et les aboiements des chiens, affolés, eux aussi, par le passage du boulanger. Le malheureux! Pour les cinq ou six kilos de pain qu'il parvenait à vendre dans notre village, c'était une vraie bataille qu'il devait livrer, chaque semaine, à la meute des gamins. Les coups de fouets pleuvaient sur leurs têtes. Et encore, rarement il se tirait sans dommage. Ce jour-là, Brèche-Dent réussit à lui escamoter un pain. Mais il fut dénoncé par un camarade envieux, et le boulanger alla demander les quatre sous au charron, qui paya, après force jurons et menaces à l'endroit de son fils :

— Cette fois je t'assommerai, sache-le bien! — lui hurla-t-il, — à moins que tu ne rentres plus à la maison!

Brèche-Dent s'enfuit, le pain sous le bras et entouré de toute la bande, qui le suppliait :

— Une miette!... Rien qu'une miette!...

Bon garçon, il distribua la moitié du pain. J'en eus une miette, moi aussi.

— Le reste, ce sera pour demain, — dit-il.

Et tous ensemble nous allâmes trouver père Nastasse au pâturage. Mis au courant du vol et de la menace, le vacher s'empressa de consoler Brèche-Dent :

— Que ton père la ferme! — s'écria-t-il. — Je sais, moi, qu'il volait à ton âge bien plus que toi. Voici le pope, qui peut en témoigner.

Le pope était là, un vieillard à face placide et au nez rouge. Loqueteux comme toute la commune. Très brave au reste. Il se plaignait au vacher de se voir dans l'obligation de faire lui-même la fenaison et le maïs. Il jurait :

— *Ceara ei de biserica*[1] qui n'est pas seulement fichue de nourrir son pope!

— Et moi! — répliquait père Nastasse, — moi qui fais tant de corvées pour des riens : pour une courge, un tamis de farine de maïs, rarement quelques œufs. Quant au troupeau,

1. Sacré nom d'une église.

je dois trotter, clopin-clopant, de mars à septembre, pour deux francs par tête de bétail.

— Oui, Nastasse, tu es aussi tourmenté que moi, — acquiesça le pope.

Et, fouillant dans la poche de sa soutane rapiécée, il en tira une petite bouteille.

— Tiens, Nastasse, bois une gorgée de cette bonne *tsouïca!* Cela fait passer le chagrin.

Père Simion n'était plus prêtre que de nom. Son église, comme la plupart des églises villageoises, était fermée pendant toute la semaine, faute de fidèles. Dimanches et fêtes, quelques vieilles accablées de courbatures assistaient à la liturgie. Elles lui laissaient quelques francs pour les cierges lors des deux tournées du sacristain, qui passait avec le plateau, en criant comme à des sourds :

— Pour l'é-gli-i-se! Pour l'hui-i-le!

Des morts il y en avaient rarement, ainsi que des mariages et des baptêmes. Au premier du mois, lorsque le pope allait bénir les ménages, on lui jetait, dans l'eau bénite de son chaudron, des boutons et des centimes, au lieu de sous.

Mais les gens l'aimaient, car il était tolérant et drôle. On racontait de lui une histoire amusante.

En vieillissant, la mémoire le trahissait souvent. Aussi, pour pouvoir répondre sans défaillance aux chrétiens qui lui demandaient, à brûle-pourpoint, « combien de jours il restait encore jusqu'à Pâques », il avait pris l'habitude, au début du grand Carême, de se munir d'autant de grains de maïs qu'il y avait de jours jusqu'à Pâques. Et chaque jour il jetait un grain. De cette façon, lorsqu'un paysan lui posait la question embarrassante, il sortait de sa poche tous les grains, les comptait et répondait avec précision.

Mais, une fois, un diable de gamin lui glissa dans sa soutane une poignée de maïs. Alors, ce fut en vain que le pauvre pope jeta son grain quotidien, il en restait toujours trop, et la grande fête approchait. Aussi cette fois-là, pressé de questions, le pope finit-il par montrer aux gens le tas de maïs qui gonflait sa poche et répondit :

— Plus de Pâques, cette année-ci!

***

Il pouvait être minuit quand Brèche-Dent vint frapper à la porte de la grange où je dormais seul. Je le conduisis par la main jusqu'au tas de sacs vides, qui me servait de lit. Il s'y nicha tout de suite, grelottant.

— Mon père m'a battu comme jamais, — murmura-t-il doucement.

Sa voix était tellement changée que je le reconnus plutôt à son haleine de bébé. Il continua :

— J'ai attendu jusque tard dans la nuit, puis j'allai me glisser dans le foin d'une meule. C'est là qu'il m'a attrapé, pendant le sommeil. Il m'eût tué, je crois, si ma mère n'était accourue pour m'arracher de ses mains. Tout de même!... Ce père...

Brèche-Dent ne pleurait pas. Je devinai son visage osseux, pâle, très mobile, aux petits yeux ardents. C'était mon seul ami. Je l'aimais comme mon frère.

— As-tu faim?— me demanda-t-il encore, avant de s'endormir. — Je garde toujours la moitié du pain. Elle est là, sur les sacs. Prends-en, si tu veux.

— Et toi? — dis-je; — qu'as-tu mangé aujourd'hui?

— Du maïs grillé. Il me reste un épis, mais il est froid et dur.

— Donne-le moi.

Fouillant dans son sein, pour tirer l'épi, il lâcha un gémissement.

— Je suis tout couvert de bleus, — expliqua-t-il.

Je grignotai le maïs, en pensant que je n'avais jamais été battu, moi. Ce père, tout de même! Pauvre Brèche-Dent... Je le pris par le cou et nous nous endormîmes ainsi.

Quelle matinée!... L'aube ne pointait pas encore quand une secousse inouïe me réveilla en sursaut : la porte de la grange venait d'être arrachée de ses gonds.

— Le Crivatz! — m'écriai-je.

Mais Brêche-Dent ne broncha pas, tant il dormait lourdement. Je ne dis plus rien. Je le laissai continuer son

sommeil, il en avait besoin, et je restai les yeux écarquillés dans le noir.

La cour, chez la Doudouca, était *comme sur le Baragan* — on ne le dit pas pour rien — *vraïchté*[1]. La grange, surtout : le dos tourné au nord, elle était la plus exposée au Crivatz. Par un gros trou, qui devait avoir été jadis une fenêtre, le vent s'engouffrait furieusement, épais comme une vague. J'en frémissais de plaisir. Maintenant que la porte gisait à terre, le Crivatz semblait un torrent qui pénétrait par la brèche, nous lavait le visage et coulait par l'ouverture béante de la porte démolie. Je me figurais même que, s'il n'avait pas fait si noir, j'aurais pu saisir le fleuve du vent; tant je le sentais lourd et froid.

Dehors, c'était un branle-bas harmonieux, avec des sifflements, des grondements, des craquements. Une cheminée mugissait comme un taureau. Des planches tombaient partout. J'écoutais tout cela, seul, le regard fixé sur le trou de l'ancienne fenêtre, pendant que mon compagnon ronflait, la tête enfouie sous les sacs.

Soudain, une brusque poussée de bise, puis v'lan! quelque chose d'épouvantable est projeté sur mon visage et me pique au point de me faire saigner.

— Les chardons! Les chardons! — hurlai-je, repoussant le ballon épineux que le Crivatz nous envoyait.

Brèche-Dent bondit, alors, et tout joyeux :

— Ils sont là? — s'écria-t-il; — allons vite!

Pas besoin de nous habiller, nous l'étions. Chacun un bâton à la main, les *caciulas* bien enfoncés sur la tête, nous voilà dehors, sans oublier ce reste de pain qui devait remplacer la mamaliga et les poireaux.

L'impossible vie frénétique! Aujourd'hui, à vingt années d'écart, je suis encore à me demander si cette féerie-là n'a pas été un rêve, si mon enfance l'a vraiment vécue... Car, à aucun moment, depuis les temps légendaires de la barbarie turque, mon laborieux et doux pays n'avait connu des jours aussi atroces que ceux dont je vous entretiens le long de cette histoire; jamais ma tendre nation n'en a plus cruellement souffert. Mais qu'en savions-nous, nous les enfants? Hormis

1. Presque sans clôture, délabrée.

l'ingrate existence de tous ceux qui naissent dans une chaumière, hormis ces privations constantes qui liment, qui modifient l'être humain et qui ne révoltent plus personne, à force d'habitude, — qu'en savions-nous, de l'universel gémissement qui s'échappait des millions de poitrines paysannes, d'un bout à l'autre de la Roumanie? Rejetons du paresseux et libre Baragan, aux abords duquel la vie se transmet dans la somnolence et se perpétue dans le mirage, nous grignotions innocemment l'épi de maïs que Dieu voulait bien faire pousser et déplorions en sourdine l'insuffisance de notre portion de mamaliga. « Pas plus grosse qu'une noix », celle-ci l'était partout, — par tout le pays roumain, — avec cette différence qu'ailleurs elle coûtait aux hommes des sueurs de sang, tandis que nous, oubliés par Dieu et par les sangsues humaines, nous la gagnions « en nous grattant la tête ». De cela, nous ne nous doutions pas. Nous allions l'apprendre, emportés par le Crivatz, qui commence à souffler sur le Baragan le jour où ses chardons sont prêts à semer leur mauvaise graine.

***

Aux lueurs d'un ciel vaguement blanchi par l'aube, des nuées éparses de chardons moutonneux bondissaient dans l'espace mi-opaque, tantôt rasant le sol incertain et tantôt s'éclipsant haut dans les ténèbres, telle une affolante mitraille d'ombres sphériques déclanchées par un Dieu fou.

— Ah! si nous pouvions leur montrer dessus et voler comme des *smeï!* — soupira Brèche-Dent, avec un sincère regret, au moment où nous allions être happés par la campagne grise.

Et aussitôt, Crivatz et chardons nous arrachèrent l'un à l'autre. L'instant d'après, nous n'étions plus que deux fantômes, galopant ventre à terre. Je distinguais mon compagnon au loin, peinant dur à maîtriser son beau chardon. Le mien, tout aussi gros et parfaitement rond, ne me donnait pas moins de fil à retordre, car ça soufflait en tempête. Et il ne s'agissait pas de poursuivre mille chardons à la fois, mais, le plus longtemps possible, le même : car les beaux étaient rares. Armés de perches légères à la pointe en croc, nous pou-

vions briser l'élan de nos arbrisseaux volants dès qu'ils manifestaient le désir de nous semer en route. Parfois nous étions obligés de les arrêter afin de reprendre haleine.

Plus haut sur jambes que mon compagnon, je pensais l'avoir devancé d'un kilomètre quand les premiers rayons du soleil projetèrent leurs plaques de pourpre sur le grand remue-ménage du Baragan. Alors j'enlevai mon chardon au bout de ma perche et me hissai sur un monticule, d'où j'aperçus, à l'orée du désert, père Nastasse qui s'acharnait à demander, pour son troupeau, une dernière journée de nourriture à un pâturage balayé par le Crivatz.

Bientôt parut Brèche-Dent, suivi par une traînée de camarades espacés, dont certains étaient déjà essoufflés. Ils surgissaient d'un peu partout, dans le pêle-mêle des chardons qui roulaient en même temps que les gamins. Par moments, les uns et les autres se confondaient à ne plus savoir quelle boule était un chardon et quelle autre un gamin, jusqu'à ce qu'une *caciula* pointue, deux bras et un bâton minuscules se redressassent brusquement, s'agitant sur deux pattes, comme un mulot. Puis de nouveau le Crivatz les emmêlait.

Je repris ma course avant leur arrivée.

Quand, une heure plus tard, ils me rattrapèrent à la seconde étape, leur nombre était réduit de moitié. Du village, de la ferme de Doudouca, plus trace à l'horizon. Plein Baragan... Chardons qui filaient en sifflant dans l'air limpide... Petites meules de broussaille allant leur train boiteux... Corbeaux désemparés... Interminables alignements de monticules, dont nous choisîmes le plus grand pour nous y abriter.

Nous étions six en tout. Deux d'entre eux, étant pieds nus, saignaient déjà lamentablement. Ils abandonnèrent à cette halte, nous offrant gentiment leurs provisions de mamaliga et de poireaux. Brèche-Dent les régala de « miettes » de pain et ils prirent le chemin du retour, un peu chagrins.

Ce fut une dînette des plus enviables, à quatre. Jamais mamaliga et poireaux au sel n'ont connu des bouches si gourmandes, jamais *platchinta* au beurre et au fromage n'a été apprécié comme ces « miettes » de pain que Brèche-

Dent nous distribua généreusement, en guise de gâteaux. Il était si bon, ce pain, que les deux autres compagnons demandèrent « encore une miette ».

— Je vous donne tout le reste, — fit Brèche-Dent, — mais vous échangerez vos *opinci* contre les nôtres!

En effet, ils avaient des sandales presque neuves, alors que les nôtres étaient percées aux talons.

— Vous n'irez pas bien loin, — expliqua mon camarade, — tandis que Mataké et moi... Dieu sait!

Les autres se regardèrent hésitants.

— C'est trop peu... — dit l'un d'entre eux.

— Comment trop peu? — s'écria Brèche-Dent.

Et, montrant les bleus sur son visage :

— Regarde ce que m'a coûté ce pain!

Le compagnon parut convaincu, mais :

— Tu me donneras, par-dessus le marché, quatre boutons de nacre! — conclut-il, délaçant ses *opinci*, geste qu'imita son ami, au nom duquel il traitait d'autorité.

Ils eurent les boutons de nacre, le reste du pain et nos *opinci* trouées. Nous chaussâmes les leurs, parfaites, puis :

— C'est votre tour, maintenant, de nous donner une « miette » de pain! — insinua Brèche-Dent. — Nous avons oublié de nous faire une *galouchka*[1].

Cet oubli troubla un instant les deux possesseurs du suprême morceau de pain, mais, braves camarades, ils acceptèrent le sacrifice. Nous en fîmes, tous, des *galouchka*, que nous logeâmes sous nos bonnets, afin de les savourer à la prochaine étape.

Et ne retenant plus nos chardons, nous nous élançâmes, en criant avec le vent :

Vira la Profira
Sapte galbeni lira!
(En avant vers la Profira
où la livre vaut sept ducats!)

1. Cette *galouchka* (quenelle), dans nos plaines, n'est que la dernière bouchée de pain ou de *covrig* (craquelin) que certains enfants, après l'avoir mâchée, n'avalent pas, mais sortent de leur bouche, sous la forme d'une boulette, et mettent de côté, pour se réserver le plaisir de la manger « une seconde fois. »

***

Il n'y eut pas d'étapes à quatre, car nos deux camarades saignèrent des talons avant d'avoir couvert une lieue. Celui qui avait marchandé l'échange des *opinci*, plus endurant, voulait pousser encore un bout, mais l'autre, abandonnant son chardon, s'était cramponné à la veste de son ami et pleurait. Cela lui valut un tape sur le bonnet, qui lui aplatit sa *galouchka*. Le pauvre en gratta, quand même, les débris sur ses cheveux au fond de la *caciula*, et la mangea en sanglotant.

Comme il était possesseur d'une précieuse boîte d'allumettes, Brèche-Dent s'offrit à la lui racheter contre deux boutons de nacre.

— Tu m'en donneras trois!

— Je t'en donnerai trois.

Ainsi, la seconde bonne affaire fut faite, grâce à ces boutons de nacre, dont nous raffolions tous, parce qu'ils étaient très rares et fort beaux. Ils valaient dix fois les boutons de métal. Pour se les procurer, il n'y avait guère que deux moyens : les arracher aux vêtements féminins de la maison et essuyer de terribles raclées, ou les gagner au jeu des boutons, à l'exemple de Brèche-Dent, qui était le détenteur de presque tous les boutons de nacre du village. Il y en avait un troisième moyen, un peu humiliant, on l'a vu : c'était de troquer des *opinci* neuves contre de très mauvaises, ou de se faire enlever sa boîte d'allumettes, article de la ville, plus rare et plus important que le pain même, car le petit villageois, qui ne peut allumer son feu dans la brousse, est tout aussi malheureux qu'un chasseur à bout de munitions. C'est pourquoi Brèche-Dent eut la bonté de céder une partie des allumettes, ainsi qu'un morceau de *scarpiniche*[1]. Après quoi, nous nous séparâmes.

Ils retournèrent en boitant, la tête penchée contre la bise qui les renversait presque. Nous les regardâmes jusqu'à ce qu'ils eussent disparu.

Alors le Baragan nous parut bien plus désert. Nous étions vraiment seuls, et tous deux des enfants. J'attendais que mon compagnon dît quelque chose, ou qu'il reprît la course,

1. Côté de la boîte qui sert à allumer.

mais lui attendait la même chose de moi. Et nous restions plantés là, l'épaule contre le vent, un pied sur la perche qui retenait le chardon, chacun évitant de regarder l'autre dans les yeux. Nous scrutions plutôt le côté de l'infini qui venait d'engloutir nos camarades.

Était-il plus sage de les suivre?

Je me le demandais, le cœur gros, quand je vis Brèche-Dent ôter sa caciula, y cueillir sa galouchka et se mettre à la mordiller lentement, tout entière, à son plaisir. Ce que voyant, j'ôtai moi aussi ma caciula...

Mais je n'eus pas le temps d'y cueillir ma galouchka, un furieux coup de vent emporta nos chardons et nos bonnets avec!

Des cris de joie furent la réponse. Et la galopade recommença de plus belle.

C'est ainsi que le destin trace la route de l'homme...

***

Nous courûmes pendant toute cette première journée, longue et riche comme une vie, pleine de ciel, de terre, de soleil et de Crivatz. Le soir, elle se remplit de ténèbres inconnues, qui nous surprirent en plein désert. Alors nous eûmes peur, mais nous nous gardâmes de nous l'avouer, chacun voulant paraître vaillant aux yeux de l'autre.

— Il n'y a pas de revenants, Mataké, tu peux en être tranquille! — fit Brèche-Dent, en regardant autour de lui.

— Il n'y en a pas, je le sais... Dans les cimetières, peut-être...

— Non plus! J'y suis allé, une fois, la nuit.

Et il se signa trois fois en disant :

— Il faut se signer quand même.

Je me signai tout content.

Nous nous étions arrêtés pour camper dans un petit vallon plein de ronces, où il faisait encore plus noir que dans la plaine. Là, abrités contre le Crivatz, nous allumâmes un bon feu et décidâmes de passer la nuit. Brèche-Dent sortit de ses poches nos vivres, mais la chaleur et la fatigue nous écrasèrent sur le champ. Nos bras alourdis refusèrent de porter les ali-

ments à notre bouche. Les bâillements nous décrochaient les mâchoires. Et nous nous renversâmes, l'un contre l'autre, les yeux pleins de notre feu rouge entouré de nuit noire. C'est l'image que j'emportai dans mon sommeil, qui n'alla pas jusqu'au matin.

Un coup de vent, pendant la nuit, avait projeté la cendre brûlante contre le tas de ronces de chardons et de broussailles, qui gisait depuis toujours dans le vallon et qui prit feu. Nous nous réveillâmes, hallucinés, devant les flammes qui montaient jusqu'au ciel. La grande chaleur nous obligea à nous réfugier sur les rebords du vallon, où nous somnolâmes une éternité, face à l'incendie, le dos tourné au Baragan noir. — Soudain un galop furieux traversa les ténèbres, fit vibrer le sol et nos entrailles, et nous précipita au fond du vallon, où le feu se mourait lentement.

Mon cœur battait à me couper le souffle. Le visage de Brèche-Dent était cadavérique. Muets, tous deux, c'est en vain que nous nous interrogions des yeux sur la nature de ce galop inexplicable. J'avais peur d'entendre le son même de sa voix. Pendant longtemps, au milieu du silence, chaque craquement des branches que le feu consumait secoua douloureusement nos corps pétrifiés d'épouvante.

A un moment, mon compagnon voulut me dire quelque chose. Il ne put faire que de remuer les lèvres. Puis, quand les dernières flammes furent sombres, nous ne pûmes même plus nous regarder dans les yeux, ce qui augmenta notre terreur. Alors nous nous enlaçâmes bien étroitement.

Il était temps, car de nouveau le galop fantastique trépida dans la nuit, en rasant cette fois le bord de notre fosse.

Cela dura jusqu'à l'aube; alors, épuisés, les joues inondées de larmes, nous sûmes que toute cette frayeur nous la devions à un jeune étalon, échappé de quelque ferme seigneuriale. Il parcourait le Baragan en long et en large, terrifié par les chardons qui volaient au-dessus de sa tête.

Tranquillisés, nous nous rendormîmes comme deux anges battus, pour ne nous réveiller que sous les aveuglants rayons du soleil que le Crivatz n'arrêtait pas une minute de fouetter. Un bon appétit nous fit dévorer toutes nos provisions. Et la vie réapparut à nos yeux telle qu'elle est.

Pleine de lumière et de laideur.

Je connaissais bien la lumière. De sa laideur, je ne savais pas grand'chose, ce matin-là, mais deux décharges de carabine, qui retentirent au moment où nous nous apprêtions à quitter le vallon, devaient m'instruire aussitôt sur la cruauté de l'homme. J'étais, cependant, loin de deviner le drame, qui fut rapide.

— Ce doivent être des chasseurs, — dis-je, en entendant les détonations.

— Sûrement, — acquiesça Brèche-Dent.

Et il grimpa jusqu'au bord du plateau, jeta un coup d'œil sur le Baragan, et recula effrayé :

— Deux gendarmes, penchés sur un homme qu'ils ont tué! — gémit-il.

Nous nous réfugiâmes vite derrière la colline, nous cachant dans des ronces. De là, nous vîmes les gendarmes traîner le corps, chacun par un bras, droit sur le vallon, où ils le firent rouler d'un coup de botte. A la vue de la cendre fraîche, l'un d'eux dit :

— Quelque berger a passé la nuit ici...

Ils s'éloignèrent sans plus, au pas militaire, la carabine au dos.

Lorsqu'ils eurent disparu à l'horizon, nous allâmes voir l'homme qu'ils avaient tué. C'était un jeune paysan, loqueteux. Il gisait, face au ciel éblouissant, les bras ouverts, les jambes écartées, la mine ébahie. Ses poignets, bleus, prouvaient qu'il avait porté des menottes durement serrées.

Brèche-Dent, qui se tenait debout à la tête du mort, s'accroupit brusquement et lui ouvrit une paupière :

— Il a les yeux verts, — fit-il.

Puis se levant :

— Fuyons avant que le procureur n'arrive!

Mon compagnon redoutait le procureur, comme tous les paysans; mais sur le Baragan, c'est le charognard qui remplace le parquet.

***

Nous n'avions plus nos chardons, ni nos perches, car le feu les avait consumées. Nous n'avions pas davantage l'envie

de courir avec d'autres chardons, que le Crivatz faisait sans cesse rouler autour de nous.

Les bras ballants, nous marchions, silencieux, poussés par le vent. Parfois nous pariions « à celui qui marcherait le plus longtemps les yeux fermés », jurant de ne pas tricher, mais nous trichions quand même, ce qui ne nous empêchait pas de nous étourdir. Puis, la silhouette d'un bâtiment surgit à l'horizon : c'était la gare de *Tchoulnitza*, cœur du Baragan. De loin, elle ressemblait à une baraque abandonnée dans le désert et reposant sur d'interminables brancards noirs. Quelques arbres chétifs la faisaient paraître encore plus solitaire. Le chef de gare courait à toutes jambes après un chien, qui courait, lui, après une poule. Une femme, les jupes soulevées par le vent, se donnait beaucoup de mal pour étendre du linge.

Nous évitâmes ce ménage tourmenté par le Baragan et nous nous dirigeâmes vers le cabaret de la station, plus hospitalier, d'habitude, aux va-nu-pieds, que les hommes « qui portent le vêtement de l'État ». Le tenancier, un paysan robuste au visage bonasse, nous accueillit mieux que nous ne l'espérions. Nous lui avouâmes être partis avec les chardons, et il ne nous gronda pas, nous régala de pain, de lard et même d'une limonade. Pour tout interrogatoire, il se borna à nous demander « de quel côté » nous étions.

— Du côté de Hagieni, — avais-je répondu.

Et ce fut tout. Mais peu après survint un lampiste de la gare, et celui-ci nous harcela de questions qui allèrent jusqu'aux menaces : qui nous étions, pourquoi nous avions quitté la maison, où nous allions.

— On devrait vous remettre aux gendarmes! — conclut-il.

— Laisse les enfants tranquilles! — lui cria le cabaretier. — Tu n'es pas père, ni marié, tu ne sais donc rien!

Le lampiste se tut promptement. Il demanda ensuite « un verre », qui lui fut refusé d'un bref mot turc : *iok*! Et l'aubergiste se mit à lire un journal.

En cet instant se passa quelque chose d'affreux : une jeune paysanne, toute couverte de poussière, les pieds ensanglantés et le visage boueux, surgit au seuil du cabaret et, s'appuyant au chambranle, cria d'une voix enrouée par les pleurs :

— Chrétiens!... N'avez-vous pas vu deux gendarmes menant un paysan lié?

Brèche-Dent eut un haut-le-corps :

— Nous n'avons rien vu! — répondit-il, affolé.

La femme disparut aussitôt en courant. Le lampiste se tourna alors vers mon ami, le fouilla d'un regard inquisiteur et lui dit :

— Ta réponse précipitée me prouve...

— Je t'ai dit de laisser les enfants tranquilles! — coupa le tenancier. — Tu as trop bu ce matin. Va-t-en d'ici!...

Il s'en alla. Et nous trouvâmes prudent de déguerpir à notre tour, après avoir baisé la main de l'aubergiste.

Dans la station, un train de marchandises, qui se dirigeait vers Bucarest, faisait un grand bruit de ferraille. Nous n'avions jamais vu de pareilles choses sur le Baragan, et en contemplant ses multiples manœuvres, l'espoir naquit en nous de nous y accrocher au moment du départ :

— On dit qu'il va aussi vite que le vent! — me chuchota mon compagnon. — Cela doit être merveilleux!

Ce fut merveilleux en effet. Nous étant cachés dans un wagon chargé de bois de construction, le train nous emporta, sans plus s'arrêter jusqu'à Lehliou. En route nous sortîmes de notre cachette, pour regarder le pays, et nous vîmes en quelques heures des choses qui demandent une année pour être connues, surtout des paysans qui labouraient des terres presque stériles et qui battaient leurs femmes et leurs bêtes. D'autres voyaient leurs chargements renversés, à cause des mauvaises routes, et leurs chars cassés, loin de toute habitation, seuls à se débrouiller au milieu des champs.

Vers la fin du voyage nous fûmes découverts par un *frânar*[1]. Il ne nous fit rien. Installé dans la guérite du wagon précédent, il s'était mis soudain à jouer de la flûte. C'est son jeu qui nous attira vers lui. Nous nous approchâmes d'abord avec précaution. Puis, comme il nous souriait gentiment, nous vînmes l'écouter de près. C'était un homme d'âge mûr, qui semblait rêver. Il crachait souvent dans ses doigts, humectait les trous de la flûte etjouait des *doïnas*, en fronçant les sourcils.

1. Cheminot chargé du frein.

Peu avant d'entrer en gare de Lehliou, il joua la mélodie chère à mon père et à moi :

Ils sont partis les Olténiens...

Cela me fit beaucoup pleurer, le visage dans les mains.

***

En arrivant à Lehliou, le *frânar* nous dit :

— Alors! vous êtes-vous bien amusés? Maintenant, attendez un peu : tout à l'heure va passer vers Tchoulnitza un « train mixte », et je parlerai à un collègue pour qu'il vous ramène à la maison.

— Mais nous ne sommes pas de Tchoulnitza et nous n'irons plus à la maison! — s'écria Brèche-Dent.

— A-a-ah!... Ça c'est une autre paire de manches! D'où êtes-vous, donc, et où allez-vous?

— Nous sommes du côté de Hagiéni et nous allons dans le monde!

— Dans le monde!... C'est grave!... Et vous ne m'avez pas l'air de badiner... Venez avec moi!

— Vous ne nous remettrez pas aux gendarmes?

— Que Dieu m'en garde!... Je suis moi-même un de ceux qui vont dans le monde, et j'en suis parti encore plus jeune que vous. Aussi, je voudrais savoir comment je pourrais vous être utile, car, sûrement, vous n'avez pas quitté la maison parce que trop gâtés : « Le chien ne fuit pas la tarte, mais le gourdin[1]. »

Il s'absenta un instant, revint, soucieux, et se dirigea, nous à ses côtés, vers une auberge sise près de la gare, où l'on voyait stationner beaucoup de voitures de paysans. C'est là que notre sort se décida de lui-même et de la façon la plus imprévue.

L'auberge était bondée de paysans, qui rentraient d'une grande foire. Dès que nous y pénétrâmes, le regard de Brèche-Dent se croisa avec celui d'un jeune villageois qui consommait, en compagnie d'une belle paysanne, tout au fond du magasin. Un moment, ils restèrent ainsi, comme fascinés,

1. Proverbe roumain.

puis l'homme se donna une tape sur la cuisse et s'écria, d'une voix qui attira sur lui les regards de tous les consommateurs :

— Je m'attendais plutôt à la mort qu'à te voir ici, Yonel! Approche-toi!

Yonel (que nous appelions Brèche-Dent parce qu'il l'était) s'approcha timidement, baisa la main droite de l'homme et se mit à pleurer dessus, sourdement.

— Ne pleure pas! — dit l'autre. — Voici ma femme, Lina. C'est mon frère, imagine-toi! — fit-il à sa compagne.

Yonel baisa aussi la main de la femme, qui lui prit la taille, le cajola et fit cesser ses larmes.

— Qui sont tes compagnons? — lui demanda son frère.

— Ma foi, — répondit le *frânar*, — quant à moi, je ne suis plus rien, maintenant qu'il s'est trouvé des parents, mais je puis boire un verre à votre santé!

Nous prîmes place à table. Peu après, notre aventure était connue par tout le monde.

— Histoire de chardons! — s'écria le frère de Yonel, la mine assombrie. — Ce n'est pas la faute des enfants, ni celle des parents! Le pays tout entier, de Dorohoï à Vârciorova, n'est qu'un Baragan, sur lequel se promènent, le fouet à la main, des chardons autrement vénéneux. Ce sont ces chardons-là qu'il faudrait extirper, si nous voulons ne plus voir, entre autres malheurs, les enfants quitter la maison et s'en aller dans le monde!

— Tu parles trop fort, Costaké! — lui chuchota son épouse, jetant des regards inquiets autour d'elle. — Ne crois-tu pas que c'est le moment de partir? Les chevaux se sont assez reposés.

Costaké se leva; c'était un jeune homme plein de santé, robuste, très brun. Ses yeux étincelaient de colère :

— Allons!

Puis, posant une main sur ma tête :

— Tu viens donc avec nous en Vlachka! — me dit-il tendrement. — Là-bas aussi les chardons prennent la meilleure place au soleil, mais au moins je t'apprendrai, ainsi qu'à Yonel, le métier de carrossier. Vous construirez, un jour, des voitures pour les paysans et irez les vendre dans les

foires, comme moi. Et vous connaîtrez le pays et ses tourments.

J'allai, avec Costaké, sa femme et Yonel, dans le département de Vlachka.

***

La commune s'appelait : *Trois-Hameaux*. Nous y arrivâmes par un après-midi sombre, glacial, pluvieux, écrasés de fatigue et trempés jusqu'aux os, malgré le sac dont chacun se protégeait la tête et le dos. Il faisait presque nuit. Toutefois, je compris tout de suite pourquoi ce lieu s'appelait Trois-Hameaux : c'étaient, en effet, trois agglomérations villageoises séparées par deux ruisseaux qui se joignaient juste devant la mairie. Commune pauvre. Les maisons, couvertes de jonc pourri, s'enterraient dans le sol. De méchantes clôtures, tressées de ronces, les entouraient, sans les mettre à l'abri d'une incursion.

Nous ne fûmes pas accueillis, comme de coutume, par la meute des chiens furieux. On entendait leurs aboiements enroués sortir de dessous les meules de foin aplaties par les pluies.

Nous arrivâmes à la maison de Costaké, qui était celle de son beau-père, Toma le charron, fameux artisan. Elle était sise au bord d'un des deux ruisseaux, — longue rangée de chambres réunie aux ateliers de forge et de carrosserie. Notre arrivée fut saluée par un tapage assourdissant : la vaste cour boueuse, plongée dans l'obscurité, retentit de vociférations d'hommes et de femmes, de criailleries de gamins et de hurlements de chiens fous de joie. Les adultes s'embrassaient. Les gamins fouillaient dans la voiture. Les chiens nous sautaient dessus et nous salissaient affreusement. Et aussitôt l'attention de la famille se porta sur nous, les deux étrangers. Qui étions-nous?

— Qui êtes-vous? — nous demandèrent les quatre apprentis carrossiers.

Brèche-Dent leur répondit :

— Je suis Yonel, le frère de Costaké; et lui, c'est mon frère, c'est Mataké.

— D'où êtes-vous?

— De Yalomitsa.

— Et vous resterez avec nous?

— Oui; nous apprendrons à construire des voitures pour les paysans et irons les vendre dans les foires, comme Costaké.

— Ce ne sera pas demain! — railla un apprenti.

Je regardais le beau feu de la forge, s'assoupissant lentement, pendant que nous entrions, pêle-mêle, suivis par les chiens, dans une grande *tinda* qui pouvait aisément contenir une douzaine de personnes, et d'où les chiens furent promptement chassés par la grand'mère, qui se fâcha de leur audace. La « grand'mère » dorlotait un garçonnet de trois ans, le seul enfant du jeune couple; au reste, nullement vieille, l'épouse du père Toma semblait être la directrice de toute la maison, car c'est à elle que l'on s'adressait pour toute chose. Nous la trouvâmes accroupie devant l'âtre, le petit sur ses genoux et lui racontant un de nos interminables *basmes*, qu'elle modifiait selon sa fantaisie :

« ... Et le méchant *sméou* cria de nouveau :

» — Un tison et un charbon, veux-tu te taire, garçon?

» Alors *Fet-Frumos* disait :

— » Un tison et un charbon, parle toujours, garçon!

L'enfant interrompait :

— Mais pourquoi *Fet-Frumos* ne tuait pas le *sméou*?

— Parce qu'alors le *basme* serait fini et grand'mère n'aurait plus rien à raconter à Patroutz! — lui répondit son père, qui vient l'embrasser et lui offrir un beau pantin, acheté à la foire.

Puis, se penchant vers l'oreille de sa belle-mère :

— Comment va Toudoritza?

— La même chose : pleurs et pleurs!... Une jolie fille comme elle! On dirait qu'il n'y a plus d'autres garçons sur la terre!

— Cela ne se commande pas, tu le sais bien.

Je compris qu'il y avait dans la maison « une jolie fille », qui n'était pas sortie à notre rencontre, et qu'elle pleurait pour avoir été délaissée. J'appris toute l'histoire aussitôt après, car, allant à la forge pour nous y familiariser, les apprentis nous la racontèrent en détail. C'est Brèche-Dent qui osa les questionner, malicieusement :

— Nous connaissons déjà tout le monde ici, — fit-il, — sauf Toudoritza. Elle doit être malade...

Il n'en fallut pas davantage :

— Non, elle n'est pas malade, — s'écria un rouquin bavard, — elle pleure en cachette, parce que Tanasse, qu'elle devait épouser, vient de se fiancer avec une *târâtura*,[1] Stana, qui est encore maintenant la maîtresse de notre boyard. Elle est même enceinte de lui. C'est que le pauvre Tanasse a beaucoup de bouches à nourrir, ses vieux parents et des petits frères, et ils sont « endettés-vendus » au boyard, qui leur « pardonne » toutes les dettes, maintenant que Tanasse consent à épouser Stana, « pour la sauver de la honte ». Et même il leur donne de la terre et du bétail. C'est dommage pour Tanasse, qui est un brave garçon. Lui aussi est malheureux, mais il ne peut pas faire autrement. Voilà pourquoi Toudoritza se cache du monde et pleure toute la journée.

***

Au repas du soir, comptant les « bouches » assemblées autour de la table de père Toma, je vis qu'elles étaient aussi nombreuses que pouvaient l'être celles qui demandaient la nourriture à Tanasse : nous étions douze. Avec Toudoritza, qu'on suppliait à grands cris de venir à table, nous étions treize, plus la petite bouche de Patroutz. Car père Toma avait encore un gendre, Dinou, qui venait d'épouser sa seconde fille, Maria, et qui était charron. Cela faisait un seul ménage de trois familles attelées à la même besogne, mais cette besogne ne semblait enrichir personne. Au contraire, le manque de domestiques et d'ouvriers adultes, ainsi que l'économie sévère qui régnait dans la maison, prouvaient que ce grand ménage vivait plutôt dans la gêne. Aussi, je n'appréciai que mieux le sacrifice que ces braves gens faisaient en nous recevant, Yonel et moi, sans rechigner.

— Là où mangent douze, mangeront bien quatorze! — avait conclu la grand'mère, après qu'ils eurent débattu en commun la question de notre arrivée imprévue.

— Et puis, — ajouta Costaké, — il y a tant à faire autour

1. Libertine.

de la maison : le bétail, les ateliers, le ménage. Ils gagneront largement leur croûte, pour ne pas parler du service qu'on leur aura rendu, au bout de quelques années, en les armant d'un métier. Que voulez-vous? Je ne pouvais pas les laisser au milieu du Baragan, où ils erraient à la découverte du monde. Cela ne se fait pas même avec un chien, sacré nom de pays de hobereaux!

Costaké partit en colère :

— Voilà la vraie histoire des chardons! Les chardons-*ciocoï*[1]! les chardons-bourreaux!... la lèpre toute puissante qui sévit sur notre trop patient pays, devenu un immense Baragan!... Je me le demande, pour la millième fois : comment se fait-il que le *cojan* ne sente pas les piqûres de ces chardons qui envahissent sa *tinda*, lui poussent sur le dos, le vident de sa dernière goutte de sang? Comment se fait-il que la rage ne lui monte pas à la tête et qu'il ne mette pas le feu à toute cette mauvaise herbe qui le chasse de sa propre chaumière?

Je n'avais jamais, jusque-là, entendu quelqu'un parler de la sorte, et j'en frémis de contentement. Les autres aussi devaient sentir comme Costaké, car personne ne parut contrarié. Les parents, l'air soucieux, semblaient plutôt convaincus à l'avance. Dinou, un blond au regard un peu bête et aux manières gauches, écoutait avec une espèce de déférence morne. Il était, d'ailleurs, très jeune et peu dégourdi, cela se voyait facilement. Quant aux deux jeunes épouses, Lina et Maria, elles restaient placides, chacune les yeux pleins d'amour pour son mâle.

Ceux qui prenaient le plus d'intérêt à la discussion, c'étaient les quatre apprentis, qui se chuchotaient des mots insaisissables pour les oreilles des grands. Le rouquin, surtout, était un vrai diable, tout petit qu'il fût. Il s'appelait Élie et n'avait plus aucun parent en ce monde. Des trois autres, deux étaient déjà à moitié ouvriers. Ils se donnaient beaucoup de mal pour paraître sérieux. Le dernier était un glouton qui parlait peu et « travaillait comme un cheval », disait-on. Et tous les quatre paraissaient très attachés à la maison. Ils aimaient plus particulièrement Costaké qu'ils appelaient

1. Valets enrichis.

« le pilier de la *gospodarir* ». C'est pourquoi ils burent ses paroles et partagèrent sa colère.

Quelqu'un encore avait entendu Costaké et l'avait approuvé : c'était Toudoritza. Nous ne nous attendions plus à la voir ce soir-là, mais une porte s'ouvrit doucement et elle parut : jeune fille frêle, aux grands yeux cernés et à la bouche comme une cerise, au regard téméraire et fort proprement vêtue, presque coquette. Elle dit un « bonjour » ferme, en passant la main sur son abondante chevelure brune, nous jeta un bref coup d'œil, à nous, les « nouveaux venus », et alla s'asseoir entre son père et sa mère. Puis, d'un ton vibrant de révolte :

— Tu as raison, *néné* Costaké, — dit-elle, — de vouloir mettre le feu à ces nids de vipères qui infectent le pays! Si ce jour-là arrive, tu peux compter sur moi!...

Qu'elle était belle à voir, Toudoritza, en ce moment-là! Et si c'est vrai qu'un garçon, qui n'a pas encore ses quinze ans, peut aimer d'amour une jeune fille plus âgée que lui, et bien, c'est en cette minute-là que je me suis épris de Toudoritza!

Père Toma lui enlaça la taille et l'attira à lui :

— Il ne faut pas être si bilieuse! — lui dit-il. — Tout passe, même l'amour trompé. Et puis, Tanasse est indigne de toi...

— Si!... Il est digne de moi!... Je lui pardonne, à lui, mais je saurai qui haïr, dorénavant! Et, croyez-moi, je ne manquerai pas de brûler ma part de chardons : leur piqûre, je l'ai sentie, moi...

La mère fit signe aux autres de se taire, pour ne pas l'irriter davantage. Alors Lina et Maria inclinèrent la tête sur l'épaule de leurs maris et fermèrent les yeux, ce que voyant, Toudoritza demanda tristement :

— Et moi? Y aura-t-il une épaule d'homme aimé pour ma tête aussi?

Ce soir-là, chacun alla se coucher le cœur gros...

PANAÏT ISTRATI

(*La fin dans le prochain numéro.*)

A LA RECHERCHE DE L'EUROPE

On est généralement pessimiste sur l'avenir de l'Europe. Non seulement les intellectuels, qui considèrent volontiers les choses en dehors de leurs conditions et de leurs possibilités, mais les hommes d'État pour qui le mot de La Bruyère : « ne penser qu'à soi et au présent, source d'erreur en politique », semble avoir été écrit en vain, mais les hommes d'affaires, aussi puissants et quelquefois, de nos jours, plus puissants que les hommes d'État, s'émeuvent et adjurent l'Europe de se ressaisir, si elle ne veut pas choir dans une irrémédiable décadence.

Ceux qui paraissent le mieux informés ou le mieux à même d'intervenir, se bornent la plupart du temps à secouer la tête ou à prononcer des phrases sibyllines : « Il ne faut pas se leurrer, déclarait hier encore sir Alan Anderson, administrateur de la Banque d'Angleterre, co-administrateur de l'Orient-line, Président du *London Middland Southern Railways*, et ancien président de la Chambre de commerce internationale, la situation est critique. Tous ceux qui s'en rendent vraiment compte en ont la gorge serrée. L'avenir de l'Europe est en jeu. *L'Europe s'appauvrit*, elle s'appauvrit par ses propres fautes. Il faut qu'elle réagisse. Il en est grand temps. » Même son de cloche à Genève, à la Conférence économique. Dans les cercles militaires, on assure semblablement que l'*Europe s'affaiblit*. Et partout on évoque la chute de l'Empire romain.

Quand on envisage la fin de l'Europe, on n'envisage

pas d'ailleurs une perspective simple. La catastrophe serait terriblement compliquée. Finir, pour l'Europe, comporterait plusieurs ordres de défaites, dont le déclenchement serait dur à obtenir et n'irait pas sans d'infinis soubresauts.

On ne peut imaginer une pareille débâcle sans se représenter du même coup une série de désastres concrets, dont le moindre serait atroce : l'Angleterre, la France, le Portugal, l'Italie, la Hollande, obligés d'évacuer leurs colonies, l'arrêt de la fabrication industrielle, des chômages monstrueux, la chute de la livre, du florin, du franc, du mark, dans des profondeurs fabuleuses, un reflux délirant de la population blanche des colonies sur la métropole, l'égorgement des blancs, non émigrés, par les Arabes, les Chinois, les Indous, les Noirs, le soulèvement armé des prolétaires européens, des famines, des massacres, une désolation éperdue, — pour finir par l'asservissement de l'Europe — à qui? Peut-être même ce bienfait sordide lui serait-il refusé et lui faudrait-il traverser, par ses seules forces, une période d'anarchie sans précédent et sans issue honorable.

Quand on se rappelle la soudaineté et l'ampleur de la Révolution russe, on est moins disposé à sourire de ce cumul d'horreurs qu'on ne l'aurait été avant 1917, ou avant 1914, car il est difficile de séparer ce qui fut hostilités de ce qui fut révolution.

La Grande Guerre, qui a remué en un laps de temps prodigieusement bref autant de choses et autant d'idées que l'a pu faire en plusieurs siècles la chute de l'Empire romain, a bouleversé tout ce qui concerne l'Europe, sa solidité, sa constitution, son hégémonie, son avenir, sa notion même. C'est que les frontières physiques et les traditions spirituelles de l'Europe ont été et continuent d'être ébranlées par un grand nombre d'ennemis.

En vain tenterait-on ici de séparer les jeux de l'esprit des jeux du corps. Les querelles ou les paroles des publicistes n'entament rien et ne sauraient rien résoudre. C'est une vieille manie des intellectuels de croire que tout commence et que tout finit à eux. Si le nombre des broches à coton était dix fois moins grand aux Indes, l'agitation anti-anglaise serait peut-être dix fois moins sérieuse, et tout le

monde sait que la question chinoise et les trois quarts des dangers très relatifs qui en découlent, seraient réglés par une bonne prohibition de la contrebande des armes.

Dans ces immenses débats les idées jouent un rôle extravagant sur la scène et presque nul dans les coulisses, où tout se fait. Loin de moi la prétention de refuser aux forces spirituelles leur importance dans le développement de l'histoire. Mais cette importance, qui est considérable, s'exerce sur des ensembles, agit à terme et se trouve rarement où la plupart des publicistes la mettent. L'erreur la plus répandue consiste à croire qu'on peut venir à bout d'une idée par une autre idée, ou que la rivalité des idées peut être exactement traduite par des termes d'ordre intellectuel. S'il en était ainsi, le pouvoir appartiendrait depuis longtemps aux professeurs de logique et certaines absurdités comme le socialisme n'auraient pas un seul adhérent.

Des discussions récentes ont tantôt éclairci, tantôt (le plus souvent) embrouillé ce qu'on peut entendre par Europe. Les uns en ont rétréci, les autres dilaté à l'excès le sens. L'Europe n'est pas seulement un territoire, pas exclusivement un esprit, pas uniquement une culture. Elle est à la fois tout cela et encore autre chose, suivant une donnée complexe et des rapports confus.

Bien entendu l'Europe est d'abord l'Europe, c'est-à-dire un ensemble d'États et de Nations, dont les pièces de résistance sont représentées actuellement par la France, l'Allemagne, l'Italie et l'Angleterre. Aujourd'hui, et peut-être pour de longues années, la Russie ne fait plus partie de l'Europe. L'Europe, dont les limites occidentales sont d'une précision impeccable, se termine, du côté de l'Orient, par une série de dégradations, depuis la Finlande jusqu'à la Grèce, en passant par les pays baltes, la Pologne, la Hongrie et la Roumanie. Encore à l'intérieur de ces bornes se trouve-t-il beaucoup d'éléments, matériels ou moraux, d'origine et de tendances non européennes. La véritable Europe est minuscule. Elle coïncide à peu près avec la chrétienté médiévale, fille de la Romania nord-occidentale.

Dans l'appréciation des forces, des ressources, des possibilités de l'Europe, il ne faudra jamais oublier cette peti-

tesse des assises. Quelques mois avant sa mort, je demandais à Maurice Barrès s'il professait toujours le régionalisme : « Quelle importance le régionalisme peut-il bien avoir maintenant, me répondit-il, avec ces énormes masses d'hommes que la guerre a rassemblées et mises en mouvement, cette Asie, cette Amérique, cette Afrique? Il ne s'agit déjà plus de nations, mais de continents. » Rien de plus exact. Depuis la mort de Barrès les progrès de l'aviation ont encore accentué ce caractère du monde nouveau. Selon toute vraisemblance on pourra faire d'ici peu le tour du monde en une huitaine de jours, d'une façon à peu près régulière. Autant dire — et on l'a dit bien des fois depuis la découverte des moyens de locomotion rapide — que la terre se rétrécit et très particulièrement l'Europe.

Retenons donc de l'Europe cette première idée, qu'elle est toute petite. Mais l'Europe est aussi une race, la race blanche[1], et là, en se compliquant, l'horizon s'élargit. Que la race blanche, suivant les deux théories qui se partagent aujourd'hui l'audience des savants, soit originaire de la Lithuanie ou de la lisière de la grande forêt préhistorique dont l'extrémité orientale traversait le sud de la Russie, son développement et sa fortune sont liés à l'Europe d'une façon étroite, qui ne cesse pas aujourd'hui de produire des effets.

Sans doute il n'est plus une seule des parties du monde où la race blanche n'ait essaimé. A l'exception de l'Abyssinie et, si l'on veut, de la république de Libéria et de l'Égypte, l'Afrique est dominée par elle, tout entière, ainsi que l'Océanie. Une moitié de l'Asie lui est soumise. Enfin elle a peuplé, pour la plus grande partie, l'Amérique. A première vue le triomphe de la race blanche paraît absolu. Une seule grande puissance, le Japon, lui échappe. Panorama sans précédent. L'Empire romain lui-même, toujours menacé par les Germains ou par les Perses, n'a pas connu d'hégémonie pareille, et que dire du Moyen âge, tremblant devant les incursions tartares, turques, sarrasines, barbaresques!

Mais ce triomphe est diffus et plus spécieux que définitif,

1. Je prends ici race blanche comme synonyme de ce qu'on appelait jadis les Aryens, terme qui n'a plus aujourd'hui qu'un emploi linguistique.

Sans parler des déchirements internes de la race blanche sur son propre sol, elle manque, dans sa fantastique diaspora, du sens de l'unité et de la conservation. Les États-Unis, où l'instinct racique s'affiche avec tant d'intransigeance, sont à l'origine des difficultés terribles que l'Europe rencontre en Chine. Les flatteries éhontées des prédicants américains à l'égard des Chinois, leur campagne acharnée de dénigrement contre les Anglais et les Français témoignent d'une désinvolture extrême vis-à-vis de la blancheur « aryenne » et d'un souci très mince de sa gloire. A différentes reprises une politique noire, à destination de l'Afrique, et dont la république de Libéria (fondée, on se le rappelle, à l'instigation des États-Unis, pour des esclaves libérés et réintégrés sur le sol ancestral) constituerait le point d'atterrissage, a été esquissée par le gouvernement de Washington, afin de contrecarrer les puissances européennes possessionnées en Afrique. Il y aurait beaucoup à dire sur ce chapitre, presque toujours négligé par les apologistes des États-Unis, considérés comme boulevard futur des Blancs contre les Jaunes et les Noirs. La trouvaille des *mandats*, faite par le Président Wilson pour remplacer l'antique procédé de la colonie ou celui, plus récent, du protectorat, est un autre effet de cette politique anti-européenne des États-Unis. Il tend à mettre entre l'Europe et ses conquêtes l'épaisseur d'un texte plein de subterfuges, gros de menaces et d'où peuvent s'extraire en temps voulu toutes les révisions, toutes les expropriations possibles. C'est principalement de ce chef que la Grande Guerre a été pour l'Europe, et du fait des États-Unis, la plus gigantesque duperie imaginable. Notre présence en Syrie, pour ne parler que de cela, en acquiert un relief souverainement comique.

Par ailleurs, en essaimant et en formant dans tout l'univers des établissements durables, les Blancs se sont plus ou moins mêlés aux populations indigènes. Les Anglais, et les pays imitateurs de l'Angleterre, comme le Chili, paraissent avoir obéi plus diligemment que d'autres peuples à l'intransigeance racique. Les Portugais et les Espagnols n'ont pas hésité à s'unir étroitement aux premiers occupants du sol. Il en résulte à la longue et présentement sous nos yeux un retournement plein de danger pour l'Europe. Il est normal

d'entendre au Mexique, par exemple, les plus hauts fonctionnaires, sans en excepter certains chefs d'État, proclamer leur qualités d'*indiens* : « Yo soy un indio puro » est une phrase que l'on surprend quelquefois sur des lèvres que l'on pourrait croire castillanes. Un État, le Paraguay, a même, de ce chef, conféré à la vieille langue indigène, le guarani, les mêmes prérogatives qu'à l'espagnol. En ce moment certaines républiques de l'Amérique centrale flattent curieusement leurs origines indiennes et s'attachent à faire revivre les vieilles appellations de villes, de fleuves, de montagnes, antérieures à la conquête.

Enfin il paraîtrait qu'un long habitat hors de l'Europe modifierait dans ses profondeurs la physiologie, l'anatomie même, des Blancs émigrés. Les Yankees les plus authentiques, promoteurs du Ku-Klux-Klan, n'auraient bientôt plus le droit, s'il fallait en croire quelques spécialistes, de se dire des Blancs purs. Le type américain, déjà très reconnaissable, se différencierait de jour en jour davantage du type « aryen » pour se rapprocher du type indien. Cette influence de l'habitat se vérifierait, paraît-il, sur les descendants des familles anciennement établies.

On sait qu'un type algérien, où prédominent le Français, l'Espagnol, le Maltais et l'Italien, se dégage semblablement dans l'Afrique du Nord, mais là la proximité de la mère patrie, les rapports journaliers avec elle, la fréquence des apports nouveaux écartent pour l'Europe blanche le danger de tout séparatisme, quand bien même la menace arabe, toujours sourdement active, ne ferait pas aux Algériens de leur attachement à l'Europe une nécessité autant qu'un amour. Leur situation ressemble un peu à celle des Australiens, bloqués entre le péril indou et le péril jaune et qui n'ont de recours qu'à Londres ou à Washington. Ainsi donc c'est en vain que, l'Europe ôtée, on se flatterait de poursuivre dans le monde une expansion européenne authentique. L'idée de race blanche est inséparable de l'idée d'Europe. Elle y trouve son recours suprême et son unique justification. Le déclin de l'Europe serait pour la race blanche le symbole d'une défaite mondiale, dont les répercussions ne seraient pas moins rudes en Amérique qu'en Océanie.

Mais l'Europe ne pourrait-elle se survivre par ailleurs? Territoire et race, elle est encore religion. Conçoit-on l'Europe sans le christianisme? Non. Leur soudure s'est faite si intime que la plus vivace des confessions chrétiennes, le catholicisme, a épousé, pour ainsi dire, à jamais, la plus illustre et la plus représentative des villes d'Europe, en devenant une religion *romaine*.

Sans doute là encore le développement n'est ni simple, ni régulier. D'abord la chrétienté antique, moulage spirituel de la Romania, a subi des amputations formidables, non encore réparées, en Asie Mineure, par exemple, et surtout elle s'est partagée en trois tronçons, ce qui n'a pas peu contribué à ralentir ses conquêtes, à émousser sa défense, à diminuer sa force de propulsion. Si les différentes communions protestantes ne souffrent guère que d'effritement, l'orthodoxie est en plein désarroi. Le patriarcat grec est sorti, de la défaite des Hellènes par les Kémalistes, rétréci aux limites d'une Église strictement nationale. En Roumanie l'effondrement religieux est navrant. Quant à la Russie, la révolution bolchevique a montré que la façade cossue et rutilante du culte avait autant de fragilité que d'éclat. Il y a longtemps déjà que des spécialistes l'inculpaient d'ignorance et, chose plus grave au point de vue religieux, d'inauthenticité. Le déplorable recrutement des popes, des tares inouïes dans l'administration des sacrements (la substitution de substances liquoreuses et parfumées, dans certaines paroisses, au pain et au vin rituels), un désordre sans pareil dans l'ordination des évêques, en faisaient depuis des années un fantôme d'église, prêt à s'évanouir, dès que l'organisation tsariste aurait cessé de fournir des étais. Le bolchevisme, en élevant des millions de jeunes Russes en dehors de toute religion, a porté à l'orthodoxie un coup dont elle ne se relèvera peut-être jamais.

Catholicisme et protestantisme se présentent mieux. Le protestantisme ne progresse plus dans les pays catholiques, mais s'exporte au loin sous ses formes anglicane et méthodiste. Le catholicisme est arrivé à repousser presque toutes les entraves dont il restait chargé dans les divers pays protestants depuis la Réforme. Cependant la propagande anti-

religieuse a diminué gravement les ressources catholiques en France, et par là même l'expansion européenne qu'assuraient dans le monde les missionnaires français. Qu'on se reporte pour le surplus à la belle mise au point, parue ici-même, du père Yves de la Brière. Auprès des populations fétichistes de l'Afrique le catholicisme de plus en plus désarmé se voit souvent distancé par le protestantisme ou l'Islam. On peut aussi se demander ce qui subsisterait de l'anglicanisme une fois que les somptueux revenus des lords spirituels auraient été confisqués par cette révolution travailliste, à laquelle paraît acquis, de l'autre côté de la Manche, *un électeur sur trois.*

Cependant là encore les positions de l'Europe restent belles. Catholicisme et protestantisme sont véritablement devenus universels. En dehors de quelques cénacles, leur prestige n'est mis en doute par personne. Les postes les plus avancés de la race et de l'esprit européens dans le monde assument presque partout un aspect chrétien. N'en résulte-t-il que du bien pour l'Europe?

Regardons un peu derrière nous au temps où Chrétienté coïncidait avec Europe. A plusieurs reprises dans le passé, on a pu voir la conscience et la défense européennes émigrer, comme dans un dernier refuge, auprès du siège de l'Apôtre. Contre les Arabes, contre les Albigeois, contre les Turcs, la Papauté s'est montrée l'agent suprême de liaison et d'unification, sans lequel l'Europe périssait. L'Europe ne doit pas seulement aux papes son espace spirituel mais son espace matériel encore. Seulement la diffusion du christianisme prive aujourd'hui l'Europe du recours exclusif à la protection catholique.

Ce rôle éminent de protecteur de l'Europe la Papauté l'a souvent occupé malgré l'Europe même. Ainsi pendant de longues années, sans redouter ni la haine ni le ridicule, à peu près seuls, les papes ont dénoncé dans la Franc-Maçonnerie l'élément de trouble et de déchéance que les autorités sociales refusaient d'y voir. Leur ténacité pourra-t-elle en avoir raison? On peut l'espérer quand on observe, sans parti pris, certains résultats indirects de cette croisade. Est-ce un pur hasard? le fascisme se développe en Italie, et avec succès,

ouvertement contre la puissance maçonnique. C'est dans la vie profonde de l'Europe un fait nouveau dont l'importance ne saurait être exagérée.

Une autre caractéristique de l'Europe, impossible à séparer de son pédoncule, parce qu'elle dépend à la fois du territoire, de la race et des croyances, c'est la culture gréco-romaine, entendons par là une philosophie, parvenue avec les philosophes grecs à formuler le monothéisme, un droit dont l'idée de propriété individuelle forme depuis les jurisconsultes romains l'imperturbable centre, une politique de conquête, ou, si l'on préfère, d'expansion délibérée, une esthétique faite de clarté, d'ordre, d'harmonie.

Le triomphe de l'Europe est complet sur ce point. Il n'est pas, dans le monde entier, d'éducation supérieure, dont la culture gréco-romaine avec ses prolongements naturels ne constitue l'axe. Ni la théosophie, ni l'art nègre ne parviendront jamais à la fausser. Même déchue de sa force, l'Europe, à la supposer demeurée intacte, serait encore une école universelle et un incomparable musée.

C'est en Europe également que les méthodes, les découvertes scientifiques, les applications industrielles ont été, dans l'ensemble, poussées le plus loin. Même après les splendides réalisations américaines, — dont nous avons pu cependant durant la guerre apprécier les limites, les Américains s'étant montrés incapables de fabriquer correctement certains canons et certaines poudres — l'Europe reste la partie du monde la mieux équipée pour penser, pour entreprendre, pour travailler, dans tous les sens du mot, surtout dans les sens nobles qui restent encore — j'allais dire de plus en plus — son monopole, pour commander enfin. C'est en Europe qu'il y a le plus d'œuvres d'art anciennes et le plus d'artistes vivants, le plus de savants originaux et le plus d'ingénieurs, le plus d'instituts et le plus de canons, le plus de saints et le plus de livres, le plus d'arsenaux, de navires et d'usines.

Ces choses, qui paraissent simples, évidentes et même rebattues, ont besoin d'être remises en pleine lumière, tellement dans cette question on a pu introduire d'obscurités factices. Des dangers très réels qui menacent notre vieux monde, le plus grave gît peut-être au cœur de son triomphe.

A force de s'identifier à la planète, l'Europe en arrive à se retourner contre soi-même. Ce sont pourtant là des considérations toutes relatives. Pour apprécier l'état de l'Europe et ses chances de survie, il faut le comparer mentalement à ce qu'il pouvait être deux, quatre, huit siècles auparavant.

Un simple coup d'œil de ce côté nous découvre un progrès fabuleux. A la veille de la victoire de Charles-Martel sur les Arabes près de Poitiers (732), à la veille même de la bataille de Lépante (1571), l'Europe combattait visiblement pour son salut et sur ses lisières. Aujourd'hui elle combat au loin, en Asie, en Afrique, pour la sauvegarde de sa prépondérance. La différence est grande et, au premier abord, l'avantage en faveur de l'Europe d'aujourd'hui semble irréductible. Certes elle a souffert des déconvenues. Ses défaites en Asie Mineure, en Chine n'ont pourtant rien que de traditionnel, dans ce sens qu'à toute époque les démêlés entre l'Europe et le reste du monde n'ont pas suivi une courbe régulière. Seuls importent les bilans d'influence et d'expansion portant sur de longues périodes. Or il y a depuis dix siècles, au moins en apparence, un progrès européen, constant, prodigieux, que n'ont pu entraver ni le raz-de-marée arabe, ni les victoires turques, ni le « four » des Croisades, ni les débâcles portugaises au Maroc au début des temps modernes, ni la révolte des Cipayes.

C'est sous ce jour qu'il convient de regarder la situation actuelle, si l'on a besoin de consolation. Quand on a dit que la chute de Port-Arthur ouvrait pour l'Europe une ère néfaste, marquée par une victoire insigne du Jaune sur le Blanc, on oubliait que c'était une habitude, mais une habitude sans importance. L'Italie fasciste se ressent-elle de la débâcle, pourtant assez piteuse, de Baratieri en Abyssinie? D'ailleurs l'ascension du Japon témoignerait plutôt contre l'Asie. Avec un grain de paradoxe on pourrait soutenir qu'en 1905 l'Europe se trouvait à Tokio plutôt qu'à Port-Arthur. Non que dans le compte ouvert entre elle et le reste de l'Ancien Continent le solde soit facile à établir, cependant ne doit-on pas constater qu'aucun avantage anti-européen n'y figure, depuis une cinquantaine d'années, sans que la contre-partie, et une contre-partie souvent brillante, ne soit discernable?

L'Égypte a l'air de conquérir son indépendance, mais cette indépendance reste précaire et n'a pu se manifester qu'à raison de l'européanisation du pays. La Turquie s'insurge? Mais c'est une Turquie de plus en plus mince, une Turquie expulsée du Caucase, de l'Égée et des Balkans, de Tripolitaine et d'Arabie, une Turquie d'ailleurs qui abolit le fez, adopte le calendrier grégorien, ferme les harems, introduit dans ses comptes le système métrique. Des conquêtes de Mahomet II en Europe ne subsistent plus aujourd'hui que Stamboul et ses faubourgs. Égypte, Tunisie, Palestine, Syrie, tout cela lui échappe. Si l'on veut se faire une idée exacte de l'expansion turque, ce n'est pas la période 1919-1924 qu'il faut examiner, mais celle, beaucoup plus vaste et significative qui s'étend du traité de Carlowitz (1699) à nos jours. Elle est marquée par un formidable dépérissement de la substance ottomane.

L'aventure moscovite, il est vrai, constitue pour l'Europe un gigantesque péril, mais elle est encore en plein devenir et, sans augurer quoi que soit de favorable à son sujet, il n'est pourtant pas impossible que dans un demi-siècle, si certains correctifs interviennent, la Russie ne perde de son venin.

Ces comparaisons comportent d'ailleurs un certain artifice et ne doivent être instituées qu'avec une extrême réserve. Que ne pourrait-on conclure, par exemple, d'un parallèle entre l'Europe de 1927 et celle de 1727, par rapport à l'Amérique? Sans doute si la France, l'Angleterre, l'Espagne et le Portugal y avaient conservé le bloc de leurs anciennes possessions, ce ne serait pas un vain mot que l'impérialisme européen, mais c'est alors qu'une autre sorte de comparaison doit être envisagée, celle de l'Europe avec elle-même. L'avenir de l'Europe ne consiste pas seulement dans la nature de ses rapports avec l'extérieur, mais dans son progrès interne. Or il n'est pas absolument sûr que les libérations américaines, qui se sont succédé de 1810 à 1900, aient nui à ce progrès, tandis qu'il est possible que le perdant, au moins sous le rapport spirituel, intellectuel, artistique, ait été l'Amérique elle-même.

C'est un danger bien relatif, presque conventionnel, que celui qui tient à la croissance des nations extra-européennes,

au fur et à mesure de la diffusion des « lumières » et des procédés industriels. Prétendre exporter sans arrêt des machines-outils et interdire aux acheteurs de s'en servir sous prétexte que cette audace nuirait à la vente des produits manufacturés serait une bouffonnerie indicible. Comme si, d'ailleurs, pour un marché qui se ferme dans de pareilles conditions, dix autres, et plus importants, ne s'ouvraient pas. Il suffit, pour s'en convaincre, de consulter la liste des plus gros acheteurs de la France : ce sont tous ses concurrents, Angleterre, Belgique, Allemagne, États-Unis. Autre comparaison, tirée du développement de la grande industrie : loin de réduire le nombre des patentes, il les augmente. Entre parenthèses, c'est même là un des plus formidables arguments dont on puisse disposer contre le socialisme — à supposer que, dans ce débat, la victoire doive rester à des « arguments. »

L'industrialisation américaine ne doit donc pas nous épouvanter outre mesure. Une Asie, une Afrique industrialisées seraient peut-être une fortune pour l'Europe, qui regarderait les milliardaires de Dakar ou de Kaboul de l'œil dont elle considère les Rokefeller et les Morgan.

Nous sommes donc amenés peu à peu à considérer comme capital le progrès de l'Europe par rapport à l'Europe même. En considérant les ressorts et les réalisations de ce progrès, il semble naturel de penser qu'une Europe à population blanche nombreuse et un tantinet exclusiviste, qu'une Europe active, avertie de sa force, unie surtout, cultivée suivant la tradition qui a sauvé sa croissance, c'est-à-dire fidèle à sa foi, attachée au développement de la science, des arts, de l'industrie, de l'administration rationnelle, n'aurait qu'à « se laisser vivre » pour conserver tous les avantages de sa position. Peut-être. Mais ce serait une pieuse illusion de croire ce programme nécessaire facilement réalisable. Son énoncé même se heurte à des antinomies qui le brisent au premier choc.

Mère de la civilisation la plus considérable réalisée jusqu'ici sur la planète, l'Europe subit une crise née de cette civilisation même. La diffusion des « lumières », le goût du confort qui la caractérisent, opèrent à la façon de caustiques et de stérili-

sateurs. C'est un lieu commun de le dire, mais c'est une surprise quotidienne, pas toujours agréable, d'en découvrir les effets, jusqu'au jour où ce sera un effarement. On n'a pas vu de civilisation durer sans un don de soi à quelque grand objet, Ville, Patrie, Roi, Dieu. Or, sous l'influence de la civilisation européenne, ces grands objets tendent de nos jours à disparaître, sans être remplacés par quoi que ce soit. Qui oserait soutenir, dans un pays où de 1838 à 1888 la criminalité générale s'est accrue de 133 p. 100, celle des mineurs de moins de seize ans de 140 p. 100, celle des mineurs de seize à vingt et un ans de 247 p. 100, qui oserait soutenir que, la religion affaiblie, la moralité ne s'effondre pas? Le phénomène est général. Presque partout en Europe, depuis un siècle, la moralité a baissé formidablement. La natalité aussi diminue. Pendant longtemps la France a détenu le record en cette matière. Depuis la guerre elle se voit distancée. Malheureusement sa triste avance est telle que, malgré leurs récents progrès en ce genre, les nations voisines voient encore augmenter leur population tandis que la nôtre tend à diminuer. En 1927 les bilans démographiques déficitaires ont reparu chez nous. Dans vingt ans ils s'étendront peut-être à plusieurs nations, dont l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre.

Ces questions de démographie et de moralité ne sont nullement des problèmes pour théoriciens, ils s'imposent de plus en plus à nos soucis immédiats. Sans moralité publique, politique et administration deviennent des cauchemars. Sans population croissante le progrès industriel ne peut se poursuivre que dans des conditions débilitantes. C'est ici qu'apparaît dans tout son horrible jour le système d'antinomies, où l'Europe contemporaine se débat. La révolution industrielle, qui devait économiser de la main-d'œuvre, en provoque une demande sans cesse accrue. Les centres industriels pompant la population des campagnes, provoquent un appel violent de travailleurs exotiques. De ce chef nos grandes villes, celles où la civilisation européenne est le plus avancée, se déseuropéanisent partiellement. L'Angleterre a dû sévir contre les *aliens*. La France se défend moins bien. En cas de troubles, l'intervention armée de ces non-Européens peut être décisive pour l'avenir de l'Europe.

Ainsi le jeu du moteur mécanique tend à l'expropriation de ses inventeurs, par l'intermédiaire de la main-d'œuvre.

Ce n'est pas le seul aspect du déséquilibre. On s'est souvent demandé pourquoi la révolution industrielle en Europe aboutissait, par la prolétarisation des masses de travailleurs, à la révolution politique et sociale, tandis que, en Amérique, l'ouvrier d'industrie s'est incorporé à la nation. C'est qu'*en Europe l'usine déracine un paysan, en Amérique elle enracine un émigré.* Quand les restrictions apportées à l'immigration auront provoqué aux États-Unis un acheminement des campagnards vers la ville (et le phénomène se manifeste en grand depuis 1926), peut-être les contre-coups politiques seront-ils les mêmes qu'en Europe, c'est-à-dire que l'usine fournira des recrues au socialisme et au communisme.

Les innovations fiscales, dues chez nous à cette corruption, ne tendent à rien de moins qu'à *prohiber la naissance des capitaux nouveaux réclamés par l'industrie sous peine d'étouffement,* et même à déposséder parfois les propriétaires des capitaux anciens, dernier aspect de la triple convergence qui amène la civilisation européenne à saper ses propres fondements.

Tout ce jeu est extrêmement complexe et il faut s'excuser d'en parler si sommairement. Il semble par malheur vigoureusement engrené, car d'autres causes viennent en renforcer les rouages. Je veux parler de *la guerre, qui agit en Europe à la façon d'un accélérateur de la crise politique, sociale et industrielle.* Que l'Europe soit divisée, de plus en plus, que les nationalismes, les impérialismes concurrents y sévissent, on ne le sait que trop. Ce qu'on ne ressent pas assez, ce sont les résultats de ces concurrences.

Certes, ce n'est pas d'aujourd'hui que l'Europe, sans en périr, se dresse contre elle-même. Quoi qu'on puisse penser par la suite, il y a en cette matière des précédents semi-inquiétants, semi-rassurants. A l'époque où les Francs, les Goths, les Burgondes étaient à peine des Européens, Rome les employait à son service. C'est la trahison d'un Européen qui ouvrit aux Arabes les frontières espagnoles. Quelques siècles plus tard la dramatique rivalité des Francs et des Byzantins aboutit à l'effondrement de l'Empire d'Orient, perte presque

aussi grave pour l'Europe d'alors que le serait pour l'Europe d'aujourd'hui la destruction de l'hégémonie britannique. Il en résulte une lézarde qui n'est pas encore tout à fait réparée. Le recul de l'Occident devant les Turcs, à partir du XIIIe siècle, aurait-il été si considérable sans le désaccord des Occidentaux? N'est-ce pas la défection des chevaliers espagnols qui détermina la chute de Rhodes? Et plus tard, au XVIe siècle, les Turcs auraient-ils résisté, tant bien que mal, à la pression germanique sans l'appui français? M. Étienne Lamy a naguère exprimé avec éloquence ce qu'avait de choquant l'accord du Grand Seigneur et du Roi Très Chrétien. Quelques siècles encore et nous verrons en Amérique Anglais et Français lancer les uns contre les autres Hurons et Iroquois. Se rappelle-t-on qu'ils mettaient mutuellement à prix leurs chevelures?

On a souvent comparé l'Europe actuelle à la Grèce de Périclès lors de la guerre du Péloponèse. Dans cette comparaison, ce qu'on a en vue, c'est surtout la lutte fratricide d'Athènes contre Sparte, ouvrant le champ aux forces nordiques de la Macédoine. Le spectacle offert par la seule Athènes est plus instructif encore. On y discerne comment le mécanisme, forgé et déclenché par l'impérialisme démocratique, expropria Athènes de ses assises profondes. L'aristocratie athénienne, dont le rôle est si souvent travesti, était une aristocratie terrienne. Culte et culture, tout se passait entre elle et le sol patriarcal, vis-à-vis duquel elle jouait dans la nation le rôle d'agrafe sociale. Quand Périclès fit prévaloir cette contre-vérité que la force de sa patrie était sur l'eau ou dans les plaines de Sicile, et qu'il contraignit les aristocrates à sacrifier leurs demeures ancestrales, leurs dieux, leurs mœurs pour venir s'entasser derrière les Longs Murs, abandonnant la campagne et du même coup leur âme aux ravages des troupes lacédémoniennes, il opéra pour le malheur des siens une révolution très semblable à celle dont souffrent les nations européennes, quand elles sacrifient, pour des raisons d'allure volontiers militaire et patriotique, leur agriculture à leur industrie, leurs forêts à leurs maisons.

Terrible danger pour une civilisation, que les problèmes concernant son avenir se posent si mal que ses défenseurs

naturels deviennent presque ses ennemis, que ses éléments formateurs s'opposent et se contredisent. L'Europe se trouverait-elle dans ce cas? On peut le craindre. Ce qui lui manque le plus, c'est un principe unificateur, moteur et modérateur à la fois, faute de quoi son individualité s'évanouit. Ce principe, elle le posséda jadis, quand elle s'appelait la Chrétienté. Plus tard elle en retrouva l'équivalent dans l'hégémonie d'une politique et d'une culture comme celle de la France.

Il est remarquable que les plus grands esprits — puisse cette remarque inciter les intellectuels à l'humilité — ont toujours professé assez volontiers le culte de cette Europe qui ne cessait autour d'eux de perdre en énergie et de gagner en volume. Voltaire qualifiait de *civiles* les guerres entre les « princes chrétiens », comme on disait encore de son temps, Goethe souhaitait presque à haute voix le triomphe de Napoléon, comme l'unique moyen d'assurer la paix par l'unité. Le cours des choses, qui ne dépend pas des idées, à la façon dont les intellectuels les conçoivent, n'a cessé de prendre un tour défavorable à ces vœux.

L'Europe, tourmentée par l'industrie, le particularisme, la démagogie et la guerre, s'effrite sous nos yeux. Conjoncture d'autant plus grave qu'il est un caractère occulte de l'Europe — plus européen que français à la vérité — que nous n'avons pas encore examiné et qui figure pourtant à toutes les pages de l'histoire : c'est d'avoir été fabriquée par la conjuration de diverses aristocraties, aristocraties de prêtres, de juristes, de soldats, de terriens, de penseurs. Rien ne nous assure que les faibles traces qui en subsistent ne soient pas la dernière ressource de l'Europe et que le jour où la démocratie, dont le règne est tout juste inauguré, aura développé ses immanences, l'Europe ne cessera pas de vivre, comme un corps privé, non de nourriture, si l'on veut, mais de vitamines.

Il ne faut jamais croire les forces sociales sur parole. Ce ne sont pas des éléments inertes qu'on puisse définir et limiter. Elles-mêmes se connaissent très mal et se donnent, souvent de très bonne foi, pour ce qu'elles ne sont pas. Si l'on disait à la plupart des patriotes militaristes qu'ils contribuent à la bolchevisation de l'Europe, ils regimberaient contre une

pareille interprétation de leurs actes. Les nationalistes hongrois ou bavarois, qui jubilaient à l'idée des ravages que Lénine allait opérer à Pétersbourg, devaient, moins de deux ans plus tard, du fait de cette révolution bolcheviste, qui leur devait sa naissance et qui émigrait chez eux, verser des larmes de sang à la vue de leurs filles, contraintes de suivre des cours d'initiation sexuelle dans des piscines étrangement pédagogiques ou de leurs fils massacrés dans des caves. Les patriotes français qui applaudissent, par dégoût des nouveaux riches et des profiteurs de la guerre, à la réquisition générale des fortunes, seront stupéfaits de souffrir les premiers d'une pareille mesure. Il n'est pas dit semblablement que le socialisme ne viendra pas renforcer et justifier par contre-coup les plus énergiques méthodes d'autorité.

Les forces sociales sont des choses énigmatiques, mouvantes, qui ont un poids et une direction. La démocratie peut vouloir sincèrement la grandeur du pays, la paix, le progrès, l'ordre. Il ne dépend pas d'elle d'y pourvoir. Une Europe strictement et jalousement démocratique serait sans doute une Europe sans réserves financières, sans organes de prévision, sans prolongements coloniaux, c'est-à-dire une Europe théorique et désarmée, en instance d'expropriation. La démocratie en action se résout volontiers en un dogmatisme fiscal et politique d'où résultent tôt ou tard la paralysie gouvernementale par excès d'étatisme, l'abandon des colonies, si l'on veut se conformer à la libre détermination des peuples, le gaspillage des richesses par les taxes démagogiques, les catastrophes militaires, suite inévitable du système de la nation armée et des formidables polarisations qui en résultent.

On s'évertue depuis quelque temps, autour de la notion d'élite, d'aristocratie : mais, dirait-on, pour passer à côté du problème. L'aristocratie classique, pure, parfaite, la seule qui ait vécu et sur laquelle on puisse raisonner, est morte en France, mourante en Italie, en Espagne, en Allemagne, en Angleterre. On ne la conçoit pas sans ces quatre attributs, contestés par la majorité des Européens d'aujourd'hui : l'illustration des ancêtres, une grande fortune héréditaire, la pratique continue du commandement et une certaine pureté de race. Il faudra du temps et du génie aux industriels,

aux professeurs, aux fonctionnaires et aux secrétaires de syndicats, pour restaurer un bloc de valeurs capables de lui être comparées. On ne voit pas d'ailleurs par quel biais l'opération pourrait se faire. L'Europe démocratique a le mépris du droit, la haine de l'héritage, le dégoût de la gloire, elle se déprend de toute foi, de toute discipline qui ne flatte pas ses passions ou ne caresse pas ses muscles. Comment une aristocratie pleinement digne de ce nom pourrait-elle se constituer dans un milieu si hostile? Ce n'est pas que le manque d'aristocratie ne soit ressenti et qu'on n'essaie d'y remédier, mais tout au plus voit-on émerger çà et là des élites ambitieuses et mal secondées, pour attester, à grands frais, que l'Europe ne veut pas mourir.

Les réactions exécutées par l'Europe pour persévérer dans son être attestent chez elle une vue exacte des périls qu'elle encourt. Quand on dit Europe, il ne saurait s'agir de l'Europe au sens global et homogène du mot, mais de certaines tendances spécifiquement européennes. Leur étude est pleine d'enseignements. Quand un pays, quand une civilisation se trouvent aux prises avec des difficultés non encore rencontrées, ce n'est pas toujours la vue nette du péril qui fait défaut, ce sont plus volontiers les moyens spirituels et matériels d'y faire face. La question soulevée est moins d'intelligence que de force et d'organisation.

Considérez les institutions de tout pays prospère. On peut les définir comme la cristallisation d'une attitude de défense contre des dangers expérimentés de longue date. Ces attitudes sont devenues peu à peu des procédés, des dispositifs durables, qui finissent par fonctionner d'eux-mêmes et par suppléer aux timidités du gouvernement, parfois à son mauvais vouloir. L'aveuglement des « lois », l'entêtement des bureaux (phénomènes connus qui ont produit somme toute plus de bien que de mal) sont des aspects de cette particularité. Voilà pour la marche des sociétés en temps normal.

Une époque de troubles est constituée par l'intrusion de dangers ne comportant pas encore leur contre-partie permanente et régulière, sous forme d'institutions capables de fonctionner automatiquement. Il arrive que ces dangers

soient mal discernés. Le plus souvent ils éclatent aux yeux. Ce qui rend la lutte malaisée, c'est la difficulté où l'on est de fabriquer à temps l'organe de défense. De pareilles mises au point ne s'improvisent jamais. Il y faut parfois des siècles d'application. C'est pourquoi il y a des crises qui se dénouent mal et des sociétés qui s'effondrent.

L'Europe se trouve ainsi prise au dépourvu par des dangers nouveaux ou recrudescents. Son malaise est double : il provient tantôt d'un manque de discernement, tantôt d'un manque de ressources ou d'ingéniosité, les deux défauts étant mêlés au delà de tout diagnostic.

La course folle à l'industrialisation, le préjugé identifiant au progrès l'accentuation et la généralisation indéfinies, sur un plan idéal, des tendances démocratiques jusqu'à leurs limites communistes et syndicalistes, la haine antireligieuse, la défiance irraisonnée vis-à-vis des accumulations de capitaux ressortissent à la faiblesse de discernement. Les États ou les partis professant des opinions sensées à cet égard ne sont qu'une minorité, très remarquable d'ailleurs. Des phénomènes aussi notables que le fascisme ne peuvent être traités à la légère. Sur bien des points le fascisme exhibe une conscience aiguë de la tradition européenne et la volonté passionnée de la servir : il a remis la religion à son rang éducatif, sauvé la propriété individuelle du cancer des taxes successorales, et restauré ainsi son caractère naturel et familial, rejeté au troisième plan le parlementarisme bavard et la votation démagogique, substitué la compétence administrative, c'est-à-dire les dons de prévision de l'État, à la sentimentalité des foules, purgé l'État de sa toxine étatiste, assimilé le syndicalisme et restauré le sens de la hiérarchie.

Si le fascisme, par ses abus de nationalisme et d'impérialisme, ne contribue guère à faciliter le jeu des organes européens, il améliore, par ses réformes intérieures, la santé du tissu dont l'Europe est faite. Une expérience très analogue à celle du fascisme avait été ébauchée quelques années avant la marche sur Rome, au Portugal. Mais l'instigateur de la « révolution », le général Sidonio Paes, très comparable à Mussolini, fut assassiné en plein triomphe et l'affaire

n'eut pas les conséquences magistrales que nous pouvons contempler en Italie. Par ailleurs le coup d'État de Primo de Rivera, la façon dont il se développe et s'adapte à la vie péninsulaire, nous montrent en Europe de vastes gisements d'européanisme, insoupçonnés jusqu'à une date toute récente.

Le gros public, surtout frappé par la mise en œuvre de ces diverses manifestations, devrait réserver son attention à des efforts tels que la politique prolétarienne du gouvernement mussolinien, la seule qui ait de l'envergure, et une envergure scientifique. Seuls des penseurs désintéressés, se sont ingéniés chez nous à trouver aux difficultés prolétariennes une solution rationnelle et raisonnable.

L'exemple américain nous montre en tout cas que la liaison n'est pas fatale entre l'industrialisation, même outrancière, et les tendances au socialisme, encore que les dix ou douze raisons pour lesquelles il n'existe pas à proprement parler de révolutionnaires aux États-Unis, ne soient pas en majorité transmissibles à l'Europe. Plus près de nous, dans certains pays scandinaves, un certain bien-être empirique joue un rôle de sédatif social, qui n'est pas à dédaigner. Le danger, pour la civilisation européenne, de ce prolétariat révolutionnaire dont Macaulay, il y a un demi-siècle, voyait sortir avec épouvante la barbarie, est conjurable par plus d'un bout, surtout si l'on se rappelle qu'il convient rarement de combattre une idée par une autre idée. C'est la plus futile des besognes. On ne supprime une idée qu'en déracinant le support matériel qui la soutient, qu'en anéantissant les conditions matérielles qui la provoquent.

Prétendre venir à bout du communisme par des démonstrations d'école est une attitude d'impuissant ou de résigné. On matera le communisme par la diffusion de la propriété, par une répression impitoyable, par une organisation du syndicalisme, enfin et surtout par la suppression du service militaire obligatoire et le raffermissement de la paix.

Quoique l'histoire de l'Europe ressemble aux autres histoires et soit surtout l'histoire de guerres entre Européens, il est indubitable qu'un nouveau conflit risquerait fort de détruire ce qui subsiste de notre vieux monde. Aussi bien

l'Europe a-t-elle conscience des dangers que lui font courir la guerre et le militarisme. Mieux : elle est persuadée depuis un quart de siècle qu'un organe, dévolu à la protection de la paix internationale, s'impose. Deux institutions, fort ambitieuses, très imparfaites, à peu près inopérantes, le tribunal de la Haye et la Société des Nations, sont nées de cette conscience-là. Quand on se souvient que la signature des États-Unis figurait, en 1914, au bas de conventions juridiques d'où aurait dû sortir infailliblement une déclaration de guerre de leur part à l'Allemagne pour sa désinvolture à violer les traités et que les États-Unis restèrent cois, on est un peu sceptique sur les engagements nouveaux et solennels pris à Genève. Cela est si bien ressenti qu'il ne se passe pas une session de cette Société sans qu'un projet inédit de guerre à la guerre soit mis en avant par les États les plus apeurés. Tellement les accords existants inspirent peu de confiance.

Il ne s'agit pas seulement pour l'Europe d'éviter une guerre de plus qui lui serait fatale, mais d'en écarter jusqu'aux risques. Les grands conflits sont devenus tellement coûteux que les Européens n'ont même plus le moyen de se montrer les dents. Songeons que la guerre, tous les fardeaux et toutes les corruptions qui s'y rapportent, figurent à l'origine de la déseuropéanisation la plus certaine de nos vieux pays, pour une quote-part impressionnante. Certes il ne s'agit pas de « désarmer ». Ce mot n'a pas de sens et n'a servi jusqu'ici qu'à couvrir des manœuvres, destinées à procurer ou à garantir *au rabais* une hégémonie désirable. Il s'agit de réglementer, de généraliser aussi l'emploi des armées de métier, efficaces et peu nombreuses.

Mais il faut bien le reconnaître : des obstacles quasi insurmontables s'amoncellent entre l'énoncé du problème et sa solution. Le mal tient à la division de l'Europe en nations de plus en plus minuscules (depuis 1919 la France est le plus grand état européen), de plus en plus jalouses, et dont les facultés de se faire du mal s'augmentent d'année en année. C'est là le pis. On a incriminé, dans l'ensauvagement de l'Europe, les idées démocratiques, avec leur cortège de nations armées, leur recrudescence de susceptibilité natio-

nale, leurs besoins féroces de dérivatifs, leur pullulement d'intrigues financières, industrielles, que ne modère plus aucun frein. C'est vrai, mais c'est secondaire. Une démocratie pauvre, faible, mal équipée serait peu dangereuse. Des sociétés riches, munies de tout le confort moderne et de tout ce qu'il donne d'ampleur aux puissances éternelles d'agression et de méchanceté enfouies dans l'homme, ces sociétés-là seraient pernicieuses pour la paix. Quand les deux perversités se complètent, le mal est bien grave.

Si l'on a, de 1914 à 1918, mobilisé follement tant de millions d'hommes, c'est qu'on le pouvait, c'est qu'aucun obstacle, pas plus moral qu'intellectuel ou matériel, ne s'y opposait. Non seulement les idées démocratiques favorisaient cette opération insensée, qu'on parle d'aggraver encore lors du prochain conflit, mais les dispositifs matériels le permettaient. Mettez Louis XIV à la place de nos ministres, peut-être eût-il commis les mêmes excès. Les pays civilisés sont aujourd'hui sous la coupe d'une administration impeccable, qui n'ignore ou ne tolère aucun cas d'insoumission, secondée en cela par l'opinion publique. Quand on parcourt certaines pièces d'archives d'il y a un siècle, quand on se rappelle certains traits de la vie de nos aïeux, on est stupéfait. Le curé d'Ars fut un insoumis. Béranger (*Dieu, mes enfants vous donne un beau trépas*) refusa de remplir ses devoirs militaires. Il raconte le fait dans ses *Mémoires*, sans aucune gêne. Au moment où l'exaltation patriotique touchait à son comble, en 1793, le girondin Louvet put aller de Limoges à Paris, caché dans une charrette sous un amas de couvertures, grâce à la complicité des occupants qui le prenaient pour un déserteur. Le déserteur n'était pas un personnage antipathique. Les cas ne sont pas rares, de 1793 à 1830, où l'on voit des municipalités mettre une mauvaise volonté fabuleuse à fournir la liste des conscrits, des gardes champêtres même aider des déserteurs à échapper aux poursuites.

Dans l'évolution qui mène de ces phénomènes, choquants pour nous, aux pratiques d'aujourd'hui, la part du fait et du droit n'est pas difficile à délimiter. L'idée — ici l'idée démocratique, égalitaire — permet les rafles *légales* d'hommes, mais aussi longtemps que l'administration ne dispose pas

des moyens *matériels* de les réaliser intégralement et tolère des exceptions, nécessairement fondées sur l'état d'esprit antérieur, non égalitaire (fils aînés de veuve, prêtres, intellectuels, bons numéros, hommes mariés, etc.), l'opinion publique tend à regarder les assujettis comme des malchanceux. Du jour où la société est capable de rassembler, d'armer, de transporter, de ravitailler la masse des citoyens sans exception et qu'en conséquence l'égalitarisme passe de la théorie à la pratique, le récalcitrant devient un traître, la jalousie démocratique s'exerce dans toute sa plénitude et cherche à perfectionner les possibilités matérielles. Si l'on n'avait disposé, en 1914, que des instruments de combat, des moyens de transports et des facultés de ravitaillement de Francois Ier ou de Charles-Quint, elle n'eût mis sur pied que de médiocres armées. Comme en 1814, les hommes mariés n'auraient pas quitté leurs foyers. Mais la perfection des routes, des chemins de fer, le nombre enfin des voitures et des camions, l'agencement administratif, l'abondance des ressources et l'organisation du crédit permirent à la démocratie militante de s'affirmer davantage. On voit aujourd'hui cette démocratie préparer plus de routes, plus de voitures, plus de bureaux, plus de ressources (même par le vol à peine déguisé des patrimoines) pour atteindre à la prochaine occasion une réalisation de soi-même quasi parfaite par la conscription totale et la ruine universelle.

Enchaînement de violences impossibles à modérer. Course à l'abîme, où l'on voit nettement l'Europe fabriquer son malheur. Il s'agit bien de penseurs chinois, de rêveurs indous ou de moscovites dégénérés! Ce sont là des amusettes pour intellectuels. La réalité est plus terrible et autrement radicale. Il s'agit de savoir si l'Europe trouvera en elle-même la force de s'opposer à sa dispersion. *Elle périt du régime des petits États.* On a beaucoup raillé le mot de Napoléon III sur les « grandes agglomérations ». Il était inopportun, mais moins sot qu'on ne l'a dit. La force américaine et la force britannique sont des forces, et les forces considérables que l'on connaît, parce que ce sont d'abord de « grandes agglomérations ». La Russie a tenu parce qu'elle était une grande agglomération et que seules de petites agglomérations l'en-

tourent. La Chine intéresse, même déchue, parce qu'elle représente une virtualité de grande agglomération. Rome fut une grande agglomération en face de ces petites agglomérations helléniques et c'est pour la même raison qu'il y eut une paix romaine et une série absurde de déchirements grecs. La Hollande, le Portugal, la Suède n'ont pu devenir de grandes agglomérations et ont dû pour cela quitter la scène du monde. Ces États sont à la merci du premier bouleversement international venu.

Les questions de paix et d'hégémonie européennes sont étroitement liées à cette question-là. Ou bien l'Europe trouvera un moyen quelconque de former un bloc, plus ou moins compact, mais capable de contrebalancer en quelque manière la masse américaine, (et peut-être la masse britannique, pour autant que les intérêts britanniques sont exorbitants à l'Europe), ou bien elle s'effritera de plus en plus dans des luttes sans grandeur et sans profit.

A cet égard la paix ne pourrait être installée dans l'Europe d'aujourd'hui que par deux moyens, la conquête ou l'accord. On a beau regarder, on ne voit aucune puissance capable de réduire ses voisins à l'état de paix par la force. L'Allemagne n'a pas encore reconstitué ses réserves d'agression. L'Angleterre ne songe qu'à digérer ses énormes gains, à sauvegarder un équilibre précaire et à lutter tant mal que bien contre les diverses causes d'usure qui la minent. L'Italie, de par sa position, ses traditions probritanniques et son économie plus qu'imparfaite ne jouera jamais, si fasciste qu'on la suppose, qu'un rôle accessoire en pareille matière. La France, et pour cause, est aussi calme que la Norvège ou la Suisse.

On a pourtant la sensation qu'il suffirait de bien peu de chose — c'est là tout le problème européen, qui ne dépend ni des Indous ni des Chinois, mais de l'Europe — pour que ces nations se mettent de nouveau à se déchirer pour des vétilles. On a également la sensation que cette fois la catastrophe serait irréparable. Le jeu des alliances que Montesquieu regardait avec raison comme un des symptômes de guerre les plus significatifs, sévit à outrance. La *Société des Nations* n'est souvent qu'un prétexte à négociations occultes. On

s'épuise en computations. Les bureaux de Genève ont calculé qu'en 1940 la population masculine de vingt à quarante ans aurait doublé en Italie comme en Allemagne, tandis qu'en France elle n'aurait augmenté que de quelques points. Inutile de rappeler par ailleurs ce qu'a de fatidique la date de 1935. Que de tentations! Au moment où l'Europe aurait besoin du corset de fer de l'intelligence la plus froide, de l'autorité la plus solide, de la tradition la plus austère, au moment où l'ordre du jour devrait être : de la prudence, encore de la prudence et toujours de la prudence, l'Europe s'abandonne aux pires passions diviseuses, renonce implicitement (soit dupe de Locarno qui voudra!) à l'union qui seule peut la sauver. Le moment approche pourtant où les nationalismes européens devront comprendre qu'en se combattant à outrance ils finiront par réaliser leur mutuelle disparition.

Le machinisme et la chimie ajoutent de nouveaux mirages. On se flatte d'écraser l'adversaire par une attaque aérienne brusque et massive qui réduirait à quelques heures la durée de la guerre. Peut-être. Mais ce moyen suppose une formidable accumulation de matériel. La course aux armements n'en devient que plus passionnée. Les plus hautes leçons de la grande guerre ne portent, dirait-on, leurs fruits, qu'au sein d'une élite éparse, impuissante, perdue au milieu de peuples épais et obtus, disposés à se satisfaire de mimiques pacifistes et, comme dit Bossuet, de « cérémonies ».

Les leçons de l'expérience en histoire comportent une hiérarchie. Les plus exigeantes ne sont pas toujours les plus accessibles à l'intelligence vulgaire. Quand on ne trouve pas, pour les appliquer, un agent supérieur dans la personne d'un grand politique doué de prestige, elles sont prodiguées en vain. Les faits n'instruisent les foules que par des coups douloureux et répétés. Il faut toute l'insolence et toute la maladresse provocatrice des Soviets pour que s'organise en Europe, bien imparfaitement, très paresseusement, une sorte de réseau anticommuniste de ligues et de milices.

A moins qu'un surhomme international n'arrive, par un génie plus qu'humain, à faire entendre raison au troupeau des politiciens nationaux, l'Europe semble condamnée à subir le sort de la Grèce ancienne. Le jour approche

où quelque nouvelle bataille de Corinthe permettra à quelque nouvel Agésilas, lucide mais paralysé, de déplorer les pertes de ses propres adversaires, et où quelque nouveau Plutarque nous transmettra ses soupirs : « Malheureuse Europe, qui massacres de tes propres mains ce qu'il te faudrait d'hommes pour organiser l'univers! » Une aristocratie nouvelle, recrutée un peu partout chez des hommes dont le bon sens toucherait au génie, suppléera-t-elle au défaut de cet esprit supérieur, qui ne se montre nulle part?

Quelles seraient ses possibilités d'action? Si l'on considère l'Europe actuelle en partant de sa périphérie, on y peut, quant aux risques de conflit, distinguer des zones assez tranchées. D'abord la zone scandinave, vraiment acquise à la paix. L'attitude de la Suède et surtout du Danemark de 1914 à 1918, le règlement amiable de l'indépendance norvégienne en 1905, islandaise en 1921, indiquent le haut degré de bon sens en même temps que l'impuissance de ces peuples. La Hollande, en dépit de l'agitation flamingante, dont les rêves annexionnistes s'égarent jusque du côté d'Hazebrouck et d'Ostende, peut y être comprise.

La péninsule ibérique, quoique incapable de déchaîner une guerre mondiale, est beaucoup moins calme. Les révolutions portugaises, l'anarchisme espagnol, toujours latent, l'agitation catalane indiquent partout des cendres mal éteintes. Ce sont des pays las, appauvris, à demi fébriles, à demi convalescents. Pour le moment leur rôle est secondaire et restreint.

Vient ensuite la zone russe, avec ce qu'elle comporte de réactions sur ses lisières finnoises, baltes, polonaises, roumaines, anglaises. Ce n'est plus l'incandescence, c'est encore l'incendie. Le problème russe, communisme compris, est un des plus graves que l'Europe aurait à résoudre, si elle arrivait enfin à se constituer, vaille que vaille, un centre nerveux. En face d'une Europe unie, le soviétisme ne pourrait guère que développer ses possibilités bourgeoises, qui ne sont pas minces, ou céder la place. Telle quelle la zone russe regorge de dangers.

La zone balkanique n'est guère plus sûre, d'autant que

depuis les traités de 1919 elle s'étend à une grande partie de l'Europe centrale. Cependant son activité reste surbordonnée. On ne saurait mieux la comparer qu'à un arsenal, regorgeant d'armes et de passions, mais peuplé d'agents subalternes, confinés dans les troubles locaux. Plus nombreux, mieux organisés, plus endoloris, plus irrités, mais plus lourds et plus lents qu'avant 1912, on ne saurait dire qu'ils ont tout à fait encore les clefs de la poudrière. Ils ne provoqueront de conflit sérieux qu'autant qu'ils recevront d'ailleurs, Russie, Allemagne, Angleterre, Italie peut-être un signal et des appuis.

La révolte russe, plus ou moins contenue, l'isolement hispanique, plus ou moins définitif, l'atonie scandinave, la relativité balkanique, tout cela domicilie les destinées de l'Europe à Londres, à Paris, à Rome et à Berlin. Ce qui frappe au premier examen, c'est la différenciation croissante des États que ces villes symbolisent. Ces quatre pays, dont la physionomie n'a jamais provoqué de confusion, exhibent aujourd'hui des disparités prodigieuses. Est-ce un obstacle à l'union?

L'empire britannique, ébauché au XVIe siècle, bâti aux XVIIIe et XIXe siècles, a subi en ces quelques années de guerre et d'après guerre une véritable métamorphose. Il a gagné en dimension. Peut-on dire qu'il ait gagné en intelligence, en force, en énergie, en liberté de mouvements? Depuis la révision du pacte d'Empire, une décision, même parlementaire, de Londres ne suffira plus pour engager les dominions, comme en 1914, dans une guerre. Le suffrage universel, grave épreuve pour un empire qui s'est élaboré, jusques et y compris le traité de Versailles, sans lui, a été intronisé. Le communisme, le socialisme, s'étendent. Les mœurs fléchissent. Si ce fléchissement s'accentue, sur quoi donc s'appuiera le chaînage impérial? Des échecs retentissants, eussent-il été subis par personne interposée, comme ceux d'Asie Mineure, de Chine, les troubles indous, le mécontentement français, la jalousie américaine, la propagande russe, montrent des lacunes graves dans la plénitude britannique. Le socialisme s'éloigne en Angleterre tous les jours davantage des positions modérées qu'il y occupa si longtemps. Tôt ou tard

cette migration idéologique donnera lieu à des rencontres, à côté desquelles la récente grève noire ne sera qu'un épisode sans gravité.

Autre paradoxe : obligée, ou quasi obligée de dominer l'Europe, l'Angleterre obéit de plus en plus à des attractions mondiales qui la rendent étrangère à l'Europe. Situation excellente, à certains égards, pour avoir de notre vieux continent, dont les frontières invisibles se sont démesurément étendues, un panorama conforme à une politique d'action, mais aussi position redoutable, quand on n'a pour la défendre qu'une plate-forme qui ne cesse de se rétrécir et dont l'équilibre est menacé par des rivalités extérieures et intérieures grandissantes.

La versatilité britannique, vis-à-vis de la Russie, de l'Allemagne, de la Turquie, de la France, trouve là une explication, qui satisfait la logique sans rassurer l'esprit. Jusqu'à quel point l'Europe, qui a tant besoin de l'Angleterre, qui, jusqu'à un certain point, pourrait tout braver, avec l'Angleterre derrière elle, peut-elle compter sur la perspicacité, la bonne foi, la persévérance et les ressources anglaises? Mais jusqu'à quel point l'Angleterre peut-elle compter sur elle-même et sur son empire?

Nous voilà donc ramenés sur le continent et forcés de considérer l'avenir de l'Europe sous un jour essentiellement français, allemand et italien. Toute la précarité de cet avenir éclate dans un pareil énoncé. Depuis 1870 les trois nations ont évolué à travers une série de voltes-faces étroitement solidaires. Jusqu'à un certain point l'histoire d'Europe depuis 1870 est surtout une histoire franco-germano-italienne.

S'il était licite de faire des hypothèses en dehors de l'histoire et des passions, on regretterait ici la séparation politique de l'Allemagne et de la France. Dans les limites de la diplomatie on doit au moins souhaiter leur réconciliation. Accordées, ces deux nations pourraient dicter de proche en proche leur loi à l'univers. Leur noyau pacifique deviendrait facilement le centre d'une Europe nouvelle, pleinement adaptée à son rôle millénaire d'expansion et d'organisation mondiale. A moins d'un miracle, cet accord semble pourtant impossible à faire. Ni en Allemagne, ni en France on

n'aperçoit le personnel politique capable de l'imposer. Ni en Allemagne ni en France on ne rencontre les éléments de sagesse ou de lassitude qui pourraient lui servir de bases. Seule une politique de désespéré, qui ne craindrait pas de convier la France, l'Allemagne et la Pologne à une révision de leurs griefs et de leurs craintes, révision orientée du côté d'une entente aussi intime que possible, pourrait peut-être avoir raison des risques d'effondrement dont l'Europe est menacée entre Paris, Berlin et Varsovie. Trop de plaies récentes rendent ce geste impossible, du moins dans le milieu terre-à-terre des « réalisateurs ». Seuls des théoriciens sans responsabilité pourraient s'aventurer aussi loin dans le rêve. Pourtant s'il est vrai que la faiblesse de l'Europe s'explique surtout par ses dimensions et la petitesse croissante de ses éléments, on ne pourra remédier à ce défaut que par la réunion de plusieurs de ces éléments entre eux. Cette besogne ne doit-elle pas commencer à l'endroit où le déchirement est le plus grave? Les alliances classiques ont fait leur temps. Il est douteux au surplus que des difficultés dans le genre de celles qui séparent l'Allemagne et la Pologne puissent être résolues, par l'une ou l'autre des cotes mal taillées dont la diplomatie traditionnelle recommande l'emploi. Tant qu'une autorité supérieure aux deux pays n'aura pas anéanti leurs discordes en les confisquant, la paix européenne ne sera qu'un mot. D'où pourrait provenir cette autorité, sinon du principe de leur agrégation? Une union franco-germano-polonaise formerait l'équivalent de l'Empire britannique ou des États-Unis. Ses conséquences immédiates seraient incalculables et sans précédent dans l'histoire.

On considère ici le danger le plus imminent comme étant d'origine allemande. Ce n'est pas l'avis universel. De bons esprits regardent le fascisme italien comme générateur par excellence de troubles internationaux, et l'Italie comme la région la plus critique de la paix européenne. Ce qui est possible, c'est que la France n'ait point de difficulté sérieuse avec l'une de ces deux puissances sans en avoir avec l'autre. Tandis que l'Italie, plus que la Russie encore, incarne en Europe l'esprit d'innovation, ayant passé en un demi-siècle de la dispersion fébrile à l'éréthisme impérialiste, la France

est sans contredit, au moins en apparence, la nation la moins touchée par le dieu du changement. Durant le demi-siècle, où tous ses grands voisins ont subi des métamophoses capitales, ses institutions ont aussi peu varié que sa population ou son territoire.

Le moment actuel favorise les vastes examens de conscience. Nous traversons une de ces périodes de *liberté*, durant lesquelles, selon Gœthe, se font les choix qui détermineront, plus tard, avec la dernière des rigueurs, les périodes de *nécessité*. Visiblement l'Europe se cherche. Il y a si longtemps qu'elle ne s'est vue! Se trouvera-t-elle? Les « bons européens », dont on parle toujours et qu'on rencontre si peu, finiront-ils par devenir le nombre et le poids?

Que l'Europe commence d'abord par ne pas douter d'elle-même! Cette idée qu'elle n'est rien de plus qu'un cap de l'Asie est une idée fausse. Ce pourrait être, au mieux aller, une idée naïve de dessinateur cartographe, ce ne sera jamais une idée de politique ou d'historien. Cette autre idée qu'elle est menacée par les jaunes ou les noirs n'est pas moins inexacte. *Rien ne menace l'Europe, qu'elle-même.* Seuls des amateurs peuvent émouvoir d'autres amateurs en leur parlant d'un péril asiatique. Ce péril n'existe point, d'une façon positive. Depuis la fin du XVIIe siècle, l'Asie joue un rôle démesuré dans l'idéologie occidentale. Des esprits médiocres, comme Rabindranath Tagore, en bénéficient encore aujourd'hui. Les physiocrates durent une partie de leurs erreurs, erreurs qui de fil en aiguille se retrouvent à l'origine de la technique socialiste, à leur admiration pour l'agriculture chinoise, qui est sommaire et même niaise. Ce qui existe supérieurement, c'est, pour l'Inde, pour la Chine, le danger européen, le danger blanc, et il s'en faut de beaucoup qu'elles en soient libérées. Singapour serait-il par hasard une base navale sino-indoue située quelque part en Méditerranée? Le Tonkin serait-il une colonie siamoise, découpée sur notre Provence?

Nous savons de science certaine que la Chine est en décadence, que sa misère n'a pas de nom, que sa saleté, sa pauvreté, son ignorance, ses vices méritent de devenir proverbiaux. Peut-on parler d'une *civilisation* indoue? Tout au plus d'une demi-civilisation. De bons observateurs, l'abbé Dubois,

l'Américaine Catherine Mayo, nient la culture, la spiritualité indoue. M. Denis Saurat, qui dégageait l'esprit de leurs livres, il n'y a pas longtemps, dans un de ses *Propos des Marges* écrivait avec raison : « Nous avons le droit d'opposer la raillerie et le mépris aux sentimentalistes qui nous parlent de la spiritualité de l'Orient. Et nous avons le droit de nous tourner sur notre oreiller et de demander qu'on nous laisse dormir en paix lorsqu'on nous menace de la destruction de notre civilisation par ces malheureux Orientaux. Ils sont bien incapables de détruire quoi que soit, excepté les bilans des maisons de commerce, qui, à leurs risques et périls, vont faire fortune chez eux, et qui d'ailleurs se prémunissent contre cette calamité en faisant fortune assez vite pour avoir récupéré leurs capitaux avant les catastrophes. *Si notre civilisation périt, ce sera de ses propres périls. Ce sera notre propre imbécillité qui nous détruira et non point la force de l'Orient.* Car cette force n'existe pas, ni intellectuellement, ni matériellement. »

L'Occident n'a besoin d'être défendu que contre lui-même, mais sur ce plan la catastrophe est imminente et elle menace d'être terrible. Il ne faut pas cependant désespérer de la tâche en contemplant son étendue. Dans des blocs de cette nature, il suffit d'agir avec bonheur sur un seul de ces points pour que le reste s'améliore. Un progrès réalisé, par exemple sur le terrain militaire avec la suppression du service obligatoire, aurait par ailleurs des répercussions immédiatement favorables. De même des réformes hardies en faveur de la propriété favoriseraient la paix intérieure, l'essor du crédit, l'initiative industrielle, les facultés générales d'achat. On n'a sous ce rapport que l'embarras du choix.

Ce qu'il ne faudrait pas, c'est chercher le salut dans une sorte d'immobilisation théorique, dont ses fidèles seraient forcément dupes, pas plus que dans un retour au passé. L'industrialisme est une acquisition définitive de la civilisation, le nationalisme aussi. Les problèmes qu'ils soulèvent sont infinis et changeront peut-être d'aspect au fur et à mesure que l'on s'approchera du point de saturation. Beaucoup des maux dont ils nous accablent proviennent sans doute d'un excès

d'enthousiasme à la vue de possibilités, dont le volume ira en se rétrécissant.

Pour le nationalisme, infiniment plus vieux que son nom, mais porté par son nom même à une perfection plus grande, il correspond à une crise de conscience et à une opération de dénombrement, qui en Europe semblent bien près de toucher à leur fin et laissent le champ libre à des combinaisons plus savantes. Il constitue un tracé de frontières intellectuelles et morales, indispensable à faire, mais dont le progrès ne saurait être infini. Si, pour vivre, il faut avoir de soi-même au moins un rudiment de connaissance, on tombe malade par trop d'investigations outrancières sur sa personnalité. Il y a de l'analogie entre la crise littéraire occidentale et la crise politique européenne. Il s'agit dans les deux cas d'un abus de l'introspection. A force de s'analyser, on se paralyse, on se dissout. Il n'y a qu'un remède à cette paralysie : l'exercice et l'oubli. Pour se ressaisir, l'Europe a surtout besoin de sortir de soi, et de la contemplation morose de ses cellules et de leurs rapports vétilleux. Le vaste monde reste encore ouvert, quoi qu'on pense. En présence de certaines convoitises, les convoitises italiennes, par exemple, sur la Corse ou la Tunisie, qui n'admettent guère d'être négligées, le philosophe est tenté de sourire comme au spectacle d'un manège enfantin. La Russie est franchement grotesque avec ses prétentions à l'organisation mondiale, alors qu'elle manque de chemise. Quant à l'Angleterre, qui cherche à faire vivre grassement aux dépens d'autrui ses ouvriers, sans qu'ils aient besoin de travailler, c'est un autre genre de déraison. Qui ramènera l'Europe au bon sens? Qui fera comprendre à chaque Français, à chaque Allemand que le plus mauvais accord entre eux vaudra mieux que la plus sonore des suprématies? Et ainsi de suite à la ronde.

La grande difficulté à résoudre est d'ordre psychologique, comme presque toujours en pareille matière. Malgré ses criailleries et malgré l'évidence, l'Europe se sent forte, trop forte pour endurer volontairement l'épreuve de la réforme considérable que son cas exige. Loin de ressembler à un être dégradé ou affaibli, elle s'apparente plutôt à un être sanguin et vicieusement optimiste. On pourrait la com-

parer à ce personnage d'un récit de Conrad, qui mourut de sa force : faute d'affût on ne pouvait pointer un canon; il s'offrit, maintint la pièce dans ses bras de titan et périt de son effort. L'Europe, qui a peuplé deux continents, qui régit ou contrôle plus de la moitié de la planète, l'Europe dont les méthodes prévalent sur les neuf dixièmes des populations civilisées, l'Europe dont la culture dépasse tout ce qu'on a pu voir au cours des siècles, l'Europe détient en soi une énergie formidable, dont il ne convient pas de sous-estimer la quantité, mais de critiquer l'orientation ou l'emploi.

Si l'erreur dont elle souffre était récente, il y aurait lieu d'espérer, mais il s'agit d'une interminable série d'erreurs invétérées, dont certaines datent de son enfance, et qui ont fini par s'incorporer à sa personnalité. Dans cette situation l'Europe prend pour une tradition un excès de sa mémoire, confond ses mauvaises habitudes avec la nature des choses et laisse tout doucement la conduite du monde passer à des maîtres que ne la valent pas et qui seraient incapables de se mesurer avec elle, — si elle ne s'offrait à leurs coups morceau par morceau. A défaut de la dernière phase de la Grande Guerre, l'expérience franco-espagnole au Maroc suffirait à le prouver.

RENÉ JOHANNET

FAILLITE[1]

Ils avaient quitté Paris à huit heures du soir. Ils dînèrent à Chartres, vers dix heures, puis repartirent. Simone ne disait rien et se demandait pourquoi Brugnon fuyait ainsi avec elle. Elle ne savait pas ce qui s'était passé, elle voyait seulement que Brugnon était aussi malheureux et plus défait que jamais. Assise seule, enveloppée dans une lourde couverture, elle regardait la nuque de Brugnon et, rompue de fatigue et d'inquiétude, perdue dans mille questions insolubles, dormait parfois pendant quelques minutes. La voiture allait sur des routes désertes où la lumière des phares déroulait une belle surface blanche semée de points noirs; les villages endormis disparaissaient soudain, les petites villes semblaient s'ouvrir au passage et se refermer comme des rideaux; de temps en temps un pont, un petit bois, le sifflet d'un train, le meuglement d'une vache. Brugnon allait toujours droit devant lui, immobile. De temps en temps il se retournait vers Simone et lui faisait un signe de tête sans bouger un pli de son visage; elle répondait par un sourire. Elle lui avait demandé, à Chartres :

— Où allons-nous?

Il avait répondu :

— Nous allons faire un petit voyage; j'ai besoin de prendre l'air.

Simone n'osait pas questionner davantage. Pourtant, après quelques heures de marche, elle demanda :

— Jusqu'où vas-tu?

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 mars, 1er, 15 avril et 1er mai.

— Je ne sais pas, — dit Brugnon. — J'attends que le pays soit plus beau.

— Où sommes-nous?

— Nous allons arriver à Tours.

Ils y arrivèrent à trois heures du matin; la ville était endormie; ils ne s'arrêtèrent pas, descendirent le long de la Loire. Simone, maintenant que la route suivait un fleuve, s'était endormie plus confiante, trop lasse enfin pour résister. Brugnon, les yeux brûlants, allait toujours, pensant à Florence qui avait refusé de le voir, à son bureau, à Simone, à sa colère sur le bord de la Seine, à la mort qu'il avait vue venir. Le jour commençait à paraître et, sur l'autre rive de la Loire, détachait lentement du ciel la cime des arbres. Une odeur humide et froide passait à travers les glaces de la voiture; parfois on distinguait l'eau du fleuve, noire et glacée; dans quelques maisons on voyait briller des lumières. Brugnon ne croyait pas qu'il trouverait ici mieux qu'ailleurs cette existence nouvelle qu'il désirait maintenant, et le nom de Florence revenait à sa pensée, ne la quittait plus. Il eut un geste de colère qui fit bondir la voiture de côté et Simone se réveilla en sursaut.

— Qu'y a-t-il?

Brugnon se rappela que Simone était avec lui, qu'elle l'avait suivi sans rien dire, qu'au premier signe elle s'était trouvée prête. Il fut ému, et, pendant un instant, ce ne fut pas à Florence qu'il pensa.

— Ce n'est rien, chérie.

Il y avait dans sa voix une telle douceur, que Simone eut des larmes dans les yeux. Brugnon ne lui avait pas parlé ainsi depuis des mois.

— Veux-tu que je vienne près de toi? — demanda-t-elle.

— Oui, viens.

Simone rejeta sa couverture, si heureuse qu'elle n'avait plus de sommeil ni de fatigue; elle eût voulu chanter et courir.

— Non; ne t'arrête pas; je vais passer par-dessus la banquette.

Elle enjamba le dossier, légère comme une enfant, retomba assise près de Brugnon en riant, et se serra contre lui.

— Où allons-nous? — demanda-t-elle.

— Au prochain village nous nous arrêterons.

Le jour était levé; on voyait des hommes dans les champs, et le soleil allait bientôt paraître; sa lumière, déjà, tombait du ciel sur la Loire. L'eau était d'un gris sombre, et bleu tout le reste du monde, mais une éclatante lumière était cachée là, qui sortirait bientôt. Les arbres se dressaient au bord du fleuve, encore humides et semblant étirer leurs bras, cependant que sur la route on voyait passer des vapeurs blanches et, parfois, de petites bêtes matinales. Brugnon pensait à Florence.

Ils dépassèrent encore deux villages, trop petits pour qu'on pût s'y arrêter; puis ils arrivèrent à un autre qui s'appelait Sainlieu et Brugnon arrêta sa voiture devant l'hôtel. En descendant, Simone chancela et se retint à peine de tomber, à bout de forces, tandis que Brugnon, les gestes vifs et saccadés, plein d'une grande excitation, demandait deux chambres et y faisait porter les valises. Il était six heures du matin. Brugnon ne voulait pas se coucher, mais Simone l'y força et il s'endormit aussitôt. Simone alla s'étendre dans sa chambre, trop lasse pour se déshabiller, et elle dormait profondément, quand Brugnon, réveillé soudain, vint la trouver. Il était en pyjama et son visage était blême. Il secoua Simone qui ouvrit les yeux.

— Qu'y a-t-il?

Brugnon lui dit, et il avait encore retrouvé sa voix douce :

— Tu ne sais pas ce que j'ai fait, ce matin? Pardon, hier matin... enfin, l'autre jour?... Je me suis noyé.

Simone le regarda sans comprendre.

— Oui, — dit-il; — je suis tombé dans la Seine; je marchais sur le bord, et puis je suis tombé dans l'eau. Voilà. Et puis je suis sorti de l'eau, alors je suis parti. Tu comprends?....

Elle ne répondait rien.

— Tu comprends? — reprit-il... — tu comprends?

— Oui, — dit-elle doucement, et pénétrée d'une horrible pensée; — oui... je comprends.

— Eh bien.. Pas moi!

Brugnon se mit à rire, et retourna se coucher. Simone, pâle et tremblante alla le rejoindre dans sa chambre, mais

déjà il s'était calmement rendormi. Simone s'assit près du lit de Brugnon et le veilla; elle regardait, posé sur l'oreiller, ce visage immobile où de profondes rides se creusaient, qui lui apparaissait comme le visage d'un homme nouveau, qu'elle ne reconnaissait pas mais qu'elle aimait encore; et parfois elle posait la main sur ce front.

Le lendemain, et pendant les quelques jours qui suivirent, Brugnon fut silencieux et fermé; à peine répondait-il aux questions de Simone, et toujours par des mots étranges, par des phrases dont elle ne comprenait pas le sens véritable. Elle faisait de grands efforts pour croire que Brugnon répondait ainsi par jeu, ou par mauvaise humeur; mais comment eût-elle chassé tout à fait cette idée que peut-être il perdait un peu la raison? Elle lui avait demandé : Veux-tu que j'écrive au bureau? Il avait répondu : Pourquoi?

Il était calme et obéissait comme un enfant; Simone se promenait avec lui sur les routes. Brugnon regardait l'herbe et les arbres, les paysans et les animaux, et tous deux allaient s'asseoir au bord de la Loire qui coulait doucement, couleur de perle. Brugnon saluait parfois un paysan, et s'arrêtait pour parler avec lui; mais voici qu'aussitôt arrêté en face de l'homme, il ne trouvait plus de paroles, hésitait, puis demandait : « Comment s'appelle ce pays? » Le paysan répondait : « Sainlieu », et Brugnon s'en allait, après avoir cherché un moment s'il ne demanderait pas autre chose. Mais il ne trouvait jamais rien.

Brugnon et Simone passèrent ainsi une longue semaine. Brugnon semblait retrouver quelque force, et recommençait à parler; pourtant il ne disait rien de son bureau et cette indifférence alarmait Simone. Elle ne savait pas que, dès le lendemain de son arrivée à Sainlieu, Brugnon avait écrit à M. Narbonne que des raisons personnelles le tiendraient éloigné de Paris quelques jours, et qu'il espérait trouver tout en règle à son retour. « Je suis persuadé, disait-il, que tout s'arrangera et que vous ferez la soudure. Je sais que je peux compter sur vous. A bientôt. » Comment Brugnon avait-il écrit cette lettre, il ne le savait trop lui-même. A mesure qu'il en traçait les mots, il lui semblait apercevoir comme en un rêve son bureau, M. Narbonne, Jean Poussain, tous les autres, ses

clients, ses rivaux, des montagnes de sucre et des machines à écrire, mais tout cela petit et dérisoire, si loin de lui en vérité que sa main même qui écrivait tout cela lui paraissait morte, détachée de lui-même. Pourtant il écrivit jusqu'au bout, et fit jeter l'enveloppe à la poste par un enfant à qui il donna vingt sous. Il ne savait pas pourquoi il se cachait ainsi de Simone, il ne savait pas non plus pourquoi il avait écrit puisqu'il ne donnait pas même son adresse à M. Narbonne. M. Narbonne lui paraissait inutile; il ne comprenait pas comment il avait vécu si longtemps près de ces hommes et de ces choses; et s'il cherchait ce qu'il préférait maintenant, il restait interdit, ne sachant que répondre, se sentant envahi doucement et rapidement par une pensée puissante, souveraine comme une inondation, qu'il n'espérait pas repousser et qu'il aimait mieux fuir, la pensée de Florence. Il cachait son visage dans ses mains et courbait les épaules, cherchant au fond de lui d'autres pensées, d'autres images pour élever en hâte une digue contre celle-là, murmurait des mots pour aider de toutes ses forces à cette bataille, appelait enfin à son secours une autre pensée, plus ancienne et plus douce, répétait à mi-voix : Simone, Simone, en évoquant ses traits, la cherchait au fond de son cœur, de sa mémoire, de son espérance, et la brandissait de tout son courage, comme un bouclier consacré, devant l'autre pensée, tyrannique et victorieuse, qui marchait quand même, traversant les obstacles, piétinant les souvenirs, écrasant les invocations et crevant l'image insuffisante comme une lance crève un tambour. Alors Brugnon, dépassé, renversé, recevait cette pluie brûlante qu'était le souvenir de Florence, de son visage, de son corps, de ses paroles et de son sourire; il la voyait dans son bureau, dans la rue, au théâtre, à table; il revoyait ses robes et ses chapeaux, il l'imaginait près de lui, à Sainlieu, assise là sur cette chaise, ou marchant à travers cette chambre; sur la route, au bord de la Loire. Puis il la retrouvait à Paris, cet hôtel au bord de la Seine, cette chambre où il n'avait pas pénétré, cette chambre surtout, et il s'engageait comme un fou vers ces nouvelles images, lâchant les brides, créant une Florence inconnue qu'il n'osait pas regarder et qu'il dévorait pourtant, les mains serrées contre son front, tout

contracté, honteux et frénétique, jusqu'à se jeter enfin sur son lit et tout à coup, après un dernier tourbillon de fureur, se dénouer tout entier et retomber immobile et flasque, sans pensée et sans geste, comme de la poussière après un cyclone; Florence avait passé.

Simone devinait ces drames, et se rappelait elle aussi l'instant où, dans la chambre de Florence, elle avait serré entre ses mains la gorge de la jeune fille; ses doigts brûlaient; elle eût voulu tenir encore cette vie, et serrer davantage; quand elle regardait Brugnon, aux moments où elle sentait passer sur lui le souvenir, elle ne savait plus quelle force la retenait de saisir à son tour cette gorge-là, et de la serrer à son tour. Elle errait ainsi, sentant chaque jour aux brûlures de sa poitrine que quelque chose se formait en elle, qui jaillirait un jour, elle ne savait quand, mais qu'elle ne pourrait plus retenir.

Brugnon lui dit un matin :

— Je veux rentrer à Paris.

Il pensait qu'elle le lui défendrait.

— Oui, — dit-elle, — va-t-en, va-t-en!

Il la regarda surpris. Elle se ressaisit :

— Oui, retourne à Paris, pour quelques jours; tu retrouveras un peu de ta vie; cela te fera du bien.

— Et toi, — dit Brugnon, — que fais-tu?

— Je t'attendrai ici; tu viendras bientôt me rejoindre.

Brugnon la regarda d'un air douloureux.

— Simone, — dit-il (et de l'entendre dire son nom, elle était déjà bouleversée), — Simone, tu ne m'aimes plus.

Elle se mit à pleurer, avec une telle abondance qu'elle croyait se vider tout entière, que ses yeux allaient éclater. Elle ne pouvait rien répondre à Brugnon, mais s'était accrochée à lui, si faible qu'elle avait aussitôt glissé sur le sol et elle embrassait maintenant ses genoux; elle pleurait de tout son corps, sans bruit et sans mouvement, comme on saigne. « Tu ne m'aimes plus », avait-il dit; elle ne comprenait pas même ces mots, elle était pénétrée d'horreur.

— Je t'aime, — dit-elle enfin; — je retournerai avec toi.

Brugnon l'avait relevée, gêné de cette attitude, et surpris de cette violence.

— Non, — dit-il, — je partirai seul. C'est toi qui me l'as demandé.

Elle protesta, supplia, mais Brugnon n'entendit rien. La cruauté de ceux qui sont malheureux l'occupait tout entier. Il repoussa Simone.

— Peut-être m'aimes-tu encore, — dit-il, — mais comment le croirais-je? Tu me cries : Va-t'en! Et tu refuses de me suivre. Je partirai ce soir. Tu resteras seule quelques jours.

Simone ne le regardait plus, debout contre le mur et serrant ses mains l'une contre l'autre.

— Tu as raison, — dit-elle. — Va-t'en! Va-t'en!

Elle fut sur le point de dire : « Va retrouver Florence! » mais un miracle la retenait toujours au moment de faire souffrir Brugnon. Jamais ce miracle n'avait été plus grand; elle sentit que Brugnon se fût écroulé si elle avait dit ces mots-là, et elle fut heureuse de s'être tue.

VIII

Brugnon partit le soir même, par le train; il savait trop bien vers quel but il accourait pour ne pas trembler quand il arriva à Paris. Dès qu'il revit les rues et les maisons où il avait connu Florence il sentit revenir en lui des mouvements ardents et inachevés; chaque visage, chaque objet, il les regardait d'un œil féroce, il les écorchait, comme si quelque chose y avait été caché du secret de Florence. Cent fois il se sentit jeté en avant vers une femme qui passait, qui réveillait ses souvenirs, les plus doux comme les plus cruels. Il alla tout d'abord chez lui, prit un bain, changea de vêtements. Ce décor familier lui paraissait inutile et médiocre; il apercevait, bien au delà des murs, un pays clair et chaud, où quelque chose l'attendait qu'il avait mérité et qu'il lui faudrait enfin conquérir; l'image de Florence se mêlait à celle de Sainlieu, maintenant, et à tout cela s'unissait l'image retrouvée de Paris, ses maisons, ses voitures, ses hommes, qu'il avait oubliés et qui maintenant lui inspiraient une sorte de pitié méprisante dans laquelle il reprenait un peu de son ancienne force. Son désespoir se colorait d'un peu de haine, il ne savait contre quoi, et

d'un peu de courage; sa toilette achevée, vêtu de frais, net et ferme plus qu'il ne l'avait été depuis longtemps, il se sentit enfin semblable à lui-même. Des lettres qui l'attendaient sur une table lui rappelèrent, avec son nom, son existence véritable et la forme qu'elle avait eue autrefois. Il se redressa, passa sa main sur son visage, pour se toucher, et frappa sa poitrine dure. Il aperçut le téléphone et lui sourit amicalement, puis, pour se ressaisir lui-même, tout entier, dans un geste bien clair, il décrocha le récepteur : « Allo! Mademoiselle, dit-il, c'est vous? Ici, Brugnon. » Et il raccrocha l'appareil. A ce moment, se rua vers lui la pensée de Florence, plus violente peut-être parce que Florence était plus proche maintenant. Un instant Brugnon crut que sa force revenue lui permettrait de repousser l'attaque; il attendit; mais tout de suite il lâcha pied, aussi misérable qu'à Sainlieu, déjà fléchissant, écrasé. Alors, il courut vers son gramophone et le mit en marche en appelant de toutes ses forces Simone qu'il imaginait au bord de la Loire, calme et bonne. Le gramophone lui tendit, fine et coupante, la ligne pure d'un violon. Penché vers sa machine, Brugnon haleta un instant, raidi, durci, et bientôt, doucement, par degrés, sans perdre Simone des yeux, sans perdre le violon de l'oreille, il redescendit dans sa chambre, se retrouva sur le sol, debout. C'était fini. Il se mit en route vers son bureau.

Il poussa la porte où brillait son nom, et reconnut avec émotion le silence du tapis sous ses pas; il n'y avait personne dans l'antichambre. Brugnon poussa la porte de son bureau et fit un mouvement en arrière : devant sa table était installé M. Narbonne, Jean Poussain debout près de lui.

M. Narbonne se leva, et ne resta interdit qu'une demi-seconde. Jean Poussain dit : « Par exemple! » et leva les bras; il avait l'air tout joyeux.

— C'est moi, — dit Brugnon. — Comment allez-vous, mon vieux? — demanda-t-il à Jean, auquel il tendit la main.

Puis, se tournant seulement vers M. Narbonne :

— Comment allez-vous, monsieur Narbonne?

— Merci. Mais vous-même?

— Mieux. Je vous raconterai; et encore ce n'est pas sûr. Vous travailliez, à ce que je vois? Vous n'êtes pas mal installé, monsieur Narbonne.

— Excusez-moi, — dit celui-ci qui s'était écarté du bureau après avoir ramassé quelques papiers...

— Je vous en prie, — dit Brugnon. — Continuez.

— Comme vous étiez absent, — dit M. Narbonne, — j'ai cru devoir...

— Prendre ma place... Mon cher monsieur Narbonne, c'est moi qui vous dois des remerciements.

Brugnon, après avoir posé son pardessus, prenait une chaise dans un coin de la pièce et venait s'asseoir à côté de son propre bureau, modestement.

— Monsieur Narbonne, — poursuivit-il, — continuez, je vous en prie. Je ne suis pas venu au bureau hier, mettez-moi au courant.

— Écoutez, Patron... — disait M. Narbonne très froid.

— Non, non, — insistait Brugnon; — je vous en prie, reprenez votre place et continuez...

Et comme l'autre refusait encore :

— Mais faites donc ce que je vous dis! — cria Brugnon. — Asseyez-vous et ne rouspétez pas. Et vous aussi, — dit-il à Jean Poussain, — à la même place que tout à l'heure; là... comme vous étiez quand je suis entré. Ne bougez plus; vous êtes charmants tous les deux.

Brugnon affectait des manières timides et gênées. Il était évident que la comédie finirait mal.

— Voyons, monsieur Narbonne, — dit Brugnon; — excusez-moi si je suis indiscret; mais j'arrive de loin et l'on m'a peut-être mal renseigné...

Il s'arrêta un moment, puis demanda :

— C'est bien ici la maison Brugnon, n'est-ce pas?

— Mais, Patron... — dit M. Narbonne, tout rouge.

— Oui? — dit Brugnon de son ton le plus sec. — Eh bien, veuillez me rendre ma place, s'il vous plaît.

M. Narbonne se leva, et Brugnon reprit son fauteuil, les deux coudes posés sur la table, regardant bien en face M. Narbonne qui restait très froid.

— C'est tout pour le moment, — dit Brugnon. — Laissez-

nous un instant, je vous appellerai tout à l'heure avec ces Messieurs.

— Je voudrais vous voir seul un moment, — dit M. Narbonne, sur un ton très ferme.

— Et pourquoi cela?

— J'aurais différentes choses à vous dire.

— Intéressantes?

— Assez.

— C'est bon. Je vous rappellerai.

M. Narbonne sortit, Brugnon se tourna vers Jean Poussain :

— Que faisait-il ici?

— Il me donnait des indications pour le courrier.

— C'est son affaire?

— Non, mais depuis votre absence...

— Alors, mon petit, vous n'êtes même plus capable de faire le courrier tout seul?... Et d'ailleurs, je ne vous demande pas cela. Je vous demande ce que faisait monsieur Narbonne installé à ma table.

— Oh! C'était sans le vouloir, — protesta Jean Poussain, — c'était par hasard, en passant...

— Pour qui me prenez-vous? — dit Brugnon. — Monsieur Narbonne était installé ici comme quelqu'un qui sait ce qu'il fait; et il n'y a pas besoin d'être sorcier pour comprendre que ce n'était pas la première fois. C'est la vérité, n'est-ce pas?

Jean Poussain n'eut même pas besoin de répondre.

— Bon. Nous en reparlerons. Maintenant, autre chose. Que s'est-il passé depuis mon départ?

— Voilà, — dit Jean. — Je pense que c'est de tout cela que monsieur Narbonne voulait vous parler. Il s'est passé des choses assez graves.

— Quoi donc?

— Je ne sais pas au juste. C'est monsieur Narbonne qui a vu tout cela de près.

— Faites-le venir, — dit Brugnon.

Jean Poussain téléphona à M. Narbonne, qui accourut aussitôt, un dossier sous le bras.

— Monsieur Narbonne, — dit Brugnon, — asseyez-vous, et dites-moi qui se passe. Mais faites vite.

— Voici, — dit M. Narbonne. — Cela va très mal, et vous pouvez dire que vous êtes parti au mauvais moment; vous nous avez laissés dans un joli pétrin.

— Allez! Allez!

— Bon. Enfin, j'étais là, tout pourra peut-être s'arranger...

— Mais parlez donc, Bon Dieu!

— Le point de départ, — dit M. Narbonne, — a été l'affaire Broecke, et toutes les traites que vous aviez signées, en florins. Vous vous rappelez ce que je vous avais dit alors; passons.

— Je vous dispense des commentaires.

— Très bien, — dit M. Narbonne, piqué. — J'ai rassemblé ici tous les papiers, lettres et .... autres, arrivés cette semaine; je vous jure que l'ouverture du courrier n'a pas été gaie, depuis votre départ. Mais puisque vous semblez être mieux au courant que moi, regardez vous-même, vous comprendrez vite.

Il tendit à Brugnon le dossier qu'il avait apporté. Brugnon se mit à lire, nerveusement, en sifflotant et en plissant les yeux pour ne rien laisser deviner. Mais ses doigts se mirent à trembler un peu, et, quand il eut tout vu, il recommença à feuilleter, sifflotant toujours.

M. Narbonne s'était adossé au mur, et regardait Brugnon sournoisement, à la fois curieux et inquiet. Enfin, après un long silence, et d'une voix brutale :

— C'est tout? — demanda Brugnon.

— C'est tout, — dit M. Narbonne.

Brugnon se retourna vers Jean Poussain, qui affectait de regarder par la fenêtre.

— Vous êtes au courant?

— Oui.

Brugnon recommença à feuilleter, puis, moins durement :

— Ça va mal, — dit-il, — très mal. Il va falloir sortir de là.

Ce ton plus humain adoucit un peu M. Narbonne.

— Il ne faut jamais désespérer, — dit-il, — mais vous voyez comme moi que c'est beaucoup plus grave que jamais. Le pire est que la chose commence déjà à être connue. Tenez...

Il tendit à Brugnon un exemplaire du journal bleu pâle,

en lui désignant un titre. Brugnon lut et jeta la feuille à travers la pièce en jurant.

— Depuis votre départ, — dit M. Narbonne, — je cherche une solution. Tout s'arrangerait plus facilement si la prochaine campagne ne s'annonçait pas si mauvaise et si nous ne perdions pas chaque jour un peu de notre clientèle. Au point où en sont les choses, je peux bien vous dire que vous êtes allé... que nous sommes allés un peu fort. Nous en avons souvent parlé ensemble, rappelez-vous... Enfin! ce qui est fait est fait! Mais je vous jure que j'ai bien regretté votre absence...

— La question n'est pas là, — dit Brugnon, qui essayait de ne pas se mettre en colère. — Si j'avais prévu tout cela, je ne serais pas parti (il pensa soudain au jour de sa fuite, à cette visite chez Florence, à cette marche aveugle le long de la Seine); et d'ailleurs, je serais peut-être parti quand même, je n'en sais rien, cela ne vous regarde pas.

Il se mit à marcher de long en large, les mains serrées au fond de ses poches, et frappé tout à coup par cette pensée brûlante que Florence était là, tout près, au-dessus de sa tête, derrière ce mince plafond, que les pieds de Florence touchaient le sol à deux mètres de son propre front, et que tout à l'heure il l'appellerait, qu'elle entrerait dans ce bureau, qu'il la verrait, la même et toujours nouvelle.

Pour chasser cette pensée, il s'accrocha de toutes ses forces à ces autres soucis que lui présentait M. Narbonne, et qui jadis eussent envahi son esprit tout entier mais n'étaient plus aujourd'hui que des mots, trop fragiles pour lui offrir un appui suffisant. Il marchait, serré, comme un automate, et tournait sur lui-même en arrivant contre les murs, si brutalement qu'il avait l'air de rebondir contre eux.

— Alors? — demanda-t-il enfin à M. Narbonne; — qu'est-ce que vous proposez, vous?

M. Narbonne prit un air satisfait. Il parla d'un ton important.

— Vous pensez bien, — dit-il, — que je ne suis pas resté inactif depuis votre départ. Voilà une semaine que je dors quatre heures par nuit, et je crois pouvoir dire que je n'ai pas été inutile à la maison, depuis ce temps...

Brugnon écoutait ces déclarations avec un étonnement muet; entendre M. Narbonne parler de si haut, cela lui paraissait si monstrueux qu'il oubliait presque de s'en émouvoir; il pensait sans doute que cela cachait un secret qu'il finirait par apprendre, et qui expliquerait tout. Et aussi, au fond de lui-même, il comprenait bien qu'en effet sa maison avait couru un grand danger, et il était heureux, malgré tout, que M. Narbonne se fût trouvé là pour le conjurer peut-être.

— Donc, — poursuivit M. Narbonne, — si nous ne trouvons pas quelque chose immédiatement, c'est le grand jeu, nous n'y coupons pas, et nous sautons vraisemblablement. Je me suis assuré que vous ne trouverez pas un crédit suffisant pour parer le coup. Les affaires vont mal un peu partout, et les banques sont assez occupées, en ce moment, à renflouer de plus gros personnages que nous. Et puis, vous le savez, nous leur avons déjà fait peur une fois; tout se paie. Mais passons... J'ai donc dû me mettre en campagne par ailleurs...

Il se tut un instant.

— Eh bien! quoi? — dit Brugnon, exaspéré; — qu'est-ce que vous avez trouvé?

— De l'argent, — dit M. Narbonne avec le plus grand calme.

Il y eut encore un silence.

— Vraiment? — dit enfin Brugnon d'un ton railleur. — Monsieur Narbonne, racontez-nous ça? Vous entendez? — dit-il en se tournant vers Jean Poussain, — Monsieur Narbonne nous a trouvé de l'argent.

Et il se rassit. Mais il ne réussirait assurément pas à faire perdre son calme à M. Narbonne, qui n'entendit rien de cette moquerie, et dit :

— Connaissez-vous un nommé Kormitzian?

— Joli nom, — dit Brugnon. — Qu'est-ce qu'il vend?

— Je l'avais connu autrefois à Marseille, — dit M. Narbonne. — Il a vécu longtemps en Amérique du Sud. Il a une banque là-bas, et une autre à Zurich. Je l'ai rencontré ces jours-ci et il me semble que l'affaire pourrait l'intéresser; je crois avoir compris qu'il veut embêter quelqu'un à Cuba.

Je ne dis pas que ce soit chose faite, naturellement, mais nous aurions intérêt, en tous cas, à examiner ses propositions.

— Qui sont? — demanda Brugnon, de nouveau levé et marchant d'un mur à l'autre.

— Il ne m'a rien dit encore de précis; en ce moment, il étudie l'affaire. Si elle l'intéresse, et si nous acceptons, tout peut être sauvé. J'attends sa réponse dans quelques jours.

— C'est trop aimable à lui, — dit Brugnon. — Et ce monsieur... comment dites-vous?... Marsupiaux?

— Kormitzian.

— Ce monsieur Marsupiaux prendrait le titre de...?

— Je ne sais, — dit M. Narbonne qui ne faiblissait pas d'un pouce. — Il nous faut attendre un projet précis.

— Et moi-même, — demanda Brugnon, — je serais nommé?... garçon de bureau?

Il s'avança vers M. Narbonne et lui dit d'une voix tremblante, courbé en avant et l'index levé, peut-être parce qu'il n'osait pas tout à fait montrer le poing :

— Monsieur Narbonne, écoutez-moi bien; tant que vous n'aurez rien d'autre à m'offrir, vous ferez mieux de vous taire, et de laisser dormir les Marsupiaux derrière leur comptoir. Parce que, avant d'en arriver là, moi qui m'appelle Brugnon et pas autrement (comme c'est encore écrit sur la porte, sauf erreur), je demanderai la permission de dire un mot et je le dirai. Je viens d'un patelin qui s'appelle Sainlieu, pour vous servir, et j'y ai vu pas mal de vaches, des vraies, à quatre pattes et une queue. Eh bien, monsieur Narbonne, sachez-le bien, pas une n'aurait eu l'audace de me proposer ce que vous m'avez proposé. Ma parole, monsieur Narbonne, je me demande si vous n'êtes pas simplement un mauvais plaisant? Alors, vraiment, ce monsieur Marsupiaux, quoi? Vous avez vendu des tapis ensemble, pas possible?

Il se mit à rire sèchement, d'un rire aigu qui ressemblait au bruit d'un grelot, et toussa pour s'éclaircir la gorge. M. Narbonne restait calme en apparence, tout de même un peu troublé, et sentant venir la colère.

— Je ne sais pas, — dit-il, — si j'ai été bien compris; mais puisque vous le prenez ainsi, je me retire; j'attendrai

une meilleure occasion pour reparler de tout cela; mais sans tarder, car le temps presse.

— C'est ça, — dit Brugnon, — retirez-vous, comme vous dites. Vous voudrez bien assister tout à l'heure, avec ces Messieurs, à notre petite conférence de chaque matin. Allez.

M. Narbonne sortit. Brugnon s'installa à sa table sans rien dire, et Jean Poussain, sans oser le regarder, essaya de se remettre au travail. Au bout d'un instant, comme Brugnon restait immobile et muet, Jean dit doucement : « Patron? » Mais Brugnon ne répondit rien et Jean examina ce dos puissant et cette nuque grise qui ne bougeaient pas. Un moment passa encore, et Jean Poussain appela de nouveau sans obtenir de réponse; il lui sembla pourtant que la silhouette sombre s'animait, et en effet, il entendit le petit bruit de tambour d'un coupe-papier que Brugnon faisait sauter entre ses doigts contre la table. Mais c'était tout, il n'y avait dans le silence de la pièce que ce petit roulement rythmé qui semblait dire quelque chose. Peu à peu le roulement devenait plus rapide, plus fort, marquait des temps plus secs, et, léger pourtant, envahissait la pièce et sautait sur les murs. Jean Poussain écoutait de toutes ses forces ce petit bruit monotone et dévorant; il éleva un peu la voix pour demander : « Dites donc, patron?... » Brugnon ne répondit pas et Jean Poussain se leva, s'approcha de Brugnon et le regarda. Brugnon avait un œil fermé, un sourire dur sur son visage ridé et jaune; il semblait regarder Jean, mais sans le voir, continuant à frapper la table de son coupe-papier. Jean Poussain dit encore : « Patron?... » et, voyant que Brugnon ne bougeait pas davantage, étendit la main vers lui. Brugnon saisit cette main au vol et l'abattit, serrant ses doigts sur le poignet de Jean, qui gémit.

— Bas les pattes! — dit Brugnon. — Pas encore. Vous aussi, vous en voulez un morceau?

Il ouvrit son œil fermé et jeta vers Jean Poussain un triste regard.

— Vous l'avez entendu? — dit-il; — me proposer cela à moi! Vendre ma maison au premier chenapan venu, pour une affaire de gros sous? Moi, Brugnon, à la remorque d'une banque? C'est bien ça, n'est-ce pas? Moi, Brugnon, com-

mandité? Moi, travaillant avec l'argent des autres? Et que dirait mon père, s'il voyait cela? Si on les laissait faire, cela finirait par une jolie petite société anonyme; je parierais qu'ils ont déjà choisi le notaire, rédigé les statuts et trouvé les prête-noms. Allons, mon petit Jean; faites-moi plaisir : combien vous donne-t-on d'actions? Voyons un peu : le Marsupiaux, monsieur Narbonne, le père Comte, peut-être; vous; manquent trois bonshommes; ce Syriaque a bien dû trouver trois ruffians dans son entourage; à moins qu'on ne m'ait gentiment gardé une petite part? Allons, mon petit vieux, racontez-moi ça?...

Jean Poussain ne raconta rien, car, à la vérité, il ne savait pas grand chose, sinon peut-être que M. Narbonne était engagé plus avant qu'il n'avait dit. Il lui semblait que tout cela n'était pas très clair, et il avait préféré, pendant l'absence de Brugnon, ne pas trop savoir ce qui se passait; l'attitude de M. Narbonne lui avait déplu, sans qu'il osât jamais le dire et il avait attendu avec inquiétude le retour de Brugnon, son vrai maître, le seul avec qui il voulût marcher. Quand il l'avait vu entrer à l'improviste, dans le bureau, il avait été rempli de joie, comme si, soudain, tout était arrangé, les affaires de la maison en même temps que ses propres scrupules.

Brugnon recommençait à s'agiter.

— Je les aurai, vous entendez? Je les aurai, tous tant qu'ils sont. Savez-vous ce qu'on trouverait, le lendemain du jour où ce brigandage se ferait? On trouverait un cadavre, mon vieux. Lequel? Le mien; et où ça? Dans la Seine. Vous ne connaissez pas les quais, non? Moi si. Et les bords de la Loire? Non? Un pays qui s'appelle Sainlieu. Ça ne vous dit rien? Un peu après Tours. Je connais tout ça, moi qui vous parle; et c'est à moi qu'on voudrait voler ma maison, une bande de canaques qui n'ont jamais vu une betterave; à moi, Brugnon?

Il s'interrompit brusquement, passa sa main sur son front, et dit d'une voix basse, en touchant l'épaule de Jean :

— A moi... feu Brugnon...

Et comme Jean voulait protester :

— Taisez-vous ! — dit Brugnon. — Et maintenant, appelons ces Messieurs, nos futurs actionnaires.

Il fit venir dans son bureau M. Narbonne et les autres, prit place à sa table et demanda :

— Quoi de nouveau?

M. Comte dit :

— Il y l'affaire Brœcke...

— Vraiment? — dit Brugnon. — Je ne m'en doutais pas. J'ai déjà défendu à monsieur Narbonne de me parler de ce sujet jusqu'à nouvel ordre...

Il respirait violemment, et ses joues se gonflaient; il avait repris son coupe-papier et jouait du tambour sur son bureau.

— ...Jusqu'à nouvel ordre, — acheva-t-il, — et j'ai idée qu'il va bientôt y avoir du nouveau. (Il tambourinait plus fort.) Du très nouveau. (Il soufflait.) Je ne peux pas encore vous en dire davantage (son autre main se mit aussi à battre la table), mais je crois que vous serez surpris (ses mâchoires se serraient).

A ce moment, Brugnon était de nouveau saisi par le souvenir de Florence, qu'il avait écarté depuis un moment; mais il sentait l'assaut plus violent que jamais. A voir ces hommes rassemblés autour de lui, l'envie le prenait de se jeter sur eux et de les frapper de toutes ses forces. Il suffoquait, mais par un effort violent, il réussit à se retenir, et dit seulement à Jean Poussain :

— Voulez-vous demander à mademoiselle Florence de descendre?

Mais Jean Poussain n'étendit pas le bras vers le téléphone. Il y eut un silence.

— Et alors? — dit Brugnon; — mademoiselle Florence?

Ce fut M. Narbonne qui prit la parole.

— Mademoiselle Florence est partie, — dit-il.

Brugnon le regardait.

— Elle n'a pas paru au bureau depuis une dizaine de jours...

Brugnon se souleva des deux mains sur son fauteuil et ouvrit la bouche; l'image de la Loire claire et de Simone passa devant ses yeux, si proche, si vive, qu'il tendit son visage en avant, comme pour boire. Il se laissa retomber sur son fauteuil, passa sa main sur sa bouche et dit :

— Bon.

Le mot dérailla dans sa gorge et sortit comme un cri déchiré. Brugnon voulut se lever et alors, avec un bruit énorme et affreux, il fondit en larmes.

Aucun de ceux qui étaient là n'avait jamais rien vu d'aussi horrible. Brugnon pleurait avec d'énormes sanglots qui roulaient comme des galets dans une vague; ses yeux coulaient, gonflés et vitreux, et sa bouche pendait. Tout son corps remuait, il était impossible de ne pas détourner les yeux. Il ne faisait aucun effort pour cacher son visage ruisselant, pour calmer les mouvements de ses épaules et de sa poitrine; au contraire, il tendait sa tête en avant, voûté, les bras tombés sur ses genoux, dans une attitude presque provocante. Les autres, après un moment de stupeur s'étaient levés, et sentaient leurs mains se tendre en avant, comme pour ramasser et relever des débris. Jean Poussain, pâle et tremblant, s'était écarté, et regardait par la fenêtre, essayant de toutes ses forces de saisir les bruits de la rue, pour ne pas entendre les sanglots; tous sentaient une honte confuse. Enfin M. Narbonne fit un geste vers Brugnon, qui le repoussa de la main, et, se mettant debout, fit quelques pas en chancelant et s'avança vers Jean. Celui-ci le sentait approcher derrière lui, sans oser se retourner, et des larmes lui venaient aux yeux. Puis il se retourna brusquement, juste à l'instant où Brugnon, les mains tendues en avant, s'abattait évanoui. Jean Poussain le reçut dans ses bras et l'étendit doucement sur le sol. Brugnon reposait, calme, un trait bleu sous chaque paupière, et le visage encore amolli par les larmes. On ouvrit les fenêtres, on écarta le col de Brugnon, et M. Comte alla chercher dans son bureau un flacon d'eau de Cologne. Quand il revint, Brugnon avait déjà repris ses sens, et on l'avait porté sur son fauteuil; il regardait fixement devant lui, et parlait d'une voix faible de sa fatigue, de la chaleur, d'autres choses encore qui ne trompaient personne. Jean Poussain dut le reconduire en voiture jusque chez lui, et ne le quitta que longtemps après, quand Brugnon, redevenu solide et calme, l'eut vraiment mis à la porte, en lui permettant de revenir bientôt.

A six heures du soir, en effet, Jean Poussain trouva Brugnon occupé à préparer une valise.

— Je retourne à Sainlieu, — dit Brugnon; — mais je voudrais d'abord que tu me rendes un service. Je veux absolument savoir ce qu'est devenue Florence.

— Personne n'en sait rien.

— Tu mens.

— Non, Patron. Monsieur Narbonne vous a dit la vérité et vous feriez mieux de le croire. Elle n'est pas venue au bureau depuis plus d'une semaine; elle a disparu le même jour que vous. Nous n'avons rien su...

— Tu vas aller chez elle, — dit Brugnon.

— Chez elle?

— Oui; tu vas aller chez elle, je t'attends ici, et tu la verras. Tu lui demanderas ce qui s'est passé, tu lui diras que je suis revenu, et que je voudrais la revoir. Tu comprends? Va; je t'attends.

— Vous n'y pensez pas, — dit Jean Poussain. — Et que voulez-vous que j'aille faire là-bas? Elle ne me recevra même pas, ou elle n'aura rien à me dire, et me mettra à la porte; vous n'y gagnerez rien.

— Tu vas y aller tout de suite, entends-tu? Tu lui diras que je suis revenu, et que je l'aime, tu comprends? Et tu lui diras que je veux l'épouser; là; c'est compris? Tu vois bien, mon cher petit, tu vois bien que cela ne peut pas durer; il faut en finir. Fais cela pour moi, n'est-ce pas? Dis-lui que je l'aime, et que je veux l'épouser; tu lui parleras de moi, tu lui feras comprendre; tu sauras expliquer tout cela, toi, tu es jeune, c'est ton affaire... Allez, mon petit, va... va...

Et Jean Poussain, quelques minutes plus tard, roulait vers l'hôtel de Florence, ne sachant trop s'il était généreux, odieux, ou simplement ridicule. Il était pris aussi d'une grande ardeur, et se disait : Je sauverai Brugnon je parlerai à cette enfant et lui ferai comprendre son crime, car c'en est un. Voici le premier jour où je puisse enfin quelque chose pour mon ami, je veux l'aider. Mais aussitôt il pensait : que puis-je faire?

Il avait essayé d'abord de préparer son entrée chez Florence, les premiers mots; mais pour chaque début qu'il imaginait, il prévoyait aussitôt plusieurs réponses de Florence, plusieurs réponses encore qu'il pouvait faire. Il se

perdit bientôt dans ces discours muets, et s'efforça plutôt de ne plus chercher à rien deviner. Quand enfin la voiture s'arrêta devant l'hôtel au bord de la Seine, Jean regarda cette porte, ces murs, derrière lesquels était Florence qui ne l'attendait pas, à qui il allait sans doute apporter de la tristesse et de la colère; il pensa que la guérison de Brugnon était bien plutôt dans l'oubli, comme le bonheur de Florence; il pensa aussi un peu à lui-même que Florence allait détester; et ce sentiment lui était soudain douloureux car il se rappelait maintenant que Florence était jolie et que, pendant longtemps, il avait désiré son amitié. Il avait honte de se présenter devant elle chargé d'une telle mission; et il s'aperçut qu'il ne saurait pas la remplir. Il hésita, résolut d'attendre un peu. Il marcha un moment le long du quai; le jour baissait lentement et les maisons ou les bateaux dont les lumières étaient déjà allumées, semblaient vivre dans un pays irréel et charmant où ce n'est ni la nuit ni le jour; il y avait aussi un fin murmure dans les arbres et, montant de la Seine, une fraîcheur de journée au repos. Jean regardait et sentait tout cela dans une lâcheté heureuse, s'accrochant aux instants mous avec une insistance sournoise, et souhaitant que rien d'autre ne pût jamais exister. Mais il ne pouvait empêcher que, là-bas, Brugnon fût assis, immobile et lourd, dans une solitude mortelle, ni que Florence aussi fût là, toute proche, dans cet hôtel dont il pouvait voir les fenêtres, toucher les murs. Il poussa un soupir, jeta un petit caillou dans la Seine, par un de ces gestes qu'on a quand le monde semble se dérober et qu'on voudrait le fixer un instant, d'un petit clou; il revint jusqu'à l'hôtel, monta quelques marches et poussa la porte vitrée. Il aperçut des fauteuils d'osier, des plantes vertes, et une femme qui était peut-être Florence; alors il recula, revint dans la rue en se répétant avec force : Je ne peux pas, je ne peux pas, et entra dans un café. Il y resta un long moment, buvant l'un après l'autre trois verres de rhum, puis décida qu'il ne pouvait trahir la confiance de Brugnon, qu'il parlerait à Florence. L'image de Simone s'offrit à lui, qu'il considéra avec une grande pitié, mais elle ne put l'arrêter et il revint vers l'hôtel. Cette fois il n'eut même pas le courage de monter les

marches, passa devant la porte sans la regarder et continua son chemin, pressant le pas, fermant ses yeux, ses oreilles, sa pensée et son cœur pour que rien ne pût le détourner de son but, qui était de fuir au plus vite cet hôtel où était Florence. Il arrêta un taxi et donna l'adresse de Brugnon; il dirait qu'il n'avait trouvé personne. Il se sentit un moment soulagé, puis, soudain, étouffé par un remords insupportable.

Alors, il se pencha vers le chauffeur et lui dit de retourner jusqu'à l'hôtel, comprenant bien qu'il ne pouvait se dérober ainsi, qu'il devait voir Florence et lui parler. Il la ramènerait vers Brugnon, dans ce même taxi; il était plein d'une sombre joie, la poitrine brûlante.

La voiture s'arrêta devant l'hôtel et Jean Poussain monta les marches, poussa la porte, et demanda à voir Florence. On lui répondit qu'elle était partie depuis quelques jours, qu'elle n'avait pas laissé d'adresse. Il fit répéter trois fois ces mots, les répéta lui-même et remonta dans la voiture, rempli d'émotion et de joie, les joues chaudes, avec une espèce de rire sans bruit qui tremblait dans sa bouche. En ce moment, il ne pensait pas à Brugnon, mais l'idée de Simone lui vint, et il fut heureux en pensant à elle; l'air frais qui lui essuyait le visage le plongeait, léger et rapide, dans un monde clair facile et satisfaisant.

Brugnon, lorsqu'il apprit la disparition de Florence, n'eut pas un mot de regret.

— Vous voyez, — dit-il; — j'avais tout prévu puisque ma valise est prête. Je repars ce soir même pour Sainlieu.

Il téléphona à la gare; il pouvait partir deux heures plus tard.

— Venez avec moi jusqu'au train, — dit-il à Jean.

Ils dînèrent ensemble et Brugnon avait maintenant une attitude toute nouvelle, calme, douce. On devinait bien que là, derrière il n'y avait qu'un grand vide, mais la façade paraissait solide, comme si l'enveloppe de Brugnon s'était brusquement durcie, était maintenant imperméable; ce n'était plus un voile, mais une cuirasse; Brugnon n'était pas guéri, mais au moins il était enfermé. Il parlait calmement et l'on sentait qu'il avait rejeté au fond de lui-même toute sa souffrance, qu'il n'en parlerait plus, la laisserait crever dans un

coin, silencieuse. Jean Poussain se disait bien que, peut-être, c'était pire encore, mais il se réjouissait pourtant, égoïste et lassé, de ne plus entendre les pleurs, les plaintes de Brugnon. Il avait hâte, lui-même, d'être seul, pour repasser les moments de cette journée avec ce calme du souvenir qui adoucit et qui étouffe. Et il souhaitait pour Brugnon un repos véritable.

— Oui, — disait Brugnon, — je vais retourner à Sainlieu, et j'y retrouverai Simone. Vous savez, mon ami, j'ai eu de la chance de l'avoir près de moi; je sais bien que c'est elle encore qui me sauvera. J'ai eu de la chance, aussi, de trouver Sainlieu; c'est un village très petit, où il n'y a rien, que de la terre, de l'herbe et de l'eau; je n'aurais jamais cru que je pourrais accepter un tel endroit, et pourtant, maintenant, il me semble que je ne pourrais vivre ailleurs; je me demande si ce n'est pas la meilleure preuve de ma défaite. Il faudra que vous veniez nous voir un jour. D'ailleurs, vous m'écrirez.

— Certainement, — dit Jean Poussain; — mais je suis sûr que vous reviendrez bientôt.

— Oui, mais pour peu de temps. Je pense régler le plus de choses possible par correspondance avec Narbonne, ce bandit, mais il faudra tout de même que je vienne à Paris deux ou trois fois. Je n'ai pas encore réfléchi de très près à tout cela; je me laisse conduire, maintenant; je sens si clairement que ce qui doit arriver arrivera tout seul, et très bien! J'entends ne rien faire pour empêcher ce qui doit être. Plus d'argent, plus d'argent. Plus de Brugnon, plus de Brugnon. J'ai décidé cela. Ni Marsupiaux ni rien de ce genre. Vous comprenez, mon petit, je suis assis par terre et je ne tiens pas à me relever, encore bien moins à me mettre à quatre pattes.

« J'aimais trop ma maison, et je crois qu'elle me le rendait bien; il y a bientôt trente ans que nous vivions ensemble, je crois qu'elle préfère mourir avec moi; j'aurais trop de peine si elle se remariait. Vous imaginez peut-être ce que je sens en vous parlant ainsi? Cela suffit. Il est possible que tout soit arrivé par ma faute; je ne suis pas sans reproches!... Tant pis pour moi, ou tant mieux. »

Brugnon parlait avec une netteté parfaite, une résolution

entière; puis il resta un moment silencieux, un sourire ironique sur ses lèvres; il pensait aux cérémonies sans éclat qui allaient bientôt consacrer sa fin et sa ruine; et tout cela lui paraissait misérable et ridicule.

— Oui, vous me verrez revenir avant peu, pour la déclaration, l'inventaire, les assemblées, je ne sais quoi encore... Mais je pense que dans trois mois tout sera réglé et qu'on n'en parlera plus. Ah! mon petit Jean, — dit Brugnon d'une voix lasse, — je voudrais bien en être déjà là, je vous jure!...

Jean Poussain ne savait que répondre. Il regrettait presque, maintenant, que Brugnon fût revenu; pendant son absence, quand on ne savait pas même où il était, malgré la mauvaise situation où il fallait se débattre, la maison avait gardé sa vie, sa force qu'on sentait encore souveraine; et même Jean devait s'avouer que l'attitude nouvelle de M. Narbonne, décidée et brutale, lui avait offert un point d'appui solide, l'avait déjà presque conquis, en même temps que la perspective de voir Brugnon, après un mauvais pas, sauvé par un moyen énergique et inattendu, lui paraissait riche en émotions et chargée d'un avenir nouveau. Mais le retour imprévu de Brugnon avait détruit soudain cette nouvelle harmonie qui commençait; et la défaite de Brugnon, cette lâcheté qu'il avait montrée, n'avait pu que rendre sa présence plus pénible encore et inutile. Aussi Jean Poussain n'avait-il maintenant, qu'un désir, très vif, c'était de voir Brugnon repartir au plus tôt. Il était honteux de renier ainsi son ami, mais quoi, se disait-il, est-on le maître de sa fidélité?... Et il savait très bien que c'était en cela qu'il était lâche.

Brugnon repartit; il était comme un voyageur semblable à tous les autres, et lui-même déjà, si bien enfermé dans sa cuirasse, comprenait à peine quelle creuse apparence humaine il promenait ainsi, loin d'une femme qu'il n'avait pu toucher, vers une femme qu'il ne saurait jamais atteindre.

IX

Quand Simone vit revenir Brugnon, elle était si bien prête à souffrir qu'elle ne se réjouit même pas, devinant qu'il lui apportait de nouveau quelque chose d'horrible. Et elle

écouta en effet le récit qu'il lui fit des événements de la veille, avec une frayeur immobile qu'elle ne sentait même plus. Brugnon n'oublia rien, ni les larmes, ni Brœcke, ni M. Narbonne, ni Florence; il racontait lentement, avec cette voix froide et monotone qu'il avait prise en même temps que son nouveau visage. La question n'existait même plus pour lui de savoir s'il était cruel envers Simone; il souffrait assez lui-même pour avoir le droit de ne compter pour rien la souffrance des autres; et d'ailleurs, Simone et lui, maintenant, tout seuls sur cette terre lointaine et inconnue, emprisonnés l'un avec l'autre par quelque chose d'impossible à nommer qui ressemblait au Destin, ne formaient plus qu'un seul être, qui devait tout entier souffrir avant de disparaître.

Quand Brugnon eut achevé son récit :

— Viens, — dit-il à Simone, — marchons.

Et ils marchèrent sur la route, longeant la Loire, environnés de terre et de lumière, appuyés au bras l'un de l'autre, sans parler. Brugnon luttait de toutes ses forces contre le souvenir de Florence, et Simone, silencieuse, combattait avec lui.

Si Brugnon avait eu encore assez de force pour se mettre en colère, il en aurait eu bien souvent l'occasion pendant les journées qui suivirent. A peine avait-il écrit à M. Narbonne pour lui annoncer qu'il entendait laisser mourir sa maison, il reçut une lettre du même M. Narbonne, qui n'avait pas perdu son temps et lui envoyait une copie du projet de Société qu'avait conçu M. Kormitzian, banquier. Brugnon voulut d'abord déchirer ce papier; mais il le lut; puis il voulut ne pas répondre; mais il répondit. Il refusait avec violence, mais enfin, pensa M. Narbonne, il avait lu, il avait vu, devant ses yeux, les mots *Raffineries Brugnon, Société anonyme au capital de dix millions*. Le lendemain, Brugnon recevait une nouvelle lettre où M. Narbonne, pendant quatre pages, parlait de M. Kormitzian, qui venait d'acheter le brevet d'une machine nouvelle et se disait prêt à remettre l'affaire au premier rang avant un an. Brugnon lut et refusa. Il reçut encore une lettre, plus longue, plus serrée, où M. Narbonne, à la fois autoritaire et suppliant, lui parlait du passé, de l'avenir, de lui-même, alternait les chiffres et

les exhortations, et disait des mots qui, s'ils rendaient à Brugnon sa colère, n'en étaient pas moins émouvants. Brugnon répondit en refusant, mais déjà avec moins de violence. M. Narbonne rougit de joie en recevant cette lettre. Il télégraphia à Brugnon : « Pouvez encore tout sauver. » Brugnon répondit par télégramme : « Non. » M. Narbonne écrivit une lettre où Brugnon sentit une sorte de frénésie, une fureur, peut-être belle, de sauver ce qui voulait mourir. Brugnon fut toute une journée hargneux et brusque avec Simone; elle, sachant ce qui se passait, n'avait pourtant donné à Brugnon aucun conseil, n'avait rien dit; mais il sentait bien qu'elle eût voulu le voir accepter. Il attendit encore, puis télégraphia à Paris : « Non. » Le lendemain, un télégramme de M. Narbonne disait : « Jugement déclaratif imminent. Vous supplions tous. » Ce « tous » frappa Brugnon, lui fit apercevoir le petit univers de choses et de gens qu'il avait longuement créé, formé, aimé; sa maison. Il passa des heures cruelles, sentant en lui une action encore informe qui allait naître et qu'il n'osait pas deviner. Non, se disait-il, je ne peux pas; moi seul ou personne. Il marchait sur la route, les mains dans ses poches, et s'arrêta un moment devant un chien errant, maigre et farouche, qui regarda cet homme et gronda. Brugnon lui jeta une pierre. Alors il télégraphia : « Non. » Il ne dormit pas de la nuit, et Simone l'entendit marcher dans sa chambre, remuer des chaises ou siffler. Le lendemain, il fut calme, parla avec douceur, et Simone était partagée entre la tristesse et l'espoir.

Vers le soir, Brugnon dit :

— Il faut que j'aille à Paris.

— Non, — dit-elle, — attends encore.

Il était de nouveau agité et brusque.

— Impossible. Je dois partir ce soir même.

— Alors, — dit Simone, — emmène-moi.

— Viens.

Ils partirent en voiture, suivant ces mêmes routes qu'ils avaient suivies quelques semaines plus tôt, avec une angoisse égale chez Simone, une fièvre égale chez Brugnon. Ils roulèrent la nuit entière, reconnaissant au passage des hameaux endormis, un arbre, un pont, ou le son rauque de la trompe

dans un virage. A sept heures du matin, Simone était chez elle, Brugnon lui ayant défendu de le suivre, et lui-même, un instant après, arrivait au bureau. M. Narbonne y était déjà.

Ils ne firent, l'un ni l'autre, aucun geste de surprise, et ne se saluèrent pas. Ils se regardaient comme des ennemis.

— Déjà ici? — fit Brugnon.

— Oui, — dit M. Narbonne. — J'avais rendez-vous à six heures avec Kormitzian.

— Connais pas, — dit Brugnon.

— Et je vous ai télégraphié tout à l'heure en sortant de chez lui.

— Télégraphié quoi?

M. Narbonne s'avança, les deux mains tendues, un peu courbé et parlant d'une voix contenue et chaude, dévoré du désir de convaincre.

— Télégraphié que vous pouvez encore tout sauver. Vous supplier de le faire, pour vous-même, pour votre maison, pour nous tous, pour les milliers de gens que vous allez jeter à la rue, vous supplier de le faire parce que vous n'avez pas le droit de refuser, de laisser mourir une chose que vous avez faite grande et forte. Elle a encore du sang dans les veines, la maison Brugnon, vous le savez comme moi! Donnez-lui six mois, à Kormitzian, et tous deux vous remettrez l'affaire sur pieds. Tous deux, entendez-vous? Je sais bien que c'est à moi que vous en voulez; vous croyez que j'agis par intérêt; parlons clair, vous croyez que je veux prendre votre place! Ce n'est pourtant pas de ma faute si c'est moi qui ai trouvé le remède! Qu'est-ce que cela vous fait d'être directeur ou administrateur-délégué? Vous n'allez pas faire sauter tout le monde pour une question de mots, à votre âge!

Brugnon ne répondait rien, incapable encore de choisir entre la vie et la mort, et déchiré intérieurement.

— Tenez! — dit M. Narbonne en fouillant dans un tiroir. — Kormitzian marche toujours. Il m'a remis tout à l'heure un nouveau projet. Lisez-le. Vous n'avez pas le droit de dire non. Il désintéresse tout le monde immédiatement. La Société est constituée aussitôt. Vingt mille actions de cinq cents francs, vous en recevez huit mille...

— Et vous?

— Taisez-vous, Patron! Il ne s'agit pas de moi. Vous avez vos huit mille actions, vous êtes administrateur-délégué...

— Vous ne m'avez pas répondu, — dit Brugnon. — Combien recevez-vous, vous-même, et monsieur votre ami, l'homme au projet, combien?

— Je n'en sais rien. Tout cela se fera sous votre contrôle. Kormitzian veut sauver l'affaire, simplement parce qu'il la croit bonne, parce que c'est un crime de la laisser mourir comme ça.

— Doux philanthrope! — dit Brugnon en découvrant ses dents.

Il prit le projet dactylographié que lui tendait M. Narbonne. Les mots gonflés d'espoir entraient malgré lui dans ses yeux; il savait bien que, s'il acceptait, tout serait vite rétabli, qu'il pourrait après cette tourmente rapide, revenir dans ce bureau, s'asseoir encore dans ce fauteuil, et reprendre cette vie qu'il avait préférée à toute autre, qui revenait maintenant à lui, le pénétrait par tous ses sens, montant des murailles, des tapis, des papiers, du téléphone. Qu'était-ce en effet qu'un mot, un titre? Ne serait-il pas le maître encore, lui qui tenait si fort à cette maison qu'aucune force, en vérité, ne pourrait jamais les arracher l'un à l'autre? Il regardait ce papier, il sentait ses yeux brûler, il savait maintenant qu'il allait dire oui, qu'il acceptait déjà; il regarda autour de lui, reconnut ses meubles, l'atmosphère qui était la sienne, que seule une brusque et étrange folie avait pu lui faire oublier; une folie; il souhaita avec violence s'asseoir à sa table et travailler comme autrefois, quitter le bureau après tout le monde, à dix heures du soir. Oui, se disait-il, pourquoi me renier moi-même? C'est là seulement que je peux vivre, comme un poisson dans l'eau. Alors il pensa à l'aquarium et à Florence. Il se raidit. Non, revenir ici sans elle, je ne le peux pas; et je ne veux pas que cet amour s'achève ainsi, misérable. Je suis mort, je veux rester mort.

Il regardait toujours la feuille qui tremblait au bout de ses doigts.

— Sale papier pensait-il; papier ignoble! Va-t-en! va-t'en! Et il se mit à répéter lui-même : je vais le déchirer; oui,

c'est cela que je dois faire; le déchirer, il faut le déchirer, le déchirer...

Mais ses doigts, collés à la vie, collés à l'argent, serraient le papier, avec passion, et ne voulaient pas comprendre.

— Je vais le déchirer, — répétait Brugnon avec rage. — Déchire! Mais déchire donc! Déchire!...

Et il déchira, en plusieurs gestes rapides. M. Narbonne se précipita trop tard.

— Voilà, — dit Brugnon qui haletait un peu. — Cette fois, ça y est, n'est-ce pas?

— Oui, — dit M. Narbonne. — Vous reconnaîtrez que j'ai fait de mon mieux. Je vous laisse.

Il avait les yeux troubles, et quand il eut quitté Brugnon, il murmurait entre ses dents : « Le salaud! Le salaud! »

Brugnon mit de l'ordre sur son bureau, jeta dans la corbeille les débris du nouveau projet, vérifia le fonctionnement des serrures, l'éclairage, le téléphone; il ramassa une épingle oubliée sur le tapis, plaça les chaises contre les murs, effaça, en mouillant son mouchoir, une petite tache sur la glace, et, ne sachant plus que faire, s'assit sur tous les sièges de la pièce l'un après l'autre; il resta ainsi, fumant sans arrêt, jusqu'à l'arrivée de Jean Poussain. Celui-ci fit un pas en arrière quand il aperçut Brugnon.

— Bonjour, mon petit. C'est encore moi, vous voyez. Je vous avais bien dit que je reviendrais.

Il raconta sa dernière conversation avec M. Narbonne, d'une voix froide; Jean Poussain l'écoutait aussi froidement et pensait : « Quelle belle leçon je prends là, de maîtrise et de courage! J'aurais appris bien des choses de cet homme! »

Brugnon lui dit :

— Qu'allez-vous devenir mon pauvre vieux? J'ai souvent pensé à vous, tous ces temps-ci. Vous êtes le seul que je regretterai. Nous étions devenus bons amis, n'est-ce pas? Qu'allez-vous faire?

— Merci, Patron, — dit Jean; il y avait sur son visage et dans sa voix, une tristesse qu'il combattait de son mieux et qui lui donnait une attitude très simple et très franche. — Merci; je crois, puisque vous êtes décidé, que je vais me reposer quelque temps. Ma famille me le demande et elle a raison.

Vous savez que je ne vais pas très bien. Ces derniers mois m'ont beaucoup fatigué... (il regretta cette phrase qui pouvait passer pour un reproche à Brugnon; mais celui-ci ne parut pas la comprendre ainsi) et un docteur qu'on m'a forcé à voir, m'a ordonné le repos, la campagne, beaucoup de choses ridicules. J'espérais bien y échapper, mais après tout, puisque les hasards me l'ordonnent, j'en passerai par là...

— Vous guérirez vite, — dit Brugnon. — Ce n'est pas comme moi.

— Oh! vous, Patron... Je suis tranquille; dans un mois, vous serez remis sur pieds.

— Croyez-vous que j'en aie envie?

Jean Poussain savait bien que là était le mal de Brugnon, contre lequel il n'y avait aucun remède.

— Venez! — dit Brugnon. — Nous n'avons plus rien à faire ici : Narbonne s'occupera de tout, je le connais, il a maintenant l'impression que c'est lui qui saute, et il se défendra comme un diable, je compte sur lui. Moi, je vais rester à Paris quelques jours, pour voir venir, et dès qu'on me laissera tranquille, je retournerai à Sainlieu.

— Vous aimez ce pays?

— Non. Mais je crois qu'il m'aime; il me reçoit bien, sans rien me demander; je peux aller et venir sans marcher sur aucun danger, regarder autour de moi sans recevoir aux yeux rien qui me blesse. C'est une espèce de cimetière; je n'aurais pas cru qu'on pût se plaire dans un cimetière, mais pourquoi pas? J'ai vieilli un peu plus vite que je ne croyais, voilà tout. Vous viendrez me voir là-bas, un jour, quand vous vous serez acheté une petite voiture, vous aussi... Parce que vous devez être très riche, maintenant; depuis combien de temps êtes-vous ici? Cinq ans? Oui? En cinq ans, vous avez dû faire des économies, hein? Vous n'étiez pas trop mal payé?... Et puis, après tout, vous me voliez peut-être, comme les autres... Non? Vous ne croyez pas? C'est possible, je vous ai toujours pris pour un honnête homme.

Ils étaient sortis et marchaient côte à côte.

— Vous n'avez pas soif? — demanda Brugnon.

— Toujours.

Ils entrèrent dans un grand café que le vide faisait plus

vaste encore; les tables alignées avaient l'air de figurants avant l'entrée en scène, il n'était pas dix heures du matin et les garçons, inutiles et paresseux, restaient assis sans rien faire.

— Que voulez-vous boire?

— De l'eau.

— Vous êtes malade, mon petit. Donnez-nous une bouteille de champagne, — dit Brugnon au garçon, qui lui demanda de répéter.

— Une bouteille de champagne! — cria Brugnon, inquiet soudain de voir qu'il s'irritait si vite.

— Bien, monsieur, — dit le garçon. — Quelle marque?

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse? — dit Brugnon. — Vous apporterez trois verres.

Quand les trois verres furent remplis, Brugnon prit le sien et le souleva légèrement en se tournant vers Jean. A voix basse, il dit :

— Et voici les adieux de Brugnon à son ami Jean Poussain. Il lui souhaite bonne chance et regrette de ne pouvoir l'accompagner plus loin. Il a demandé du champagne, malgré l'heure matinale, pour rappeler les soirées du *Crabe*, et toute une période un peu troublée et très lourde; il a servi un troisième verre pour représenter une troisième personne qu'il ne veut pas séparer des souvenirs de ce temps-là; mais on ne sait pas bien de quelle personne il s'agit. Brugnon passe un mauvais moment, mais il ne veut pas le dire parce que ce moment risque de durer encore longtemps, de durer toujours et peut-être même un peu plus. Il remercie son ami Jean d'avoir été près de lui et de lui avoir été précieux, peut-être même sans le savoir. Il lui dit adieu, et lui demande de ne pas répondre à ce petit discours et de ne pas trinquer pour de bon, afin de ne pas attirer l'attention. Enfin, et pour finir sur un beau mot, il boit aux amours de son ami Jean.

Brugnon vida son verre d'un trait, Jean Poussain fit de même, et ils restèrent un long moment sans parler. Jean eût voulu dire quelque chose, mais par où saisir cette fuite, cette disparition de Brugnon, qui semblait dresser autour de lui-même toutes les barrières? Il semblait que les mots, sans aller jusqu'à lui, rebondiraient sur une cuirasse invisible

et dure que chaque minute faisait plus solide; et Jean voyait Brugnon comme on voit dans les rêves ceux qui s'éloignent, s'éloignent, emportés par un fleuve, déjà si loin, que leurs cris n'arrivent même plus, que leurs gestes sont vains, qu'on ne sait plus s'ils se débattent et s'ils appellent, puisque tout est désormais inévitable et facile, dans un monde calme et désespéré. Oui, il était inutile d'appeler Brugnon, de lui tendre la main; à peine le regard pouvait le suivre encore, déjà emporté au fil de l'eau, vers une partie du fleuve trop large pour qu'aucune rive pût le retenir, aucun bas-fond arrêter sa course. Vers quel estuaire glissait-il, qui le mêlerait, anonyme, à une mer sans limites et sans routes?

Quand Brugnon et Jean Poussain quittèrent le café, ils se dire adieu devant la porte, se serrant la main comme s'ils avaient dû se revoir le soir même.

— Au revoir, Patron.

— Adieu mon petit.

Ils s'éloignèrent chacun de son côté. Je ne le reverrai peut-être jamais, pensait Jean, dont la tête tournait un peu; et j'ai vécu cinq ans à son côté; il m'a appris beaucoup de choses et je m'étais attaché à lui, il me semble. C'est sans doute ce qu'on appelle la vie; elle n'est pas drôle, elle n'est pas même étonnante et je n'aurai peut-être pas le temps de la connaître beaucoup mieux; qui sait combien d'années je vais vivre encore? J'aurais mieux résisté près de Brugnon, qui savait tirer de moi toute ma force. Je me rappelle ces mois d'esclavage que je viens de passer près de lui, travaillant tard, dormant peu, buvant, et recevant les éclats coupants de son malheur. Certes, il est tombé plus bas que moi, peut-être est-il vraiment fini; mais moi-même, pourrai-je résister? Jean, mon ami Jean, que vas-tu devenir? Il faudrait que je rassemble cette grande force d'indifférence que je possédais autrefois, qui me faisait maître de tout; mais où est-elle? La retrouverai-je jamais? Et Florence? La petite Florence, où est-elle? Qu'est-elle devenue? Elle rencontrera encore un homme ou deux qui l'aimeront, l'aimeront moins sans doute que Brugnon; elle les laissera mourir, et comment ferait-elle autrement? Puis, elle en acceptera un, par lassitude ou par vengeance... Et puis?... Elle a disparu; elle

n'a pas eu le courage d'attendre la fin; elle a eu raison. Te rappelles-tu, Jean, ce soir ou tu marchais devant sa porte, et tu n'osais pas entrer? Ou était-elle, déjà, prudente? Elle a eu le courage de fuir, d'être lâche...

Et Simone? Elle n'a pas été lâche; Brugnon non plus; moi non plus... Imbéciles que nous sommes de nous défendre si longtemps; ne vaudrait-il pas mieux s'arrêter tout de suite, renoncer à un peu de soi-même, couper un bras? Jeter l'amour par dessus bord, s'il est trop lourd? Mais qui consentira jamais à se débarrasser de son amour? Ah! bateaux minuscules, coquilles de noix, coquilles de noix que nous ne voulons pas quitter parce que le hasard nous en fait capitaine! Ah! lâcheté du point d'honneur, misère, misères... Ils aiment mieux crever. Et le jour venu, bien sûr! moi comme les autres... O! Neptune de cette mer inconnue, si tu existes, voici ma coquille de noix, la mienne, misérable et qui m'est trop chère; garde-moi du naufrage, Neptune, je ne veux pas être un héros!

Rentré chez lui, Jean Poussain prit toutes les fiches où il avait noté, jour après jour, ces petits faits que Brugnon ne lui permettait pas d'oublier, les relut et les tourna entre ses doigts. Il voulait les garder et les emporter dans sa retraite, mais, après avoir hésité, vers le soir il les brûla lentement, répétant en lui-même : « vieux journaux, vieux journaux! » pour ne pas être tenté de regretter son geste.

A cette heure-là, Brugnon retrouvait Simone. Celle-ci avait passé la journée dans sa librairie, sans goût, étonnée elle-même de revoir ces murs et ces livres qu'elle avait tant aimés. Il n'y avait plus en elle assez de force pour qu'elle s'attachât à autre chose qu'à son propre tourment. Il lui paraissait maintenant qu'elle avait accumulé assez de souffrance, comme on fait d'un trésor, pour mériter enfin de se reposer, de rester seule à compter sa richesse. Elle voulait fuir, s'en aller très loin, seule, sans Brugnon. Et cette idée grandit soudain, jusqu'à tenir toute la place. Oui, je vais partir, pensait Simone, partir, partir. Elle répétait ces mots comme les enfants malheureux ou trop sensibles, qui, dans les moments où leur peine est trop lourde, souhaiteraient la fin du monde pourvu qu'elle les rendît libres. Elle voulait

partir, avec violence et dépit, comme l'amoureux déçu et bouillonnant qui voit sur une mer immense des navires majestueux glisser sans souffrance vers des pays aux noms faciles, chargés d'oubli.

Simone crut un moment que ce désir était assez fort pour la transporter; déjà, d'un geste involontaire, elle était dans la rue, tête nue, mais soudain s'arrêta, et revint. Puis elle décida d'écrire à Brugnon, de lui laisser en partant cette lettre qu'on laisse toujours, où elle lui dirait, avec tout son cœur, qu'elle l'aimait encore par-dessus tout, mais qu'elle devait le quitter, aller souffrir seule, plus loin. Elle écrivit, mais trois fois déchira la feuille. Les mots lui paraissaient trop lourds, trop durs; elle se blessait elle-même à les manier, ne pouvait pas les retenir et toujours ils tombaient trop cruels; elle se sentait prise dans un écroulement qu'elle ne pouvait plus arrêter; à mesure qu'elle écrivait, son malheur lui paraissait plus grand, lui donnait une telle horreur qu'elle ne pouvait le supporter. Et elle déchirait. Tout était trop difficile à dire, trop difficile à penser; elle n'osait pas laisser à Brugnon ce témoignage odieux, et elle s'efforçait à croire que les mots l'entraînaient trop loin, qu'elle ne souffrait pas autant qu'elle le disait; elle pensait : il est plus malheureux que moi; l'abandonnerai-je aujourd'hui, quand moi seule peux le sauver? Et elle déchirait sa lettre.

Alors, elle comprit que tout était inutile. Autour d'elle, comme une prison, se dressaient tous les tristes souvenirs qu'elle avait gardés de Brugnon, toutes les peines qu'elle avait souffertes par lui, qu'elle ne voulait pas renier. Et quand une faible voix s'élevait en elle qui disait : « Renie! Pourquoi s'attacher aux seuls malheurs? Pourquoi renoncer au bonheur qui t'attend peut-être au delà de cette muraille? Pourquoi jurer fidélité à la souffrance que tu n'as pas méritée? Va-t'en, sauve-toi, sois sauvée! » Simone prenait son visage dans ses mains et fermait ses oreilles.

Elle resta, et quand Brugnon, le soir, revint vers elle, elle était sûre qu'elle ne le quitterait plus.

Ils revinrent ensemble à Sainlieu, qui les accueillit calmement. Cette terre solide semblait se prêter à leurs pas, cet horizon se plier à leurs yeux, Dans ce pays qu'ils avaient

connu et créé ensemble à l'image de leur faiblesse, ils se sentaient mieux unis, comme si entre leurs deux êtres à jamais séparés, s'était formé un autre être qui n'eût été qu'eux deux; quelque chose comme un enfant, peut-être l'amour, peut-être le calme, ou la mort. Des mois passaient, qu'ils apprenaient à connaître aux visages nouveaux de la terre; une vie nouvelle qu'ils ne méprisaient pas les entourait et leur proposait ses secrets.

Brugnon, parfois, retournait à Paris, pour assister à l'autre aspect de sa mort. Puis, tout fut terminé. Une usine fut désaffectée, ses machines dispersées; une autre fut revendue à un inconnu qui lui conserva sa première destination, et recommença à vendre du sucre. M. Narbonne était directeur de l'affaire, M. Louleau était dans le Conseil d'Administration, mais le hasard permit que Brugnon n'en sût jamais rien. Pendant les quelques semaines qui suivirent, il fut sombre, mais ne se plaignit pas, et continua sa vie calme près de Simone. Elle, de son côté, avait abandonné sa librairie, comme Brugnon le lui avait demandé; elle avait à peine senti le poids de ce sacrifice, tant elle était prête, maintenant, à descendre, sans plus regarder en arrière, un long chemin d'oubli. Brugnon ne vivrait pas sans elle, elle le savait, et lui-même se sentait disparaître lorsque Simone n'était pas auprès de lui; ils parlaient peu, Brugnon n'écrivait ni ne lisait, trop vite écrasé par la fatigue; ils se promenaient sur les routes, partaient parfois pour un court voyage en voiture. Brugnon passait de longs moments à sa fenêtre, regardant la Loire, chantonnant, et sculptait de petits personnages dans des morceaux de bois. Sa cheminée était peuplée de ces petites statuettes qu'il contemplait souvent, leur adressant la parole, ou les faisant parler entre elles. Quand, longtemps plus tard, il lui parut qu'un changement était nécessaire dans sa vie, il acheta une petite maison, où il s'installa avec Simone; c'était une maison simple et laide, entourée d'arbres. Le premier jour qu'il y entrèrent, Brugnon dit à Simone :

— Je me dégoûte.

Et comme elle voulait le consoler.

— Tu vois, — dit-il, — je suis encore parfaitement

lucide. Je me dégoûte, personne n'y peut rien. Mes mains tremblent. Mais qu'y faire? Nous ne sommes pas mal, ici; je ne suis pas malheureux, seulement je me dégoûte. Tout est là.

Simone lui parlait avec douceur.

— Mais, — disait Brugnon, — il y en a tant d'autres qui se dégoûtent, et ne le savent même pas! Tu vois, je suis encore parfaitement lucide...

Il le disait comme les ivrognes répètent : je ne suis pas ivre. Simone repoussait cette idée de toutes ses forces.

Brugnon regardait le fleuve qui coulait doucement, gris, emportant sans violence des herbes, des bâtons, des barques, un petit cadavre. Je me rappelle, pensait-il, ce jour où j'ai regardé un autre fleuve, dans lequel j'ai failli mourir. Il venait de loin, d'un pays véritable, et il entrait dans une grande ville menteuse et toute-puissante. Plus loin, il sortait de la ville et descendait vers un endroit qu'on appelle la mer, le but de tous les fleuves en même temps que leur mort. Ce jour-là j'ai laissé pénétrer en moi des pensées misérables et faibles, et j'ai comparée ma vie à un fleuve. Quelle grande consolation on trouve, aux moments de détresse, dans ces pensées faciles et vieilles! Voici qu'aujourd'hui j'y reviens, je me laisse rouler sans effort, sans savoir où je vais, sans aller nulle part. Comme un fleuve. Je coule tout entier, sur quelle pente, je ne sais. Je coule, je suis un fleuve qui ne voudrait pas couler ailleurs ni autrement, qui ne le peut. Jusqu'où vais-je couler ainsi? J'ai traversé la ville, moi aussi, j'ai été cette ville, une pierre de cette ville, une pierre belle et solide. Puis je suis descendu plus bas, vers le pays de terre et d'eau, mais je n'aime pas ce pays. J'irai plus loin; une pente est en moi, dessinée depuis si longtemps, et par qui? que je n'en saurais suivre une autre. Simone, Florence, qui avez marqué ma course et qui l'avez brisée, chacune de vous est venue à son heure, sans doute; toi, Florence, laissée en arrière et dont je n'emporte qu'un souvenir cruel qui ne veut pas mourir, je sens bien que je t'aime encore et qu'il le faut; mais je sens bien qu'un autre sort eût été préférable; j'aurais voulu vivre encore; cette pente, pourquoi si rapide?

Mais non; je n'aurais rien voulu d'autre; coule, Brugnon; descends où tu descends. La mer, disais-tu? La mer? Quelle est cette mer où les fleuves vont mourir, se changer dans une eau nouvelle? Trouveras-tu un jour cette fin à ta course trop lente? As-tu pensé à cette mer? Laquelle veux-tu? Choisis. Veux-tu encore y retrouver Florence, ou que Simone y descende avec toi? Tu ne sais pas, tu ne veux pas savoir et tu n'as pas voulu. Il est tard, il est trop tard. Je ne pensais pas à la fin, à cet instant sans rémission où tous les instants nous conduisent; mais voici la mer dont le bruit effrayant vient déjà jusqu'à moi. On ne revient pas en arrière. Va. Coule!...

Et le fleuve, comme un noyé, descendait lentement vers une mer épouvantable.

La Loire, à travers des terres paisibles posées jusqu'aux bords du ciel, s'en allait doucement sous une lumière précieuse et bonne. On entendait des bruits clairs de maisons, d'hommes et de plantes, et la route douce, collée à la grosse planète, offrait son dos comme une bête domestique; partout montait de la Terre l'odeur et le bruit de ce qui est la vie, et dans le corps même de Brugnon mille esclaves vigilants et sûrs, à leur place, remplissaient leur rôle. Le soleil brillait comme un dieu, mais il y avait quelque part, on ne savait où, partout, un souvenir insaisissable et dévorant, le souvenir de Florence.

Brugnon regardait devant lui, voyait se dresser cette image qu'il ne pouvait pas déchirer. Et, pensant à cette mer où il disparaîtrait un jour, un jour déjà marqué qu'il ne connaissait pas, il n'avait pas le courage de désirer la mort. Courbé en avant, les mains ouvertes et tout entier brûlant comme un charbon, il regardait Florence.

Auprès de lui, Simone pleurait.

PIERRE BOST

LES LIVRES D'HISTOIRE

De l'Empire romain au Moyen âge. — L'identité des Naundorff. Une histoire de France pour l'Ecole primaire.

L'Empire romain, trop vaste pour un homme, n'avait à sa tête qu'un chef viager, qui n'était pas sûr de son héritier, qui même, souvent, ne pouvait savoir qui serait son héritier. La bureaucratie seule donnait la continuité, mais une administration n'est pas un gouvernement. Cette administration, irresponsable, anonyme, va sans cesse en se compliquant : elle remplace l'autorité qui lui manque par la routine où elle excelle. Les vues d'ensemble lui sont interdites, elle triomphe dans le détail.

Ce n'est pas sa faute. Mettons les choses au mieux. Une administration, même honnête et compétente, — et ce n'était pas toujours le cas, — ne peut créer une âme nationale dans un empire démesuré, qui à la fin n'a plus de centre. Encore moins est-elle capable d'assimiler sans défaillance des afflux barbares, qui s'égarent dans ses rouages et qui casseront la machine, sans le vouloir bien sûr, mais sans pouvoir faire autrement, comme ils détruiront le latin, bien malgré eux, parce qu'ils s'y perdent. L'Empire romain est mort de « sclérose », dit ingénieusement M. Ferdinand Lot, c'est-à-dire de cet endurcissement morbide des tissus qui empêche la vie de se renouveler. Ce volume, *la Fin du Monde antique et le début du Moyen âge* (la Renaissance du Livre), est tout bonnement passionnant.

Le crépuscule du monde antique va aboutir à la nuit mérovingienne. Mais la nuit n'est pas la mort. C'est au contraire

le moment où l'organisme se refait, où l'usure de la vie se répare; en histoire, c'est l'époque où se préparent, au fond du creuset invisible, les futures étapes qu'on appelle les renaissances parce que la perpétuité de la vie des peuples nous échappe aux heures de crise et d'effondrement. Du jour où le monde antique ne peut plus marquer à son chiffre les envahisseurs barbares, nous estimons que c'en est fait de la civilisation. C'est une erreur de perspective naturelle chez les contemporains, et dont nous ne savons pas toujours nous affranchir à distance. Le flambeau qu'on croyait éteint était en veilleuse. Il se rallumera avec un éclat rajeuni. Le tronc était desséché; les racines ne l'étaient pas. Littérature, art, patrie, tout cela va tendre à une forme nouvelle — qui ne sera pas nécessairement inférieure à l'ancienne — pendant la longue gestation du pré-moyen âge. Une civilisation c'est le costume d'un état d'esprit. Faire peau neuve, c'est changer de civilisation, ce n'est pas forcément sortir de la civilisation.

Heureux et rares ceux qui ont eu, comme on l'a dit de Richelieu, « les intentions de toutes les choses qu'ils ont faites ». Ceux-là sont de vrais grands hommes. Mais le plus souvent ceux qui assistent ou même président à un grand tournant de l'histoire ne le savent pas. « L'œuvre a dépassé l'ouvrier, » disait Imbart de la Tour en parlant de Clovis. M. Ferdinand Lot partage cette opinion.

Le baptême de Clovis est un événement capital. Il est cause que les Francs, et non les Wisigoths, ou les Burgondes, ou les Alamans ont régné en Gaule. « Clovis, se demande M. Lot, a-t-il pleinement saisi toute la portée de son geste quand il courba la tête devant saint Rémy? » Ce serait trop beau, mais « peu importe après tout : il suffit que les conséquences du geste aient été incalculables. » Le fameux « je n'ai pas voulu cela » n'est pas seulement vrai quand il s'agit de catastrophes. Il serait tout aussi justifié pour beaucoup d'événements heureux. La différence, c'est que, dans ce cas, on juge généralement inutile de le dire.

Que Clovis fût resté païen comme les Alamans, ou qu'il fût devenu arien comme les Wisigoths, la face de la Gaule eût été changée. « Le nez de Cléopâtre », dans l'espèce, a-t-il été

celui de Clotilde? Peut-être, mais Clovis a été surtout impressionné par les miracles qu'il a constatés au tombeau de saint Martin, le jour de sa fête, un 11 novembre. Sa victoire sur les Alamans — la bataille de Tolbiac, livrée on ne sait où, mais sûrement pas à Tolbiac — ne semble pas avoir joué dans cette affaire le rôle que la tradition lui attribue d'après Grégoire de Tours. L'histoire est décevante quand on entre dans le détail. Qu'importe? Ce qui importe, c'est que le baptême a eu lieu.

La conversion de Clovis a été comparée à celle de Constantin, pour ses conséquences politiques. Ce n'est pas trop dire. Les Francs n'avaient aucune raison de l'emporter sur les Burgondes, à demi-romanisés, bien vus des populations, et dont l'arianisme n'avait rien d'intolérant. Quant aux Wisigoths plus nombreux, plus civilisés, mieux posés que les Francs, jamais ils n'eussent été battus, si la population catholique gallo-romaine ne les avait trahis, pour incompatibilité religieuse. Les évêques n'ont pas fait que prier pour Clovis. Alaric II eut beau en déplacer quelques-uns, il n'arriva qu'à se donner l'odieux d'une persécution, sans le profit. C'est en vain également qu'il promulgue le code inspiré du droit romain qu'on appelle le « Bréviaire » d'Alaric : on ne lui en sut aucun gré. L'empereur d'Orient Anastase est lui-même hostile aux Wisigoths, qui, avec leurs frères les Ostrogoths d'Italie, sont évidemment encombrants dans l'Empire. Une seule bataille, à Vouillé, en vient à bout, car Alaric est tué, et, dans ces royaumes barbares, la personne du roi est beaucoup. Rappelez-vous les Huns après Attila. Le fils d'Alaric II, un enfant de cinq ans, est emmené en Espagne, où les Wisigoths vont maintenant se concentrer. Le puissant Théodoric, roi des Ostrogoths, ne put que leur sauver la Septimanie (le bas Languedoc).

Le baptême de Clovis est un coup de maître. En voici un autre. Vainqueur des Wisigoths, il s'installe à Paris. Ce n'est pas un petit mérite d'avoir discerné l'avenir de cette bourgade dont rien n'avait jusqu'alors fait prévoir la fortune, pas même le séjour momentané de Julien. Avoir deviné Paris est aussi remarquable qu'avoir fondé Alexandrie. L'œuvre de Clovis est certes inachevée et précaire, mais il ne faut pas oublier

que Clovis est mort à quarante-cinq ans. A cet âge César n'avait pas conquis la Gaule.

Comme tous les chefs barbares, Clovis ne demandait qu'à régulariser sa situation. L'empereur Anastase lui avait conféré le titre honorifique de consul. Il en avait élargi le sens, s'il est vrai, comme dit Grégoire de Tours, qu'il revêtit la tunique de pourpre, ceignit le diadème et se fit appeler désormais « auguste ». C'est beaucoup, mais toutes ces vieilles dignités, surtout à pareille distance de Constantinople, n'avaient pas une précision protocolaire. M. Lot ne croit pas qu'Anastase eût conféré à Clovis tout ce que Grégoire de Tours nous raconte. C'est bien improbable en effet, mais Clovis ne risquait rien à négliger les nuances. Qui aurait pu le chicaner dans les rues de Tours sur la couleur de sa chlamyde?

***

Il y a en histoire des problèmes dont le mystère n'est jamais éclairci. Les chercheurs ne se découragent pas, ils se succèdent d'âge en âge, ils accumulent les volumes et la question ne fait pas un pas. Le secret se dérobe sans qu'on en voie la raison : ne serait-ce pas tout bonnement, dans bien des cas, parce qu'il n'y a pas de secret? L'homme est romanesque et les historiens sont des hommes. Il n'y a pas que les alchimistes qui perdent leur temps à chercher la pierre philosophale.

Ces réflexions viennent naturellement à la lecture d'un petit volume, d'ailleurs très alerte, où M. Henri d'Alméras étudie à son tour le cas *Louis XVII* (Émile-Paul). Ce n'est pas que M. d'Alméras conclue, pour son compte, en faveur de la thèse « évasionniste ». Son travail montre au contraire à quelles difficultés, voire à quelles impossibilités, se heurte l'hypothèse de l'évasion. Elles sont telles que M. Lenôtre, l'homme qui connaît assurément le mieux l'histoire anecdotique de la Révolution, est réduit, pour expliquer l'inexplicable, à supposer deux substitutions de faux dauphins, si le vrai a été réellement enlevé du Temple.

En réalité, l'hypothèse de l'évasion est en baisse. Il serait peut-être excessif de dire, avec M. d'Alméras, qu'il est absolument certain que l'enfant mort au Temple le 8 juin 1795 est

le dauphin, mais c'est de beaucoup le plus probable, c'est même extrêmement probable. Qu'il y ait eu des intrigues, des tentatives en vue d'un enlèvement, la preuve en est faite, et il serait bien surprenant qu'il n'y en ait pas eu. Frotté, le plus déterminé des derniers chouans, avait été mêlé à toutes ces aventures. Il écrit lui-même dans une lettre du 28 décembre suivant, à madame Atkyns, Anglaise sentimentale qui consacrait le plus clair de sa fortune à cette idée, qu'ils ont été « abusés », et que le jeune prince est mort « dans sa prison, dont il n'est jamais sorti. » Un autre conjuré, Cormier, ancien procureur au présidial de Rennes, écrit aussi à madame Atkyns (13 octobre) dans les mêmes termes : « Nous avons été trompés, cela est malheureusement trop certain. »

En quoi a consisté cette tromperie? Quels en ont été les auteurs et les bénéficiaires? C'est encore une énigme, mais assurément moins passionnante. Il ne manque jamais, autour des gens à projets, — surtout s'ils ont la main généreuse, — d'aigrefins, d'agents provocateurs, ou simplement d'illuminés pour flatter leur manie et leur soutirer leur argent. Madame Atkyns a été dupée, à peu près ruinée, peu importe par qui. Ce qui importe, c'est qu'elle a échoué.

Elle en avait fait juste assez pour accréditer dans certains milieux crédules l'hypothèse de l'évasion. Cette hypothèse sera dès lors exploitée par d'autres chevaliers d'industrie qui sont les faux dauphins. Ici l'on peut être tout à fait affirmatif. La légende des prétendus dauphins ne repose sur rien. Du reste tous ces faux dauphins ont été vite disqualifiés, sauf un, et ce dernier, le fameux Naundorff, qui a tenu plus longtemps, et qui a trouvé des croyants jusqu'à nos jours, est maintenant démasqué comme les autres. Il a fallu, pour éclaircir ses origines, savamment embrouillées, des recherches longues et méticuleuses, car il avait su couper la piste derrière lui. Un érudit impitoyable, M. Georges de Manteyer, a retrouvé son passé, son état-civil, son nom.

Ce qu'il a fallu pour cela fouiller d'archives, en Allemagne comme en France, est inimaginable. Mais les pièces maintenant sont là. D'abord réservées à un tirage à part, non dans le commerce, elles viennent d'être publiées à l'usage du grand public, en deux gros volumes, contenant sept cents docu-

ments, dont les plus importants sont reproduits en fac-similé : *Les Faux Louis XVII. Le roman de Naundorff et la vie de Carl Werg* (Gamber). Le tableau généalogique de cette famille compliquée est une merveille de précision. Grâce à M. de Manteyer, les Naundorff ont maintenant une filiation en règle, mais nous doutons qu'ils lui en sachent gré.

Voici l'acte de baptême du faux dauphin, tiré des Archives paroissiales de l'église luthérienne de Notre-Dame, à Halle-sur-Saale, 9 mai 1777. L'enfant était né le samedi 3 à 4 heures heures du matin. Il s'appelle Carl Benjamin. Le père, Johann Gottfried Werge, est qualifié de bourgeois, brasseur associé, jadis marchand de chevaux. Le nom de famille est orthographié Werge. La forme a varié. L'acte de baptême d'un fils naturel de Carl Benjamin, dressé également à Halle, dans la même église, écrit Werch (18 août 1797).

On y regardait de moins près qu'aujourd'hui. Même quand le prétendant se donne pour dauphin, et prend les prénoms de Charles-Louis, il ne sait trop dans quel ordre les mettre. Aux archives secrètes de Prusse, on trouve sa signature sous la forme Louis-Charles (18 février 1831). Quelques années plus tard, 14 octobre 1836, il a fait des progrès. Il est venu à Paris dans l'intervalle, il signe, depuis le 1er janvier 1834, Charles-Louis. En réalité, c'est une erreur, car le dauphin s'appelait bien Louis-Charles, mais l'aventurier a consulté l'almanach de Versailles de 1786 qui contenait lui-même cette inexactitude.

On nous excusera de ne pas faire la biographie accidentée de ce personnage. On en trouvera les éléments dans l'ouvrage de M. de Manteyer, qui lui-même a dédaigné d'y insister, en dehors de ce qui était utile à sa démonstration. Peu nous importe de savoir comment Carl Benjamin Werge est devenu Carl Wilhelm Naundorff, du moment que Charles-Guillaume Naundorff n'est pas Charles-Louis, duc de Normandie.

***

Le devoir d'impartialité prend un caractère plus impérieux encore quand on travaille pour l'enfance. Cet âge est sans défense. Guizot ne jugeait pas au-dessous de lui de raconter

l'histoire de France à ses petits-enfants. C'est un véritable abus de confiance que de faire d'un manuel scolaire un instrument de propagande. Et quand cette propagande a un but antinational, il s'ajoute à la trahison du devoir professionnel une trahison du devoir civique.

Prenons un exemple : non ce qu'il y a de plus bas, de plus misérable dans cette littérature de combat, mais au contraire un ouvrage qui a la prétention — et, en une certaine mesure, le soin — de respecter les convenances. Ce petit manuel : *Nouvelle histoire de France*, n'est pas signé. Il est édité par l'*École émancipée*, organe des syndicats révolutionnaires de l'enseignement primaire, et sous le couvert d'un libraire de Quimper (Gaonach). Il répond au cours moyen, celui qui prépare au certificat d'études. « Un groupe de professeurs et d'instituteurs de la Fédération de l'Enseignement » en prend la responsabilité anonyme. En fait, il est l'œuvre d'un professeur d'école normale et d'un instituteur rural, dont le nom importe peu car il ne s'agit pas ici d'une question de personnes.

Le ton est mesuré et calculé. Justice est rendue, non sans affectation parfois, aux anciennes institutions, surtout dans les temps reculés. Les résumés et les questionnaires sont bien faits pour l'intelligence des enfants. Le souci de rattacher à l'histoire générale les ruines, les souvenirs, les traditions de chaque pays est très judicieux. « Quelles sont les traces de voie romaine les plus voisines? Quelle était la ville gallo-romaine la plus proche? Sait-on quel évêque a le premier prêché le christianisme dans la région?... Quel peuple barbare a envahi votre pays au temps des invasions? » Le rôle de l'Église à l'époque de la nuit intellectuelle des temps mérovingiens est salué : « L'évêque et le moine sauvèrent ce qui restait de la civilisation gallo-romaine ». Et la question locale reparaît : « Y avait-il un monastère dans votre pays? »

Mais à mesure que se rapprochent les temps modernes, l'impartialité diminue ou, si l'on préfère, la sévérité augmente à l'égard des hommes et des gouvernements qui ne sont pas insurrectionnels. Par contre, tout ce qui prêche la lutte sociale est en vedette. Devinez quel est le poème donné en lecture comme incarnant la Révolution. Ce n'est pas la *Marseillaise*, c'est la *Carmagnole*. Parmi les hommes politiques, le seul qui

soit proposé à l'admiration des peuples, c'est Robespierre. « Ceux qui le firent périr étaient presque tous des violents ou des hommes malhonnêtes. » Comme c'est simple! Les Carnot, les Cambon sont des énergumènes. La Plaine est peuplée de fripons. Pourquoi alors Robespierre l'adjurait-il en ces termes : « Hommes purs, hommes vertueux, c'est à vous que j'ai recours. » Qu'il y ait eu des thermidoriens peu recommandables, des Barras, des Tallien, qui le nie? Mais oublier les autres, est-ce enseigner? De même, que penser de ce tableau de la Terreur? « On guillotina 2 596 personnes en treize mois. En une semaine, la Saint-Barthélemy a fait plus de victimes. » Sans doute, mais de qui se moque-t-on en ne comptant comme victimes de la Terreur que les guillotinés? Les massacres de Septembre, les fusillades de Lyon, les noyades de Nantes, les horreurs de tant de proconsuls fous d'absolutisme et de peur, tout cela est-il inexistant parce qu'on évite d'en tenir compte? Il est trop facile d'écrire : « Il ne manque pas de périodes beaucoup plus sanglantes dans notre histoire. » Il n'en manque pas si on fait les additions de cette façon.

Rapprochons-nous du temps présent, appelé, en style de réunion publique, « le régime capitaliste et la démocratie. » Voici la Commune. Comme ses intentions paraissent anodines! Que demandait Paris? Le droit de s'administrer lui-même que lui avait enlevé le second empire. « Paris nomma son Conseil municipal ou Conseil de la Commune. » Malheureusement Thiers ne voulut pas, ni l'Assemblée nationale non plus, reconnaître aux Parisiens le droit élémentaire dont jouit le moindre village. De là tout le mal : les Parisiens furent battus et la répression fut « sauvage ». Cette page sanglante est illustrée d'un portrait de Varlin, un membre de la Commune qui fut fusillé et dont la mort est longuement racontée. Quoi qu'on pense de Varlin, on reste un peu étonné de cet excès d'honneur. Et, en fait de sauvagerie, qui fut plus sauvage que Raoul Rigault?

Le chapitre le plus significatif est celui de la dernière guerre. C'est ici que l'esprit du volume se trahit. L'objectivité y consiste à supprimer tout ce qui paraît de nature à montrer la responsabilité de l'Allemagne ou, si vous aimez mieux, de son gouvernement. Voici l'attentat de Serajevo. L'archiduc,

dit le manuel, est assassiné par « des Serbes ». On sait que les assassins étaient des Bosniaques, de race serbe assurément, mais sujets autrichiens bien malgré eux. Il n'est pas question de l'ultimatum autrichien. « Le gouvernement autrichien, dit-on simplement, accusa la Serbie d'avoir encouragé ce crime et exigea du gouvernement serbe que les complices fussent recherchés et punis. » Hélas! si le gouvernement autrichien n'avait exigé que cela, la guerre n'aurait pas eu lieu. Continuons : « La Russie soutenait la Serbie. La guerre éclate entre la Serbie et l'Autriche (28 juillet). Le 30, la Russie mobilisa ses troupes c'est-à-dire rassembla tous ses soldats, y compris les réservistes. L'Allemagne se dit alors menacée et déclara la guerre à la Russie (1er août). La France mobilisa le jour même. L'Allemagne lui déclara la guerre (3 août) et fit entrer des troupes en Belgique, pays neutre. Alors l'Angleterre lui déclara la guerre. On eût dit que l'Europe était folle. » L'Europe eût été folle en effet si les choses s'étaient ainsi passées. Mais quoi! Pas une allusion aux tentatives de conciliation multipliées par la France, l'Angleterre et la Russie? A qui la faute, si l'Europe n'a que quarante-huit heures pour se retourner? La Russie mobilise, la France aussi, on nous le dit, mais la mobilisation autrichienne et allemande qui a précédé la nôtre, il faut la deviner. Sans doute, on ne peut tout dire dans un manuel primaire. Mais pourquoi dire seulement ce qui est de nature à suggérer une impression hostile à la France et à ses alliés? Pour éviter tout prétexte de conflit, les troupes françaises reculent à 10 kilomètres de la frontière. Est-il inutile de le savoir? Quant à l'Angleterre, elle n'intervient que lorsque la neutralité de la Belgique est violée. Si c'est de la folie, ce n'est pas une folie subite.

Et le mot de folie est-il celui qui convient si l'on prend les armes pour faire respecter une neutralité qu'on a garantie? C'est parler comme Bethmann-Hollweg qui s'indigne qu'on fasse la guerre pour un « chiffon de papier ». Quand l'Allemagne nous déclare la guerre, — car tout de même, on veut bien reconnaître que c'est elle qui a pris cette initiative, — que penser des prétextes qu'elle invoque, dont aucun n'est aujourd'hui reconnu valable même au delà du Rhin? Que pouvions-nous faire pour arrêter le cours des événements, pour

empêcher les autres d'être fous? Oui, il y a eu folie, et même folie furieuse, mais non folie collective comme les « innocentistes » allemands essaient de le faire croire et comme fait mine de le croire l'*École émancipée.*

La défection russe n'est pas moins prestement escamotée. Pas une allusion à l'engagement des alliés de ne pas traiter séparément. Alors, c'est tout naturel. « En octobre, le parti bolchevik prit le pouvoir et signa la paix avec l'Allemagne. » Rien de plus régulier, n'est-ce pas? Et de toute la littérature de guerre, la lecture choisie et proposée en modèle aux enfants de France est une page de Barbusse. Elle a pour objet d'opposer la vie des tranchées et la vie des théâtres à Paris. Effet facile, tableau factice, mais de nature à frapper des cerveaux enfantins. C'est là-dessus que se ferme le volume, c'est la conclusion de la « Nouvelle Histoire de France ». Elle n'a rien de commun, bien entendu, avec les belles pages de Lavisse qui terminent si noblement la sienne.

A. ALBERT-PETIT

FRANÇOIS DE CUREL

François de Curel, l'illustre auteur dont la mort est un grand deuil pour les lettres et la scène françaises, était venu assez tard à l'art dramatique. On sait qu'il fut élève de l'École centrale et qu'il avait un diplôme d'ingénieur, comme Alfred Capus, Maurice Donnay, Léon Gandillot. La culture scientifique et industrielle ne peut nuire à un dramaturge, qui est d'abord et nécessairement un constructeur. Banni de la métallurgie lorraine par la malveillance allemande, François de Curel se tourna vers la littérature. Mais il commença par le roman, comme le polytechnicien Marcel Prévost, qui, lui, a persisté et, sauf quelques intermèdes, a fait toute une brillante carrière de romancier.

Ne s'étant point hâté, François de Curel avait trente-cinq ans lorsqu'il publia en 1889 son second roman, *le Sauvetage du Grand Duc*, à propos duquel M. Charles Maurras écrivit dans *l'Observateur français*, journal républicain catholique : « Un malheureux vaudevilliste, perdu dans la toge du romancier, voilà M. de Curel, car il y a une habileté surprenante, une jovialité à larmoyer des heures dessus, une prestesse, un comique, un dialogue, tous destinés au théâtre, dans ce roman qui, à la lecture, n'obtient pas son maximum d'effet... Au théâtre! Au théâtre, M. de Curel! »

On a coutume de citer ces derniers mots, en omettant que pour ce jeune critique M. de Curel était un « malheureux vaudevilliste », apte à rivaliser avec Duvert et Lausanne, Waflard et Fulgence, ou Blum et Toché. Or, M. de Curel a suivi le

conseil de se vouer au théâtre, mais non pas celui d'y cultiver le vaudeville. Ce divertissement n'est pas si méprisable, chez un Labiche ou un Feydeau, et la qualification de vaudevilliste ne saurait passer pour infamante. Mais enfin, c'est dans un tout autre genre, aussi différent que possible de celui-là, que François de Curel a travaillé constamment et s'est acquis une éclatante renommée. Dans aucune de ses pièces, on ne trouve le moindre quiproquo, ni aucun homme en caleçon. Il n'en a jamais présenté aucune au Palais-Royal ni à Déjazet.

Il y a bien chez François de Curel une certaine verdeur joviale, allant parfois jusqu'à la crudité, qui a reparu notamment dans *l'Ame en folie* et certaines scènes de la *Comédie du génie*. Mais ce n'est chez lui qu'un trait secondaire, impropre à soutenir un vaudeville entier. Il est vrai aussi que, si l'on en juge par *l'Orphelinat de Gaëtan*, laissé de côté après l'accueil fait au *Sauvetage du Grand Duc* et publié seulement en 1927, à titre de curiosité, en édition de bibliophile, rien ne prouve que François de Curel ne fût pas devenu, avec de la persévérance, un romancier remarquable. Il était déjà en progrès, et les premiers romans de Balzac sont certes plus mauvais que les siens. En revanche, Sarcey avec fougue et insistance, Jules Lemaître, en termes plus adoucis, ont douté non de sa haute valeur, si supérieure à tout vaudevillisme et tortonisme, mais de sa vocation spécialement dramatique. Sarcey ne doute pas d'assimiler ses drames aux dialogues de Platon et de Renan, comble et peut-être même excès d'éloge, mais déclare que ce n'est pas du théâtre. Jules Lemaître trouvait aussi ces pièces fort originales et intéressantes, mais il écrivait : « C'est un psychologue; c'est un philosophe; c'est un poète; et je ne sais comment tout cela mis ensemble ne fait (du moins on le dit), qu'un auteur dramatique intermittent. » Il ne disait pas le contraire, malgré ses objections contre la théorie des pièces bien faites, et la preuve qu'il ne trouvait pas que celles-là le fussent à merveille, c'est qu'il s'amusait presque chaque fois à les refaire en imagination et à proposer, d'après le même point de départ, un autre scenario.

Le don du théâtre, chez ceux qui le possèdent vraiment,

se manifeste de bonne heure. Georges Feydeau était encore collégien lorsqu'il soumit un de ses premiers manuscrits à Meilhac, qui lui dit : « Ta pièce est idiote, mais elle est scénique. Tu réussiras. » A vingt ans, Feydeau obtenait sa première centième, avec *Tailleur pour dames*. Voilà un véritable vaudevilliste et qui n'était pas trop malheureux! Peut-être Meilhac eût-il engagé Curel à devenir plutôt philosophe, essayiste, ou poète en prose. Il fut tout cela, mais en forme dramatique. Et il eut moins de centièmes que de succès d'estime, à condition de donner à ce terme toute sa portée, qui va jusqu'au franc respect et à la sérieuse admiration.

François de Curel débuta aux chandelles avec *l'Envers d'une sainte* en 1892, approchant de la quarantaine. « J'aimerais mieux un autre titre », insinua discrètement Jules Lemaître. Qu'est-ce qu'un vaudevilliste n'eût pas sous-entendu avec un titre pareil! Pour l'avoir risqué en toute candeur, sans penser au double sens, il fallait que Curel fût étrangement dépourvu d'esprit vaudevillesque, boulevardier et bien parisien.

On sait que M. Antoine reçut d'un coup trois pièces que François de Curel lui avait envoyées, signées de trois pseudonymes, après que divers directeurs avaient refusé de les jouer, ou même de les lire. *L'Envers d'une sainte* et *les Fossiles* furent donc montés au Théâtre libre, *le Repas du lion*, *la Nouvelle Idole*, et *la Fille sauvage* au Théâtre Antoine du boulevard de Strasbourg. Voilà Curel officiellement affilié à ce groupe du Théâtre libre, avec Georges Ancey, Brieux, Jean Jullien, Salandri, Descaves et autres, tous réalistes ou naturalistes, qui se réclamaient de Becque ou de Zola. Était-ce bien sa place?

Il se rencontrait que M. Antoine avait seul assez de courage pour représenter des ouvrages jugés impossibles partout ailleurs. Il suffisait d'être original et audacieux pour ne pas trouver d'autre refuge, et le Théâtre libre pouvait être simplement le rendez-vous des novateurs, quels qu'ils fussent et sans distinction d'école. M. Antoine a joué les premières pièces d'Ibsen qu'on ait vues en France, et aussi Courteline, auteur gai, et même quelques poètes. Il n'était donc pas étonnant que François de Curel se fût adressé à M. Antoine, qui s'honora grandement en lui donnant l'hospitalité.

Cependant, le réalisme constituait bien la marque propre de la maison, et Curel ne s'y dérobait point. C'était alors l'esthétique à la mode, qui régnait encore sans conteste dans le roman, et qu'il s'agissait d'installer victorieusement au théâtre. Était-ce bien l'affaire de Curel? Dès ses premiers pas, on s'aperçut qu'en dépit des ressemblances apparentes, il se distinguait de ses compagnons et ne donnait pas dans la tranche de vie ou l'observation pure. Visiblement, celui-là ne se consacrerait jamais à la simple étude des mœurs moyennes, bourgeoises ou populaires. Il ne se bornerait pas non plus à enrichir de quelques truculences tapageuses ce que J. J. Weiss appelait déjà la littérature brutale, un quart de siècle auparavant, et qui, depuis lors, avait singulièrement forcé le ton. En voilà un qu'attiraient les grands problèmes, et qui s'avisait de penser!

C'était aussi l'ambition d'Ibsen, et l'on baptisa bientôt François de Curel l'Ibsen français. Mais le Norvégien, découvert par Antoine, apparaissait alors comme un auteur nouveau, un émule et non un maître, dans ce milieu, et il n'avait pu exercer aucune influence sur une génération qui ne le connaissait pas. François de Curel lui-même le lut tardivement, et aurait sans doute suivi la même voie si Ibsen n'avait pas existé. Ils cédaient l'un et l'autre à deux courants, assez forts, mais qui convergent rarement et sans nécessité logique. On peut même se demander si le réalisme est la forme qui convient le mieux au théâtre d'idées.

Les plus anciennes pièces d'idées sont le *Prométhée* et l'*Orestie* d'Eschyle, l'*Œdipe à Colone* et l'*Antigone* de Sophocle. Protestations contre la destinée, la fatalité, la tyrannie! Aspirations vers la justice, la civilisation, la liberté! Lutte contre les préjugés et les superstitions! Espérances d'un avenir meilleur! Ce sont d'admirables matières à mettre en tragédies plus ou moins symboliques. Prométhée reste encore aujourd'hui le plus noble symbole humain. Ce sont aussi des pièces d'idées qu'*Hamlet, la Tempête,* le *Don Juan* de Molière, *Faust, Ruy Blas,* et les drames wagnériens.

Wagner a joint le précepte à l'exemple, et par une curieuse coïncidence, son système, qui ne vise qu'à la musique, vaut également pour l'idée. Il recommande d'éviter les sujets

modernes ou trop directement historiques, et de préférer les mythes légendaires ou fantaisistes, comme se prêtant mieux à l'expression du purement humain. C'est le cas de tous les chefs-d'œuvre que je viens d'énumérer. Il y a des affinités profondes entre la musique — que certains croient un art exclusivement sensuel — et l'idéologie, que d'autres, ou les mêmes, regardent comme uniquement oratoire. L'éloquence, le pathétique, tout le sensible, s'accommodent fort bien du moderne. Le théâtre musical et le théâtre d'idées planent dans une autre sphère. Ils ont besoin d'une généralité supérieure, et tout ce qui particularise les rabaisse. Il leur faut l'homme même, et non celui qui s'appelle tel ou tel. Le symbolisme leur est nécessaire, et ne joue que lorsqu'on ne fait plus attention aux contingences. Un monsieur en veston représente d'abord son temps, son pays, sa profession, sa personnalité, toutes choses qui relèvent du réalisme, mais ne favorisent ni l'envolée lyrique ni le souci philosophique de l'aspect d'éternité.

Dumas fils se targuait écrire des pièces d'idées, qu'on appelait alors des pièces à thèse. Elles ont eu de grands succès dans la nouveauté, et sont maintenant à peu près mortes. Entre ses thèses et le milieu où il situait ses personnages, il y avait une convenance parfaite, qui assurait la caducité du tout. N'oublions pas qu'il était réputé réaliste et hardi! Ses fantoches en habit noir et ses plaidoyers pour le divorce ou la vertu conjugale, le relèvement des filles séduites ou des enfants naturels, nous laissent désormais indifférents, parce que les préjugés, les mœurs et la législation même ont évolué, et que sur ces questions l'actualité change aussi vite que la mode pour les vêtements.

Ibsen traite des questions plus hautes et plus durables. Il s'évade dans l'histoire ou le conte avec *Peer Gynt* et *Empereur et Galiléen*. Il écrit *Brand* en vers. Et, pour nous, au moins, sa Scandinavie, comme la Turquie de *Bajazet*, répare le rapprochement dans le temps par l'éloignement dans l'espace. Il pratique le plus souvent le réalisme, mais en élude autant que possible les inconvénients.

Telle est à peu près la position de François de Curel, réaliste de facture, mais qui dépasse et fait un peu craquer

le cadre. Lorsqu'on y insère une pièce d'idées, digne de ce nom, un péril est l'obligation d'assurer une vraisemblance au dialogue et de tomber par conséquent dans la rhétorique courante, ou la conférence doctorale. Car les hommes ordinaires, que nous coudoyons dans la rue ou dans le monde, ne s'expriment pas habituellement comme des poètes ni comme des métaphysiciens, et dans ce dernier cas ils ne seraient pas compris d'un public de théâtre. Aussi la prose moderne et réaliste, dans cette catégorie de pièces, fera-t-elle toujours un peu figure de vulgarisation.

Par sa nature méditative et ses habitudes solitaires parmi ses futaies François de Curel échappait à l'écueil où sombra l'actualiste Dumas fils. Il tendait spontanément aux grands thèmes et aux cures d'altitude intellectuelle. Restait l'autre danger : la difficulté d'adapter la béquille réaliste à ces ascensions. Avouons qu'elle le gêna un peu pour atteindre aux cimes, et qu'il reste parfois à mi-côte. Peut-être sa pensée n'était-elle pas assez forte pour surmonter cet *impedimentum*, lequel rendrait peut-être la tâche impraticable à n'importe qui et obligerait le plus puissant génie à s'en débarrasser pour prendre librement son essor. L'auteur du *Coup d'aile* n'a pas voulu ou n'a pas pu le donner à fond, et s'en est tenu au langage pédestre.

Il l'a orné et animé de son mieux, notamment par ses célèbres tirades imagées sur la mer et la forêt, les nymphéas, le lion et les chacals, les combats de cerfs, etc., qui l'ont fait souvent comparer à Chateaubriand. La comparaison s'impose un peu moins à la lecture qu'à l'audition dans la salle, de même qu'un prestigieux décor ne ressemble tout à fait à un tableau de maître que sous les feux de la rampe et des herses. C'est surtout lorsqu'il veut à tout prix paraître vrai que le théâtre devient factice et ce n'est que par la franche convention — dont la première est la poésie — qu'il donne, à un certain niveau, une impression de vérité essentielle.

François de Curel a pris une précaution plus radicale. Il s'est défendu d'avoir fait du théâtre d'idées. C'était effectivement la plus sûre solution. De même, en politique, où il s'agit de concilier l'ordre et la liberté, si vous supprimez l'une des deux données, tout devient facile. Les idées et le réalisme

s'accordent mal au théâtre? Simplifions donc, ne soyons plus que réaliste, et tout s'arrange. Mais cette défaite ne pouvait contenter un Curel qu'en apparence et par boutade. Dans ses explications sur son but et sa méthode de composition, il voulait dire seulement que ce qui se présentait d'abord à son esprit, ce n'étaient pas des conceptions abstraites, mais des personnages et des situations dramatiques. Ainsi se flattait-il de s'attacher au réel et de faire vivant. Mais comme ces personnages avaient des théories et que ces situations les mettaient en plein relief, le résultat était le même, et c'était bien là du théâtre d'idées, malgré que Curel en eût. Sa résistance à cette dénomination ne reposait que sur une définition trop étroite.

Cependant il est exact qu'en se préoccupant ainsi de l'action et des caractères, il a déjoué un des pièges de l'idéologie et composé non de froides palabres, mais de vrais drames émouvants et empoignants. Les idées ne s'y présentent plus à l'état pur, mais jaillissent des passions en jeu et par contre-coup les renforcent. Si l'intérêt proprement philosophique y perd peut-être un peu, le plaisir du spectateur y gagne. Car le spectacle le plus captivant est celui d'un conflit en acte, dont l'intensité atteint un maximum lorsque l'antagonisme des êtres implique celui des doctrines. La mêlée est alors générale, et c'est une fête. Aussi les amateurs ou aficionados ont-ils toujours eu un goût marqué pour François de Curel, savant et subtil champion, non pas invincible, mais dédaigneux de la facilité et soucieux du beau sport.

Dans les lieux où l'onde mande la tranquillité à l'insignifiance, il est de règle que les conversations politiques et religieuses soient interdites. On ne mentionne pas les conversations littéraires, parce que dans ces endroits là elles n'échaufferaient personne. François de Curel se jette, bien entendu, sur les sujets les plus brûlants. Il touche à la politique dans *le Repas du lion*, dans *les Fossiles*, dans *le Coup d'aile*, à la guerre dans *Terre inhumaine*, dans *la Viveuse et le Moribond*. Surtout il revient sans cesse à la religion et il en est manifestement obsédé.

Il y a dans presque toutes ses pièces des ecclésiastiques ou des nonnes. Dans *l'Envers d'une sainte*, on voyait que

l'éducation de couvent peut servir à de pires machiavélismes, que ne l'a supposé l'auteur d'*On ne badine pas avec l'Amour*. L'un des programmes qui s'affrontent dans *le Repas du lion* est le socialisme chrétien. Dans *la Nouvelle Idole*, terrible débat entre la science et la foi, lequel recommence sur un autre terrain et avec de plus amples proportions dans *la Fille sauvage*, sorte de discours sur l'histoire universelle par allusion. En somme, bien que la raison et la science soient assez impartialement représentées, Curel penche certainement, surtout dans *la Fille sauvage*, pour la foi et le mysticisme. Il professe la fameuse nécessité d'une religion pour le peuple qui, civilisé uniquement par elle, retombe fatalement sans elle dans la barbarie et l'anarchie. Il considère l'aspiration de tous les hommes, croyants ou non, vers un idéal, comme une preuve de l'existence de Dieu, et c'est toujours au fond, quoique en style moins scolastique, celle de saint Anselme. Dans l'*Ame en folie*, il darwinise, même avec quelque gauloiserie, mais ne sacrifie pas les droits du divin. *La Comédie du génie* nous mène du promenoir des Folies-Bergère dans un cloître, afin d'y entendre l'éloge de la messe et l'affirmation que le génie s'obtient par un amour analogue à celui du Christ pour l'humanité, ce qui d'ailleurs paraît douteux, attendu qu'il ne suffit pas d'aimer pour bien écrire et que le Christ ne s'est pas fait homme de lettres.

On pourrait argumenter longuement, et remarquer que les conclusions ne sont pas toujours très nettes, mais les pièces d'idées ne sont pas tenues de conclure et c'est pour elles un triomphe suffisant que d'exciter la discussion. Ce qui n'est pas discutable, c'est la noblesse d'esprit d'un François de Curel, son sens de la grandeur, et la magnifique qualité de son talent.

PAUL SOUDAY

TABLEAUX DE LA RIVIERA

UN DÎNER AU PALAIS DE MONACO. — LE MARÉCHAL PÉTAIN PARMI LES OLIVIERS. — LE PORT DE CANNES. — LE THÉ A BORD D'UN ANCIEN DESTROYER. — L'ARCHANGE DU TRAPÈZE.

UN DÎNER AU PALAIS DE MONACO. — La moyenne corniche suivie dans la nuit, après des hésitations pour en trouver le départ à la sortie de Nice... Il est toujours difficile de s'évader des villes. Elles veulent vous garder, croirait-on. Les publicités les plus éhontées les déshonorent sans qu'elles bronchent. Mais allez donc leur demander de placer en vue quelques plaques émaillées pour indiquer une route, une promenade, un point de vue aux environs. La *moyenne corniche* est, entre Nice et Monte-Carlo, l'une des plus magnifiques routes de France. Si vous n'êtes averti de son existence par un génie mystérieux, par la rumeur, ou le flair, — vous en ignorerez l'existence, à moins que le hasard ne vous ait miraculeusement placé à l'endroit où elle commence...

Il est plus de sept heures du soir, nous nous sommes d'abord lancés sur la *Grande* corniche, puis il a fallu regagner la *Moyenne*! Dans le soir de début d'avril, des couples profitent de ces dernières ténèbres d'avant-dîner que l'heure d'été va leur reprendre, dans deux jours. Nous interrogeons. Mais les lèvres qui devraient nous répondre étaient prises...

Et puis, nous dit-on, enfin, cela arrive « tout le temps » que les automobiles se trompent.

Alors, puisque cela arrive « tout le temps! »

Et l'accent!... Barcarolle! Dans un triangle de ciel laissé visible par la montagne, une constellation!

Au fond de l'auto, les dames sont en toilette du soir, fourrures, étoffes légères, tulles — et les cheveux coupés, qui ne tiennent pas comme ces « harmonieuses », coiffures d'autrefois que maintenaient en boucles serrées les « filets-front » arachnéens... L'impatience qui gagne des gens attendus pour dîner et qui se trouvent sur une grand'route, à trois cents mètres de haut, à flanc de montagne, avec des à-pics, à main droite, des tunnels à tous les tournants et des masses sombres de rochers surplombant au-dessus de leur tête, est contagieuse. Soudain, le noir cap Ferrat aperçu illuminé, étendu comme un nègre endormi sur la mer grise, un nègre au maillot brodé de diamants. A ses côtés, la baie de Villefranche où brillent les feux de l'escadre anglaise... Autres éclairages à giorno... Des feux sur l'eau...

Et, tout là-haut, brusquement, des lumières au village d'Èze, ce nid d'aigles.

Nous sommes en retard, à présent, d'un quart d'heure... Le mécanicien prend les tournants sans ralentir. De grosses autos munies de phares nous laissent soudain tout paralysés... puis éteignent à moitié, c'est-à-dire suppriment un phare sur deux ou trois... Le cap d'Ail au-dessous de nous... Vingt minutes de retard!... Ne regardons pas les montres. La vue des aiguilles sur un cadran augmente l'angoisse sans émouvoir le Temps impitoyable! Et puis, il est des aiguilles qui ne sont jamais parvenues à se rythmer sur la marche des heures. Et puis, qu'est-ce que le temps?

N'ai-je pas lu, hier, qu'un observateur placé dans je ne sais quelle planète dont la lumière met soixante-seize ans à nous parvenir — et qui posséderait une lunette suffisamment forte pour apercevoir ce qui se passe sur la terre, verrait, en ce moment même, ... les fêtes du mariage de l'Empereur Napoléon III avec Mademoiselle Eugénie de Montijo.

Le temps n'existe décidément pas! A l'intérieur de la voiture, une voix, d'un accent impitoyable, dit pourtant : vingt-deux minutes de retard!...

... Le mariage de l'empereur Napoléon III avec la comtesse

de Montijo... Je ne peux m'empêcher d'y penser, tandis que la voiture descend vers Monaco, avec une rapidité qui n'a rien de Second Empire.

— Les lumières de Monte-Carlo! s'écrie une voix musicale dans la voiture.

Là, c'est la féerie. La grande, la radieuse féerie — le ciel renversé. Beaucoup plus d'étoiles à nos pieds que dans la nue, brusquement.

Vingt minutes de retard!

On voudrait, cependant, faire halte. Contempler. Mais le sentiment du retard met dans le sang une brûlure, dans les nerfs un frémissement, qui ne s'apaiseront qu'au but. Le port de Monaco peut ressembler à un noir bassin rectangulaire entouré de vers luisants. Nos yeux ne sauraient voir, tandis que le retard agite les fibres secrètes de chacun. L'auto délaisse les illuminations de Monte-Carlo et gagne le rocher obscur de Monaco où l'on accède par une rampe. En haut, la pénombre, des verdures, la façade de l'Institut océanographique, puis la petite ville bâtie sur le plateau du rocher et, au sortir des maisons, une esplanade, avec canons, arbres en quinconces, la façade d'un palais aux fenêtres éclairées, des hommes en uniforme qui portent des fusils.

A l'une des fenêtres, une main furtive soulève un rideau blanc...

L'auto s'engouffre sous le porche. Une vaste cour; des gardes dans la nuit...

J'imagine le temps, qui n'est pas si loin, de Stendhal. J'ai sur les épaules cent ans, cent vingt ans,... — ne pesons point trop! — de moins de la vie du monde... Il me semble arriver à la cour de Parme et je vais trouver dans les salons aux fenêtres hautes, à la lueur des cires, le sourire des héros de la *Chartreuse de Parme*, la comtesse Pietranera et l'habit brodé du comte Mosca.

Nous nous sentons « en retard », soudain, de tant d'années, avec notre auto, que les voix qui chronométraient tout à l'heure derrière moi, me semblent vaines et d'outre-tombe...

Qu'est-ce que vingt minutes, lorsqu'on a cent vingt ans de retard!

L'escalier fait des angles dans les murailles épaisses. Dans

l'ombre d'une porte, au premier palier, une femme de service se dissimule... Les valets volent au-devant de nous. Une porte poussée. Un salon éclairé ouvrant sur un second très vaste, aux nombreuses fenêtres. On devine un cercle, des habits noirs, et, au centre, une jeune femme aux grands yeux, vêtue à la dernière mode.

Décidément, ce n'est pas de cent vingt ans que nous sommes en retard, mais bien, — hélas! — de vingt-deux minutes!

Son Altesse Sérénissime le Prince de Monaco est de haute taille. Il a la mine d'un chasseur ou d'un soldat: il porte la rosette de la Légion d'honneur à la boutonnière et le ruban de la croix de guerre. Sa fille la Princesse Héréditaire a des mouvements spontanés, elle a ce sourire des yeux noirs qui est si vivant, deviné dès le premier salon.

Le retard... Le retard... Le retard... Et cette « moyenne corniche » dont on ne sait de Nice comment trouver l'extrémité!...

Le prince Pierre, blond, grand et svelte, évoque à mes yeux le premier dîner où je le rencontrai, avant son mariage, un soir au Ritz, dîner offert à quelques amis par Marcel Proust, qui venait de recevoir le prix Goncourt et alors dans tout le frémissement d'une gloire dont il devait si peu de temps respirer le souffle. Le jeune homme blond, alors comte Pierre de Polignac, arrivait de Chine depuis peu, où il avait été attaché à notre ambassade à Pékin. Il parlait moins qu'il ne regardait — et savait écouter les gens de lettres réunis par l'auteur du *Côté de chez Swann*. Marcel Proust promenait sur les convives ses yeux brillants à fleur de paupières, entre les cils longs; un cerne de noctambule et d'insomnique traçait deux larges rames d'un gris brun sur les joues. La moustache indisciplinée cachait à demi le sourire des lèvres, sensuel et fugitif. Le prince Pierre avait parlé des pays où il venait de vivre, en quelques phrases qui montraient un esprit pénétrant et personnel...

... Mais le secrétaire particulier du Prince fait les présentations aux autres convives.

Sur son rocher, le palais de Monaco est demeuré par beaucoup de points ce qu'il donnait l'impression d'être du dehors, dans la nuit. L'ameublement est à la fois simple, fastueux

et démodé, comme il sied, — comme on imagine qu'il le devait être, déjà, vers la fin du XVIIIe siècle, avant Bonaparte, dans ces petites cours d'Italie, dont, jadis, Monaco était, depuis Toulon, la première rencontrée.

Le précédent souverain de Monaco, le prince Albert, celui des longues croisières et des sondes jetées au fond des océans pour en retirer des monstres et des végétations radieuses que l'imagination des Orientaux croyait enfanter, et qui vivaient, mouraient inconnues des hommes sous deux mille mètres d'eau... — le prince Albert ne considérait point l'ameublement.

Tant de gens ne vivent aujourd'hui que pour changer indéfiniment la nuance de leurs tentures, — sans que rien demeure de leurs efforts et de leur temps perdu, — qu'on sait bon gré à ces morts qui ont employé les trop courtes années de la vie à laisser aux hommes un souvenir palpable et précieux, non égoïste de leur passage ici-bas. Les aquariums de l'Institut océanographique de Monaco offrent les spectacles les plus curieux, les plus étranges et les plus colorés qui soient.

... Après le repas, nous traversons un salon que le Prince a consacré à ses souvenirs napoléoniens.

Un berceau, un portrait de l'Empereur par Gérard, une vitrine de souvenirs, mais, surtout, entre six parois de verre, un chapeau de l'Empereur, ramassé sur le champ de bataille. Une ampoule électrique dissimulée dans la partie supérieure de la boîte de verre l'éclaire sans que la source lumineuse paraisse. Il semble rayonner dans cette pièce volontairement peu garnie. A quelques pas, sa silhouette rappelle celle d'un aigle aux ailes ouvertes. On voudrait que toute autre lumière fût éteinte et que seul le chapeau de Napoléon fût éclairé de cette manière qui lui donne l'aspect d'une apparition.

Dans le grand salon, qui date du Prince Charles III et qui est encore meublé dans la manière qui passait alors pour gothique ou pseudo-gothique, les hautes fenêtres, le plafond élevé, les tentures créent une atmosphère qui n'est plus de Stendhal comme à l'arrivée, mais plutôt de Cherbuliez. D'ailleurs, au fond, non loin de la cheminée, se trouve la

réplique d'un portrait — le profil — de l'Impératrice Eugénie, par Winterhalter... L'impératrice, dont nous évoquions le mariage pendant la route, en regardant les constellations!

Le profil, d'une si grande délicatesse, est coiffé de ses cheveux cendrés ramenés derrière la tête en un lourd assemblage de boucles. Pourquoi ai-je pensé, devant ce profil de l'Impératrice, qui très âgée, mais ayant toute sa mémoire, tous ses souvenirs, passait l'hiver à la villa *Cyrnos*, au cap Martin, — pourquoi ai-je pensé à d'autres cheveux, à ceux d'une Grimaldi, d'une princesse de Monaco, à la fin du XVIIIe siècle, née Stainville, nièce du duc de Choiseul? Elle avait été emprisonnée au Luxembourg en 1793...

Pourquoi suis-je hanté par ce souvenir de la charmante Princesse de Monaco, amie dans sa jeunesse de la duchesse de Lauzun et qui fréquentait dans sa vingtième année le salon de madame Necker? Elle avait pu quitter Paris et erra dans la campagne pendant plusieurs mois, nous dit la duchesse d'Abrantès. Mais elle revint dans Paris à cause de ses enfants. Emprisonnée, condamnée à mort, elle écrivit à Fouquier-Tinville pour lui dire qu'elle était enceinte. Il fallut surseoir à l'exécution. Mais, en réalité, la Princesse ne voulait que gagner du temps afin de pouvoir couper elle-même ses cheveux qui étaient magnifiques et les faire tenir à ses enfants.

Pourquoi ai-je évoqué Mademoiselle de Stainville, princesse de Monaco, dans ce grand salon d'aspect gothique et second Empire, tandis que les invités font entendre ce brouhaha qui suit le repas, et que la princesse Charlotte va d'un groupe à l'autre avec sa vivacité et sa grâce juvéniles...

... On refusa des ciseaux à la princesse Josèphe de Monaco... Elle cassa un carreau de vitre et s'en servit pour trancher ses cheveux...

Elle écrivit à Fouquier-Tinville : « Je vous préviens, citoyen, que je ne suis pas grosse. Je n'ai point sali ma bouche de ce mensonge dans la crainte de la mort ni pour l'éviter, mais pour me donner un jour de plus afin de couper mes cheveux et ne pas les donner coupés par la main du bourreau. C'est le seul legs que je laisse à mes enfants. Au moins faut-il qu'il soit pur. »

Avant de partir pour l'échafaud elle demanda du rouge...

— Si j'aie peur, — dit-elle, avec un sourire d'ange, — que ces misérables n'en voient rien!

Elle fut guillotinée la veille de la mort de Robespierre...

Pourquoi ce souvenir passe-t-il dans le salon, parmi les jeunes femmes réunies là qui toutes, sauf la duchesse de Montrose, ont les cheveux courts?

Mais Son Altesse Sérénissime donne le signal du départ, car elle emmène ses invités aux ballets russes.

Dans la vaste cour du palais, obscure et qui découpe les lignes de ses façades sur les constellations, dans la cour où les voitures attendent, — tandis que s'empressent les valets, il me semble voir passer Fabrice del Dongo...

***

Le Maréchal Pétain parmi les oliviers. — Sur la route entre Cagnes et Antibes, plus près de Cagnes, un chemin qui mène à Villeneuve-Loubet. Des vignes, un grand élevage, des parcs d'aviculture, dans lesquels un major anglais s'est adonné à la production des œufs. Puis, au milieu des oliviers, deux propriétés, ou, comme l'on dit dans le pays : deux *bastides*, l'une à un Anglais, encore, — les Anglais savent choisir l'emplacement de leurs demeures! — la seconde, rustique, moins récente, avec un semblant d'ailes à ses quatre coins : *l'Ermitage*, au maréchal Pétain.

Il est onze heures du matin, un jour ensoleillé d'avril, après des nuits fraîches. Dans leur masse glacée, les Alpes qui se découvrent d'ici ne semblent jamais avoir été si aveuglantes, sous un plus vif azur. Le mistral vient de se lever, mais nous en sommes abrités. Il chasse par-dessus nos têtes de légers lambeaux de nuages qui se dissolvent bientôt dans le champ bleu du ciel.

Le chemin fait deux crochets au pied de la maison du maréchal. L'*Ermitage* se dresse, avec ses balcons, son escalier de flanc, au milieu des rosiers, des oliviers, orienté, par les fenêtres de la salle à manger, vers la chaîne des Alpes. Par-dessus les côtes escarpées bordant le lit du Var, ces crêtes éblouissantes ondulent sous leur lourd bandeau d'azur. Dans la courbe que forme la côte, depuis Saint-Laurent-du-Var,

des ondes de vent passent qui argentent la nappe de la mer... Les branches reverdissent avec violence aux arbres dépouillés par l'hiver; le ton cru des feuillages se mêle à celui de l'herbe, pareille, pendant peu de semaines, aux pâturages normands.

Le vert et le bleu luttent d'intensité, coupés à l'horizon par cette épaisse ligne hérissée des Alpes blanches...

Sur la terrasse de la claire salle à manger, devant le panorama incomparable, le maréchal nous dit le nom de quelques lointains sommets : *L'Argentière*, le *Pic du Diable*... A gauche, dans les terres, nous apercevons sur sa colline, le château de Villeneuve-Loubet, sa tour rectangulaire, ses murs du XIIIe siècle, qui font penser aux sièges qu'il dût soutenir contre les Sarrazins, les bandes armées qui de France et d'Espagne gagnaient le Sud-Est ou qui montaient de l'Italie...

Le maréchal énumère quelques-uns de ceux qui sont passés là : François Ier, Charles-Quint... Il a levé le bras. Il fait peu de gestes. Il parle d'une voix calme. Il a les yeux clairs, le visage sans méplats, le teint frais. Il donne l'impression de la santé, de la solidité, de la jeunesse — et, bientôt aussi, de l'absence de toute ambition.

Nous avons quitté la maison, en compagnie de madame Pétain et de monsieur et madame Philippe Berthelot. Le maréchal nous emmène faire le tour du propriétaire. Ce n'est pas une villa, que *l'Ermitage*, une habitation de plaisance pour ces rentiers qui croient à la douceur des jours passés dans l'inaction, après une existence consacrée aux affaires. En Bretagne, les domaines du genre de celui-ci se désignent sous le nom de *faisances-valoir*; le propriétaire peut vivre sur sa terre : c'est le cas du Maréchal. Nous découvrons bientôt la plus grande richesse d'une de ces propriétés méridionales, un immense réservoir circulaire d'une vingtaine de mètres de diamètre et qui contient une provision *respectable*. L'eau est le véritable faste méditerranéen, — beaucoup plus que ce gazon, que sont si fiers de voir verdoyer autour de corbeilles de cyclamens, de némésias, de primulas, d'iris et de pensées, les habitants de la Riviera, au temps du printemps précoce. Le gazon est anglais. Les jardins méditerranéens sont de dalles, d'arbustes, de cyprès, de pins parasols et d'eau.

Sur la riviera le gazon, prend un aspect *reine Victoria* et *square*, désuet, non acclimaté...

Mais, accompagnons le maréchal et la maréchale Pétain à travers leur domaine, à flanc de coteau, dans sa rustique simplicité, sa grâce paisible, devant cette nappe d'eau circulaire et profonde, dans laquelle s'imprime tout le bleu du ciel et que traversent les nuées légères comme des anges qui nageraient.

Des systèmes de tuyauterie et des robinets flanqués de chiffres romains, permettent d'envoyer l'eau sans erreur dans les différentes parties de la propriété, — d'abord l'habitation, que le réservoir domine sur le coteau, puis le fermier, les poulaillers, etc.

Le maréchal est fier de ses poulaillers. Il a montré là ces qualités d'organisation qui sont le propre des chefs, le souci de l'idée générale et le soin du détail, qui se complètent si rarement. Les poules, les coqs, les poulets, les poussins occupent une prairie, ils ont leurs bâtiments, leurs parquets, des enclos spéciaux, successifs, qui permettent d'intensifier la production et de conserver les races. — Quel âge donnez-vous à ce coq? demande le maréchal en désignant parmi les fuyards un magnifique coq blanc dont les plumes immaculées luisent au soleil et que coiffe sa crête vermillon.

— Un an, deux ans...

— Il a six mois! dit-il, avec fierté.

Le coq semble avoir pris pour plumage les neiges qui ruissellent de clartés sur les crêtes des Alpes.

Le maréchal nous explique qu'il n'a pu acclimater véritablement que trois races, les *gâtinaises*, les *faverolles*, les *sussex*. Le blanc domine dans ces vols nombreux qui nous environnent. Une poule passe à distance, précipitant devant elle une nuée de petits poussins jaunes. Dans les enclos, on a planté des figuiers qui donneront de l'ombre et dont les fruits seront mangés par les volailles.

Mais la véritable coquetterie du maréchal Pétain, ce ne sont pas ses vignes, ce n'est pas son esquisse de jardin marocain, ce ne sont pas les beaux arbres, à quelque cent mètres desquels, en juillet dernier, se sont arrêtés les incendies qui ravagèrent la contrée, — c'est son étable où deux vaches sont à l'abri du soleil, en ce moment.

Nous les devinons dans le clair-obscur que laisse pénétrer la porte ouverte. Une étable de Fragonard où le pittoresque a son prix, mais que ne gâte point trop de naturalisme, — une étable qui ne sent pas mauvais!...

Nous retraversons la maison avant de partir. Le cabinet de travail du maréchal donne sur la partie la plus abritée du soleil, avec la vue du coteau, le réservoir, les poulaillers. On y pénètre par une porte-fenêtre. Il est simple, ainsi que l'on s'y attend, avec son bureau, son divan, mais il possède cinq ou six grandes photographies de choix fixées au mur dans leur cadre. Au centre, celle de la reine Élisabeth de Belgique, peu connue, de face, avec la clarté si particulière des yeux, puis celle du roi Albert, celle du roi d'Espagne, celle du roi de Serbie et celle du Mikado... Par quelques points, la plus particulière est celle de l'empereur du Japon, vêtu à l'européenne, drap noir, faux-col un peu large, lunettes, la cravate régate noire longue, l'air plus américain qu'européen, une indéfinissable expression appartenant au personnel supérieur d'un gratte-ciel de Broadway. De belles signatures, quelques phrases qui font honneur au chef illustre, donnent à cette pièce de campagne, si sympathique à traverser, une date de l'histoire des peuples... Le maréchal est en veston, sans rosette de la Légion d'honneur à la boutonnière. La matinée de printemps est radieuse. Le cataclysme déchaîné par l'Allemagne semble bien lointain. Sur la muraille qui fait face à celle que nous avons d'abord aperçue, quelques autres photographies évoquent, pourtant, la guerre. Mais dans ses pages les plus réconfortantes : l'entrée à Strasbourg, le maréchal Pétain au milieu de jeunes Alsaciennes qui lui offrent des fleurs... Et le passage sous l'arc de triomphe. Une tache claire au pied de l'arc ensoleillé : le cheval du maréchal...

Celui qui est le héros de ces grandes images bruissantes de gloire française, regarde de sa terrasse les Alpes, la baie, la mer, le ciel... Il regarde ses oliviers... L'un d'eux, dont il ne reste que le tronc, est plusieurs fois centenaire, un jeune rosier l'étreint, un vieux lierre... On pourrait tirer de cette image un symbole... Mais le maréchal ne nous en laisse point le temps. Il nous montre tout bonnement un réservoir à essence, à agencement perfectionné... Ici, le mistral se laisse

deviner. La maréchale porte la main à son front : depuis hier elle a obtenu de son mari la permission de sacrifier à la mode en se coupant les cheveux! Et elle n'a pas encore l'habitude de sentir l'air soulever les mèches autour de sa tête...

Dans la radieuse matinée de printemps, devant le sourire du maréchal Pétain, son calme, sa bonhomie, l'absence de toute morgue, je crois entendre une phrase que me disait hier M. Philippe Berthelot. Il venait d'évoquer la marche des mondes, leurs milliers de siècles d'évolutions et il ajoutait :

— Et dire qu'il y a encore des hommes pour se prendre au sérieux!

... Le maréchal nous dit au revoir, avec cette sérénité du sage, qui se trahit dans l'expression et les manières, — et montre la grande et noble indifférence témoignée à ce qui mène le plus sûrement et le plus tristement les hommes ici-bas.

***

Le Port de Cannes. — Il n'est guère de vision plus plaisante, plus aimable, avant le coucher du soleil, la rapide tombée de la nuit méridionale, que celle du port de Cannes, au début du printemps. Le mot *luxe* est devenu pacotille. Il ne faut l'employer, il n'est possible de l'utiliser qu'en y mettant bien des précautions, infiniment de réserve. Pourtant, c'est le seul qui convienne ici, — au sens baudelairien :

> Là tout est calme et beauté
> Luxe, calme et volupté.

La mélancolie de la nuit approchante, tempérée par les lumières de la ville de plaisir et de repos, les proportions de ce môle, au long duquel les yachts de tout pays sont amarrés, l'arrière à quai, les couleurs agitées par la brise, la mer à l'extrémité des jetées et qui pâlit le long des flancs sombres de l'Estérel, forment un tableau non seulement pictural, mais évocateur. Les dernières lueurs jouent sur les hauts mâts vernis, qui dominent les cheminées. Les vergues avec leurs voiles roulées, les flammes, les beauprés, les cacatois, les cordages, donnent à cette forêt mouvante et fragile toute la grâce sauvage et redoutable des voyages... Ils évoquent ce

qui nous attire dans les traversées, sans le mauvais temps et les heures longues, pendant lesquelles le sentiment d'un trop complet isolement de tout ce qui est habituel et cher cause une angoisse.

Sans doute, l'ancre levée, le navire sorti du bassin, les petits ennuis, les mécomptes surgissent, — comme dans ces villas dont les lumières commencent de cribler les collines et la ligne du rivage.

Des autos de prix, rapides, claires, étincelantes, attendent le long du môle leurs propriétaires qui sont entrés au casino. Les *yachts de la route* sont alignés contre ceux de la mer. Quel nombre de millions représentent ces voitures et ces bateaux? — C'est un calcul auquel l'esprit se livre malgré lui.

Un homme politique, hier, nous disait que les chefs du gouvernement soviétique songeaient à vendre les tableaux qui composent les collections de l'*Ermitage*.

Aussitôt, quelqu'un exprima la pensée de tous : — Qui pourrait acquérir tant de chefs-d'œuvres?

— L'Amérique! répondirent plusieurs personnes.

— Mais l'Amérique commence à regorger, il faudra vendre à une autre planète! s'écria une jeune Américaine...

Cette boutade deviendra, — dans longtemps sans doute, — une quasi-banalité...

Je ne sais pourquoi, elle me revient à l'esprit, devant cette flotte de plaisance internationale, qui représente une part de l'immense capital créé par l'homme au cours des siècles, et dont les mâts couleur d'érable luisent aux derniers rayons du soleil, tandis que les flammes et les couleurs ondulent au souffle du soir, devant Cannes qui s'illumine... A l'arrière, les noms, les petits noms sont féminins, espiègles, alertes; sur les passerelles, les hommes d'équipage ou les passagers vont et viennent. Dans la direction du cap d'Antibes, la nuit est déjà presque installée tandis que vers l'ouest une clarté persévère. Les *palaces* ont toutes leurs vitres éclairées.

Et, dans ce *luxe* et cette apparente ardeur, ce plaisir cherché, à cet instant, malgré les yachts et les *Rolls*, les lumières, le bruit, les déplacements continuels, les horizons changés, — que de gens précisément, qui possèdent tout ce qui se peut

posséder, que de gens, devant la fenêtre ou le hublot qui s'enténèbre et qui n'empêche point le désespoir de pénétrer, — que de gens se sentent seuls — tout seuls!

***

Le thé a bord d'un ancien destroyer. — Le ***, un *destroyer* aménagé en yacht, un objet du plus grand luxe celui-là, — un yacht qui ne se distingue pas par le plus ou moins de confortable du salon ou des cabines, — ce qui n'est pas à dédaigner — mais par la qualité, la force des machines. Un grand coursier de mer, de quatre-vingts mètres de long, fort peu large, facilement balayé par les vagues qu'il fend avec violence. Les machines occupent à elles seules la moitié du navire. On peut les apercevoir derrière des glaces sans tain en faisant le tour de l'avant. Elles sont polies, obscures et luisantes, souples dans leur rigidité, elles donnent l'impression de la puissance aveugle et soumise.

Le duc de W., qui fit aménager ce yacht sur un navire de guerre, ne s'est préoccupé que de la vitesse et de la satisfaction pour un homme de sport, de courir la mer à son gré comme les gens de métier, avec une cinquantaine d'hommes à bord. Le roof où l'on se tient est vitré de tous côtés et occupé par un divan de cuir et un appareil perfectionné de T. S. F. Pas un de ces objets que, dans les yachts, il faut solidement amarrer dès que l'on s'éloigne de la terre. J'ai connu ainsi le merveilleux bateau d'une Américaine, où l'on pouvait voir des vitrines remplies de porcelaines dans le salon!

Un yacht comme celui-ci, qui est à l'ancre dans le port de Monaco, évoque plus une automobile de course qu'une maison flottante. Il n'y traîne guère de livres. Le seul plaisir qu'on y puisse goûter véritablement est celui de la mer, de la course, de la vitesse, — de la rupture avec terre.

La salle à manger y est plus une pièce de réunion que le salon, avec ses vitres qui permettent à la grande lumière de pénétrer, sa longue table où à cette heure le thé est servi.

Je me souviens de la prédilection d'Helleu pour les yachts, et des charmantes peintures (un jour prochain reconnues, placées à leur valeur réelle) qu'il fit à Cowes, pendant les

régates et à Deauville. Les femmes sont là dans un éclairage qui les enveloppe de fraîcheur, de reflets, — ... je pense à certains Manets faits en plein air, à des Berthe Morisots, à des Renoirs, à des James Tissots...

Le fond change incessamment, la clarté que l'eau réverbère efface toute ombre. Des amarres retiennent à quai, l'ancre est jetée et pourtant, les constructions pressées de Monte Carlo et de de la Condamine, le mouvement des autos et des tramways, celui des piétons le long des rampes, paraissent déjà inutiles et vains.

Mais les yeux nous ramènent à cette table à thé servie, où l'argenterie devient bleue, où les gâteaux sont roses, blancs et jaune de Naples... Et autour de laquelle les robes claires, les chapeaux, les écharpes prennent à l'éclairage qui entre de tous côtés une vivacité et des finesses qui fourniraient à un peintre de la chair et de l'atmosphère un sujet de choix.

***

L'Archange du Trapèze. — *Marseille.* — Un cinéma. Une immense salle, remplie du haut en bas, ce soir de vendredi qui marque le changement de spectacle. Entre deux films, deux *attractions.* Celle qui commence la dernière partie du programme, est annoncée sur les murs de la ville à grands renforts d'immenses affiches.

Barbette : l'Archange du Trapèze.

L'archange du trapèze se balance sur la corde raide, puis les pieds et les mains aux anneaux ou assis sur un trapèze, — avec tant de légèreté, de grâce, d'ardeur qui se dépense sans compter, avec cette fureur qui personnifie la jeunesse, — que je ne suis jamais passé dans quelque ville où *Barbette* se trouvait en tournée et que *l'archange* n'a donné de représentation à Paris, que je n'aie été le voir.

Des gens ne voient dans les spectacles que ce qu'ils sont. Il en est pareillement qui ne font point de différence entre un Château-Margaux exquis et un petit vin trop aigre, dit « de pays ». Tous deux sont rouges et les bouteilles peuvent se

confondre. Le palais et la langue n'y éprouvent pourtant point les mêmes satisfactions. *Barbette* pour certains, c'est une grande personne qui paraît la tête couverte de panaches, des paniers de plumes accrochés aux hanches et dont les pans traînent derrière elle, loin derrière elle. Une grande personne ayant beaucoup d'abatage, qui se dandine sans répit, se met en scène presque nue et qui se livre à son trapèze avec des audaces de garçon. Elle s'y livre tant et si bien, d'ailleurs, qu'à la fin, lorsqu'elle revient saluer et ôte brusquement sa perruque blonde qui évoque les boucles de la charmante Gaby Deslys, la salle stupéfaite, ne pousse cependant point le cri d'horreur qu'on attendait...

L'archange Barbette n'est pas ambigu. Il se fait femme pour séduire par la grâce, puis il devient homme pour étonner par ses prouesses, sans se montrer un instant efféminé. Il est tour à tour avec tellement de hardiesse et de joie, de réussite, ce qu'il est, que les spectateurs ressemblent au liquide rouge qui monte et descend dans un thermomètre dont on change la température en le trempant alternativement dans des récipients d'eau tiède, chaude ou froide. C'est peut-être pour cette *température* de la salle que le spectacle *Barbette* est si particulier et qu'on y retourne.

Et puis, peut-être y a-t-il, aussi, dans le fond de l'âme de ces spectateurs qui suivent *Barbette* à travers le monde, cette obscure et tenace angoisse d'assister quelque jour à une transformation qui ne se fera plus et de voir sous la perruque arrachée par *Barbette* de vrais cheveux de femme se répandre... Et sans doute, encore, cette inquiétude qui accompagne tout « travail » de force, dans l'attente de la seconde marquée par le destin où, — lancé par son impétuosité, sa violence et trop de sûreté en soi-même, — l'homme de cirque s'en ira s'abîmer dans le décor, parmi ces longues plumes rouges qu'il a l'air d'avoir laissé volontairement étalées sur la scène, pour dissimuler et boire le sang qu'il y verserait!...

ALBERT FLAMENT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Commandant L. Koeltz : La Bataille de France (*Payot*).

Le 21 mars 1918 s'engagea la plus grande bataille des temps modernes, et, sans doute, des époques dites civilisées. Malgré quelques interruptions, dont certaines assez prolongées, elle devait durer pendant près de huit mois et ne se terminer, après une péripétie lointaine, mais décisive, en Macédoine, que le 11 novembre de la même année. Il serait facile de faire voir l'unité d'action qui a régné dans ce drame immense, les attaques infructueuses de l'Allemagne créant des possibilités de surprise et de manœuvre aux armées alliées et à leur commandement français jusqu'au moment où ils furent engagés sur le « plan incliné » de la victoire. On peut donc soutenir, sans nul paradoxe, que les Allemands furent les animateurs de cette dernière phase de la longue et confuse tragédie qu'avaient déclenchée avec leur complicité, leurs alliés austro-hongrois. Le résultat fut à l'opposé de leur espoir. Mais sait-on au juste ce qu'ils voulaient?

Beaucoup de précisions sont maintenant connues, et l'on peut se faire une idée sans doute exacte non seulement de ce qu'ils comptaient faire, mais encore des raisons pour lesquelles ils échouèrent. Tout cela se trouve reproduit, classé, analysé, étudié avec une méthode parfaite et une remarquable compétence, dans l'ouvrage du commandant Koeltz; les témoins allemands parlent et l'auteur fait la critique. C'est une critique toujours objective et aussi impartiale qu'éclairée.

Sur la première question (que voulait faire le commandement allemand?) on conclut, après avoir lu le livre du commandant Koeltz, que l'unité de pensée était très loin de régner chez nos adversaires. Le commandement suprême, représenté en l'espèce par Ludendorff, avait bien une idée, mais elle paraît singulièrement vague et toute prête à se plier aux circonstances. Quant aux échelons immédiatement subordonnés (groupes d'armées chargés de l'opération), ils n'étaient tout à fait d'accord ni entre eux ni avec le commandement suprême. Au reste, le seul fait que la conduite de la bataille était divisée dès le principe entre deux groupes d'armées, suffit à montrer le désaccord régnant entre les grands chefs. A cela s'ajoute, avec une méthode tactique renouvelée et vraiment voisine de la

perfection, l'invraisemblable audace stratégique des possibilités envisagées : audace qui va presque jusqu'à la méconnaissance des réalités et de la puissance manœuvrière de l'adversaire. En mettant les choses au mieux, on ne peut pas reconnaître à l'opération de Ludendorff plus de cinquante chances de succès sur cent au moment où s'allume l'irrésistible canonnade du 21 mars. Comme il a été dit à propos d'une autre opération (française celle-là), la part laissée au hasard était vraiment trop grande.

L'étude des intentions allemandes se confond, on le voit, avec celle des raisons pour lesquelles les armées du Kaiser ont échoué. Non que les groupes d'armées n'aient pas travaillé avec ardeur à des opérations que certains chefs n'approuvaient pas en principe. Mais le souvenir de leurs objections, présentées dans des conférences et dans les notes au cours d'une période de plusieurs mois, semble avoir pesé lourdement sur les décisions arrêtées au moment où s'ouvrirent des possibilités d'exploitation. L'histoire de ces quinze jours de bataille montre le commandement allemand cherchant, au gré des fluctuations du combat, à préciser ce qui était resté dans le vague; de là des tentatives divergentes et successives à quoi le condamnait la forme même des attaques primitives, des changements de plan très fréquents, enfin l'échec. Quand on s'en remet aux circonstances, on devient facilement leur jouet.

Paul Chack : Ceux du Blocus (*Éditions de France*).

Les journaux ont récemment enregistré, avec satisfaction, ce qu'ils ont appelé la renaissance de la Marine française. Si l'on songe que, jusqu'à ces dernières années et depuis l'armistice nous ne construisions guère, le terme ne paraîtra pas trop fort. Tout ce que nous avions pu faire dans le grand débat de la conférence tenue à Washington pour la limitation des armements sur mer avait été de proclamer nos droits. Mais ces droits ne s'appuyaient pas sur une flotte moderne existante. De là vinrent une partie des malentendus entre nos délégués et ceux des puissances anglo-saxonnes, et surtout entre nos délégués et l'opinion américaine, qui oubliait, si même elle l'avait jamais su, que nos arsenaux maritimes avaient dû, au cours des hostilités, travailler presque exclusivement pour l'armée de terre; de là vint aussi que nos ex-alliés et associés ne voulurent nous consentir qu'un tonnage égal à celui de l'Italie, en dépit de notre triple front de mer et de l'étendue de notre Empire colonial. Mais, faisait-on remarquer, nous étions loin de mettre en ligne le tonnage concédé et, puisqu'il s'agissait de limiter les armements ce tonnage même était presque une faveur.

Du moins devions-nous profiter des quelques possibilités que nous laissait la convention finalement signée. Pour cela il fallait construire. Il ne nous appartient pas de juger en lui-même le programme auquel se sont arrêtées les autorités navales. Du moins pouvons-nous remarquer comme tout le monde, l'esprit de suite, et en somme, la rapidité avec lesquelles son exécution est poursuivie. Or, pour permettre la réalisation de ce programme qui, bien que modeste, est assez onéreux, il fallait encore que l'opinion du Parlement et celle du pays fussent favorables et acceptâssent sans récrimination la charge financière assez lourde qui en résultait. Le Ministre s'expliqua franchement, courageusement, et obtint sans trop de difficultés les crédits nécessaires. Car, parmi les rares fiches de consolation que nous comptons dans la période d'après-guerre, une des plus belles est le commencement de reviviscence d'une opinion maritime.

Entre les bons ouvriers de cette œuvre nationale, on doit compter le commandant Paul Chack. Les lecteurs de la *Revue de Paris* connaissent son admirable manière et savent de quelle magistrale façon il s'entend à mettre en scène les drames de la Mer. Ils retrouveront dans le présent volume l'histoire des journées tragiques des 14, 15 et 16 décembre 1914, dans lesquelles la flotte anglaise laissa échapper une partie de la flotte allemande. Ils y trouveront aussi, pieusement racontés, divers exploits de nos sous-marins et de nos avions de la marine; ils y verront, hélas! comment un personnel hors de pair a été trop souvent victime d'un matériel insuffisant. *Praeteriti fides, exemplumque futuri* : sans doute, mais tous les exemples ne sont pas également bons à suivre.

Lieutenant-Colonel Laure et Commandant Jacottet : Les Étapes de guerre d'une Division d'infanterie (*Berger-Levrault*).

Voici un livre qui restera. Non seulement il renferme une étude historique de la plus haute valeur, aussi bien par son exactitude minutieuse que par son indépendance absolue; mais encore il se hausse jusqu'à des considérations d'une grande portée au sujet des parties les plus élevées de l'art de la guerre. Et ces deux parties sont intimement liées l'une à l'autre, les deux aspects de la pensée des auteurs se complétant sans cesse mutuellement pour donner un ensemble d'une solidité et d'une fermeté rarement atteintes.

La partie historique a cet avantage de traiter d'événements dont les auteurs, ou au moins l'un d'eux, ont été les acteurs et les témoins. Le livre n'a pas été écrit sans que leurs souvenirs fussent soigneuse-

ment vérifiés ou complétés par des recherches très poussées dans les archives de la guerre. Si bien qu'il représente le type même du genre de travaux auxquels on peut et on doit se livrer aujourd'hui. Quiconque a eu l'occasion de confronter ce qu'il se rappelle de la guerre avec les documents correspondants des archives a été frappé de voir combien ceux-ci donnent une idée insuffisante (parfois jusqu'à l'inexactitude) des événements. Le résultat qu'on obtient en réunissant prudemment les deux sources d'information a les plus grandes chances d'être exact et il est en tout cas très supérieur à ce qu'on atteint en ne s'inspirant que de l'une ou de l'autre. C'est une sorte de devoir qu'ont envers les générations de l'avenir les hommes qui sont d'âge à compléter le document écrit par des souvenirs vécus, d'apporter ainsi un témoignage dont la valeur dépasse de beaucoup celle des collections de pièces d'archives comme celles des « carnets de route ». Ce devoir, le colonel Laure et le commandant Jacottet l'ont rempli avec une admirable conscience et avec un succès évident.

L'intérêt de la méthode choisie par eux se marque bien dans le fait que les conclusions très fortes et très amples de l'ouvrage ne sont à aucun degré plaquées sur lui d'une façon arbitraire. Elles représentent un effort de pensée qui s'ajoute à celui de l'historien mais en découlent aisément, pour peu qu'on veuille faire autre chose que d'enregistrer purement et simplement ce qu'on a vu ou ce qu'on découvre dans la poussière des archives. Le colonel Laure et le commandant Jacottet s'efforcent toujours de replacer leur division (la 13e, du 21e corps) dans la situation d'ensemble où elle se trouvait : circonstances générales de l'engagement et de la bataille, but de l'opération, conceptions générales et intentions du commandement, méthode de combat, armement, etc. Ce sont les bases stratégiques du résultat; et la lutte ne peut être engagée de façon favorable que si elles sont mises à leur vraie place, les unes par rapport aux autres, au moment où le chef prépare son opération. Aussi est-il très naturel de voir, pour finir, le colonel Laure et son collaborateur insister sur la nécessité de l'étude systématique de la stratégie. Celle-ci, longtemps tenue en suspicion dans l'armée, est reconnue comme l'élément décisif de l'art de la guerre, qui peut permettre de régler le sort d'une campagne, et par suite d'une nation, avant même que le combat soit engagé : c'est le résultat qu'ont obtenu les grands capitaines dont l'action frappait l'ennemi de stupeur et de paralysie. Si l'on veut faire rentrer le grand art dans la conduite de la guerre, on n'y arrivera que par la stratégie.

J. M. BOURGET

Les premières Journées de la Commune,
par **Georges Bourgin** (*Hachette*).

En ce mois de mai, où les partis révolutionnaires vont commémorer la « semaine sanglante » au mur des fédérés, il convient de lire le récit impartial, cette analyse des causes qui provoquèrent la plus sanglante des guerres civiles. Conservateurs et socialistes semblent aujourd'hui s'unir pour ne voir dans l'insurrection communaliste qu'une tentative de révolution sociale, et l'Union des Républiques soviétistes socialistes a baptisé l'un de ses cuirassés « Commune de Paris ». Or M. Bourgin établit, mieux qu'on ne l'avait fait auparavant, qu'à l'origine de ce mouvement, il y a une crise de patriotisme, l'exaspération des Parisiens contre l'indécision d'un Trochu, militaire sceptique qui ne croit pas à la ville qu'il défend, — contre le défaitisme, comme on aurait dit en 1918, d'un gouvernement impopulaire. Ce patriotisme s'inspire sans doute des souvenirs de 1793, il est républicain, il est socialisant; mais il est en même temps « jusqu'au boutiste ». Or cette population que la capitulation bouleverse, trouve en face d'elle l'homme le moins fait pour la comprendre, Thiers, qui est resté le ministre de l'intérieur des premières années du règne de Louis-Philippe, l'organisateur des répressions de Lyon, le triste vainqueur de la duchesse de Berry, celui qui pour les républicains de l'époque, et malgré la brillante opposition à l'Empire est toujours l'homme de la rue Transnonain. Et alors, l'abîme s'élargit entre Versailles et Paris, les blanquistes et les « Internationaux » l'emportent au comité central parisien. Paris s'oppose à Versailles. M. Bourgin montre avec pénétration comment la conciliation fut impossible, et pourquoi la Commune, hétérogène, privée d'unité, de vue et d'action, succomba. La bande qui signale le livre à l'attention du public résume avec bonheur cette évolution : « Ils n'étaient que Parisiens, ils devinrent fédérés; on en fit des communards ».

Histoire de la Commune de 1871. La Justice,
par **Georges Laronze.**
Préface de M. Louis Barthou (*Payot*).

Maxime Du Camp, l'auteur des *Convulsions de Paris*, comme Vuillaume, dans ses *Cahiers rouges*, ont pensé justement que la véritable histoire de la Commune ne pourrait être écrite que lorsque serait ouvert « le grand dépôt des documents inédits » relatifs à cette période. Ni le conservateur, ni l'homme de gauche ne purent en obtenir l'accès. Plus heureux, — et parce qu'il vit à un demi-

siècle des événements qu'il a voulu décrire, — M. Laronze a pu consulter les archives des conseils de guerre de Versailles, et tous les documents qui, au Ministère de la Justice, attendent encore d'être versés aux Archives nationales. Puis, sachant bien qu'un érudit ne peut se restreindre à une seule source, même si elle s'auréole du prestige de l'inédit, même si elle reste inaccessible... aux autres, M. Laronze a contrôlé ses découvertes par de longues lectures aux archives de la Seine, à la Bibliothèque de l'Institut d'histoire de la Ville de Paris; il a patiemment dépouillé les journaux de 1870-1871, il a, en interrogeant les survivants du drame, cherché à recueillir le petit résidu qu'à cinquante ans de distance, un drame terrible peut laisser dans la mémoire d'un vieil homme. Puis il a écrit ce gros livre passionnant, vivant et qui renouvelle ce grand sujet. Sans doute M. Laronze a voulu se restreindre; il n'a voulu décrire que le fonctionnement de la Justice du 18 mars à la fin mai 1871. Mais de là, c'est en réalité toute la Commune qui reparaît. Autour de Raoul Rigault, tous les événements de ces mois tragiques se déroulent. — Des gravures et des planches ajoutent encore à l'intérêt du récit.

Le Théâtre en France au Moyen âge.
I. Le Théâtre religieux.
Par Gustave Cohen (*Rieder*).

Dans cette *Bibliothèque générale illustrée* si originale par la beauté de sa présentation, son format pratique, ses illustrations si curieuses (que l'on se reporte aux volumes sur les *Noirs*, sur l'*Islam*, sur le *Ciel*), vient de paraître une fort intéressante étude de Gustave Cohen sur le théâtre religieux en France au Moyen Age. — Le point de départ de l'auteur, ce sont les résultats acquis par la sociologie contemporaine, par les travaux de Durckheim et de Lévy-Bruhl en France, de Wundt en Allemagne, de Frazer en Angleterre : toute religion est génératrice de drame, tout culte prend volontiers l'aspect dramatique et théâtral. Cela tient vraisemblablement, dit l'auteur, à ce que, pour une large part, les rites sont d'imitation propitiatoire, c'est-à-dire que l'officiant accomplit des gestes qui, reproduisant en réduction ou par symbole ceux du dieu évoqué, les contraignent, l'invitent ou l'implorent, — pour engendrer du réel. « Cela est plus vrai encore lorsque, au lieu de n'imiter qu'un geste, il imite soit l'existence entière du dieu, soit surtout sa fin et sa résurrection... » Et cette mimique sacrée, à trois reprises, a donné le jour au théâtre tel que nous l'entendons,

à trois reprises, et dans des conditions identiques : le théâtre a surgi du culte de Dionysos d'abord, puis, en Perse, de la commémoration du martyre de Houssein, et, enfin, dans la France du Moyen Age, du culte chrétien.

Les historiens de notre littérature soulignent trop l'influence de l'apport antique dû à la Renaissance dans la genèse de notre art théâtral. En réalité, selon M. G. Cohen, notre théâtre classique est redevable, bien plus qu'on ne l'a dit, à une tradition que l'on voit se former dès le XIe siècle. D'ailleurs l'Hôtel de Bourgogne, au XVIIe siècle, appartient encore aux Confrères de la Passion et c'est de la technique des joueurs de mystères qu'héritent la comédie et la tragédie classiques. — Cette histoire du théâtre médiéval, d'une si grande portée, M. G. Cohen la divise en trois parties selon les trois étapes qui marquent son évolution : le drame liturgique, aux Xe et XIe siècles, le drame semi-liturgique, où triomphe le dialecte populaire, aux XIIe et XIIIe siècles, et enfin les mystères, au XIVe et au XVe siècles. A mesure que l'évolution se poursuit, se marque davantage la prédominance de l'élément laïque ou profane, du comique même, dans le drame religieux. — Chacune de ces périodes est analysée à la lumière d'exemples et de citations significatives, mais trouve aussi, dans l'album de 59 planches qui fait suite au texte, une merveilleuse illustration : on y trouvera notamment et pour la première fois, reproduites, les illustrations du célèbre manuscrit de la bibliothèque d'Arras, le Mystère de la Passion d'Eustache Marcadé.

J. POIRIER

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris* (*VIIIe*).

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

Nouvelle Collection publiée sous la direction de **Marcel Thiébaut**

" LE PRISME "

Pour paraître le 16 Mai :

LES DERNIÈRES NUITS DE PARIS

Roman par

Philippe Soupault

Un volume sur papier Vergé du Marais, sous couverture en couleurs. . . **12** fr.

L'édition originale comprendra :

50 volumes (numérotés 1 à 50), sur Vélin pur fil Lafuma. . . . . **50** fr.

450 volumes (numérotés 51 à 500), sur papier Vélin du Marais . . . . **20** fr.

Pour paraître le 30 Mai dans cette Collection :

TA MAIN GAUCHE

Par

Pierre Frédérix

Un volume sur papier Vergé du Marais, sous couverture en couleurs. . . **12** fr.

L'édition originale comprendra :

50 volumes (numérotés 1 à 50), sur Vélin pur fil Lafuma. . . . . **50** fr.

450 volumes (numérotés 51 à 500), sur papier Vélin du Marais . . . . **20** fr.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER — Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
ÉTRANGER — Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — 7 francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.